This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

IBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

Sande-
NKV

UN DÉBUT

DANS

LA MAGISTRATURE

ASTOR NEW-YORK

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

JULES SANDEAU

Format grand in-18

La Maison de Penarvan	1 vol.
Catherine	1 —
Un Héritage	1 —
Sacs et Parchemins	1 —
Nouvelles	1 —

THÉATRE

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en quatre actes.

La Pierre de touche, comédie en cinq actes.

Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes.

La Chasse au roman, comédie en trois actes.

Paris. Typ. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

UN DÉBUT

DANS LA

MAGISTRATURE

PAR

JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

LEN RARY
NEW YORK

UN DÉBUT

DANS

LA MAGISTRATURE

M. de R..., un des hommes qui honorent le plus la magistrature de notre temps, possède, aux environs de Paris, sur les bords de la Marne, une propriété où chaque année il passe quelques mois avec ses enfants et ses petits-enfants. Un jour, par une de ces claires après-midi dont le dernier automne s'est montré si prodigue, il se promenait au jardin, le long des charmilles, en compagnie d'un jeune homme, élégant en sa mise comme en ses manières, et qui témoignait de sa bonne éducation par l'attitude respectueuse qu'il avait auprès du vieillard. C'était le fils d'un de ses amis, venu tout

exprès pour le consulter sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser. Ils avaient examiné les différents états qui se présentent à l'entrée de la vie, et le jeune homme, tout compte fait, paraissait incliner vers la magistrature. M. de R... l'écoutait avec une attention bienveillante, et de temps en temps son regard se portait, plein de sollicitude, sur ce visage blanc et rose où le duvet de la jeunesse n'avait pas achevé de brunir.

— La magistrature ! dit-il enfin en s'arrêtant et hochant doucement la tête; oui, c'est l'ambition de bien des jeunes gens à peine échappés aux écoles. Les uns, c'est le plus grand nombre, n'y cherchent qu'une position; d'autres se laissent volontiers séduire par l'honneur qui s'attache au titre de magistrat; il en est peu qui s'interrogent sévèrement et se demandent avec loyauté s'ils ont en eux la force nécessaire pour remplir les devoirs que ce titre impose. La magistrature, mon enfant ! La science du droit n'y suffit pas. Avez-vous sondé votre cœur? répondez-vous de vos passions? êtes-vous à l'abri des entraînements de votre âge ? C'est une chose grave que de représenter la justice et la loi. L'état

qui vous attire est moins une profession qu'un sacerdoce, il exige, de ceux qui l'embrassent, presque autant de renoncements que l'Église en demande à ses serviteurs. Dans l'existence du magistrat comme dans l'existence du prêtre, il n'y a pas de fautes légères, et je ne vois jamais sans effroi des jeunes gens, que n'a point encore éprouvés le feu de la vie, se jeter à l'étourdie dans une carrière qui les condamne à la perfection. Je sais, par expérience, combien sont périlleuses ces années où tout fermente en nous; je sais combien il faut se défier de soi-même avant de s'engager dans des devoirs si lourds ; je sais aussi à quelles expiations l'oubli de ces devoirs nous expose. Asseyez-vous là, mon enfant : je veux vous raconter ce que je n'ai dit à personne. Si le premier chapitre de ma jeunesse peut vous offrir un enseignement salutaire, j'en boirai la honte sans regret, et vous, à m'écouter, vous n'aurez pas perdu votre temps.

Le vieux magistrat s'était assis sur un banc de bois adossé contre la charmille; le jeune homme prit place à côté de lui, et M. de R..., après avoir recueilli ses souvenirs, commença le récit suivant :

I

J'avais vingt-deux ans quand je fus nommé substitut du procureur du roi près le tribunal de Saint-Marcel, dans le département de l'Isère. Je n'avais pas choisi la carrière où j'entrais; j'y entrais moins par goût que par tradition de famille. J'étais, vous le savez, d'une ancienne famille de robe où, depuis près de deux siècles, les magistrats se succédaient de père en fils sans interruption. Pour ne pas remonter plus haut, mon grand-père avait siégé au parlement. A l'époque dont je vous parle, au début de la Restauration, mon père était président de chambre à la cour de Paris; mon oncle paternel, conseiller à la cour de Grenoble. Voué, dès le berceau, aux fonctions de la magistrature, assis ou debout, je n'avais pas d'autre alternative. Je le répète,

mes goûts ni mes instincts ne me portaient de ce côté. J'avais grandi dans un intérieur austère où ne pénétraient pas les bruits du dehors. Mon père, qui reproduisait en lui toute l'intégrité de sa race, vivait dans la retraite comme dans un fort, inaccessible à toute influence, à toute séduction mondaine : c'était son avis que des hommes qui sont ici-bas la justice et la loi vivante, ne doivent point se mêler, même par leur présence, aux intérêts ou aux passions qu'ils peuvent être appelés à juger plus tard. Il ne sortait guère que pour aller au palais, et ne recevait que quelques amis graves et compassés comme lui. Confinée dans un tel milieu, ma jeunesse n'était pas menacée d'une éclosion précoce. Et pourtant il semblait que le sang de mes ancêtres se fût réchauffé dans mes veines. A mesure que je grandissais, je sentais s'éveiller en moi des aspirations, des ardeurs qui n'avaient pas précisément l'étude du droit pour objet, et qui s'accordaient assez mal avec les devoirs auxquels j'étais prédestiné; mais tout cela était si vague, si confus ! tant de mystère enveloppait encore le monde où s'agitaient mes rêves ! A peine osais-je entrevoir d'autres perspectives que celles

qui s'ouvraient devant moi. Si on m'eût consulté, j'aurais pris à coup sûr une aûtre voie; mais on n'y songeait guère, et, grâce à la discipline claustrale sous laquelle j'avais été élevé, ma volonté, dépourvue d'impulsion et d'initiative, n'était pas de force à briser une tradition de deux siècles. A la veille de nous séparer, mon père m'entretint avec gravité. Les temps étaient difficiles : il me traça ma conduite d'une voix sévère. Nous étions seuls dans le grand salon de l'hôtel héréditaire que nous habitions rue du Cherche-Midi. Tout en parlant, il marchait à pas comptés, allant tour à tour d'un bout de la pièce à l'autre : je l'écoutais dans un respectueux silence, en mesurant mes pas aux siens. Pour derniers conseils, il s'arrêta successivement devant chaque portrait suspendu aux lambris. Tous nos aïeux étaient là, en costume de magistrats : il rappela brièvement, simplement, ce qu'avait été la vie de chacun d'eux. Aucun n'avait failli : tous étaient morts irréprochables, tous avaient été l'honneur même. Là-dessus, sans rien ajouter, il m'ouvrit ses bras et m'embrassa avec une effusion de tendresse à laquelle il ne m'avait point habitué, et qui eût

suffi pour étouffer dans mon cœur toute velléité de révolte ou de résistance. Je quittais Paris le lendemain pour me rendre au poste qui m'était désigné.

J'ignore ce qu'est aujourd'hui Saint-Marcel; je n'y ai séjourné qu'un an, et n'y suis pas retourné depuis. Dans un temps où les cités se transforment à vue d'œil, et comme par enchantement, je ne serais pas surpris que Saint-Marcel, en Dauphiné, eût à cette heure ses monuments, ses squares et ses palais : quand j'y arrivai, aux premiers jours de 1817, c'était le plus affreux repaire d'humains qui se pût voir. Je n'en dirai qu'un mot : je n'ai pas souvenir d'une résidence où la vertu coûtât moins d'efforts et fût tenue à plus de modestie. Parfois, dans mon isolement, je me surprenais à sourire, en me rappelant les conseils que m'avait donnés mon père, et la solennité de notre dernier entretien : j'avais pu croire que je partais pour doubler le cap des Tempêtes. L'exercice de mes fonctions ne me laissait que trop de loisirs : les affaires où, de loin en loin, je portais la parole n'étaient pas faites pour absorber le trouble de mes sens ni pour tromper le vide de mon cœur. J'avais été pris, au printemps, d'une sourde inquié-

tude et d'une agitation sans but; je sortis de là pour tomber dans un mortel ennui, dans une effroyable tristesse. C'est ainsi que s'écoula ma première année udiciaire. Il avait été convenu que je passerais chez mon oncle la saison des vacances; au commencement de septembre, j'allai le trouver à Grenoble, et le jour même il m'emmenait à sa campagne.

C'était vraiment un homme aimable que mon oncle le conseiller. Esprit orné, cœur bienveillant, imagination souriante, c'était une de ces natures tempérées qui n'étonnent le regard ni par leurs sommets ni par leurs profondeurs, mais qui sont les seules avec lesquelles il soit doux de vivre. Intègre sans rigidité, il n'avait pas, comme mon père, fait de son intérieur un couvent. Bien que n'étant plus jeune, il aimait la jeunesse; il aimait aussi les lettres et les arts, les joies faciles et honnêtes. Inflexible dans son siége, il accrochait au même clou la sévérité et la robe du juge, et montrait, hors du tribunal, une indulgence évangélique pour toutes les faiblesses humaines : dans le monde, on se demandait comment il s'y prenait pour condamner les gens. Sa femme, en mourant, l'avait

laissé dans une médiocrité dorée, voisine de l'opulence : il tenait à la ville un assez grand état, et avait, non loin de Grenoble, dans la partie la plus pittoresque du Dauphiné, une jolie campagne qui s'appelait la Roseraie, à cause des rosiers qui s'y voyaient en abondance. Un petit castel dans le goût de la renaissance ; des livres, des chevaux, des voitures ; d'un côté, la terrasse d'où l'on découvrait tous les aspects de la montagne, de l'autre, le jardin rempli de fleurs et de soleil ; tout cela, dans un site sauvage, solitaire ; torrents, cascades et ravines ; bois de sapins et de mélèzes : tel était le séjour où m'attendaient deux mois de loisirs, en compagnie de mon vieil oncle.

Je trouvai chez cet excellent homme des distractions inespérées. Je me ressentais encore de la contrainte où j'avais grandi : je n'avais de mon âge que la tristesse qui me consumait, et je la cachais soigneusement sous cet air gourmé, un peu rogue, particulier aux jeunes coqs et aux magistrats fraîchement éclos. Au bout de quelques jours, je me sentis comme transformé. Par le tour affectueux de ses entretiens, par l'enjouement de son esprit, par

la bonté qu'il me témoignait, mon vieil oncle avait réussi à me dépouiller de l'enveloppe empesée qui paralysait ma jeunesse; il m'apprit à goûter, malgré les années qui nous séparaient, la douceur des épanchements et le charme de l'amitié. Je comprenais, en l'observant, que les fonctions les plus austères n'excluent pas nécessairement les plus aimables qualités de l'âme, et qu'on peut être un digne magistrat sans donner à sa vie les formes d'un arrêt ou l'allure d'un réquisitoire. Je renaissais, je respirais! Le pays était beau; je le parcourus en tous sens. Les grands spectacles de la nature, l'air vif des monts, le fracas des torrents, le bruit du vent dans les sapinières, le galop du cheval qui m'emportait sur le bord des ravins, enfin le sentiment de mon être affranchi, tout me ravissait, tout me plongeait dans des extases dont le souvenir m'émeut et m'agite encore aujourd'hui. Cependant mon oncle, en vrai sage, arrosait ses plates-bandes ou relisait ses auteurs préférés. Je rentrais; nous dînions; un vieux flacon égayait le dessert, et la soirée se prolongeait devant un feu clair d'automne. Ce n'est pas tout: je passais une partie des nuits à dévorer les

livres dont mon éducation presque monastique avait été sevrée. Je lus ainsi pour la première fois les œuvres de Rousseau : *les Confessions*, l'*Émile*, *la Nouvelle Héloïse*. Je m'enivrai de cette correspondance immortelle; je me passionnai pour le grand homme qui, au milieu d'une société sombrant dans la matière, avait sauvé le culte de Dieu, de l'amour et de la nature. C'était la mode alors d'outrager ce génie. A voir comment ont fini quelques-uns de ceux qui insultaient à sa mémoire, sans pitié pour les fautes qu'il avait si durement expiées, on peut se demander comment ils auraient commencé si le sort, au lieu de leur prodiguer ses faveurs, eût livré leur jeunesse aux mêmes hasards que la sienne. Ah! aujourd'hui plus que jamais, je m'intéresse et compatis à toutes les défaillances : j'ai vu les hommes de mon temps, je me connais moi-même, et je sais trop que l'indulgence est un devoir plutôt qu'une vertu. Je partis un matin pour Chambéry, et je visitai les Charmettes : ce fut moins une visite qu'un pèlerinage. Rien n'était changé, je reconnus tout : la maison étroite et modeste; au-devant, le jardin en terrasse, la vigne au-dessus; le verger au-dessous;

vis-à-vis, la châtaigneraie; plus haut, dans la montagne, les prés pour l'entretien du bétail, tout ce qu'il fallait pour un petit ménage champêtre. Je restai là tout un jour, et m'en allai comme j'étais venu, le cerveau rempli de brûlantes images, le cœur plein d'amour sans objet.

En rentrant à la Roseraie, je fus frappé tout d'abord du mouvement et de l'animation qui régnaient dans ce domaine que j'avais laissé si paisible. Les serviteurs allaient, venaient; on lavait les voitures, on sablait la terrasse, on taillait les gazons. A l'intérieur, on enlevait les housses, on essuyait les glaces, on frottait les parquets. Mon oncle, l'air radieux, la figure épanouie, multipliait ses ordres, avait l'œil à tout : je ne supposai pas que tout cela se fît à l'intention de fêter mon retour.

— Que se passe-t-il? demandai-je aussitôt après l'avoir embrassé. Vous attendez une tête couronnée, ou tout au moins quelque prince du sang.

— Pas tout à fait, répondit mon oncle avec un modeste sourire où perçait l'orgueil satisfait : j'attends M. de Champbaudier.

A ce nom trop célèbre dans la magistrature des

premières années de la Restauration, je n'avais pu réprimer un vif mouvement de contrariété.

— M. de Champbaudier!... m'écriai-je; ma foi! mon cher oncle, je ne vous en fais pas mon compliment.

— Et pourquoi donc cela, mon neveu?

— Vous savez aussi bien que moi...

— Je ne sais qu'une chose, répliqua-t-il avec vivacité, c'est que M. de Champbaudier est mon président. Je l'attends aujourd'hui même, il arrive ce soir, il vient passer à la Roseraie la fin des vacances, et, quoi qu'il te plaise d'en penser, je prétends, je maintiens que c'est pour moi beaucoup d'honneur.

— La fin des vacances, tout le mois d'octobre? demandai-je de plus en plus consterné.

— Oui, mon neveu, oui, tout le mois d'octobre! M. de Champbaudier passera tout le mois d'octobre à la Roseraie, à ma campagne, à la campagne de ton oncle!

— Mais, disais-je en lui pressant les mains, vous ne voyez donc pas que c'en est fait de la bonne vie que nous menions tous deux!

— Qu'entends-tu par là? M. de Champbaudier est un homme charmant.

— Charmant !...

— Le connais-tu?

— Personnellement, non; de réputation, oui.

— Eh bien, tu ne le connais pas, car il n'est personne, en ce monde, qui ne vaille plus ou moins que sa réputation. Tu me feras l'amitié de prendre vis-à-vis de lui une attitude convenable, celle d'un modeste substitut devant son premier président. Et tâche de lui donner une bonne opinion de toi, car c'est de lui que dépend ton avancement.

Mon oncle avait au plus haut degré le respect des positions officielles; tout homme revêtu de fonctions publiques devenait sacré à ses yeux. Je n'insistai plus, et, d'un pas boudeur, je me retirai dans ma chambre.

II

Mon jeune ami, il n'est pas de carrière si honorable, si justement honorée, où ne parviennent à se glisser des gens moins honorables qu'elle; il n'est pas d'institution si élevée, qui ne soit exposée à rencontrer parfois d'indignes serviteurs. Il y a eu de mauvais rois, de mauvais prêtres, de mauvais juges : heureusement, les institutions sont au-dessus des hommes, nos infirmités ne les atteignent pas.

M. de Champbaudier ne rappelait que très-confusément les grandes figures des Molé, des d'Aguesseau et des Lamoignon : c'était un de ces magistrats d'aventure qui poussent tout d'un coup, à de rares époques, comme des ceps vénéneux. De Champbaudier n'était pas son nom. Sous l'Empire, il s'appelait Maugars, l'avocat Maugars, comme on disait

alors à Poitiers, où il passait pour l'aigle du barreau et jouissait d'une réputation d'homme habile en affaires : il prouva qu'il la méritait. Après le décret du premier consul qui rouvrait aux émigrés les portes de la France, une bonne famille du Poitou, la famille de Champbaudier, s'était empressée de rentrer. Quelques années plus tard, grâce à l'intelligence, grâce à l'activité de l'avocat Maugars, elle se trouvait réintégrée dans une partie de ses anciens biens. Il ne restait plus à régler que la question des honoraires; les Champbaudier pensaient qu'une de leurs fermes y passerait. Ils étaient prêts à s'exécuter, ne croyant pas pouvoir payer trop cher les services de leur avocat, ni trop cher acheter sa discrétion dont ils avaient besoin : le maniement de leurs affaires avait livré à ce galant homme certains secrets qui ne flairaient pas comme baume, et qui intéressaient l'honneur de leur maison. O miracle! ô désintéressement sans exemple! Non-seulement Me Maugars ne réclama rien, mais encore il ne voulut rien recevoir. Vainement M. le baron le supplia d'accepter tout au moins sa tabatière, présent du roi de France pendant son séjour

à Mittau; vainement madame la baronne, en désespoir de cause, lui offrit la bague, enrichie de diamants, qu'elle tenait de la reine Marie-Antoinette. Me Maugars refusa tout; seulement, il demanda la main de mademoiselle de Champbaudier. Et il la demanda si loyalement, avec des allusions si délicates et des insinuations si honnêtes, qu'après une semaine de stupeur, d'angoisses et de réflexions, on se décida à la lui accorder : témoignage éclatant de la haute estime qu'une démarche si bien conduite avait inspirée pour son caractère!

Voici comment, quelques années après, il arrivait d'un bond aux fonctions élevées de la magistrature :

Républicain fougueux sous la République, révolutionnaire exalté aux plus mauvais jours de la Révolution, Me Maugars, en toute rencontre, avait affiché sous l'Empire le dévouement le plus prolixe pour les institutions impériales, l'admiration la plus loquace pour le génie de l'empereur : l'Empire était tombé avant qu'un si beau zèle reçût sa récompense. En 1814, après la rentrée des Bourbons, Me Maugars s'était retiré sous sa tente. On commençait à s'étonner du silence obstiné où il se

renfermait : il en sortit par un coup de foudre. Un jeune homme, un étudiant en droit, arrêté pour avoir tenu dans un café des propos séditieux, était sur le point de comparaître devant le tribunal correctionnel : affaire sans importance au fond, mais qui avait pris à Poitiers des proportions inattendues, dès qu'on avait su que l'avocat Maugars s'était chargé de la défense. Cette nouvelle avait suffi pour mettre en présence toutes les passions du moment, pour transformer en lutte de partis un incident des plus vulgaires. Le grand jour était venu; pendant que l'élite de l'aristocratie poitevine envahissait sans bruit le prétoire, une foule compacte, ardente, frémissante, se précipitait dans la salle. Les juges occupaient leurs siéges, l'accusé venait d'être introduit, et l'on cherchait des yeux Me Maugars, quand tout à coup deux mouvements simultanés, l'un de surprise, l'autre de stupeur, éclatèrent dans l'assemblée : Me Maugars s'avançait gravement vers la barre; sa toque était ornée d'une cocarde blanche à rubans flottants. Il y eut un instant d'émotion générale dont les juges ne furent point exempts. L'audience était ouverte, on se tut. L'interrogatoire

ne dura que quelques minutes; le prévenu ne désavouait aucun des propos qu'il avait tenus. Le réquisitoire ne fut pas moins bref; quoique rassuré par la belle cocarde qui étoilait la toque de la défense, le procureur du roi se tenait pourtant sur ses gardes, et, en tacticien habile, il avait ménagé ses meilleures troupes pour les lancer dans la réplique. Evidemment, ce n'était là que les préliminaires de la bataille qui allait s'engager; une impatience fiévreuse se lisait sur tous les visages. Me Maugars se leva et prit la parole au milieu d'un silence où l'on sentait palpiter les âmes. Me Maugars fut magnifique! Il se surpassa lui-même et fit bien voir, en cette occasion, que l'éloquence n'est jamais rebelle aux nobles causes, aux convictions sincères. Après quelques phrases embarrassées, pleines de modestie et d'humilité, il abandonna vaillamment son client, ou, pour mieux dire, il le noya dans la glorification du trône de Saint Louis, miraculeusement restauré. S'élevant peu à peu au ton du dithyrambe, il exalta les desseins de la Providence, et, dans un langage fertile en métaphores, émaillé de lis et planté d'oliviers, il salua

le retour des princes magnanimes, rendus à l'amour de la France. Interprète fidèle des sentiments de la patrie, il aurait cru manquer à ses devoirs s'il eût oublié les armées étrangères : il leur adressa un compliment des mieux tournés, où respirait la gratitude la plus touchante, mêlée à la plus exquise courtoisie. Enfin, il sut trouver des accents dignes de Tacite et de Juvénal pour flétrir le règne de l'usurpateur; il le passa par les verges d'une courageuse invective, et termina tout par un parallèle éblouissant, où, rapprochés de l'ogre de Corse, Tibère et Attila n'étaient plus que de petits saints.

Cela ne dura guère que trois petites heures, et tel était l'ébahissement de l'auditoire, que Me Maugars put aller ainsi jusqu'au bout, tout d'une traite, sans être interrompu. Quand il eut achevé, une bordée de sifflets partit du fond de la salle; quelques paroles sévères du président rétablirent aussitôt l'ordre et le silence dans le sanctuaire de la justice.

Le procureur du roi se leva et dit :

— Messieurs, après l'éloquente plaidoirie que vous venez d'entendre, l'accusation n'a plus qu'une tâche à remplir. Si la loi est inflexible, il n'est pas

interdit pourtant aux magistrats d'en adoucir parfois les rigueurs : le prévenu est jeune encore, j'invoque en sa faveur l'indulgence du tribunal.

— Prévenu, levez-vous, dit le président. Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense?

— Rien, monsieur le président, répondit le jeune étudiant; je remercie M. le procureur du roi, et je pardonne à mon avocat.

Belles paroles, qui furent couronnées par deux mois de prison!

Ainsi finit cette séance judiciaire, restée célèbre dans les annales du Poitou. Me Maugars, modeste autant que digne, tenta, mais vainement, de se dérober à l'ovation qui l'attendait à sa sortie; il dut, bon gré mal gré, retourner chez lui à la façon des triomphateurs romains montant au Capitole : un long cortége de huées l'accompagna jusqu'à sa porte.

A six semaines de là, tout au plus, M. Maugars de Champbaudier recevait sa nomination d'avocat général près la cour de Bordeaux.

Eliminé pendant les Cent-Jours, procureur général en 1815, M. de Champbaudier avait été, dans le

Midi, un des instruments de réaction les plus violents et les plus acharnés. Malheureusement, un organe plus délicat chez lui que la conscience, le larynx, déjà très-compromis, trahissait l'ardeur de son zèle, et, à l'époque dont je vous parle, il venait d'être nommé président de cour à Grenoble, où les passions mal apaisées lui permettraient de montrer sous un jour nouveau son indépendance et sa haute impartialité. En 1814, il avait obtenu d'ajouter à son nom celui de sa femme; en 1815, Maugars avait disparu, il ne restait que Champbaudier.

Tel était l'hôte que mon oncle attendait. Quoique mon opinion sur lui fût moins arrêtée, moins assise qu'elle ne devait l'être plus tard, cependant j'en savais assez pour que la perspective d'un mois à passer dans son intimité ne me causât qu'un plaisir modéré. Si l'histoire de son mariage flottait encore dans l'ombre du doute, le scandale de son élévation s'était accompli au grand jour. J'avais ressenti violemment nos désastres, je restais fidèle au culte de l'empereur, et l'homme qui, dans tous ses réquisitoires, avait outragé la gloire, le génie, le malheur, m'inspirait une répulsion que je ne

cherchais point à combattre. Il faut le dire aussi, dans les dispositions de cœur et d'esprit où je me trouvais, la présence d'un tiers, quel qu'il fût, ne pouvait que m'être importune. Adieu la liberté dont je jouissais, et mes courses dans la montagne! adieu les entretiens, les repas familiers en tête-à-tête avec mon bon oncle! C'en était fini pour moi des fêtes de la solitude et de celles de l'intimité : l'arrivée d'un étranger allait tout perdre, tout gâter. Le triste retour, hélas! et que je me sentais loin des Charmettes!

Je faisais ces réflexions accoudé sur l'appui de ma fenêtre ouverte, quand mon oncle, qui traversait la terrasse d'un air de plus en plus affairé, me jeta ces mots en passant :

— T'ai-je dit que madame de Champbaudier accompagne son mari? Tâche d'être aimable, et fais en sorte qu'elle ne s'ennuie pas trop à la Roseraie : c'est toi que cela regarde, mon cher Paul.

Ce fut comme un coup de vent qui disperse les nuées et balaye en un instant le ciel : tout s'éclaira, tout changea de face. Je ne connaissais pas madame de Champbaudier; mais je savais qu'elle était jeune

encore, on la disait jolie. Je passai le reste de la journée dans les enchantements de l'attente. Le mari s'était évanoui, comme une apparition nocturne aux premières clartés de l'aube; je ne songeais plus qu'à la femme. Je cherchais à deviner ses goûts, son caractère, les lignes de sa figure, l'impression qu'elle ferait sur moi, celle que je ferais sur elle. Je la parais complaisamment de toutes les perfections; il ne m'en coûtait rien, je ne lui en épargnai aucune. Par moments, la pensée que nous allions vivre de la même vie, sous le même toit, s'offrait à mon esprit en confuses images qui ne laissaient pas de me troubler un peu. Je veillai aux apprêts de son installation; je visitai la chambre où elle devait habiter. J'aurais voulu pouvoir y réunir toutes les élégances; j'y portai les livres et les fleurs que je supposais qu'elle aimait. A mon tour, j'allais, je venais, je donnais des ordres, je les exécutais moi-même, et mon oncle de s'écrier dans le ravissement de son âme :

— A la bonne heure! bravo, mon cher Paul! C'est un homme délicieux, te dis-je! Tu reviendras de tes préventions.

III

Elle arriva, je la vis enfin : tout ce que j'avais imaginé, rêvé, pâlit et s'effaça devant elle. Mon jeune ami, elle était charmante ! La peinture nous a transmis deux types bien distincts de présidentes des anciens parlements : les unes, vieilles, maigres et sèches, le nez barbouillé de tabac, l'air revêche et maussade comme un dossier de procureur; les autres, éblouissantes de grâce et de jeunesse dans leurs atours un peu sévères, et cachant à demi une belle main blanche sous les longues soies de l'épagneul qui dort en boule sur leurs genoux. C'est parmi ces dernières qu'il eût fallu chercher le portrait de madame de Champbaudier. Je la vois encore, petite, un peu grasse, d'une beauté moins idéale que je ne me l'étais représentée, mais si fine

pourtant, et si animée, si vivante! Des cheveux blonds à profusion, des yeux bleus les plus jolis du monde, une bouche fraîche et souriante, des pieds, des mains d'enfant, et la blancheur du lait. Son caractère ne répondait pas plus que sa personne à l'idée que je m'en étais faite. A peine arrivée, elle s'emparait de la Roseraie, elle y régnait, elle en devenait l'âme. Gaie, familière, remuante, gazouillante, elle était partout à la fois, elle eût jeté la vie dans un cloître ou dans un désert. Certes, ce n'était pas ainsi que je me figurais l'héritière des Champbaudier, livrée en holocauste à l'honneur de sa famille. Quant à M. le président, il était tout sucre et tout miel. Esprit souple, enlaçant, langue dorée et bien pendue, quelque chose de câlin dans la voix et de félin dans les manières, il paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, et jouissait du privilége qu'ont généralement les hommes à cet âge, de n'être ni beaux ni laids. Je m'étais promis de me tenir sur la réserve et de répondre à ses avances par une attitude pleine de dignité; mais, dès l'abord, il m'entretint en si bons termes du talent oratoire dont j'avais fait preuve à mes débuts, que je me de-

mandai si décidément il n'y avait pas bien de l'exagération dans les bruits qui couraient sur son compte. Mon oncle ne se sentait pas d'aise, la jolie présidente ne rêvait que parties et fêtes, ce bon M. de Champbaudier se prêtait à tous nos projets, et, quoique septembre touchât à sa fin, la saison resplendissante promettait des jours enchantés.

Jours heureux, je vous ai payés cher ! mais votre souvenir m'est doux, premiers jours de bonheur qu'il me fut donné de connaître ! Elle n'avait rien de mes goûts ni de mes idées, et certes, la fortune ne pouvait pas jeter sur mon chemin une créature qui ressemblât moins à l'héroïne de mes songes. Le mouvement était sa vie; figurez-vous un tourbillon de grâces, d'enjouement, de frivolité ! Avide de distractions, l'appréhension seule de l'ennui la glaçait d'effroi ; heureusement, elle ne se souvenait plus le soir de ses impressions du matin, ce qui lui permettait de recommencer le lendemain ce qu'elle avait fait la veille, et d'y prendre un plaisir nouveau. Plus je l'observais, moins je croyais à l'histoire de son mariage, et je l'aurais tenue pour complétement fausse, si je n'eusse remarqué, dans son attitude

vis-à-vis de son mari, une indépendance d'allures, je ne sais quoi de sec et de hautain, où se trahissaient l'orgueil et le ressentiment de la race. Telle qu'elle était, je l'aimai. Tout était prêt en moi depuis longtemps pour une explosion : elle fut l'étincelle légère qui embrasa mon cœur et mes sens.

Le pays m'était devenu familier ; c'est à moi qu'appartenait le soin de diriger les excursions qui remplissaient toutes nos journées. Dès que le soleil avait dissipé la brume, nous partions. Les belles matinées! Qu'elle était jolie avec son corsage, sa jupe d'amazone, son chapeau de feutre et ses cheveux au vent! M. de Champbaudier avait tout à fait bon air sur sa pacifique monture, et la figure réjouie de mon oncle égayait doucement le paysage. On commençait par chevaucher en caravane; bientôt un temps de galop nous séparait de nos compagnons, et le plus souvent je me trouvais seul auprès d'elle. La course l'enivrait ; parfois le sentier se resserrait tellement, que son voile vert me fouettait le visage, et je buvais le souffle de ses lèvres, aussi pur que la brise des monts. De loin en loin, elle s'arrêtait pour écouter le torrent qui grondait sous

nos pieds ou pour contempler les cimes qui se dressaient au-dessus de nos têtes; elle demeurait un instant pensive ; puis, au moment où on aurait pu croire qu'une émotion sérieuse allait s'emparer d'elle, elle s'y dérobait brusquement, et nous repartions au galop des chevaux. Çà et là, nous mettions pied à terre; je la sentais à mon bras, vive comme une mésange et toujours prête à s'envoler. Nous causions ; son frais babil effleurait tous les sujets et me semblait plus éloquent que les épîtres de Julie à Saint-Preux. Tout en jasant, elle cueillait, le long des rampes, les fleurs, les herbes odorantes, dernière parure de l'automne ; elle devait les garder en souvenir de ces beaux sites, en souvenir aussi de nos entretiens : une minute après, elle les jetait à l'eau du gouffre et s'amusait à les suivre des yeux, emportées par le courant. Découvrait-elle une masure au fond du ravin, une baraque au flanc de la montagne, c'est là qu'elle aurait voulu vivre : et nous voilà en pleine idylle qu'elle interrompait tout à coup pour parler des bals du prochain hiver, de ses toilettes et de ses chiffons. Et moi, je ne pouvais me rassasier de sa vue; tout ce qu'elle disait

me charmait! Ainsi nous allions, n'obéissant qu'à sa fantaisie. L'ombre des pics, en s'allongeant, nous rappelait l'heure du retour. Nous tournions bride et retrouvions à mi-côte le président et le conseiller cheminant au pas de leurs bêtes. La caravane se reformait : on revenait comme on était parti. M. de Champbaudier ne témoignait aucune jalousie, et mon oncle me savait gré de l'empressement que je montrais à divertir, à promener ses hôtes.

Les soirées s'écoulaient dans une intimité dont elle était la vie. Elle descendait à l'heure du dîner, encore tout animée par la course et par le grand air, parée comme pour une fête. Les gais repas! et si vous l'aviez vue trempant ses lèvres mutines dans la mousse des vins pétillants comme elle! Au salon, elle eût sauté par la fenêtre plutôt que de rester en repos. Elle tapait de ses petits doigts sur les touches d'un vieux clavecin, commençait un morceau qu'elle n'achevait pas, se levait, cajolait mon oncle, l'entraînait dans un tour de valse, et s'échappait pour courir au jardin. M. de Champbaudier était pour elle plein de mansuétude; il souriait à tous ses caprices, et, quoi qu'elle s'avisât de

dire ou de faire, n'y trouvait jamais à reprendre. Mon oncle ne m'avait pas trompé, c'était un homme délicieux. Dans mon ivresse, j'avais tout oublié, je ne savais plus rien; je ne voyais plus qu'elle, il n'y avait plus qu'elle pour moi dans l'univers : tout le reste n'était, à mes yeux, qu'ombres, fantômes, illusions.

Je la voyais en toute liberté; sa beauté n'avait rien de farouche ni d'imposant; je pouvais supposer, sans trop de présomption, que ma présence ne lui déplaisait pas. Eh! bien, vers le milieu d'octobre, je n'étais pas plus avancé que le jour de son arrivée. C'est qu'en vérité elle n'était, dans son abandon, ni coquette ni provoquante; la mobilité de son esprit la défendait mieux que n'aurait pu le faire la pruderie la plus consommée; sa familiarité même déroutait la passion plutôt qu'elle ne l'encourageait, et vingt fois mon secret avait brûlé mes lèvres sans réussir à s'échapper. Je m'indignais contre moi-même, je me demandais si je la laisserais partir sans emporter au moins l'aveu de mon amour. Chaque matin, je remettais au soir, le soir au lendemain, et le lendemain me retrouvait aussi entreprenant que la veille.

IV

Un jour, j'étais seule avec elle, sur un petit lac situé au pied de la montagne, à quelques portées de fusil de la Roseraie. M. de Champbaudier avait grand souci de sa peau, et n'était pas homme à l'exposer plus volontiers à l'eau qu'au feu; il était resté prudemment sur la rive, en compagnie de mon oncle, qui n'avait pas de son côté un goût bien prononcé pour les excursions nautiques. Henriette, — qu'on m'eût étonné si on m'eût dit alors que ce n'était point là le plus suave des noms! — Henriette avait exprimé le désir de faire le tour du lac en bateau, et nous étions partis tous deux.

Les promenades sur l'eau portent à la rêverie les natures les moins rêveuses. Nous étions partis gaiement, elle riant, et moi riant, comme elle, de ma

maladresse à gouverner notre embarcation; en moins d'une heure, le rire et le babil s'étaient éteints, une vague tristesse nous avait gagnés insensiblement l'un et l'autre. C'était par un de ces derniers soleils qui ont tant de douceur et de mélancolie. L'air était tiède, le ciel un peu voilé, le lac uni et bleu comme une nappe de lapis. Nous gardions un profond silence. Elle se tenait assise en face de moi, dans une attitude recueillie qui ne lui était pas habituelle ; je ne ramais plus, je la regardais, tandis que la barque, poussée par un courant, allait s'échouer sur le sable d'une anse creusée dans le rocher et qu'abritait un taillis de chênes. Nous étions à depuis quelques instants, et je croyais sentir le trouble de mon cœur passer peu à peu dans le sien. Je ne sais plus comment cela se fit : je pris sa main, j'osai lui dire enfin que je l'aimais. J'étais sincère, je dus être éloquent, Je m'attendais à ce qu'aux premiers mots elle m'interrompît par un de ces éclats d'implacable gaieté qui désarçonnent la passion plus sûrement que le dédain ou la colère : il n'en fut rien. Elle avait laissé sa main dans les miennes, et, grave comme une jeune

mère, elle m'écoutait d'un air triste et doux.

— Monsieur Paul, répliqua-t-elle d'un accent pénétré, je mentirais en vous disant que je me tiens pour offensée. Non, je suis touchée, au contraire, des sentiments que vous m'exprimez; je le suis d'autant plus que je n'ai rien fait pour les mériter. Permettez-moi de m'acquitter en bons conseils. Il faut en rester là, monsieur Paul! Mon devoir est de vous arrêter au début d'une aventure où je ne saurais vous suivre, et qui pourtant vous mènerait plus loin que vous ne le voudriez peut-être. Prenez garde! Oubliez ce que vous m'avez dit, n'y revenez jamais! M. de Champbaudier est plus ombrageux, plus clairvoyant qu'il n'en a l'air, et... vous ne le connaissez pas.

— Me tuera-t-il? demandai-je en souriant.

— Prenez garde! prenez garde! répéta-t-elle avec une étrange insistance : c'est plus sérieux que vous ne le pensez.

— Enfin, me tuera-t-il?... Eh bien, qu'il me tue! m'écriai-je.

— Oh! il ne vous tuera pas, dit-elle doucement, fi donc!

Et, après un moment d'hésitation, d'un ton bref et d'une voix ferme :

— Il ne vous tuera pas, monsieur Paul; mais, tant qu'il vivra, il vous poursuivra de sa haine, et partout, à toute heure, vous la sentirez, veillant à vos côtés. Il ne vous tuera pas, mais il vous frappera, par des voies ténébreuses, dans votre carrière, dans votre considération, dans vos amitiés les plus chères, dans vos affections les plus innocentes. Il ne vous tuera pas; mais il sera dans votre destinée comme un de ces insectes invisibles qui accomplissent dans l'ombre et le silence leur travail destructeur. Si une disgrâce imprévue vous atteint, ne cherchez pas d'où le coup part, c'est lui qui l'aura machinée; si vous subissez une défection, c'est lui qui l'aura provoquée; si tout à coup le sol où vous marchez tremble et s'effondre sous vos pieds, c'est lui qui l'aura miné sourdement. Je le connais, moi, je l'ai vu à l'œuvre. Malheur à qui le heurte! malheur à qui l'offense! malheur à qui lui fait obstacle! C'est une belle âme, allez, et moi, je suis une heureuse femme.

En achevant ces mots, sa voix s'était brisée dans un sanglot : elle pleurait, et de ses dents elle dé-

chirait son mouchoir. Je baisais ses mains, j'aurais donné ma vie pour avoir le droit de sécher sous mes lèvres les pleurs qui baignaient son visage.

— Et moi, disais-je, qui vous croyais heureuse !

— Je suis folle, j'ai tort de vous dire tout cela, reprit-elle en passant son mouchoir sur ses yeux. J'ai tort, c'est mal. Il y a des choses qu'une femme ne doit jamais dire, alors même que tout le monde les connaît. C'est la première fois que cela m'arrive. Vous êtes jeune, vous entrez dans la vie avec toute l'inexpérience, tout l'entraînement de votre âge, il m'a semblé que je devais vous avertir. Vous ne me méprisez pas, monsieur Paul ?

Ce que je répondais, vous le devinez sans peine. Ces révélations inattendues, ce beau sein gonflé de sanglots, l'immolation de sa jeunesse, dont j'avais pu douter jusque-là, dont je ne doutais plus à cette heure, étaient autant de séductions nouvelles : je l'avais aimée dans son enjouement, et je l'adorais dans ses larmes.

— Laissez-moi vous aimer, lui disais-je. Que me fait, à moi, la haine de cet homme ? Je vous aimerai tant qu'à votre tour, vous m'aimerez peut-être.

— Non, monsieur Paul, non, répondit-elle, et si vous avez pour moi une affection sincère, vous ne devez point souhaiter que je vous aime. Je ne suis pas heureuse, mais Dieu fait bien tout ce qu'il fait, Dieu connaissait le sort qui m'était réservé, et, dans sa bonté, il m'a créée d'essence mobile et légère. Je me suis appliquée à perfectionner son œuvre; vous avez pu voir que je n'y ai pas trop mal réussi. Voilà comment j'ai surnagé où d'autres, à ma place, se seraient englouties. Des qualités sérieuses m'auraient servie moins bien que mes travers : béni donc soit Dieu qui m'a faite ainsi ! A défaut de bonheur, j'ai les petits profits de ma frivolité. Tout me distrait, un rien m'amuse. Je cours aux joies qui se jouent à la surface de la vie : si elles ne sont ni profondes ni enivrantes, elles ne coûtent ni remords ni regrets. Enfin, et surtout, je suis libre : il y a dans mon cœur un sentiment qui me venge et qui m'affranchit. L'homme à qui j'ai été livrée sent un juge dans sa victime : j'échappe à sa domination, et, malgré lui, il subit la mienne. Je suis libre, mais à la condition de ne point donner prise au joug qui reste suspendu sur ma tête, et qui

m'écraserait. Si j'aimais, si j'avais le malheur d'aimer, il le saurait bien vite, les rôles seraient intervertis, ma chute le relèverait, et sous un pareil maître, juste ciel! sous un pareil maître qui aurait le droit de se dire outragé, que deviendrais-je? une esclave avilie. Allons, monsieur Paul, ajouta-t-elle en se levant et changeant brusquement de ton, laissons là l'amour, et soyons amis! Un instant, vous avez cru que vous m'aimiez : c'est ce bateau qui a causé votre illusion. Vous aurez pris cet étang pour le lac de Genève, ces rochers pour ceux de Meillerie, et vous m'avez fait l'honneur de voir en moi Julie d'Etange. Venez, partons, retournons par terre, puisque les promenades sur l'eau peuvent vous égarer à ce point.

Elle avait sauté du bateau sur le sable, et déjà elle gravissait de roche en roche, pendant que moi, debout, immobile à la même place, je la suivais des yeux, confus comme un enfant qui voit l'oiseau qu'il comptait mettre en cage glisser entre ses doigts et s'envoler en sifflant.

— Eh bien, Saint-Preux, venez-vous? cria-t-elle.

Je la rejoignis, et nous revînmes par la berge. J'essayai vainement, durant le trajet, de ressaisir

l'étrange créature; c'est à peine si elle paraissait se souvenir de la scène qui venait de se passer entre nous. Le jour baissait; quand nous arrivâmes, il était nuit close. Au moment de franchir la grille, elle se retourna et me tendit la main.

— Adieu ! dit-elle. Gardez un bon souvenir de moi. Je n'oublierai pas cette journée, et votre amitié me sera toujours chère.

Je cherchai à la retenir; j'ouvris les bras pour l'enlacer et l'attirer contre mon cœur : elle courait déjà le long de l'avenue.

Nous étions, en rentrant, plus agités, elle et moi, qu'il n'eût convenu de le laisser paraître. J'ignorais l'art de feindre et me sentais contraint, embarrassé. Henriette, malgré ses efforts pour reprendre son aplomb et sa sérénité, avait encore quelque chose d'ému dans la voix, et il était aisé de voir que ses jolis yeux avaient pleuré. Mon oncle ne s'aperçut de rien : c'était un enfant, mon bon oncle. En revanche, le président avait le front soucieux, et, pendant le dîner, à la clarté rabattue de la lampe, je remarquai qu'il nous observait d'un regard oblique et défiant. De mon côté, je l'examinais avec

une attention sérieuse, et j'étais frappé, pour la première fois, de la laideur morale empreinte sur la figure de cet homme. Je l'examinais, et, comme un hideux palimpseste, sous Champbaudier je découvrais Maugars. Des gens épris du pittoresque diraient qu'il avait l'œil saillant du crapaud et la bouche de la vipère... Non ! Sa face était tout simplement l'enseigne d'une âme basse; elle éclairait d'un jour sinistre les avertissements que j'avais reçus, et, franchement, je fus épouvanté. J'aurais fait bon marché de moi-même. Ce n'était pas de moi qu'il s'agissait, mais de l'aimable et charmante femme qui portait si légèrement le fardeau de sa destinée. Je ne pouvais être dans sa vie qu'un élément de trouble ou de malheur. Je n'hésitai pas, ma résolution était prise. Il me semblait que l'adieu qu'elle m'avait jeté me traçait mon devoir. Je m'éloignerais, je quitterais la Roseraie : tout me le commandait, tout m'en faisait une loi, tout me criait que je ne devais pas, que je ne pouvais plus rester.

Et je restai, pourtant ! Vous allez apprendre quelles furent les conséquences de mon indécision et de ma lâcheté.

V

A l'époque de mon séjour à la Roseraie, les campagnes du Dauphiné offraient moins de sécurité que vous ne seriez en droit de le supposer, d'après les allures de ce récit. La haine de l'étranger, l'humiliation de la France envahie étaient profondes dans ce département frontière où l'Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, avait commencé la marche triomphale qui ne devait s'arrêter qu'à Paris. Au printemps de 1816, un mouvement insurrectionnel échouait aux portes de Grenoble. Ce n'était qu'une échauffourée, un rassemblement de paysans qu'on reçut à coup de fusil et qui se seraient dispersés d'eux-mêmes, si l'autorité, mieux avisée, se fût contentée de fermer les portes de la ville; les réactions sanglantes qui s'en étaient suivies avaient

achevé d'exaspérer les populations rurales. A tant de causes d'agitation étaient venues se joindre la disette et la famine. Les ressources étaient épuisées, l'hiver s'avançait menaçant, et ces montagnes, où je ne rêvais qu'amour et tendresses mutuelles, se remplissaient de sourdes colères. Plus d'une fois, dans mes excursions au delà des limites fixées par mon oncle, il m'était arrivé de rencontrer des figures qui n'avaient rien de rassurant. Nous vivions en paix à la Roseraie et aux alentours; mais, à quelques lieues de là, il y avait des zones malsaines où la politique, la misère et la faim servaient de prétextes à tous les excès, et où il n'eût pas été prudent de s'aventurer à la brune. Nous vivions en paix, mais nous entendions parler fréquemment de pillage, de brigandage, d'attaques à main armée; on se barricadait le soir, et le mot d'ordre était de tirer impitoyablement sur tout individu qui s'introduirait ou chercherait à s'introduire de nuit dans l'enclos de la propriété. Il n'est milieu, si tourmenté qu'il soit, où l'esprit ne finisse par s'acclimater; d'ailleurs, en ces temps malheureux, il n'y avait pas un coin du territoire qui ne fût en proie aux mêmes

agitations. Nos distractions en souffraient peu, nos habitudes s'en ressentaient à peine. Le danger souriait à l'imagination d'Henriette, et M. de Champbaudier lui-même en avait pris bravement son parti. Depuis qu'on s'entretenait d'assassinats commis dans la contrée, il n'aimait pas à perdre de vue le toit de son hôte, et un tour de jardin lui semblait préférable aux longues chevauchées; il comptait sur les prochaines assises pour donner une entière satisfaction à ses instincts belliqueux.

Je n'avais pas quitté la place, ainsi que je me l'étais promis et comme j'aurais dû le faire. Au moment d'accomplir ma résolution, le courage m'avait manqué. Cependant la place n'était plus tenable; j'avais perdu le bonheur de ma vie pour avoir voulu y porter la main. Henriette n'avait pas recouvré complétement sa liberté d'allures; je restais gêné dans mon attitude, M. de Champbaudier nous surveillait, et, sous son air obséquieux, sous ses manières cauteleuses, je sentais germer et je voyais poindre la haine. Pour concilier deux choses inconciliables, la passion qui me retenait et le devoir qui m'ordonnait de m'éloigner, j'avais annoncé qu'un

travail important, trop longtemps différé, m'obligeait d'aller à Grenoble. Je partais le matin; seulement, au lieu de me rendre à la ville, je m'enfonçais dans le pays, et je m'abandonnais librement à tous les mouvements de mon âme. Je n'attendais rien, je n'espérais rien, et n'avais pas même la consolation de me savoir aimé; j'aimais, et n'en demandais pas davantage. J'aimais, et, hors d'Henriette, il n'était pas de joies, pas de félicités contre lesquelles j'eusse consenti à échanger le mal que j'endurais. Ces premiers désespoirs de la jeunesse ont une âpre saveur, ont une volupté sauvage que regrette plus tard l'amour heureux et satisfait. Je parcourais, triste et désolé, les belles solitudes que nous avions visitées ensemble. Je retrouvais partout son image; je cherchais partout la trace de ses pas. Je m'arrêtais dans les fermes où nous nous étions reposés tous deux; les sites qu'elle avait traversés étaient encore éclairés, à mes yeux, de sa grâce et de son sourire. Je rentrais à la nuit, et j'achevais la soirée auprès d'elle. Notre intimité n'avait plus l'abandon ni le charme des premiers jours, un regard jaloux nous épiait; mais, en secret, je m'enivrais de sa présence, et ces quel-

ques heures, malgré la contrainte qui pesait sur nous, étaient le prix de ma journée.

Un jour, la date en est restée gravée dans ma mémoire, c'était le 15 octobre, j'avais poussé ma course plus loin que d'habitude, vers des régions où je m'aventurais pour la première fois. En revenant le soir, je m'égarai. Je suivais depuis près d'une heure un sentier creusé dans le roc, bordé d'un côté par des précipices, de l'autre par une forêt de sapins qui escaladaient la montagne comme une armée de noirs géants. J'avançais lentement, la nuit tombait, le lieu était sinistre. A l'extrémité du défilé, un homme que je n'avais pas aperçu se jeta à la tête de mon cheval, et me demanda classiquement la bourse ou la vie. Le drôle était sincère; le pistolet qu'il tenait au poing témoignait de sa bonne foi. La réponse ne fut ni moins nette ni moins franche que la requête : je lui coupai la figure d'un coup de cravache, et j'enfonçai jusqu'au vif l'acier de mes éperons dans le ventre de ma monture, qui s'enleva sur ses jarrets. Au même instant un éclair me frappa au visage, un coup de feu partit à mes oreilles, je me vis enveloppé d'un nuage de fumée. Ces choses-là se

passent en moins de temps qu'il n'en faut pour les raconter. Je n'étais pas atteint, mon cheval fit un bond terrible, un galop furieux m'emporta. J'avais pris ma cravache entre mes dents et plongé la main dans un de mes arçons : je me retournai comme un Scythe, et, pour l'acquit de ma conscience, je tirai à tout hasard sur le bandit qui disparaissait dans le bois. Cela fait, pour plus de sûreté et en cas de nouvelle attaque, je glissai mon second pistolet dans la poche extérieure de ma veste de chasse, puis, sans essayer de ralentir ou de diriger l'animal effaré qui dévorait l'espace, je lui laissai le soin de retrouver sa route et de me ramener au logis.

Une heure après, j'enfilais l'avenue à bride avalée. Les fenêtres du château étaient éclairées brillamment; des voitures dételées et de toute sorte encombraient la terrasse; il y avait dans l'air des senteurs de gala. Je me souvins que mon oncle avait, ce jour même, à dîner toute la Cour royale de Grenoble : j'arrivais en retard, on était à table.

Je m'habillai à la hâte, et, à peine remis, je passai dans la salle à manger où se trouvaient rassemblés une douzaine de convives. J'étais encore d'une pâ-

leur livide; mon entrée eut le succès d'une apparition. Madame de Champbaudier m'aperçut la première; elle maîtrisa mal un mouvement d'effroi.

— Ah! mon Dieu, qu'a donc M. Paul? dit-elle à mon oncle, en se penchant vers lui.

J'étais décidé à passer sous silence la rencontre que j'avais faite. Dans son égoïsme, la passion n'admet qu'elle au monde; elle a horreur de tout ce qui pourrait la distraire ou la détourner d'elle-même. Les préoccupations au sein desquelles je vivais absorbé se seraient accommodées difficilement des ennuis et des tracas que n'eût pas manqué de me susciter une pareille affaire; en outre, il eût fallu confesser l'existence errante et solitaire que je menais depuis quelques jours, et comment l'aurais-je expliquée? J'étais pris déjà dans un engrenage de mensonges et de réticences. Je rassurai mon oncle et m'excusai de mon mieux. Je m'étais oublié, j'avais brûlé la route, mon cheval s'était emporté. Cela dit aussi brièvement que possible, j'allai m'asseoir au bout de la table, à la place qui m'était réservée, et, pour me réconforter, je bus coup sur coup deux ou trois verres de vin d'Espagne.

Je ne me donne pas pour un héros; cependant, je tiens à vous dire que l'espèce de prostration où j'étais en arrivant provenait uniquement de la course effrénée que j'avais fournie; l'émotion du danger n'y entrait pour rien. Cette émotion, je ne l'éprouvai qu'après coup, en me retrouvant en présence d'Henriette; ce fut seulement en la revoyant que je mesurai dans toute son étendue le péril auquel j'avais échappé. A la pensée qu'il s'en était fallu si peu que je ne la revisse jamais, j'eus peur, et, par je ne sais quelle hallucination d'épouvante rétrospective, je me sentis roulant au fond d'un ravin, avec une balle dans la tête. Ce ne fut qu'un instant, et, brusquement, sans transition, je passai des affres de la mort à l'enivrement de la vie. Je vivais, j'étais jeune, j'aimais! Jamais Henriette ne m'avait paru si jolie, jamais je n'avais été, comme à cette heure, enveloppé du rayonnement de sa beauté. Il y avait là d'autres femmes jeunes et belles; je ne voyais, je n'entendais qu'elle. Elle m'observait d'un air inquiet; je jouissais délicieusement du trouble qu'elle ne cherchait pas à cacher, et qui me la rendait plus chère. Une réaction violente se faisait en moi. L'atmosphère

de la salle, l'éclat des lumières, le parfum des vins, le bruit confus des entretiens, tout se réunissait pour surexciter mon cerveau. J'en arrivai bientôt à un état d'exaltation fiévreuse dont j'avais conscience et que je m'efforçais en vain de contenir : j'étais emporté par une sorte de vertige, comme, une heure auparavant, par le galop de mon cheval. Une fois encore j'oubliai tout, ma carrière, ma position, les conseils de mon père, les traditions de ma famille, le tribunal de Saint-Marcel, M. de Champbaudier, les avertissements d'Henriette. Rien de tout cela n'existait plus, n'avait jamais existé pour moi; je vivais, j'étais jeune et j'aimais !

Au salon, pendant qu'on prenait le café, je me trouvai seul un instant avec elle dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Qu'avez-vous ? que s'est-il passé ? demanda-t-elle aussitôt d'un ton presque impérieux.

— Rien, lui dis-je.

— Vous me trompez.

Et comme elle insistait, je ne résistai pas à la fantaisie d'éprouver son cœur.

— Eh bien, répliquai-je, puisque vous voulez le sa-

voir, j'ai été attaqué, on a tiré sur moi... Voilà tout.

A son tour, elle devint pâle comme la mort.

— Voilà tout ! voilà tout ! répéta-t-elle d'une voix tremblante. A votre avis, ce n'est pas assez... Vous regrettez qu'on ne vous ait pas tué.

— Non, vraiment ! m'écriai-je, car je sens à présent plus que jamais tout le prix de la vie... Si j'avais été tué pourtant, cela vous eût donc fait quelque chose?

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! dit-elle avec un accent profond et passionné.

Je n'attendis pas la fin de la soirée ; comme un joueur qui s'enfuit pour compter son or, j'allai m'enfermer dans ma chambre, et là, je m'abîmai dans la contemplation de mon bonheur. Aimé, j'étais aimé ! Tout me l'avait dit, je n'en pouvais douter : son effroi, sa pâleur, l'émotion de sa voix, la flamme de son regard, tout l'avait trahie, tout m'avait dit qu'elle m'aimait.

Mon bonheur, hélas ! fut de courte durée. Il y avait sur le marbre d'un guéridon plusieurs lettres à mon adresse, arrivées par le courrier du jour, et que, dans mon agitation, je n'avais pas remarquées d'a-

bord; en les apercevant, je ne pus me défendre d'un sentiment d'appréhension, comme si je voyais dans chacune d'elles une menace de la destinée. Je me décidai enfin à les ouvrir, et, en les passant en revue, mes yeux rencontrèrent l'écriture de mon père : je frissonnai, mon cœur se serra. Ainsi que le style, l'écriture, c'est l'homme : droite, ferme, arrêtée, celle de mon père avait je ne sais quoi d'impératif et d'absolu qui me frappait pour la première fois. Je brisai le cachet, et je fus attéré : avec la concision, avec la précision d'un arrêt, il m'était enjoint de partir sur-le-champ, pour me rendre à Paris.

J'avais été élevé comme on l'est rarement aujourd'hui, dans les principes d'une soumission rigoureuse à l'autorité paternelle : si mon père était mon ami, il n'était pas mon camarade, et tout en moi ployait devant un ordre émané de lui. Je n'eus pas même la pensée d'un ajournement. La malle-poste partait le matin de Grenoble; il était minuit, je n'avais plus que quelques heures à passer sous ce toit où resterait ma vie. Depuis longtemps déjà la Cour royale avait repris le chemin de la ville; j'éveillai mon oncle, je lui dis adieu, puis je revins pour faire

mes préparatifs de départ. J'obéissais, mais en frémissant; j'obéissais, mais en rongeant mon frein. Aveuglement de la passion ! j'aurais dû le bénir, cet ordre de mon père, qui, en me rappelant, en me forçant à m'éloigner, coupait court à mes entraînements, mettait fin à mes défaillances, et m'arrachait victorieusement à l'abîme où je m'enfonçais de plus en plus ; c'était mon salut, c'était surtout le salut d'Henriette : j'aurais dû le bénir comme un bienfait, comme une intervention de la Providence. Eh bien, non ! Je ne sentais, je ne comprenais qu'une chose : j'étais aimé et je partais ! elle m'aimait et je la quittais ! je partais sans avoir recueilli sur ses lèvres l'aveu de sa tendresse ! je la quittais sans lui laisser, dans une dernière entrevue, mon âme tout entière ! J'avais la tête en feu, j'étais ivre de désespoir.

J'habitais au rez-de-chaussée ; résolu à ne pas me coucher, j'ouvris ma croisée et descendis sur la terrasse. Il faisait une nuit splendide : la lune, ronde et pleine, avait gagné le haut du ciel. Un calme universel régnait autour de moi, le calme des nuits sereines. Tout reposait; la maison était ensevelie dans le silence du sommeil. Seule, Henriette veillait; sa

lampe brûlait encore. La chambre qu'elle occupait était située au premier étage, presque au-dessus de la mienne, à l'angle de la façade; celle de M. de Champbaudier, au même étage, à l'angle opposé; les deux appartements séparés par une vaste pièce qui servait de salon commun. Que de fois, à pareille heure, caché dans un massif, j'avais suivi d'un œil éperdu les évolutions de son ombre sur les rideaux! Que de fois aussi, dès l'aube naissante, j'étais venu à la même place épier le moment où elle paraissait à sa fenêtre, rose, blanche et souriante comme un gai rayon du matin! Maintenant je lui adressais, dans mon cœur, un adieu suprême, un adieu désolé.

J'étais là, les pieds scellés au sol, les yeux fixés sur ses vitres, quand je vis soudain les rideaux s'agiter, et Henriette, comme si elle obéissait à une évocation mystérieuse, vint, doux fantôme, s'accouder au balcon. Elle était enveloppée d'une pelisse; ses cheveux, à moitié défaits, s'enroulaient autour de son cou et tombaient en désordre sur ses épaules. Elle demeura quelque temps absorbée dans une rêverie profonde. Elle avait à la main le bouquet

d'arrière-saison qu'elle portait à la soirée : tout à coup, elle y plongea son charmant visage, et j'entendis qu'elle pleurait. En relevant la tête, elle m'aperçut : son regard resta attaché sur moi. Nous nous taisions ; pas une parole ne fut prononcée. Au premier mouvement qu'elle fit pour se retirer, je murmurai son nom et j'étendis les bras vers elle : elle mit un doigt sur sa bouche, laissa tomber son bouquet et rentra.

Ici, mon jeune ami, que se passa-t-il en moi? C'est à vous de me l'expliquer ; mon sang, glacé par l'âge, ne peut plus le comprendre. Tant d'émotions ressenties en si peu de temps m'avaient jeté dans un état indescriptible : j'avais perdu la conscience de moi-même, je ne me possédais plus. Que vous dirai-je? La croisée d'Henriette restait entr'ouverte : c'était une fascination. Je devins complétement fou. Un démon me poussait : je m'élançai contre la façade, je m'accrochai aux refends, je me suspendis aux moulures, je me cramponnai à toutes les arêtes, et, avant que j'eusse songé seulement à me rendre compte de l'acte insensé auquel je me livrais, j'arrivai, comme dans un rêve, jusqu'à la hauteur du balcon.

Au moment où je me disposais à le franchir, Henriette épouvantée se précipita au-devant de moi.

— Malheureux! vous me perdez, dit-elle.

Puis, par un brusque mouvement, elle prit ma tête entre ses mains et elle la couvrit de baisers.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, va-t-en! va-t-en! et ne te tue pas!

J'étais le plus innocent, le plus candide des séducteurs. Une résistance farouche eût achevé de m'exaspérer: chose étrange! ce fut le contact de ses lèvres qui m'apaisa. Je m'en allais, j'en atteste le ciel! J'étais encore à l'âge béni où l'amour se contente de peu: je m'en allais, satisfait du prix qui venait de m'être octroyé, quand j'entendis le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait: c'était celle de M. de Champbaudier. Henriette s'enfuit, je n'eus que le temps d'enjamber la balustrade, et je me jetai dans sa chambre

A cet endroit de son récit, M. de R... s'était interrompu: un pâle sourire, reflet des joies perdues, erra un instant sur ses lèvres, une lueur attendrie éclaira ses tempes, et, comme si la fée du souvenir l'eût touché de sa baguette enchantée, il tomba dans

une méditation silencieuse que n'osa point troubler son jeune confident.

Au bout de quelques minutes, il reprenait assez gaiement :

Ce n'est pas tout que d'escalader les balcons : une fois monté, il faut en descendre. J'ignore comment s'y prenait Romeo; mais je tiens pour certain que les balcons du palais Capulet à Vérone étaient moins rudes à la descente que ceux du petit castel de mon oncle en Dauphiné. A Dieu ne plaise, ô mon enfant, que je pense à railler les souvenirs de ma jeunesse ! Il est bon pourtant que vous sachiez dans quelles réalités vulgaires ou terribles peuvent s'achever ces folles équipées, si poétiques en leurs commencements.

L'alouette ne chantait pas; l'aube était loin encore de l'horizon; M. de Champbaudier avait refermé sa croisée, et je m'en allais par où j'étais venu, descendant pied à pied, les mains déchirées et les ongles brisés, la route périlleuse que j'avais gravie si facilement. C'est l'image des joies que donne la passion : on y arrive d'un bond et enivré; on en re-

vient meurtri et tout saignant. Pour que rien ne manquât aux difficultés du retour, un brouillard léger, transparent, mais humide, s'était élevé de terre et avait trempé les arêtes qui, à chaque instant, se dérobaient à mon étreinte. Vingt fois, de guerre lasse, j'eus la pensée de me laisser choir, au risque de me rompre les os; la crainte de compromettre Henriette relevait mes forces, ranimait mon courage, et je m'incrustais dans la pierre. Si l'homme appliquait au bien la moitié seulement de l'énergie qu'il déploie dans le mal, où n'atteindrait-il pas? Enfin, après bien des péripéties, j'entrevoyais le port. Encore un effort, et j'étais sauvé! Je commençais à respirer, quand tout à coup mon pied glissa, et je fis un mouvement violent, désordonné, pour me rattraper à une des saillies. Puissances du ciel! je crus entendre, en ce moment, la trompette du jugement dernier. Une détonation formidable avait retenti, et, répercutée par les échos de la montagne, roulait, comme un tonnerre, dans le silence de la nuit. C'était l'explosion d'une arme à feu : le coup était parti tout près de moi. Henriette jeta un grand cri, et je tombai sur le pavé.

VI

J'étais tombé sans me faire aucun mal; je me relevai, convaincu qu'on m'avait pris pour un malfaiteur et qu'on venait de tirer sur moi. En moins d'une minute, toute la maison fut en l'air: les abois forcenés des chiens qui s'étaient élancés de leurs niches auraient suffi pour y jeter l'alarme et pour la réveiller de la cave au grenier. Les vitres s'éclairaient; les lumières couraient dans les appartements; un visage effaré se montrait à chaque ouverture. Déjà M. de Champbaudier s'était précipité chez sa femme, et j'entendis qu'elle disait, folle de terreur et de désespoir :

— Il est tué! il est tué! Qui est-ce qui l'a tué?

Ce qu'il répondit ne vint pas jusqu'à moi. Elle

poussa un second cri, plus faible que le premier, et il me sembla que sa vie s'exhalait dans un profond soupir.

Cependant des pas tumultueux ébranlaient les marches de l'escalier; on tirait les verrous, on débarricadait la porte; une immense rumeur remplissait le logis. J'étais toujours à la même place, hébété, stupide, anéanti, attendant que le ciel s'écroulât sur ma tête, quand j'aperçus à mes pieds, gisant sur le sol, quelque chose qui reluisait. Je me baissai machinalement et ramassai un pistolet dont le canon, tiède encore, sentait la poudre fraîchement brûlée. Je retournais cette arme entre mes mains, je l'examinais, je la reconnaissais. La pensée est plus rapide que l'éclair: je compris tout. J'avais repris ma veste de chasse: le pistolet, vous vous en souvenez, qu'après l'attaque au coin du bois j'avais glissé dans la poche de cette veste, et que, par un funeste oubli, je n'avais pas songé à retirer, en était sorti violemment pendant que je descendais du balcon, et, en frappant le pavé, il était parti dans le choc. Puisque je n'avais pas été surpris comme un larron, tout n'était pas désespéré : avec un peu d'a-

dresse et beaucoup de mensonges, je pouvais sauver Henriette.

Les deux battants de la porte venaient de s'ouvrir avec fracas; tous les serviteurs, armés jusqu'aux dents, mon oncle et M. de Champbaudier en tête, firent irruption sur la terrasse : M. le président et M. le conseiller dans un costume de nuit des plus galants, et qui m'eût égayé en toute autre rencontre. On m'entourait, tout le monde parlait en même temps, vingt questions m'assaillaient à la fois. M. de Champbaudier seul se taisait : les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre à ramages, il m'envisageait d'un œil inquisiteur qui ne promettait rien de bon.

J'avais ressaisi mes esprits; avec un aplomb, avec une aisance dont je suis loin de me vanter, j'entamai une explication qui, à défaut de vérité, ne manquait pas de vraisemblance. Prêt à partir au point du jour, je m'étais jeté sur mon lit, après avoir fermé ma valise. Tout à coup, le sable avait crié sous un pas furtif et rôdeur. Je m'étais élancé, j'avais sauté sur la terrasse, et m'étais trouvé face à face avec un homme de mine patibulaire, qui n'avait pu s'intro-

duire qu'avec effraction ou par escalade. A mesure que j'avançais dans mon récit, je sentais se développer en moi une facilité d'invention, un talent de composition et de mise en scène sur lequel je n'aurais pas osé compter. A la clarté de la lune, j'avais vu l'homme comme en plein midi. Je donnai son signalement : collier de barbe rouge, cheveux roux en broussailles, sourcils touffus, taille courte et trapue, blouse de toile grise. A mon aspect, il avait fait un geste menaçant, un mouvement de bête fauve qui va se ruer sur sa proie. J'étais armé, je l'avais ajusté, mon coup de feu était parti alors qu'il montrait les talons, et, comme dernier trait de réalité, j'ajoutai que je pensais l'avoir atteint.

Cette relation présentait un tel caractère de vraisemblance et de bonne foi, qu'il n'aurait pu venir à l'esprit de personne d'en suspecter la sincérité. M. de Champbaudier pourtant ne paraissait pas bien convaincu : son gros œil plein de défiance restait rivé sur moi, et semblait chercher à lire jusqu'au fond de mes entrailles. Quand j'eus fini, on se porta, suivant mon indication, vers l'endroit par où le bandit s'était échappé en se laissant glisser le long

du mur. Heureusement, la lune, en cet instant, se cachait derrière les monts; le brouillard épaississait, et l'obscurité croissante s'opposait à l'inspection des lieux.

— C'est bien, monsieur, dit enfin le président qui, jusque-là, n'avait soufflé mot : nous verrons cela au jour. Puisqu'un malfaiteur s'est introduit ici, il a dû laisser des traces de son passage : la justice informera. S'il est blessé, comme vous le pensez, il ne peut être loin : nos gens vont courir après lui. Dans tous les cas, grâce à votre sang-froid que j'admire, grâce surtout à la promptitude, à la subtilité de votre coup d'œil vraiment merveilleux, nous avons de toute sa personne un signalement si net, si précis, qu'il ne saurait se dérober longtemps aux recherches de l'autorité : je vous fais mon compliment, monsieur!

Et là-dessus, accompagné de mon oncle qui se confondait en excuses et s'exhalait en doléances, il se dirigea du côté de la maison, pendant qu'une demi-douzaine de serviteurs partaient, comme des limiers, pour battre la campagne.

Quelle nuit! je n'étais pas au bout. Il était trop

clair que M. de Champbaudier n'acceptait pas comme paroles d'Évangile la petite histoire que je venais de débiter. M. de Champbaudier flairait évidemment un mystère. Il n'aurait pu dire ce qui s'était passé, mais il sentait qu'il s'était passé quelque chose que je ne disais pas. Il ne pouvait s'expliquer autrement que je ne l'expliquais moi-même la détonation qui l'avait réveillé en sursaut ; mais un instinct l'avertissait, tous ses soupçons élevaient la voix pour lui crier que je le trompais. Il était impossible que, pendant la soirée, il n'eût pas remarqué mon trouble et celui d'Henriette. Quand il avait ouvert sa fenêtre, ce n'était pas pour consulter les astres : c'est qu'il avait perçu des bruits suspects. Enfin, l'état violent dans lequel il avait trouvé sa femme n'était pas fait, il faut le reconnaître, pour le disposer à la crédulité. Il n'était pas douteux qu'au lever du jour, M. de Champbaudier ne se rendît sur le théâtre du prétendu délit pour rechercher s'il en existait réellement des traces : il s'agissait donc pour moi de donner un corps à mes fictions, il s'agissait de fabriquer, à l'appui de mes mensonges, des témoignages irrécusables, lumineux comme la vérité

J'avais regagné mon appartement, et j'attendais avec anxiété que la maison rentrât dans le repos d'où je l'avais tirée. Au bout d'une heure, tout était redevenu silencieux. Le brouillard avait redoublé d'intensité ; quoique avancée, la nuit sans lune et sans étoiles se prêtait à mes nobles desseins. Je sortis à pas de loup, et m'appliquai d'abord à érailler le sable de distance en distance, en figurant la trace des longues enjambées d'un homme qui s'enfuit. Les chiens qui avaient commencé par gronder, s'étaient tus en me reconnaissant. Je m'enfonçai dans le massif, j'en écartai les branches, j'en brisai quelques-unes. Je ne m'en tins pas là : je me laissai couler le long du mur, je le dégradai par places, j'éventrai la haie qui en défendait les abords. Aux alentours, je piétinai sur l'herbe, j'ouvris un passage à travers les ronces, je foulai les broussailles, j'écrasai les ajoncs. Ce glorieux travail accompli, je fis un long détour et rentrai par la grille dont j'avais une clef. Comme je montais les degrés du perron, je me rencontrai nez à nez avec M. de Champbaudier, plus blafard, plus livide que le jour qui se levait.

— Encore sur pied, monsieur le substitut! dit-il en me lançant un regard louche et fauve.

— Oui, répliquai-je d'un ton dégagé : j'étais allé jusqu'à la grille pour voir si nos gens revenaient.

— C'est du zèle, monsieur, c'est du zèle! Vous êtes admirable en tout.

Notre entretien en demeura là. Mon départ était forcément ajourné ; rentré chez moi, le front collé contre une vitre, j'eus la satisfaction de constater *de visu* le prompt effet de mes manœuvres. M. de Champbaudier et mon oncle qui venait de se joindre à lui, suivaient pas à pas les traces que j'avais simulées. A la lueur du crépuscule matinal, je les voyais s'avançant côte à côte, et courbés jusqu'à terre comme s'ils cherchaient dans le sable des améthystes et des émeraudes. Ployés en deux, les mains sur les genoux, pareils à deux arcs de cercle parallèles, ils restaient en arrêt devant chaque empreinte, et on eût dit alors qu'ils retenaient leur haleine, de crainte d'en altérer les contours. Après un examen silencieux, ils se redressaient, ils péroraient, ils gesticulaient, ils se baissaient de nouveau pour mieux considérer la chose. Entraînés par les

découvertes qui se multipliaient, ils s'étaient éloignés de plus en plus, et avaient fini par disparaître dans la brume. Henriette était sauvée, je le croyais du moins; il ne s'agissait plus que de la rassurer et de la prémunir contre elle-même. Je la trouvai debout, en proie à une agitation qui touchait au délire. Je l'apaisai, je la mis au courant de tout, je la supplai de me pardonner, je baisai ses mains dans un dernier adieu; puis, m'esquivant de peur d'être surpris, j'allai me mêler aux groupes qui se formaient sur la terrasse.

La nouvelle s'était déjà répandue; les serviteurs, lancés à la poursuite du bandit, l'avaient semée partout sur leur chemin, dans les fermes et dans les bourgs. On accourait de toutes parts; la stupeur était générale. En quel temps vivions-nous! Qui pouvait se croire en sûreté, quand la demeure des magistrats eux-mêmes n'était pas à l'abri des entreprises criminelles? Une maison si bien famée, si bien habitée, si bien fréquentée! qui avait pour hôtes M. le président, M. le conseiller, M. le substitut! où, quelques heures avant l'attentat, toute la Cour royale de Grenoble festinait à la même table,

Il ne restait plus aux malfaiteurs qu'à s'introduire avec effraction ou par escalade dans les casernes de gendarmerie. On se pressait autour de moi ; je dus vingt fois redire mon récit, vingt fois répéter mes mensonges. Ce n'était rien encore. Mon oncle avait, dès le matin, dépêché un exprès à la ville ; dans l'après-midi, nous vîmes arriver en poste le procureur du roi, le juge d'instruction et le greffier du tribunal : l'action de la justice commençait. Nouvelle procession, nouvelles stations sur le théâtre du délit ! Bref, je fis ma déposition, et, quand le greffier l'eut écrite, M. de Champbaudier, qui ne m'avait pas plus quitté que mon ombre, me présenta gracieusement une plume pour la signer. Ici, tous mes instincts se soulevèrent, ma conscience se révolta. Je pensais à mon père, à l'honneur de mon nom : je souhaitais que le sol s'entr'ouvrît sous mes pieds ; j'étais tenté de m'enfuir et d'aller me jeter dans l'Isère. Cependant, debout et immobile devant moi, M. de Champbaudier me présentait la plume fatale. Je le regardais : je croyais voir le diable en personne.

— Eh bien, monsieur ?... dit-il enfin avec un exécrable sourire.

Je crus entendre la voix d'Henriette qui me criait : Sauve-moi ! sauve-moi !

Comme un homme qui se précipite tête baissée dans le gouffre qu'il ne peut éviter, je saisis la plume et je signai.

— Ce n'est pas tout, monsieur, reprit l'enragé président d'une voix mielleuse où perçait le venin, il reste encore à retrouver votre homme : il faut qu'il se retrouve, monsieur !

— Ma foi ! m'écriai-je assez vivement, c'est affaire à la police et à la gendarmerie royale. La montagne a des abris où il n'est pas aisé de pénétrer, ce ne serait pas le premier coquin qui aurait échappé à la justice.

— Il faut qu'il se retrouve, monsieur ! Il le faut ! il le faut ! répéta-t-il avec une insistance qui fit courir un frisson dans mes os.

Je ne sais pas ce qui m'empêcha de lui sauter à la gorge et de l'étrangler sur place.

Était-ce assez d'abaissement? assez d'abjection? assez d'ignominie? Ainsi, moi, magistrat, je venais d'égarer, de mystifier, de bafouer la justice ! Moi qui, dans la poursuite des délits, me devais tout

entier à la recherche, au respect, au triomphe de la vérité, je venais de forger les preuves d'un délit qui n'existait pas! Voilà où j'en étais arrivé! Voilà, mon enfant, où on en arrive, une fois engagé dans les voies tortueuses qui s'écartent du droit chemin. On voulait n'y mettre que le pied, et tout au plus y faire un pas ou deux; il est déjà trop tard pour en sortir. On s'y enfonce, on s'y empêtre, on s'y embourbe, et on s'en tire comme on peut, dégradé à ses propres yeux. J'étais rendu, j'avais hâte de m'arracher à l'atmosphère empoisonnée où j'étouffais depuis quelques heures. Ma présence à la Roseraie était désormais inutile; je pris congé dans la soirée, et j'allai coucher à Grenoble. Le lendemain, je partais pour Paris, le cœur noyé de honte et de dégoût.

VII

J'occupais seul l'intérieur de la malle-poste; mes réflexions étaient amères. Je n'emportais pas même avec moi la consolation d'avoir, au prix de ma dignité, assuré le repos d'Henriette. Je m'étais avili sans profit, je la laissais en proie aux soupçons de l'affreux président; je n'aurais été dans sa destinée qu'un surcroît de malheur. J'étais à bout de forces, mon corps et mon esprit ployaient sous une lassitude écrasante : je tombai peu à peu dans un accablement qui me délivra du supplice de mes pensées. Les relais succédaient aux relais, les horizons se renouvelaient, les paysages fuyaient le long de la route : affaissé sur moi-même, c'est à peine si, dans l'état de torpeur où j'étais, je sentais vivre encore mon amour. Vous l'avouerai-je? mon amour se

mourait de honte, lui aussi ! L'amour est fier de sa nature, il respire difficilement dans les bas-fonds où je l'avais traîné. Combien de temps dura ce voyage? J'avais oublié quel en était le but, je ne comptais ni les nuits ni les jours. Pourquoi me trouvais-je dans cette boîte roulante? Je ne le savais plus. Quels étaient les fleuves qui coupaient les vallées? quelles étaient les villes, bruyantes ou silencieuses, que je traversais au galop des chevaux? Tout m'était indifférent. Un matin, en mettant la tête hors du vasistas, je vis les tours de Notre-Dame qui se dressaient devant moi dans la bruine : je tressaillis comme si on m'eût arraché brusquement au sommeil, le sentiment de la réalité me ressaisit violemment tout entier. Mon père m'attendait, j'étais parti pour me rendre à son ordre : j'arrivais, dans une heure je serais devant lui. Pourquoi me rappelait-il? qu'avait-il à me dire? de quel front allais-je l'aborder? A chacune de ces questions, j'étais près de défaillir. Il faisait encore nuit quand la malle s'engouffra dans la cour de l'hôtel des postes. Je gagnai à pied le quartier retiré où j'avais grandi, et qui, dans Paris, était pour moi comme une patrie; à mesure que

j'en approchais, je ralentissais le pas. Je restai longtemps accoudé sur le parapet du Pont-Royal, regardant le cours de la Seine, écoutant le bruissement de l'eau sous les arches, sans pouvoir me décider à m'enfoncer dans la rue du Bac. J'errai longtemps aux abords de la rue du Cherche-Midi avant d'oser y pénétrer. Le mouvement de la ville commençait. De lourdes charrettes ébranlaient le pavé; l'*Angelus* sonnait aux églises voisines; de confuses rumeurs s'éveillaient aux clartés de l'aube. J'avais passé et repassé dix fois, comme un proscrit, devant l'hôtel où habitait mon père. Je soulevai enfin le marteau de bronze : le bruit qu'il fit en retombant retentit dans mon cœur comme un glas. Je poussai la porte massive; en me retrouvant dans cette demeure où ma jeunesse n'avait reçu que de bons exemples, je sentis redoubler mes remords et mon effroi. Fidèle à ses habitudes matinales, mon père était déjà dans son cabinet de travail. Il se leva gravement en me voyant entrer : ses traits avaient une expression sévère. Il me tendit froidement la main, je l'embrassai; j'étais plus mort que vif.

— Vous êtes en retard de vingt-quatre heures,

dit-il; je vous attendais hier. Vous n'avez pas eu d'accident de route?

— Non, mon père. Un incident imprévu et qui nécessitait ma présence, m'a forcé de rester chez mon oncle un jour de plus que je ne le devais.

— Je vous revois avec un visage fort défait, ajouta-t-il en attachant sur moi un regard moins tendre qu'investigateur. Vous n'êtes pas souffrant? vous n'avez pas été malade?

— Non, mon père; c'est la fatigue du voyage.

— Vous ignorez pourquoi je vous ai rappelé?

— Je ne m'en doute pas, mon père.

— Asseyez-vous, je vais vous l'apprendre.

Je me laissai tomber sur une chaise : j'aurais été plus à l'aise en cour d'assises, au banc des accusés.

Après un moment de silence :

— Vous vous souvenez encore, j'aime à le croire, des conseils que je vous donnai la veille de votre départ pour Saint-Marcel?

— Je ne les ai point oubliés.

— Les avez-vous suivis?

Une sueur froide mouillait mes tempes, mon cœur ne battait plus, la vie m'abandonnait.

— Répondez, reprit-il, les avez-vous suivis?

— Je ne pense pas, répliquai-je d'une voix mourante, avoir failli à aucun de mes devoirs pendant le cours de ma première année judiciaire.

— Vous n'avez rien à vous reprocher?

— Rien, mon père.

— Vous en êtes sûr?

— J'oserais l'affirmer.

— D'où vient donc que le garde des sceaux m'a fait appeler pour me parler de vous?

— De moi, mon père!

— De vous. C'est à ma considération seule que vous n'êtes pas révoqué au début de votre carrière, ou tout au moins réprimandé officiellement.

J'étais perdu! Dans l'effarement de ma conscience, je m'imaginai que ma honte n'était déjà plus un mystère; je crus que le secret en avait transpiré, qu'elle était dans l'air, que le garde des sceaux était instruit de tout. Je voulais me jeter aux pieds de mon père, embrasser ses genoux et lui demander grâce : la stupeur m'avait changé en pierre.

Mon père poursuivit :

— Il paraîtrait, mon fils, que vous vous montrez

fort inconsidéré dans vos discours, sinon dans vos actions. Il paraîtrait que vous ne vous gênez guère pour tenir en toute occasion des propos au moins déplacés dans la bouche d'un magistrat. Il paraîtrait, en un mot, que vous exprimez librement, hautement les opinions les plus hostiles au gouvernement actuel. Vous êtes signalé tout à la fois comme un révolutionnaire et comme un bonapartiste ; bref, vous êtes un ennemi du roi.

Je tombais des nues, mais singulièrement allégé : je me gardai de l'interrompre. Dans un langage austère où respirait la plus haute raison, il discourut longuement sur l'attitude et les devoirs du magistrat à l'endroit des gouvernements. Il ne blâmait ni mes sympathies, ni mes regrets, ni mes préférences ; seulement, il entendait que le secret en demeurât au fond de mon cœur. Il estimait que le magistrat, non plus que le prêtre, ne doit se mêler à la politique ; selon lui, la justice et la religion devaient se tenir au-dessus des partis, en dehors des passions, dans les régions sereines. J'écoutais comme un homme qui, sur le point d'être passé par les armes, en serait quitte pour une homélie.

— Mon père ! m'écriai-je d'une voix assurée quand il eut fini, je n'ai qu'un mot à répondre aux réprimandes que vous m'adressez : je ne les ai point méritées. Je n'ai tenu aucun des propos qu'on me prête charitablement; je ne me suis départi, en aucune occasion, du respect que je dois au gouvernement qui m'emploie. Mon père, vous pouvez m'en croire, Je suis victime d'une dénonciation d'autant plus odieuse qu'elle est en même temps une dénonciation et une calomnie.

— Je vous crois, mon fils, je vous crois, répondit mon père avec sérénité. J'ai pu vous accuser d'étourderie; à Dien ne plaise que je m'abaisse jamais jusqu'à vous accuser de mensonge !

Je courbai la tête; mon supplice recommençait.

— Dites-moi, Paul, continua-t-il d'un ton plus affectueux, devinez-vous d'où le coup part? Est-il, de par le monde, une personne à qui vous puissiez en attribuer l'honneur?

— Il n'en est point ! Je ne me connais pas d'ennemis; si je m'en connaissais un seul, je craindrais de lui faire injure en le soupçonnant d'une semblable vilenie.

— Vous m'avez écrit que M. de Champbaudier était à la Roseraie en même temps que vous : en quels termes étiez-vous ensemble?

— Mais, mon père... en bons termes.

— Vous n'avez rien fait qui pût l'offenser?

Je me tus, comme pour consulter mes souvenirs.

— Madame de Champbaudier accompagnait-elle son mari?

— Oui, mon père.

— Vos lettres ne m'en avaient rien dit...

Il me regardait fixement ; tout mon sang était à ma face.

— Au temps où nous vivons, reprit-il, la politique se glisse partout, même à la campagne; il n'est point d'intimité qui soit à l'abri de ce fléau. Ne vous est-il jamais arrivé de penser tout haut devant M. de Champbaudier?

J'interrogeai ma mémoire, et je me souvins qu'en effet, à la Roseraie, en présence du président, il m'était arrivé d'avancer et de soutenir, dans un langage très-mesuré d'ailleurs, des opinions qui n'étaient plus les siennes; mais, venant de lui, la dénonciation dont j'étais l'objet prenait un caractère

tellement monstrueux, que, dans ma candeur, ou plutôt dans ma stupidité, malgré tout ce que je savais, malgré tout ce que m'avait dit Henriette, j'hésitais à la lui attribuer.

— Je ne m'en défends pas, répliquai-je : parfois, devant M. de Champbaudier, je me suis permis de parler sans haine ni mépris de la Révolution française, du génie de l'Empereur et de la gloire de nos armes.

— Ah ! vous vous êtes permis cela devant M. de Champbaudier... Eh bien, voilà d'où est parti le coup, c'est lui qui vous a dénoncé, dit mon père du même ton que s'il se fût agi de l'action la plus simple du monde et la plus naturelle.

— Quoi ! mon père, vous croyez M. de Champbaudier capable...

— Si je l'en crois capable ! s'écria-t-il en se levant, si je l'en crois capable ! répéta-t-il d'une voix où grondait une sourde colère. Un avocat qui a trahi son client ! un magistrat de contrebande qui s'est fait l'instrument servile des réactions qui viennent de consterner la France ! un malheureux qui a spéculé sur la terreur qu'inspirait sa bassesse pour

extorquer la main d'une fille de bonne maison! Si je l'en crois capable!... si je le crois capable de dénoncer les gens!... Je le connais, je l'ai trouvé sur mon chemin. Cet homme est capable de tout, même de calomnier une femme.

Il demeura quelque temps silencieux, debout et appuyé contre le chambranle de la cheminée. Qu'avait-il voulu dire? à quoi faisaient allusion les dernières paroles qu'il avait prononcées? Je ne l'ai jamais su; M. de Champbaudier le savait sans doute.

— Que c'est bien de votre oncle de s'être empressé d'attirer chez lui un pareil hôte!... Que je reconnais bien là mon pauvre frère!... Ah! Philinte! Philinte!... Laissons-là ce Maugars, ajouta-t-il avec un geste de dégoût. Je ne vous ai pas rappelé seulement pour vous adresser des remontrances, j'éprouvais le besoin de vous voir, mon ami. Vous ne m'aviez jamais quitté; cette maison est bien grande, est bien vide, depuis que vous n'y êtes plus. Je vous ai mal reçu tout à l'heure: venez, mon fils, venez dans mes bras.

Moment doux et cruel! Rien n'est doux en effet comme l'expansion de ces natures habituellement

fermées, de même que rien n'est charmant comme la grâce dans la force; mais la tendresse de mon père me remplissait de confusion. En recevant les témoignages de son affection, je regrettais la sévérité de son accueil; en me pressant contre son cœur, il enfonçait l'aiguillon du remords plus avant dans le mien.

— Maintenant, il faut aller vous reposer, dit-il. Je reverrai le garde des sceaux. Il avait décidé que vous changeriez de résidence; c'est une satisfaction que nous ne donnerons pas à l'honnête M. de Champbaudier. J'en fais mon affaire. Vous retournerez à Saint-Marcel, et nous aviserons plus tard. Allez dormir et dormez bien : vous n'en pouvez plus, mon cher Paul.

Je n'en pouvais plus, mon père disait vrai. Les émotions du retour avaient été le coup de grâce; j'étais littéralement broyé. Je me retirai dans la chambre que j'avais de tout temps occupée, où s'étaient écoulées les heures studieuses de ma jeunesse, et qui n'avait pas cessé de s'appeler la chambre de M. Paul. Je la retrouvai telle que je l'avais laissée. Mes livres étaient à la même place; je reconnaissais, comme de vieux amis, tous les objets qui m'entou-

raient. Les rideaux étaient fermés; un feu clair pétillait dans l'âtre. Tout respirait dans ce réduit le calme et le recueillement. Je donnai un coup d'œil au jardin qui s'étendait sous ma fenêtre : les lilas étaient encore verts; les feuilles jaunies des acacias jonchaient le sable de l'unique allée qui tournait autour d'un gazon; les merles couraient dans les fourrés; les chrysanthèmes étaient près de fleurir; quelques roses attardées frissonnaient dans l'air du matin. C'est là que j'avais joué tout enfant; c'est dans cet étroit espace qu'étaient éclos mes premiers rêves. Je m'attendrissais, mon cœur s'apaisait. Il y avait, dans le fait même de la dénonciation dirigée contre moi, quelque chose qui, loin de m'irriter, me soulageait étrangement. La dénonciation de ce bon M. de Champbaudier était nécessairement antérieure de plusieurs jours à la fatale nuit qui avait précédé mon départ; j'y cherchais une excuse à mes fautes, j'y trouvais presque ma justification; je n'étais pas éloigné de penser que j'avais usé d'un droit légitime, du droit de représailles. Je finis par me plonger dans mon lit, et ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil : je l'avais bien gagné.

VIII

La passion a cela de particulièrement terrible, qu'elle décolore et désenchante tous les autres aspects de la vie. Je m'étais figuré que j'allais rentrer, non-seulement sans efforts, mais encore avec délices, dans mes habitudes paisibles et régulières. L'épreuve que je venais de traverser n'était pas faite pour m'encourager, pour me pousser dans la voie des aventures romanesques; je n'étais plus avide que de réalités bourgeoises. Je ne rêvais que joies du foyer, scènes d'intérieur, idylles domestiques. J'étais altéré de prose, affamé de vulgarité. Le grand chemin, les sentiers battus ne répondaient pas suffisamment à la modestie de mes désirs, à l'humilité de mon ambition : j'aspirais à l'ornière. Hélas! au bout de quelques jours passés chez mon père, j'étais

déjà la proie d'un incurable ennui. Comme l'homme de mer, à peine dans le port, je regrettais déjà les vents, les flots et la tempête. Que cette maison me semblait morne et sombre! ce jardin, petit et resserré! l'existence que je menais, terne, lourde, accablante en sa monotonie! Combien Paris lui-même me paraissait pauvre et borné, quand je me rappelais les grands spectacles de la nature en présence desquels j'avais vécu deux mois! En quelle pitié je prenais ses rues, ses quais et ses boulevards! en quelle pitié aussi, en quel dédain, les intérêts publics qui s'agitaient alors! Que tout était mesquin, misérable à mes yeux! Je songeais à mes courses vagabondes, je revoyais, comme dans un mirage, les vallées et les monts, je respirais la senteur des orêts, j'entendais le bruit des cascades : je traînais partout la nostalgie qui me consumait.

Que devenait Henriette, cependant? qu'avais-je fait de sa destinée? Gémissait-elle sous le joug qu'un soir, au bord du lac, elle m'avait montré suspendu sur sa tête? Lui avais-je enlevé les seuls biens de sa vie, la gaieté et la liberté? N'avais-je saisi ma chimère, ne l'avais-je pressée un instant dans mes bras

que pour lui briser les deux ailes? M'avait-elle pardonné? Ne me maudissait-elle point? Mon souvenir ne lui était-il pas amer? Ne devais-je plus la revoir?

Pour que rien ne manquât au martyre que j'endurais, mon père, dans sa sollicitude, m'avait ménagé des distractions auxquelles j'étais loin de m'attendre. A peine remis de mes fatigues, il m'emmenait dans son carrosse, à la campagne d'un de ses amis. Cette campagne, située près de Nanterre, se composait d'une maison sans style, d'une basse-cour où gloussaient quelques volailles, et d'un jardin de deux arpents où les laitues, les soucis, l'oseille et les tournesols poussaient pêle-mêle et vivaient fraternellement entre quatre murs. On y arrivait par une route poudreuse, à travers des terrains vagues et dénudés : pas un filet d'eau, pas un bouquet d'arbres, pas même un champ de luzerne à l'entour. C'est là que M. X... passait la saison des vacances en compagnie de madame X... et de mademoiselle Angélina, leur fille. C'est là, au sein de la nature, qu'il venait chaque année se reposer de ses travaux, et s'écrier avec Virgile : Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur ! M. X... connaissait son

bonheur : quand il avait pu tuer une douzaine de colimaçons avant l'heure de son déjeuner, plus heureux que Titus, il n'avait pas perdu sa journée. Raide, froide, guindée, toute hérissée de ses devoirs, madame X... était une de ces femmes qui semblent créées tout exprès pour rendre la vertu haïssable. Mademoiselle Angélina avait dix-sept ans, et ne paraissait pas en avoir plus de vingt-cinq. Elle était longue, maigre, sèche, et blanche comme un corbeau. Ornée des qualités les plus rares d'ailleurs, elle justifiait son nom d'Angélina : sa mère assurait qu'elle était un ange. Quelle journée! Je pensai n'en voir jamais la fin. Le soir, en revenant, mon père ne tarissait pas sur les perfections de ce ménage digne des temps bibliques. Je le laissais dire, il ne m'en coûtait pas de reconnaître que M. X... était le flambeau de la magistrature, madame X... la gloire de son sexe, mademoiselle Angélina un ange exilé sur terre, et leur campagne un spécimen de l'Arcadie, un échantillon de la vallée de Tempé.

Deux jours après, mon père m'entraînait à la campagne d'un autre magistrat de ses amis. J'en arrivais à croire que le monde n'était plus peuplé

que de juges. Là, comme à Nanterre, il y avait un ange : celui-ci, du moins, avait la beauté du diable. Le soir, en me ramenant dans son carrosse, mon père énumérait avec complaisance tous les mérites de cette famille digne de l'âge d'or : je l'écoutais sans chercher à le contredire.

Deux jours plus tard, je l'accompagnais en visite, au Marais, chez un troisième magistrat de ses amis. Là aussi il y avait une jeune fille en sa fleur. Sans être jolie, mademoiselle Claire ne manquait pas pourtant d'agrément : avec sa taille mince et ronde, sa mine éveillée, son nez retroussé, et ses petits yeux vifs, pétillants de malice, noirs comme deux pruneaux, elle avait l'air d'un gentil lutin.

— Mademoiselle Claire est tout à fait charmante, dis-je à la mère, qui leva les yeux au ciel et me répondit :

— C'est un ange !

— Encore un intérieur de patriarches ! disait mon père.

— Encore un ange ! me disais-je.

J'étais sans défiance et ne me doutais de rien : je me laissais conduire comme un mouton qu'on mène

à la boucherie. Les choses ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin. Il y eut à l'hôtel de la rue du Cherche-Midi un grand dîner de magistrats, suivi d'une petite fête dont les trois anges étaient le plus bel ornement. Mademoiselle Angélina chanta en s'accompagnant avec la harpe. Je me reportais aux soirées de la Roseraie : j'étais submergé de tristesse. On dit qu'il n'est pas de bonne fête sans lendemain : le lendemain, mon père m'appelait dans son cabinet, et, comme si ce n'était pas assez de toutes les tribulations que j'avais essuyées, de tous les désastres auxquels j'échappais à peine, il me signifiait nettement, à brûle-pourpoint, que l'heure était venue de songer à me marier. Plus clairvoyant que son frère, avait-il deviné quelque chose de ce qui se passait en moi? Soupçonnait-il une partie de mes égarements? Rapprochée de la présence d'Henriette à la Roseraie, la dénonciation de M. de Champbaudier l'avait-elle mis sur la voie de la vérité? La mélancolie que je laissais paraître était-elle pour lui un avertissement, et jugeait-il prudent de brider ma jeunesse? A rien de tout cela il ne fit allusion. C'était son avis, c'est aujourd'hui le mien, qu'un

magistrat doit se marier jeune. Il pensait aussi que, le corps de la magistrature ayant ses mœurs et ses traditions comme la noblesse, les familles de magistrats devaient, autant que possible, se rechercher et s'allier entre elles. Il avait mon âge quand il s'était marié, et il avait épousé la fille d'un conseiller au parlement; il n'avait jamais vu, sans un vif déplaisir, les fourrures et les mortiers s'unir à la finance. Je savais trop bien que mon père n'était pas homme à consulter son fils, même sur des questions si délicates : quoique résolu cette fois à user de mon libre arbitre, je n'essayai pas de résister ouvertement, je me bornai à demander du temps.

— Il ne s'agit pas, répliqua-t-il, de vous marier aujourd'hui ou demain. J'ai toujours considéré le mariage comme une chose grave, et qui mérite réflexion. Vous pouvez choisir entre trois jeunes filles également bien élevées, appartenant toutes les trois aux familles les plus honorables. Elles ne sont ni des merveilles de grâce ni des miracles de beauté; mais il n'est pas de nécessité absolue qu'un magistrat ait une jolie femme. Ce qui importe, c'est

que la compagne dont vous aurez fait choix, veille assidûment à l'honneur de votre foyer, c'est que la simplicité de ses goûts réponde à l'austérité de vos fonctions : il ne sied pas que nos demeures soient hantées par le luxe et la dissipation. Vous allez partir pour retourner à Saint-Marcel : vous réfléchirez, vous consulterez votre cœur, et vous m'écrirez ce qu'il vous aura conseillé.

Je n'avais plus à consulter mon cœur; mon cœur avait parlé, et mon choix était fait. Les perspectives que mon père venait de dérouler à mes yeux auraient suffi pour me rejeter dans la passion; je n'avais pas attendu jusque-là pour m'y replonger tout entier. Mon amour, qui avait été sur le point de s'éteindre, s'était réveillé plus ardent que jamais sous les étreintes de l'ennui; étouffé un instant par le remords, il avait repris peu à peu le dessus, à son tour il avait étouffé les révoltes de ma conscience. De quoi s'agissait-il, après tout? d'un délit supposé, d'un attentat imaginaire. Le grand crime et le beau malheur! La justice en serait pour ses frais de déplacement, la gendarmerie de l'Isère pour quelques excursions hygiéniques dans le pays : voilà, en fin

de compte, à quoi se réduisaient mes méfaits! Etait-ce un cas pendable? fallait-il, pour des peccadilles, se flageller, porter un cilice et coucher sur la cendre? Je plaisantais agréablement, je me raillais finement moi-même. J'allais plus loin encore, je me glorifiais dans ma dégradation, je me faisais un pavois de ma honte : en m'abaissant pour sauver la femme que j'aimais, je m'étais élevé. Le croirez-vous? Après tant d'angoisses, après tant de tortures qui auraient dû me rendre la raison, ma folie recommençait, je ne pensais qu'à retrouver Henriette. Le souvenir de la dernière nuit que j'avais passée à la Roseraie flambait dans mon cerveau comme un incendie par un vent d'orage. Quel obstacle, quelle barrière m'empêcherait de la revoir? Elle m'aimait, elle était à moi. Je savais comment on s'y prenait pour escalader les balcons. Je connaissais, entre Saint-Marcel et Grenoble, de frais réduits, de mystérieux asiles qui semblaient faits pour abriter l'ivresse des amants heureux. Au besoin, je la disputerais à son mari, je l'arracherais au joug odieux qui pesait sur elle. Rien ne m'arrêtait, je ne reculais devant rien : c'était l'âme de don Juan, égarée

sous l'enveloppe d'un substitut du procureur du roi. La haine même de M. de Champbaudier était pour moi un aiguillon de plus. Le coup de Jarnac qu'il m'avait porté m'affranchissait de tout scrupule : je n'y cherchais plus seulement une excuse, j'y voyais un encouragement, une excitation, un défi.

Insensé ! je ne me trouvais encore ni assez coupable ni assez puni : je tentais la colère du ciel, j'appelais sur ma tête le plus effroyable, le plus inattendu de tous les châtiments.

IX

Un matin, j'étais seul dans ma chambre, alerte et dispos, gai comme un pinson. Je devais partir le soir pour retourner à Saint-Marcel. La pensée que j'allais me rapprocher d'Henriette remplissait mon cœur d'une folle joie. Il y avait bien longtemps que je ne m'étais senti si léger. Tout m'était sujet de fête. Je me représentais la grimace que ferait M. de Champbaudier quand il saurait que, malgré sa dénonciation, j'étais maintenu dans mon poste. Je me gaudissais en songeant aux trois anges offerts à mon choix. Je riais en voyant toute la maréchaussée de l'Isère courant par monts et par vaux sur les traces de mon bandit : tout cela me semblait plaisant. J'avais achevé mes préparatifs et je me disposais à passer chez mon père, quand Dominique,

notre vieux serviteur, entr'ouvrit discrètement la porte et me remit une lettre que venait d'apporter le facteur. Je jetai les yeux sur la suscription, et reconnus aussitôt l'écriture de mon bon oncle. Je brisai le cachet avec un sentiment de bonheur; ce papier, sans doute, allait me parler d'Henriette.

Voici cette lettre : après tant d'années écoulées, je puis encore vous la dire mot par mot, car l'impression qu'elle fit sur moi, malgré son tour frivole, en a gravé, en a incrusté chaque phrase dans ma mémoire.

« Victoire, mon cher Paul, victoire! Nous le tenons! nous tenons ton homme! En ce moment il réfléchit, abrité contre le vent de bise, sur les inconvénients qu'il peut y avoir à s'introduire autre part que chez soi nuitamment et par escalade; quelques années de galères lui permettront de compléter ses méditations sur ce grave sujet. Il est dans la montagne, disais-tu, bien fin celui qui le prendra. Et tu disais vrai, mon neveu! Le drôle était dans la montagne, et ce n'est pas un âne qui l'a pris. C'est Béju, l'illustre Béju, le brigadier de

Saint-Laurent-du-Pont, qui, après avoir trouvé sa piste avec le flair d'un chien de race, a eu l'honneur de lui appliquer sur l'épaule sa large main gantée de peau de daim. Si Béju n'est pas élevé d'emblée à la dignité de maréchal-des-logis, il faut désespérer de voir ici-bas le mérite récompensé.

» Attention, mon cher Paul ! C'est Béju lui-même qui vient de me conter la chose, avec un esprit, une grâce dont je vais essayer de reproduire ici quelques traits, sans me flatter d'y réussir.

» C'était à la dernière foire de Saint-Laurent-du-Pont. Deux femmes, descendues des plateaux pour vendre leurs œufs et leurs fromages, devisaient entre elles sous le bouchon d'un cabaret, pendant que Béju, suivi de son gendarme, se promenait majestueusement dans la foule, où il maintenait l'ordre par sa seule présence.

» — Jean ne va pas mieux, disait l'une en hochant la tête; sa blessure ne se ferme pas.

» — Pauvre homme ! disait l'autre ; c'est tout de même un bien mauvais coup qu'il a attrapé là. Êtes-vous sûre, Marie-Jeanne, que la balle soit dans le trou?

» — Je l'ai encore sentie ce matin avec mon aiguille à tricot.

» — Tant que la balle sera dans le trou, il n'y a pas chance que Jean guérisse.

» — Jean dit que si, pourtant.

» — Moi, je vous dis que non, Marie-Jeanne. Il faudrait voir le médecin.

» — Jean ne veut pas.

» — C'est vrai, bon Jésus! que ça coûte gros.

» — Ça coûte gros, et puis ça parle.

» Elles se turent en apercevant le terrible Béju qui rôdait par là. Ce Béju est un des auxiliaires les plus précieux qu'ait la justice; à l'œil du lynx, au nez du chien courant, il joint la finesse d'ouïe de la taupe, et une subtilité d'inductions que ne désavouerait pas un Peau-Rouge. Béju n'avait entendu que quelques mots de l'entretien des deux commères; mais ces quelques mots avaient suffi pour lui faire dresser l'oreille. Au bout d'une heure, il s'était renseigné discrètement, et savait ce qu'il voulait savoir: bûcheron de son état, maraudeur, contrebandier ou braconnier selon l'occasion, l'homme à la Marie-Jeanne habitait dans la montagne, au-

dessus du plateau de la Grande-Chartreuse. Le lendemain, avant le jour, Béju, suivi de son gendarme, gravissait les rampes du Guyer-Mort, et, après quelques heures d'ascension, il s'arrêtait devant une espèce de hutte, isolée au pied du grand Sund, à la lisière des derniers sapins. Il laissa son gendarme à la porte, et, sous l'insidieux prétexte de se reposer un instant, il entra d'un air à la fois auguste et paterne. Dans cette hutte, il y avait un grabat, et sur ce grabat un homme enveloppé d'une couverture; la femme et les enfants étaient déjà partis pour aller au bois. Béju s'assied sur un escabeau, place son sabre entre ses jambes, ôte son chapeau, s'essuie le front, et, par des paroles pleines d'astuce et d'aménité, il cherche à rassurer son hôte que la vue de l'uniforme avait visiblement troublé.

» — Encore au lit, mon camarade, quand le soleil est déjà haut! Nous sommes donc malade? qu'est-ce donc que nous avons, mon ami?

» — J'ai les fièvres, répondit Jean.

» — Mauvaise affaire! dit Béju; il vaudrait mieux avoir des rentes. Voilà longtemps que ça vous tient?

» — Voilà bien douze jours, et ça ne fait pas mine de vouloir s'en aller.

» — Est-ce venu tout seul? En abattant, en ébranchant vos arbres, vous vous serez blessé peut-être? Un coup de cognée, dans votre état, c'est plus vite attrapé qu'un voleur dans le mien.

» — C'est venu tout seul, répliqua Jean.

» — Vous m'étonnez, car vous êtes en bon air, ici.

» — L'air que boivent les gueux est partout le même, brigadier; dans la plaine ou dans la montagne, c'est toujours l'air de la gueuserie.

» — Ce que vous dites là est profond, mon ami, repartit gravement Béju.

» Et, tout en causant, Béju couvait des yeux la tête dont il avait, depuis douze jours, le signalement dans sa poche. Parfaitement exact, mon neveu! Collier de barbe rouge, sourcils touffus, cheveux roux en broussailles... Si tu n'étais la fleur des substituts et l'espoir du parquet, tu mériterais d'être employé au bureau des passe-ports, à la préfecture de police.

» — Allons, mon brave, adieu et bon courage! dit

le brigadier se levant. Avalez de la tisane, faites-vous suer. Je suis né natif d'un pays de Bretagne où les pauvres gens se coupent la fièvre avec des pilules de toiles d'araignée ; essayez-en, c'est un remède que vous ne serez pas forcé d'aller chercher bien loin.

» Il s'éloignait, quand tout à coup :

» — Vrai Dieu ! c'est pitié de voir un chrétien aussi mal couché que vous l'êtes ! Souffrez que je vous accommode.

» Et voilà mon Béju qui se jette sur Jean, qui le palpe, le roule, le tourne et le retourne jusqu'à ce qu'il ait mis à nu une épaule fort endommagée.

» — Oh ! hé ! qu'est-ce là ? dit Béju.

» — Rien, répond Jean.

» — Vous me la donnez belle ! Je m'y connais, j'ai fait la guerre : c'est une blessure d'arme à feu. A quelle bataille l'avez-vous reçue, camarade? Ce n'était toujours pas en faisant face à l'ennemi.

» Pressé de questions, mis au pied du mur, Jean finit par confesser qu'à son métier de bûcheron il mêle un peu de braconnage; il raconte qu'un soir, étant à l'affût, il a reçu dans l'épaule une balle qui sans doute se trompait d'adresse.

» — Brigadier, ne me livrez pas, ajouta-t-il d'une voix suppliante : vous le voyez, je subis ma peine.

» — A l'affût, l'ami, à l'affût? C'est à l'affût, vous en êtes sûr?

» — Oui, brigadier, foi d'honnête homme!

» — Et vous ne savez point qui vous a fait ce petit présent?

» — Je n'en sais rien, non, brigadier.

» — Eh bien, moi, je le sais, s'écrie Béju se redressant de toute sa taille et pareil à un dieu vengeur; je le sais, je vais te l'apprendre! Ce n'est pas à l'affût, c'est à la Roseraie que tu as reçu cette prune, à la Roseraie où tu t'étais introduit de nuit, par escalade, pour faire un coup de ta façon! C'est le neveu du propriétaire qui a tiré sur toi au moment où tu prenais la poudre d'escampette! Je te reconnais, mon gaillard; j'ai ton portrait dans ma giberne. Debout, sur pied, et qu'on me suive! Comme disait l'Empereur à Wagram, épaule entamée n'empêche pas deux jambes de marcher.

» Jean se récrie et proteste de son innocence.

» — Tu t'expliqueras avec la justice. Mon affaire,

à moi, n'est pas de t'entendre, mais de t'arrêter.

» Jean résiste.

» — A moi, Monaco !

» A ce nom prononcé d'une voix tonnante, le gendarme qui était resté de planton à la porte se précipite dans la hutte : on tire Jean du lit, on l'aide à s'habiller, on lui met les menottes.

» — En route ! dit Béju.

» C'est ici, mon cher Paul, qu'est le côté piteux de l'aventure. A l'instant même où ce malheureux sortait de chez lui, les mains liées, la Marie-Jeanne rentrait, escortée de ses sept enfants. Je te laisse à penser quelle scène ! La femme comme une lionne, les petits pleurant et criant.

» — Madame, dit enfin Béju quand il put se faire écouter, rassurez-vous, ce ne sont pas des Turcs qui rendent la justice en France : si votre époux est innocent...

» — Il est innocent, monsieur le gendarme ! Au nom du bon Dieu, laissez-le-moi ! laissez-le-nous, ne l'emmenez pas ! Que voulez-vous que deviennent sans lui tous ces pauvres petits ?

» — Ne l'emmenez pas ! ne l'emmenez pas ! ré-

pètent les enfants en embrassant les jambes de Béju et les jambes de Monaco.

» — Sacrebleu !... dit le brigadier se frottant un œil du revers de sa manche, est-ce que tout cela ne va pas finir? Rangez-vous, tas de drôles, ou je vous coupe à tous une oreille... Prenez, ajouta-t-il à voix basse en glissant dans la main de la mère deux pièces de trente sols qu'il avait tirées de son gousset, c'est pour acheter un polichinelle à votre dernier... Et maintenant que les adieux sont faits, en marche, et vivement ! Il faut être ce soir à Grenoble.

» Tel est, mon cher Paul, le récit fidèle de l'arrestation du vaurien qui nous a fait passer une si belle nuit. L'instruction est commencée et se poursuit. Nous ne pouvons pas nous écrier avec l'orateur romain : *Habemus confitentem reum !* Le drôle persiste à nier avec effronterie; mais c'est en vain qu'il se débat sous les charges qui s'accumulent, ta déposition seule suffit pour l'accabler. On a trouvé dans sa paillasse et saisi, comme pièce de conviction, la blouse grise dont il était vêtu, et où se voit le trou de ta balle. Bien ajusté ! bien visé ! bien touché ! Décidément, tu t'es couvert de gloire en

cette rencontre à jamais mémorable. Il est probable que l'affaire viendra aux prochaines assises; la condamnation est certaine. Le bandit ne l'aura pas volé; mais cette femme, mais ces pauvres enfants ! J'en ai le cœur navré, mon ami. Je leur envoie quelques secours en cachette.

» Ton départ a laissé, tu peux le croire, un grand vide à la Roseraie. Nous voilà rentrés en ville. Notre cher président, qui était resté sombre et taciturne, a repris toute sa sérénité en apprenant qu'on avait mis la main sur ton homme. Il était convaincu, lui aussi, qu'on ne le retrouverait jamais, et il montrait une humeur de sanglier; l'arrestation de M. Jean l'a remis dans son assiette. Quel homme charmant, que ce Champbaudier ! Quel zèle, quelle ardeur il a déployés dans toute cette affaire ! Et comme il parle bien de toi ! Tu as en lui un ami sincère, un ami véritable. Quant à la jolie présidente, elle est encore sous le coup de l'émotion qu'elle a ressentie : on la dit souffrante, elle ne sort pas, personne ne la voit.

» Nos vacances expirent, tu vas revenir en Dauphiné. J'espère que, cet hiver, nous te verrons fré-

quemment à Grenoble. Les bals de la préfecture seront brillants, dit-on; notre cher président compte sur toi pour faire danser sa femme.

» *P. S.* Inutile de montrer ma lettre à ton père. »

Je lus tout, j'allai jusqu'au bout. Quand j'eus fini, la lettre me tomba des mains, un flot de sang me monta à la tête, mes jambes fléchirent, et je m'affaissai comme un corps inerte.

X

Une fièvre cérébrale mit, pendant trois semaines, ma vie en danger. La science m'avait condamné; mon père me disputa à la mort avec l'amour passionné d'une mère, et la jeunesse me sauva. Je sortis de là épuisé, aussi faible d'esprit que de corps, incapable d'assembler deux idées, dans un état voisin de l'imbécillité. Je ne savais plus ce qui s'était passé; des images incohérentes, insaisissables, à peine ébauchées, flottaient, se mêlaient et s'entre-détruisaient dans le vide de mon cerveau. C'est ainsi que s'écoulèrent les premiers jours de ma convalescence : je ne pensais pas, je ne souffrais pas, j'existais.

Un matin, je venais de me lever pour la première fois depuis six semaines, et, du coin de ma cheminée, je regardais la neige qui tombait à flocons

lents et drus sur les lilas dépouillés du jardin; Dominique rangeait la chambre.

J'en avais fini déjà avec cet état de bien-être qui consiste à se sentir soulevé par la vie. Je rentrais à peine en possession de l'existence, et jamais l'existence n'avait pesé sur moi d'un poids si orageux ni si lourd. J'entendais s'élever du fond de ma conscience une sourde rumeur, pareille au bruit de la marée montante, et qui allait toujours en grossissant : les souvenirs se réveillaient, se ralliaient et se classaient dans ma mémoire. Il y en avait un, bizarre, inexplicable, que je repoussais comme le rêve d'une imagination en délire, comme un spectre hideux que la fièvre avait laissé à mon chevet; mais vainement je m'efforçais de le renvoyer dans le pays des songes d'où je le croyais sorti, il revenait sans cesse, il s'attachait à moi, il me remplissait d'une mystérieuse épouvante.

— Dominique! m'écriai-je tout à coup en passant une main sur mon front, est-ce que tu ne m'avais pas remis une lettre, le matin du jour où je suis tombé malade?

— Oui, monsieur Paul, vous veniez de la lire, elle

était ouverte à côté de vous quand je vous trouvai étendu comme mort sur le carreau, à cette place.

— Qu'en as-tu fait? qu'est-elle devenue?

— Oh! soyez tranquille, ne vous tourmentez pas, monsieur Paul, je l'ai serrée, elle est là, dans le tiroir, avec les autres lettres qui sont arrivées pour vous.

— Bien, laisse-moi!

J'ouvris le tiroir de la table sur laquelle j'étais accoudé; une écriture fine et déliée attira mes yeux tout d'abord sur un pli fermé, au timbre de Grenoble. Ce ne pouvait être qu'une lettre d'Henriette, je déchirai l'enveloppe, je la jetai dans l'âtre, et d'un seul regard, je lus le billet que voici :

« Venez, Paul, accourez! On va juger ce malheureux. Tout l'accable, tout est contre lui; il n'y a que vous qui puissiez le sauver. Ne vous souciez pas de ma destinée. Que je retombe sous les soupçons de mon mari, que je sois perdue, s'il le faut, mais qu'un innocent ne porte point la peine de nos fautes! N'attachez pas à ma vie, à la vôtre, un remords éternel : venez, Paul, venez à tout prix!

» HENRIETTE. »

Non, malheureux, ce n'était pas un rêve! Je me rappelais tout, je retrouvais dans ma mémoire la lettre de mon oncle écrite en traits de feu. C'était vrai! c'était vrai! Mes fables et mes mensonges avaient enfanté une réalité terrible! un infortuné s'était pris dans mes piéges! la justice, égarée par mes manœuvres, allait frapper un innocent! Le billet d'Henriette n'était pas daté; depuis combien de temps était-il dans ce tiroir? Tout était déjà consommé peut-être! Dominique pouvait me renseigner, je me précipitai vers le cordon de la sonnette : en ce moment, mon père entrait.

— Levé, mon cher Paul! s'écria-t-il avec un mouvement de tendresse mêlée d'inquiétude et de joie.

— Mon père, demandai-je aussitôt d'une voix ardente, est-ce que vous n'avez rien reçu pour moi pendant le cours de ma maladie?

— Rien, mon ami... mais qu'avez-vous? Vos mains sont brûlantes, vous paraissez fort agité.

— Rien, mon père? rien? aucun papier?

— Aucun... Si, pourtant... une assignation : vous êtes cité comme témoin dans une affaire de cour

d'assises qui doit se juger à Grenoble le dix-huit de ce mois, dans trois jours.

— Dans trois jours !... et vous ne m'en parliez pas !

— Êtes-vous en état de faire le voyage et de comparaître en justice ?

— S'il le fallait, pourtant... si ma présence était indispensable ?...

— Rassurez-vous, ce n'est point le cas. Votre oncle m'a mis au courant de cette affaire que vous m'aviez célée, je ne sais pas pourquoi : votre témoignage oral n'ajouterait ou n'enlèverait rien à la déposition si nette, si précise que vous avez signée.

— Mais, mon père...

— Il faut bien que le ministère public en soit convaincu, puisqu'il s'est décidé à passer outre, malgré l'impossibilité où il sait que vous êtes d'assister aux débats.

— Ainsi, mon père, ainsi on va juger un homme, le condamner peut-être sur une simple déposition?

— Qu'entendez-vous par là? répliqua-t-il d'un ton déjà moins affectueux que sévère. Tout est grave, mon fils, dans les actes de la justice. Je veux croire qu'avant de dicter votre déposition, vous en aviez

mesuré la portée et pesé scrupuleusement les termes.

— Sans doute, mon père. Cependant...

— Est-ce que, par hasard, vous l'auriez faite à la légère? est-ce que vous, magistrat, vous auriez livré à l'instruction des faits, des documents dont vous n'étiez pas sûr?

— Non, mon père, non... Cependant ma conscience me dit, ma conscience me crie que l'homme qu'on se prépare à juger ne peut pas, ne doit pas être jugé en mon absence, sans m'avoir été confronté... Il n'est pas de signalement si exact, si fidèle, qui ne puisse s'appliquer à plus d'une personne. Prenons garde! ce ne serait pas la première erreur judiciaire qui aurait été commise.

— Calmez-vous, calmez-vous! Je suis aussi compétent que vous dans ces matières, et quand j'ose affirmer que vous vous alarmez à tort, votre conscience peut être en repos, ce me semble. Les erreurs judiciaires deviennent, Dieu merci! de plus en plus rares. J'ai étudié l'affaire dont il s'agit; elle est claire comme le jour, il ne s'y mêle aucune des passions qui ont pu quelquefois égarer la justice,

et pensez-vous donc que le procureur général, s'il restait l'ombre d'un doute dans son esprit, ne l'eût pas tout simplement renvoyée à une autre session?

— Et s'il se trompait! m'écriai-je; si l'instruction avait fait fausse route! si l'homme qu'on va juger n'était pas coupable, s'il était innocent! Vous êtes bon, mon père; vous êtes bon, et vous m'aimez. Le ciel m'en est témoin, je n'ai jamais douté de votre bonté ni de votre tendresse; si j'avais eu le malheur d'en douter, la maladie que je viens de faire m'aurait appris à connaître tous les trésors dont votre cœur est plein. Vous êtes bon, mon père, et vous m'aimez! Eh! bien, au nom de ce qui vous a été le plus cher en ce monde, au nom de ma mère dont vous m'avez tant de fois parlé, ayez pitié de votre fils, mettez-moi à même de partir sur-le-champ, faites que je puisse arriver dans trois jours!

En parlant ainsi, je pressais ses mains, je les inondais de pleurs et de baisers.

— Vous êtes fou, mon cher Paul. Partir, entreprendre un si long trajet dans l'état de santé où vous êtes et par une saison si rigoureuse! Vous n'y songez pas, mon ami.

— Il y va de mon repos, du repos de ma vie tout entière.

— Vous êtes fou, vous dis-je!

— Dussé-je en mourir, mon père, il faut que je parte : il y va de mon honneur.

— De votre honneur!...

Mes genoux ployèrent, je tombai à ses pieds.

— Qu'as-tu donc fait, malheureux enfant? dit-il en abaissant sur moi un regard sans colère.

— Une grande faute, répondis-je en courbant la tête, j'emploierai ma vie à la racheter.

— Relevez-vous, nous allons partir, dit mon père.

— Non, m'écriai-je, non! mon père ne doit pas assister au dénoûment de cette affaire. Restez, ne m'accompagnez pas! Faites-moi cette dernière grâce, épargnez-moi un châtiment qui serait le plus terrible de tous.

— Vous avez raison, mon fils, il y a dans la vie des enfants certaines choses que les pères doivent ignorer, qu'ils ne doivent point chercher à savoir. Vous partirez seul; Dominique vous accompagnera.

Moins d'une heure après cette scène, le carrosse

était dans la cour, attelé de quatre chevaux de poste, les postillons en selle. Mon père en avait disposé l'intérieur comme une chambre de malade : il avait pensé à tout. Nos adieux furent graves et silencieux. Au moment de partir, il m'enveloppa lui-même de mon manteau, en m'adressant quelques recommandations sur les soins à prendre en vue de ma santé. Pas un reproche, d'ailleurs, pas une plainte, pas une remontrance ! Il me conduisit jusqu'à la voiture, et là il me donna sa main que je portai respectueusement à mes lèvres.

— Allez, faites votre devoir, et que Dieu veille sur nous !

J'entendis qu'il disait à Dominique :

— C'est mon fils, c'est mon enfant, c'est ma vie que je te confie !

Et je le vis, à travers mes larmes, qui s'éloignait lentement sous la neige, la tête nue et inclinée.

Dominique avait pris place devant moi : les fouets claquèrent, et le carrosse s'ébranla.

— Dominique, m'écriai-je en lui prenant les mains pendant que les chevaux nous emportaient vers la barrière d'Italie, tu m'as vu naître, tu m'as vu gran-

dir; tu es de la maison, tu fais partie de la famille. Tu m'aimes et tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Paul.

— Je peux compter sur toi, Dominique?

— Oui, monsieur Paul, oui, mon jeune maître.

— Eh bien, il est possible que pendant la route je m'évanouisse, je perde connaissance. Quoi qu'il advienne, tu ne t'effrayeras pas, tu n'arrêteras pas, et tu iras toujours... toujours, entends-tu bien? comme le vent, toujours, jusqu'à Grenoble, où il faut que je sois le dix-huit au matin; et si, en arrivant, je ne pouvais me soutenir, tu me prendrais entre tes bras et tu me porterais au palais de justice, dans la salle d'audience.

— Oui, monsieur Paul.

— Embrasse-moi!

XI

Quel voyage! qui m'eût dit que cette même route qui m'avait vu passer si triste et si accablé, me reverrait plus malheureux encore et plus désespéré? Oui, plus désespéré, plus malheureux encore! mais du moins cette fois j'étais soutenu par la conscience du devoir que j'accomplissais. Arriver, arriver à temps, telle était mon unique pensée, et nous allions comme la tempête. Je gourmandais les postillons, j'accusais les chevaux de lenteur, j'aurais voulu leur donner des ailes; le plus léger obstacle, le moindre empêchement me glaçait d'effroi. J'avais sans cesse devant les yeux une femme et des enfants dans la détresse, un homme au bagne et traînant sa chaîne.

— Rends-moi mon mari! disait la femme.

— Rends-nous notre père! criaient les enfants.

L'homme se taisait et me regardait. Arriver, arriver! Je comptais les minutes, je pressais les relais, je semais l'or et les menaces, les supplications et les emportements. Nous dévorions les côtes, nous brûlions les descentes; les vallées, les bois et les villages fuyaient, disparaissaient, s'évanouissaient comme des visions. Malgré les chemins défoncés, malgré la tourmente de neige et de givre qui ne cessa pas un seul instant de nous envelopper, aucun accident sérieux n'entrava, ne retarda ma course. Le carrosse tint bon, pas un trait ne se rompit, pas un cheval ne s'abattit. Le ciel me protégeait : protection bien incomplète, hélas! et qui, elle-même, était un châtiment; car si je sauvais un homme que je ne connaissais pas et qui m'était indifférent, je perdais du même coup la femme que j'aimais, je la livrais aux éternels soupçons de son mari, je lui donnais un maître.

J'entrai dans Grenoble le 18 au matin : onze heures sonnaient, quand les chevaux, tout fumants et souillés de boue jusqu'au poitrail, s'arrêtèrent devant le palais de justice. Les abords en étaient

assiégés par une foule d'hommes et de femmes accourus des plateaux voisins. Je mis pied à terre, et, m'adressant à un des groupes qui s'étaient déjà formés autour de la voiture, je demandai quelle était l'affaire qui, en ce moment, occupait la cour.

On répondit de tous les côtés à la fois :

— L'affaire de Jean le bûcheron! l'affaire de la Roseraie!

Il était temps! Je repoussai le bras de Dominique, et, d'un pas rapide et sûr, je franchis les degrés du palais. Jamais je n'ai mieux constaté qu'à cette heure l'autorité de l'âme sur le corps: épuisé par six semaines de maladie, brisé par trois jours et trois nuits de route, je sentais en moi une force à soulever le monde. En traversant la salle des pas-perdus, je me croisai avec un vieux avocat qui sortait de l'audience.

— Pardon, monsieur, où en est l'affaire?

— La défense a été pitoyable! dit-il en agitant ses longs bras dans ses larges manches.

— Est-ce que tout est fini? demandai-je d'une voix étranglée.

— Pitoyable, monsieur, pitoyable! Me Loustaud a été au-dessous de tout.

Je m'appuyai sur Dominique.

— Tout est donc fini! m'écriai-je.

— Au surplus, si vous êtes curieux d'entendre ces jeunes avocats se disant l'espoir du barreau, si vous tenez à savoir comment ils s'y prennent pour envoyer leurs clients aux galères, entrez, monsieur, entrez, donnez-vous ce plaisir, Me Loustaud achève sa réplique... Moi, j'en ai assez, serviteur!

Il s'éloigna en grommelant, et je pénétrai dans la salle. Pendant que Dominique m'ouvrait lentement un passage à travers la foule, Me Loustaud lançait les derniers feux de son éloquence. Il montrait aux jurés, dans un langage pathétique, la femme et les sept enfants de l'accusé; il rappelait les erreurs trop nombreuses qui avaient entaché les annales de la justice; il évoquait l'ombre de Calas, et, terminant le tout par une philippique des plus virulentes, il flétrissait l'abstention de l'unique témoin qui eût été cité, et dont la présence seule aurait suffi pour sauver un innocent.

J'arrivais au sein du prétoire juste au moment où

Me Loustaud achevait de m'accommoder. Aussitôt mon nom courut de bouche en bouche, et de toutes parts on entendit ces mots :

— Le témoin! le témoin! le substitut de Saint-Marcel!

Je profitai de cet instant d'émotion générale pour examiner une partie de l'assemblée. Sur l'estrade, derrière les fauteuils des magistrats, il y avait un groupe de personnes du monde, au milieu desquelles je reconnus aussitôt Henriette et mon oncle : tous les deux s'étaient levés en m'apercevant. Mon oncle me salua d'un geste amical, et fit un mouvement d'épaule qui pouvait se traduire ainsi : Que viens-tu faire ici? on se serait bien passé de toi. Henriette, la brave créature, me jeta un coup d'œil qui disait clairement : J'en étais sûre, je comptais sur vous! M. de Champbaudier présidait la séance : il m'adressa un sourire des plus gracieux, et, malgré la gravité de la circonstance, je ne pus m'empêcher de me représenter la figure qu'il allait prendre, quand il m'entendrait déclarer formellement que l'homme qu'il croyait tenir était encore dans la montagne. Dès que l'ordre et le silence, troublés

par mon arrivée inattendue, furent rétablis, il me félicita, dans une petite allocution, de mon zèle, de mon courage, et poussa même la courtoisie jusqu'à m'offrir un siége.

Le ministère public prit des conclusions tendant à ce que ma déposition fût entendue et à ce que la confrontation eût lieu. Me Loustaud, acquiesçant aux réquisitions de M. le procureur général, trouva le moyen de placer quelques phrases bien arrondies, par lesquelles il remerciait la Providence de la protection évidente qu'elle accordait à son client; il rétracta délicatement les paroles acerbes qu'il avait prononcées à mon endroit, et daigna me féliciter, lui aussi, de mon empressement à me rendre aux injonctions de la justice.

Je prêtai serment et répondis aux questions d'usage.

Cela fait, le président dit à l'accusé :

— Accusé, levez-vous.

Puis s'adressant à moi :

— Témoin, regardez cet homme, et dites à MM. les jurés si vous le reconnaissez.

Un silence profond régnait dans l'auditoire : on

aurait entendu une araignée filer sa toile. J'étais debout, je portai les yeux sur Henriette, et mon regard désespéré lui demanda pardon de ce que j'allais faire : intrépide et sereine, son attitude m'absolvait et m'encourageait. Je me retournai résolûment, et me trouvai face à face avec l'accusé... Dieu bon ! Dieu clément ! Dieu sauveur !... Immobiles et muets, l'homme et moi nous nous regardions, et pendant qu'il me contemplait avec une indicible expression de terreur, je me repaissais avec avidité de sa physionomie.

— Répondez, témoin, le reconnaissez-vous?

— Oui, m'écriai-je enfin d'une voix éclatante et qui dut retentir comme un clairon, oui, je le reconnais... et lui aussi me reconnaît !

— Est-ce bien l'homme sur qui vous avez tiré ?

— Oui, monsieur le président, c'est bien lui !... Qu'il ose le nier en ma présence !

Et, en prononçant ces mots, je le tenais palpitant et effaré sous mon regard.

— Eh bien, accusé, la confrontation que vous demandiez, vous l'avez obtenue ; qu'avez-vous à répondre?

— J'avoue, mon président, j'avoue. Une femme, sept enfants, et pas de pain dans la maison!

Il s'affaissa sur son banc, et son œil hagard, toujours attaché sur moi, semblait encore implorer mon silence. Ma tâche était remplie, mon rôle terminé. Je fus emmené presque sans connaissance à l'hôtel de mon oncle, et j'appris, dans la soirée, que la cour, usant d'indulgence et tenant compte à l'accusé de ses aveux, l'avait condamné à deux années d'emprisonnement.

Vous avez tout deviné. J'avais reconnu dans le prétendu voleur de la Roseraie le bandit bien réel qui m'avait, un soir, attaqué au coin du bois; en tirant sur lui au hasard, je l'avais atteint sans m'en douter; en donnant, quelques heures après, le signalement d'un malfaiteur imaginaire, j'avais donné, à mon insu, le signalement de ce malheureux, et il se trouvait qu'en fin de compte, tous mes mensonges n'étaient qu'un déplacement de la vérité. L'homme avait compris, en me reconnaissant, que d'un mot je pouvais tout au moins l'envoyer finir ses jours aux galères, et il avait saisi avec empressement la planche de salut que je lui

offrais en ne le chargeant que d'une tentative de vol. Ce qui venait de se passer n'était, au point de vue de la justice, ni très-régulier ni très-orthodoxe; mais tout est bien qui finit bien, et nous devions nous féliciter, maître Jean et moi, d'en être quittes à si bon marché. Comment s'expliquait-il le rôle que j'avais joué dans le dénoûment de cette affaire? Il y pensa plus d'une fois sans doute : il y avait là matière à réflexions, et plus qu'il n'en fallait pour mettre à la torture un esprit moins borné que le sien.

Quelques jours plus tard, je quittais Grenoble sans revoir madame de Champbaudier; nous nous étions vus à l'audience pour la dernière fois. Mon père me reçut avec sa gravité habituelle, et ne me fit aucune question; seulement, au bout d'une semaine, il me dit :

— J'ai cru m'apercevoir, mon fils, que l'air du Dauphiné ne convenait pas à votre santé. J'ai demandé votre changement de résidence, et vous êtes nommé substitut à Niort. Vous passez d'un tribunal d'arrondissement à un chef-lieu de département, ce n'est donc pas une disgrâce.

Deux ans après, je me mariais : je n'épousais pas un des anges dont les ailes m'avaient été offertes par mon excellent père, mais tout simplement une bonne et aimable fille qui devint la compagne dévouée de ma vie.

J'entendais parler quelquefois de madame de Champbaudier. Henriette était toujours la jolie présidente ; toutes ces émotions avaient glissé sur elle comme une pluie d'orage sur les plumes d'un cygne.

Soit qu'il gardât encore quelques doutes dans son esprit, soit qu'il ne m'eût point pardonné d'avoir troublé un instant son repos, M. le président, tant qu'il vécut, me poursuivit ténébreusement de sa haine ; il ne m'épargna ni la délation ni la calomnie, il chercha à me frapper jusque dans mes amis, et j'eus longtemps à me défendre contre les entreprises de cette âme basse.

Vous savez maintenant, mon jeune ami, où peut conduire une heure de passion et d'égarement. Les conséquences en sont graves pour tous ; pour un magistrat, elles peuvent être terribles. Au moment d'entrer dans la carrière, faites vos réflexions, et puisse mon récit vous être profitable !

Le confident de cette histoire demeurait silencieux et recueilli; le vieillard l'observait avec complaisance, et jouissait secrètement de l'effet qu'il avait produit, quand le jeune homme relevant la tête :

— Monsieur le conseiller, dit-il, votre récit m'a vivement intéressé et me profitera, j'espère... mais comment vous y prîtes-vous pour arriver jusqu'au balcon de la présidente?

— Ouais!... fit le conseiller. Si vous m'en croyez, ajouta-t-il en se levant, vous attendrez encore quelques années avant d'entrer dans la magistrature.

LE CHATEAU

DE MONTSABREY

A

MADAME C. DE COURBONNE

LE CHATEAU

DE MONTSABREY

I

Vers 1845, vivait à Paris un jeune peintre nommé Frédéric Lambert. Il vivait pauvre et content de peu, dans un de ces quartiers silencieux où les artistes se plaisent à faire leur nid. Il avait vingt-cinq ans, de l'esprit, le cœur fier, et, chose rare, plus de talent qu'il ne s'en croyait lui-même. Je ne dis rien de sa figure : sans être beau il était charmant. On ne pouvait le voir sans l'aimer, sans se sentir doucement attiré vers lui. Affectueux et bon, il prenait part aux succès de ses amis et s'en réjouissait. Modeste et

confiant dans l'avenir, quoiqu'il n'eût pas encore de chapelles à décorer ni de batailles à peindre pour le musée de Versailles, il ne se plaignait pas de l'injustice de ses contemporains et ne se croyait pas méconnu. Le travail remplissait sa vie. Quelques-uns de ses portraits avaient été remarqués au Salon : ce fut là son point de départ vers le bonheur qu'il méritait et qu'il rencontra sur sa route.

Sa mère et sa sœur vivaient au fond de la province, d'un modeste patrimoine, auquel il ajoutait la meilleure partie de ses épargnes. Il savait que sa sœur devait, au prochain automne, épouser un jeune homme laborieux et pauvre comme elle, qu'elle aimait depuis plusieurs années ; il résolut d'amasser pour elle une petit dot qui lui permît d'entrer en ménage sans inquiétude du lendemain. Depuis longtemps d'ailleurs il rêvait un tour de France, le sac sur le dos, un voyage où il payerait avec sa palette son écot et son gîte, s'arrêtant devant les sites qui lui plairaient, allant gaiement de ville en ville, et mettant son pinceau au service de tous les bourgeois possédés de la noble ambition de transmettre leurs traits à la postérité la plus reculée. Il partit

par une belle matinée d'avril, le pied leste et le cœur joyeux.

Rien qu'à sa façon de porter la tête et d'aspirer le grand air en marchant, on le sentait en possession de toutes les faciles joies de son âge; on devinait que, pour être heureux, il lui suffisait d'exister. Au bout de quelques mois, il avait déjà fait une assez jolie pelote. La Providence semblait bénir la douce et pieuse tâche qu'il s'était imposée. Les modèles s'offraient en foule; sa bonne mine et son talent lui ouvraient toutes les portes. La Touraine, le Poitou, le Limousin, lui payaient tribut; hobereaux et vilains se disputaient l'honneur de poser devant lui. Les figures les plus étranges ne l'effrayaient pas; il pensait à sa sœur qu'il allait enrichir, et, pendant qu'il reproduisait sur la toile quelque trogne enluminée, quelque face bêtement épanouie, quelque museau de fouine ou de belette, il voyait un jeune et frais visage qui le remerciait en souriant. Grâce à l'excellence de l'imitation, il réunissait tous les suffrages. Dès qu'il avait achevé un portrait dans un château, il le soumettait sans crainte au jugement de la famille et des serviteurs, et la ressemblance était si frap-

pante, que, depuis la gardeuse de dindons jusqu'au valet de chambre de M. le baron, tout le monde tombait en extase. Ce n'est pas tout; il y avait dans sa conversation tant de saillies, tant de verve et d'entrain, que ses hôtes se résignaient difficilement à le laisser partir. En l'écoutant, la châtelaine oubliait la lecture du feuilleton de son journal, l'abbé avait des distractions au whist, et M. le baron déclarait au précepteur de son fils qu'après les gentilhommes il n'y avait en France que les artistes qui eussent de l'esprit. Lorsque enfin, sourd à toutes les sollicitations, Frédéric se décidait à quitter la place, son feutre gris à larges bords, sa veste et son pantalon de velours à côtes, sa cravate nouée négligemment autour de son col rabattu, le sac militaire qu'il portait fièrement et auquel étaient attachés la boîte à couleurs, la pique, le parasol, le pliant à trois branches, excitaient un sentiment voisin de l'admiration; maîtres et serviteurs se mettaient aux fenêtres, et tous les regards le suivaient jusqu'au détour du sentier. Bref, il spécula si heureusement sur la vanité, que vers la fin du mois d'août sa ceinture s'était arrondie, et qu'il put croire sa tâche accomplie.

Dans les premiers jours de septembre il arrivait chez sa mère.

— Tends ton tablier, dit-il à sa sœur qui se jetait à son cou.

Et, prenant sa ceinture pleine d'or, il la vida dans le tablier de la belle enfant. Je laisse à penser quelle ivresse ! Quelques milliers d'écus, qui, pour une jeune fille élevée dans l'opulence, ne suffisent pas à l'achat d'une corbeille de mariage, représentent, pour une pauvre fille de province, les plus saintes joies de la famille. Après avoir assisté au mariage de sa sœur, après avoir bien choyé sa vieille mère et gentiment installé le jeune ménage, Frédéric partit, comblé de bénédictions, emportant dans son cœur l'image attendrie du bonheur auquel il avait contribué. Sans parler de la mélancolie des adieux, cette heure ne fut pas exempte d'amertume. En comparant la joie qu'il avait eue sous les yeux avec la solitude qui l'attendait à Paris, il ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. Le bonheur de sa sœur était sa plus douce récompense, et pourtant la conscience du devoir accompli ne l'empêchait pas de faire un retour sur lui-même ; il

laissait derrière lui une affection mutuelle, des espérances mises en commun, et allait reprendre dans l'isolement un travail que nul sourire ne viendrait égayer.

Cette émotion ne tint pas contre les enchantements de la route. La saison était belle encore; pour rentrer à Paris, Frédéric avait à traverser une des contrées les plus pittoresques de la France. A peine eut-il mis le pied dans l'ancienne province de la Marche, qu'il fut frappé du caractère silencieux et poétique des paysages qui se déroulaient devant lui. Il n'avait vu nulle part rivière si limpide, vallées si fraîches, horizons si variés. Les bois et les coteaux étaient parés de toutes les magnificences de l'automne; les oiseaux chantaient dans la lande; la bergeronette se balançait sur le bord des petits lacs perdus au milieu des ajoncs. Frédéric ne voulut pas quitter ce coin de terre sans emporter dans ses cartons un souvenir vivant des beautés agrestes qui s'offraient à ses yeux. Marchant à l'aventure, après avoir dessiné pendant tout le jour, il s'arrêtait le soir, tantôt dans une ferme, tantôt dans une auberge de village; partout sa jeunesse et sa bonne grâce

lui valaient l'accueil le plus bienveillant. Amoureux de l'art et de la nature, il trouvait à cette existence errante et solitaire un charme que tous les jeunes cœurs comprendront aisément, qu'ils envieront peut-être.

Un matin, séduit par la fraîcheur d'un sentier bordé de houx et de troënes, il avait quitté la grande route et s'était enfoncé bien avant dans les terres. Rien n'est doux, à vingt ans, comme d'aller ainsi, sans savoir où l'on va. Sur le coup de midi, il avait déjeuné, dans une métairie, d'une jatte de lait fumant; aux derniers rayons du soleil couchant, il entrait affamé dans le petit village de Saint-Maurice. Situé au fond d'une vallée étroite, entouré de bois et de montagnes, ce village est un des plus charmants qui se mirent dans l'eau de la Creuse; mais, à vrai dire, en ce moment Frédéric ne se souciait guère de la richesse du paysage. En débouchant sur la place de l'Église, il aperçut, doucement balancée au-dessus d'une porte par la brise du soir, une feuille de tôle, sur laquelle était peint en jaune un volatile, qui eût mis en défaut l'ornithologie tout entière, si l'auteur de ce joli morceau,

pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, n'eût pris soin d'écrire au-dessous de son œuvre ces mots : *A l'Aigle d'or.*

La vue de cette enseigne plongea notre héros dans le ravissement, mieux que ne l'eût fait en cet instant un tableau de vous, mon cher Gleyre. Il n'avait pas l'embarras du choix, l'*Aigle d'or* était la seule auberge du hameau. Cette auberge, ne pouvait point passer pour un palais; cependant tout y était propre et avenant. Charme de la jeunesse heureuse et souriante! elle paraît, tout s'empresse autour d'elle. Frédéric était à peine entré, que déjà l'hôtesse et ses deux filles lui faisaient fête. Sans doute aussi, à l'élégance de sa taille, à la finesse de ses mains, à la blancheur de son cou, dont le grand air et le soleil n'avaient pu altérer l'ivoire, elles avaient compris sur-le-champ que ce n'était pas là un piéton ordinaire, un colporteur d'images pieuses, de chapelets et de missels. Pendant que l'une des jeunes filles l'aidait à se débarrasser de son sac, et que l'autre mettait la nappe et le couvert, la mère, l'œil à tout, partout en même temps, cassait des œufs, allumait les four-

neaux et plumait un chapon. Frédéric s'attabla, fit honneur au festin, et trouva tous les mets exquis, à la grande satisfaction des trois femmes, qui ne se sentaient pas d'aise en voyant ce joli jeune homme manger d'un si vif appétit.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par le plus matinal et le plus gai des visiteurs : le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Frédéric sauta à bas de son lit et ouvrit sa fenêtre : la Creuse coulait à ses pieds sous un berceau d'aunes et de trembles, et se déroulait, comme un ruban d'argent, à travers la vallée; au delà de la rivière, les toits de chaume, épars çà et là, fumaient dans la verdure; à l'horizon, sur le plateau d'une colline, un gothique manoir perçait de ses tourelles le feuillage rouillé des chênes. La vie ne manquait pas à ce tableau rustique : l'*Angelus* tintait dans l'air frais du matin; les merles saluaient le jour; le moulin babillait sous les saules. C'était plus qu'il n'en fallait pour retenir notre jeune peintre. Au bout de quelques jours, il était l'ami de la maison. Il avait fait le portrait des deux filles de son hôtesse, et déjà son nom était populaire à Saint-Maurice. On

accourait de plusieurs lieues à la ronde pour voir ces deux portraits; les fermières des environs eussent mis volontiers leur croix en gage pour obtenir un pareil honneur. Prodigue de son talent, Frédéric fit quelques heureuses, et dès lors sa renommée n'eut plus de bornes. On ne parlait que de lui, on ne jurait que par lui; il était le coq du village. La bonté de son cœur n'excitait pas moins d'enthousiasme que l'adresse de son crayon. Thomas l'Enrhumé était tombé à la conscription; à la veille de partir, il avait offert à Frédéric trois bons écus sonnants pour pouvoir emporter avec sa feuille de route le portrait de sa bien-aimée. Frédéric avait fait le portrait et glissé le prix de son travail dans le sac du conscrit, en ajoutant une petite somme pour l'aider à noyer son chagrin. L'admiration était montée à un tel degré, que, s'il eût voulu se marier dans le pays, bien des larmes auraient été répandues. Pour mettre le comble à sa popularité, il distribuait de temps en temps quelques gros sous aux jeunes drôles qui jouaient sur la place de l'Église. Aussi, le matin, dès qu'il sortait, il voyait, rangée devant la porte de l'*Aigle d'or*, une double haie de

clients, comme les patriciens de l'ancienne Rome. C'était à qui porterait son bagage. L'un s'emparait de la boîte à couleurs, l'autre de la pique, celui-ci du parasol, celui-là du pliant, connu chez les artistes sous le nom de *painchard;* Frédéric donnait le signal du départ, et, suivi de ses pages, s'enfonçait dans la montagne. Un incident imprévu vint couronner sa gloire.

On touchait au 22 septembre, fête patronale du village. Le sonneur et le bedeau, qui cultivaient la bouteille plus que de raison, avaient négligé le soin de la bannière où le saint était représenté. Les rats, profitant de cette négligence, s'étaient régalés de la soie et de la laine qui exprimaient les traits du chef de la légion thébaine, si bien que saint Maurice tout entier y avait passé. Qu'on juge de la stupeur du bon curé en voyant la bannière dévastée, déchiquetée, tombant en loques! qu'on tâche de se représenter la consternation du village! Plus de procession, plus de fête! Que deviendrait la moisson de l'année prochaine? La bannière de saint Maurice mûrissait le blé noir, le seigle et le colza. La désolation était générale. Les gros bonnets du pays

s'arrêtaient dans la rue pour s'entretenir de cette épouvantable catastrophe. Le sonneur et le bedeau n'osaient plus se montrer; le curé et le maire traversaient la place d'un air effaré, et se concertaient sur les moyens d'aviser au dommage. A l'*Aigle d'or*, l'inquiétude était vive. L'hôtesse et ses deux filles se demandaient avec effroi ce qu'allait devenir le hameau, privé de son patron. Frédéric seul gardait un calme olympien. Le 22 septembre, au soleil levant, il frappait à la porte du presbytère, et présentait au curé un saint Maurice plein de grâce et de jeunesse, dans une attitude guerrière et victorieuse. Par une inspiration qui tenait vraiment du miracle, quoiqu'il n'eût jamais vu le modèle rongé par les rats, il avait deviné la pose, le costume et la ressemblance. Le bon curé, émerveillé, le pressa dans ses bras, comme un ange descendu du ciel. Je renonce à peindre l'émotion des fidèles, quand ils virent suspendue à la hampe, veuve depuis plusieurs semaines, l'image triomphante du glorieux martyr. La bannière parcourut les rues du village au milieu des acclamations de la foule ébahie. En retrouvant les traits du saint qu'ils croyaient perdu, les paysans

poussaient des cris d'allégresse, et les femmes s'approchaient de Frédéric pour lui baiser les mains. Entre nous, le triomphe n'était pas pour saint Maurice, mais pour le peintre qui l'avait ressuscité.

Les jours heureux nous sont comptés d'une main avare. Si charmante qu'elle fût, cette existence ne pouvait se prolonger longtemps; si riantes que soient les étapes de la Bohême, un artiste qui a la conscience de sa propre valeur s'y repose un instant, il n'y séjourne pas. L'hiver, toujours précoce dans les montagnes de la Creuse, commençait à se faire sentir. Les matinées étaient froides, et longues les soirées. La nature, quoique belle encore, frissonnait déjà sous les premières piqûres de la bise d'octobre. Malgré l'ovation qui l'avait élevé au rang de demi-dieu, malgré les soins assidus dont il était l'objet à l'auberge de l'*Aigle d'or*, Frédéric pensait à partir : une rencontre inattendue ajourna son départ.

II

Avant de quitter Saint-Maurice, il voulait visiter une fois encore les sites qu'il aimait; il voulait revoir surtout le château dont les tours crénelées dominaient le vallon, et qu'il découvrait de la fenêtre de sa chambre, à travers le feuillage éclairci. C'était, je l'ai déjà dit, un gothique manoir, perché sur le plateau d'une colline, dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du pays. On y arrivait par des sentiers étroits, bordés de genévriers, creusés par la ravine, et que les chèvres seules gravissaient d'un pied sûr. Le jeune peintre en avait fait le but accoutumé de ses promenades et de ses rêveries. A la solitude qui régnait autour de cette demeure féodale, il avait pu d'abord la croire inhabitée. Un soir, pourtant, il avait vu les croisées éclairées, et

deux ombres sveltes se dessiner sur la mousseline des rideaux; il avait entendu un chant de femme qui s'accompagnait au piano, et dont la voix grave s'élevait tristement dans le silence de la nuit. Quels hôtes vivaient entre ces murs? Frédéric, en garçon d'esprit, s'était bien gardé de s'en informer; il eût craint de voir s'envoler, au souffle de la réalité, les poétiques images dont il se plaisait à peupler cet asile.

La veille du jour fixé pour son départ, il avait profité d'une de ces tièdes après-midi qui sont les adieux du soleil, pour faire un dernier pèlerinage au vieux manoir. Comme il arrivait au pied du plateau, il aperçut un groupe qui attira vivement son attention.

Sur la mousse d'un tertre incliné, une jeune fille était assise entre un vieillard à cheveux blancs et une femme encore jeune et belle, qui la surveillaient d'un regard inquiet. En s'approchant, Frédéric fut moins frappé de sa rare beauté que de son air étrange. Affaissée sur elle-même, elle paraissait vivre dans un monde qui n'était pas le monde des vivants. Son œil ouvert, immobile, ne se portait pas sur les ob-

jets placés devant elle; toute sa physionomie indiquait que sa pensée voyageait ailleurs. Le visage de la jeune femme qui la couvait des yeux respirait une anxiété profonde, une tendresse passionnée. Les traits du vieillard exprimaient une affection plus calme et mêlée de curiosité. Il semblait épier le réveil de l'intelligence dans cette âme attirée par un monde supérieur. Frédéric passa devant elle en se découvrant et n'osa pas s'arrêter. Il y avait, en effet, dans cette muette extase, quelque chose de mystérieux qui commandait la discrétion. Eclairé par un secret sentiment de pudeur, il sentait qu'il ne pouvait contempler cette douleur inconnue sans la profaner. Il s'éloigna d'un pas rapide.

Le soir venu, assis sous le manteau de la cheminée de l'*Aigle d'or,* devant une flambée de fagots, il ne put s'empêcher de questionner l'hôtesse qui filait sa quenouille, tandis que Toinette et Fanchon, ses deux filles, tricotaient des bas pour le dernier marmot. La bonne femme n'avait pas, comme on dit, la langue dans sa poche; elle s'empressa de répondre aux questions du jeune étranger. Le château situé sur la colline appartenait à la famille de Montsabrey.

M. de Montsabrey était mort depuis plusieurs années. Les trois personnes que Frédéric avait aperçues assises sur un tertre, à une portée de fusil du manoir, ne pouvaient être que madame de Montsabrey, sa fille, et le médecin de la famille, le docteur Vincent, frère du curé de Saint-Maurice.

— Ainsi, demanda Frédéric, dont la curiosité était loin d'être satisfaite, la jeune fille que j'ai vue tantôt est mademoiselle de Montsabrey?

— Oui, monsieur, c'est la pauvre innocente.

A ces mots, les trois femmes firent le signe de la croix; Frédéric les regardait d'un air étonné.

— C'est sous ce nom, ajouta l'hôtesse, que mademoiselle de Montsabrey est connue dans le pays.

— Pourquoi?

— Pourquoi, mon bon monsieur? On raconte, à ce propos, bien des histoires; mais qui sait le fin fond des choses? Hormis le docteur et le curé de notre village, personne ici ne peut se vanter de connaître le secret du château. Quand on en parle au docteur, il s'en va en branlant la tête, et quand on s'adresse au curé, il répond :

— Priez pour l'enfant.

— Et que dit-on dans le pays?

— On dit, mon bon monsieur, que la pauvre Lucile est charmée; qu'une fée, le jour de sa naissance, lui a jeté un sort. On a dit, dans le temps, que madame de Montsabrey n'était venue s'établir au château, abandonné depuis plus de vingt ans, que pour y cacher sa fille et ne la laisser voir à personne. Lucile n'était alors qu'un enfant, mais un enfant qui ne faisait rien comme les enfants de son âge. On avait beau la surveiller, il ne se passait guère de semaine sans qu'elle s'échappât du logis. Plus d'une fois, Toinette et Fanchon l'ont trouvée assise dans la lande ou au fond des bois, accompagnée seulement d'un gros chien que vous avez dû voir aujourd'hui couché à ses pieds.

— Oui, dit Frédéric, un chien des Pyrénées.

— Une bien bonne bête, et point sotte, allez, dit Fanchon. Il ne la quittait pas; il veillait sur elle, et quand c'était l'heure de rentrer, il la tirait par sa robe pour la décider à se lever, courait devant elle pour lui montrer le chemin, et revenait près d'elle pour s'assurer qu'elle le suivait.

— Et que faisait Lucile, à quoi s'occupait-elle,

quand vous la trouviez assise au fond des bois?

— Dame! monsieur, je ne sais trop; elle caressait son chien, mêlait à ses cheveux des brins de bruyère en fleurs, ou regardait dans le ciel, comme pour y chercher quelque chose.

— Vous et votre sœur, vous étiez alors deux enfants comme elle : n'avez-vous jamais tenté de lui parler?

— Une seule fois, répondit Toinette. J'étais allé m'asseoir auprès d'elle; je voulais lui offrir un bouquet de bluets que j'avais cueillis dans les seigles; mais ses deux grands yeux se tournèrent vers mo d'une si drôle de façon, que je pris mes jambes à mon cou, et me sauvai en emmenant ma sœur par la main.

— Pauvre chère âme! reprit l'hôtesse, elle n'a jamais fait de mal à personne... Belle comme un ange, douce comme un agneau! Maintenant c'est une grande demoiselle; mais on assure que le sort jeté sur elle dure encore, et que, depuis qu'elle est au monde, elle n'a jamais parlé comme une chrétienne. Notre curé a commandé pour elle bien des neuvaines, fait brûler bien des cierges devant la

châsse de saint Maurice; le docteur Vincent la soigne comme si elle était sa fille; la science et la prière, rien n'y peut. Croiriez-vous, monsieur, que depuis dix ans qu'elle vit retirée dans nos montagnes, madame de Montsabrey ne s'est pas montrée une seule fois au village, pas même à l'église? Et pourtant elle est pieuse; notre curé va, une fois la semaine, dire la messe à la chapelle du château. Quand on parle de Lucile aux serviteurs venus pour la provision, ils ne répondent pas, ou vous prient poliment de vous mêler de vos affaires. Je vous le demande, mon bon monsieur, tout cela est-il naturel?

— Sans compter, monsieur, qu'on entend la nuit d'étranges bruits là-haut, dit Toinette à voix basse et d'un air mystérieux; de la musique, des chants, des soupirs, des sanglots, puis un grand cri, et tout se tait.

Ici, les trois femmes se regardèrent avec stupeur, et firent de nouveau le signe de la croix.

— Depuis quelques jours, reprit l'hôtesse, on dit que la pauvre innocente dépérit, qu'elle pâlit et maigrit à vue d'œil, et tout le monde s'en chagrine.

— Sa mère est si bonne! ajouta Fanchon; elle fait tant de bien dans le pays!

— Les pauvres ne la voient pas, mais la bénissent, dit Toinette.

— Depuis qu'elle est ici, dit l'hôtesse, il n'y a plus de malheureux. Elle est comme le bon Dieu, qu'on n'aperçoit jamais, et qui, chaque année, fait mûrir nos moissons,

Le reste de la soirée, il ne fut question, à l'*Aigle d'or*, que du château de Montsabrey. L'hôtesse, qui ne demandait qu'à parler, débita sur Lucile tous les contes qui couraient la contrée; elle y mit tant de clarté, de netteté et de précision, que Frédéric, à la fin de la veillée, n'en savait pas plus qu'au début. Toutefois ces révélations confuses avaient réussi à surexciter l'imagination du jeune artiste. Le lendemain, au lieu de partir comme il en avait l'intention la veille, Frédéric déclara qu'il passerait à Saint-Maurice les derniers beaux jours de la saison. Il n'obéissait pas seulement à l'instinct de la curiosité; la pâle figure de Lucile, sa taille frêle à demi brisée, l'air de souffrance répandu sur ses traits, sans doute aussi sa beauté, sa jeunesse, avaient éveillé en lui un mystérieux intérêt qu'il ne s'expliquait pas et qui eût suffi pour le retenir quelque temps encore.

III

Dès lors il dirigea toutes ses excursions vers le plateau de la colline. Il entrevit quelquefois Lucile; chaque fois qu'il la rencontra, il trouva plus de pâleur sur ses joues, dans son regard quelque chose de plus égaré. Un jour il l'aperçut se promenant à pas lents sur la terrasse du château. Appuyée sur le bras de sa mère, tête nue, les cheveux au vent, elle suivait des yeux un bataillon d'oiseaux émigrants qui filaient sous un ciel gris d'automne, et un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées, comme si elle se fût sentie prête, elle aussi, à s'envoler vers une autre patrie. Frédéric rentra au village, l'esprit frappé de pénibles pressentiments. A partir de ce jour, il rôda vainement autour du manoir silencieux, il ne rencontra plus Lucile. Le dimanche suivant,

au prône, le curé, d'une voix émue, recommandait aux prières des fidèles mademoiselle de Montsabrey.

Avant de venir à Saint-Maurice, où l'avait conduit le hasard, Frédéric ne soupçonnait pas même l'existence de la famille de Montsabrey; il n'avait fait qu'entrevoir Lucile et sa mère; jamais il n'avait entendu le son de leur voix. Entre elles et lui, artiste de passage, aucune intimité ne pouvait s'établir; les portes du château ne s'ouvriraient jamais pour le laisser passer. En admettant que Lucile vécût, il ne serait jamais qu'un étranger pour elle. D'ou vient donc qu'à la nouvelle d'un danger sérieux qui la menaçait, il pâlit et son cœur se serra comme s'il se fût agi de sa sœur? Il avait fait de cette étrange créature la préoccupation de toutes ses heures; il l'avait mêlée, par la pensée, à sa vie toute entière, et il lui semblait qu'en mourant elle en emporterait quelque chose.

Après la sortie de la messe, Frédéric alla droit à la cure, où, depuis la fête de saint Maurice, il avait, comme on peut le croire, ses grandes et petites entrées. Il voulait interroger discrètement le curé sur la nature du mal qui consumait la jeune châtelaine;

mais, dès les premiers mots, le pasteur lui ferma la bouche en disant :

— Mon cher enfant, c'est le secret de Dieu.

Frédéric n'insista pas. Comme il se préparait à prendre congé, le docteur Vincent entrait au presbytère. C'était un doux vieillard, au regard triste et pénétrant, à l'air intelligent et bon. Il habitait près de Saint-Maurice où, depuis vingt-cinq ans, il soignait les corps comme son frère soignait les âmes. Il suffisait de le voir pour comprendre aussitôt qu'il n'était pas à sa place dans ce pauvre hameau.

— Mon frère, dit le pasteur en lui présentant Frédéric, voici le brave jeune homme qui nous a rendu l'image de notre saint patron.

Le docteur Vincent avait déjà entendu parler de notre héros, de son talent, de son excellent cœur, et du service signalé qu'il avait rendu à l'église. Il lui prit les mains avec effusion, et, malgré la différence de leurs âges, Frédéric se sentit tout d'abord attiré par la douceur de sa voix et la simplicité de ses manières. En moins d'une heure ils s'étaient pris d'affection l'un pour l'autre. Si l'un réunissait en lui toutes les grâces de la jeunesse, l'autre pos-

sédait l'indulgence et la bonté qui sont les grâces du vieillard. Près de se retirer, le docteur, avec une familiarité pleine de bonhomie, s'empara du bras de Frédéric, et tous deux sortirent en causant comme deux amis.

La journée était belle. Ils cheminaient de compagnie le long du sentier creux, bordé de genévriers. Le docteur s'informait de Paris qu'il avait longtemps habité, de la littérature et des arts qu'il n'avait pas cessé d'aimer, et dont il parlait avec une sûreté de goût, avec une élévation de pensée, qui se rencontrent rarement chez un médecin de village. Il paraissait heureux d'oublier un instant, auprès du jeune artiste, les soucis de son ministère; depuis vingt-cinq ans qu'il vivait dans ces campagnes, c'était sans doute la première fois qu'il jouissait d'une pareille aubaine. De son côté, Frédéric, dont la curiosité n'était pas endormie, se réjouissait en songeant qu'il était enfin à la source de la vérité, et qu'il allait peut-être éclaircir le mystère qui l'obsédait.

A quelque distance du château, sur le penchant de la colline, le docteur s'arrêta devant la grille

d'un jardin au fond duquel était enfouie une maison de modeste apparence; il invita Frédéric à venir se reposer dans son petit logis. C'était le nid d'un philosophe ou d'un poëte, Tout y respirait le silence et la paix. Tapissée de rosiers, de clématite et de chèvrefeuille, la maison ne manquait pas, à l'intérieur, de cette élégance qui vient du cœur et dont les objets les plus simples s'imprègnent comme d'un doux parfum, s'éclairent comme d'un doux reflet. Certains détails de l'ameublement révélaient des goûts et des habitudes qu'on pouvait être surpris de trouver à cent lieues de Paris, dans les montagnes de la Creuse. Les murs du salon, qui servait à la fois de cabinet de travail et de bibliothèque, étaient tendus d'étoffe de Perse, qui égayait ce réduit un peu sombre. Çà et là, le long de la tenture, des rayons mobiles étaient chargés de cristaux, de minéraux, de plantes desséchées, de livres parmi lesquels Frédéric devait reconnaître tous les amis de sa jeunesse. Les fenêtres s'ouvraient sur des massifs de dahlias, sur des touffes d'asters et de chrysanthèmes. Ce fut dans cette pièce que le docteur introduisit d'abord le jeune homme étonné.

Au bout de quelques instants, une bonne femme, qui cumulait chez son maître les fonctions d'intendant, de cordon-bleu et de majordome, apporta sur un plateau des fruits cueillis dans le verger, des galettes de blé noir qu'elle avait pétries elle-même, un flacon de vieux vin qu'elle était allée chercher dans le meilleur coin du cellier.

— Mon jeune ami, dit le docteur Vincent, c'est une pauvre hospitalité; croyez pourtant que votre présence ici est une bonne fortune dont je sens tout le prix. Jeune, j'aimais les arts; ils ont été longtemps le charme de ma vie. Depuis que je vous sais à Saint-Maurice, j'ai été tenté plus d'une fois d'aller au-devant de vous, de vous attirer dans mon ermitage. Je l'ai voulu, je ne l'ai pas pu. Tant de douleurs m'appellent, tant de soins me réclament! ajouta-t-il avec mélancolie.

Ces derniers mots entr'ouvraient la porte par où la curiosité de Frédéric allait enfin pouvoir se glisser. On lui faisait la partie trop belle pour qu'il n'en profitât pas sur-le-champ. Après avoir remercié son hôte, après avoir exprimé un regret sincère de ne l'avoir pas rencontré plus tôt, il en vint natu-

rellement, sans détour, à parler de madame de Montsabrey et de sa fille, qu'il avait aperçues, quelques jours auparavant, assises sur la mousse d'un tertre, en compagnie du bon docteur.

— Je vous ai bien vu, répondit le vieillard. Quand vous êtes passé près de nous, j'ai deviné le sentiment de discrétion auquel vous obéissiez en vous éloignant, et, quoique je vous visse pour la première fois, dès cet instant, mon jeune ami, vous avez gagné mon cœur.

La conversation ainsi engagée, Frédéric, pour arriver à son but, n'avait plus qu'à suivre le courant. Il rendit avec des couleurs si vives et si poétiques l'effet qu'avait produit sur lui la figure de Lucile, il exprima si naïvement la sympathie que lui inspiraient cette jeune fille et sa mère, il y eut dans toutes ses questions tant de réserve, d'intérêt affectueux et d'exquise délicatesse, que le docteur Vincent ne put faire autrement que d'en être touché. Le jour tombait, déjà le soleil avait disparu derrière les tours du vieux château. Le docteur retint le jeune peintre, et le soir, après le dîner, disposé aux épanchements, heureux d'avoir près

de lui un auditeur capable de le comprendre, il se décida à raconter ce qu'il savait. La lune montrait sa face ronde à travers les arbres à demi dépouillés du jardin; une bise aigre sifflait autour de la maison; l'ormeau flambait au fond de l'âtre, et Frédéric, accoudé sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis, prêtait une oreille attentive.

IV

— Vous avez vu madame de Montsabrey assise auprès de sa fille ; vous l'avez vue belle encore, malgré la douleur qui l'accable et les rides précoces imprimées sur son front ; mais vous ne pouvez pas vous figurer l'éclat de sa jeunesse, quelques mois après son mariage. Unique héritière d'une des grandes familles de la Marche, elle justifiait par les plus aimables qualités de l'âme les faveurs que le Ciel s'était plu à répandre sur son berceau. Elle était si bonne que les femmes lui pardonnaient sa beauté ; si bienfaisante, que l'envie elle-même n'osait s'attaquer à son opulence. A dix-huit ans, elle avait épousé un gentilhomme jeune et beau comme elle, et s'il est vrai de dire que jamais destinée ne fut, à son début, plus heureuse ici-bas, il est juste d'a-

jouter que jamais bonheur ne fut plus mérité. Elle menait à Paris une existence pleine d'enchantements. Tout lui souriait; elle n'était pas encore mère, mais elle allait le devenir, et déjà, devant cette joie suprême, toutes les autres joies s'effaçaient.

» Un matin, on rapporta chez elle son mari sanglant, blessé mortellement en duel. Au bout de trois jours, il expirait dans ses bras. La blessure était si grave qu'il n'avait pu reprendre ses sens; on ignore encore aujourd'hui la cause et les détails de cette querelle fatale. Six semaines après, madame de Montsabrey donnait le jour à une fille qui promettait d'être belle comme elle. A mesure qu'elle grandissait, elle enchantait tous les regards; chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce adorable. Penchée avec amour sur cette fleur vivante, éclose sur un tombeau, madame de Montsabrey remerciait Dieu dans son désespoir, et l'orgueil maternel essuyait les larmes de la veuve éplorée.

» Cependant on commençait à remarquer dans les yeux de Lucile quelque chose de singulier. Quand vint l'âge où l'intelligence s'éveille, où s'échappent des lèvres les premiers bégayements qui

étonnent la mère enivrée, l'intelligence de l'enfant parut frappée d'un sommeil obstiné; ses lèvres demeuraient muettes et ne répondaient aux baisers que par un sourire immobile. Plus tard, lorsqu'on eut réussi à lui faire balbutier quelques paroles, son langage enfantin ne paraissait pas appartenir au monde où nous vivons. Il y avait dans ses exclamations soudaines, entrecoupées, je ne sais quoi de surnaturel et d'extatique, un effroi que n'apaisaient pas les plus vives tendresses. Il n'était plus permis d'en douter, le fruit des entrailles maternelles avait reçu le contre-coup de cette existence dénouée si tragiquement; l'intelligence, prête à s'éveiller, avait été frappée de stupeur et de léthargie. Les médecins avaient refusé de se prononcer avant que Lucile eût atteint sa sixième année; Lucile avait six ans, et son esprit ne prenait aucune part à la vie commune. Quand sa mère la serrait sur son sein, en la couvrant de pleurs et de caresses, l'enfant la regardait d'un œil distrait, comme si son cœur eût été occupé ailleurs. Elle ne recherchait aucun des plaisirs de son âge, n'avait goût qu'à la solitude, et passait des journées entières plongée dans une rê-

verie silencieuse, qu'on essayait vainement de troubler. Les médecins, consultés de nouveau, déclarèrent sans hésiter que Luçile était idiote. Foudroyée par cet arrêt terrible, madame de Montsabrey s'était prise pour sa fille de cette passion ardente et sauvage que ressentent les mères pour leurs enfants infirmes. Résolue à lui tenir lieu du monde entier, elle quitta Paris brusquement, pour venir cacher sa honte et son malheur dans le château de Montsabrey.

» Il y avait quinze ans que j'habitais ce pays, lorsqu'elle vint s'y ensevelir. J'avais connu son mari; M. de Montsabrey venait tous les ans, avec son frère et quelques amis, passer un mois d'automne dans ce château abandonné, qui n'était plus qu'un rendez-vous de chasse. Je connaissais aussi madame de Montsabrey ; je l'avais vue dans tout l'éclat de son bonheur, peu de jours après son mariage ; avant de se rendre à Paris, le mari, enivré, avait voulu montrer sa jeune épouse à l'antique demeure des aïeux. Je devais la revoir, quelques années plus tard, pâle, amaigrie, ployée par la douleur, belle encore dans son deuil austère.

» J'avais été averti de son arrivée ; tout était prêt pour la recevoir. Les moindres détails de cette scène navrante sont encore présents à ma mémoire. Je la vois descendre de la chaise de poste, prendre sa fille dans ses bras, franchir d'un pas rapide les marches du perron, et s'enfuir avec son douloureux trésor, comme pour le cacher à tous les yeux. Mon frère était près de moi. Le soir même, nous commencions la tâche commune que nous avons poursuivie sans relâche : mon frère consolait la douleur de la mère, et moi j'étudiais le mal de l'enfant. Je m'étais senti saisi d'un respect religieux pour l'infortune de madame de Montsabrey, d'une affection toute paternelle pour sa fille ; je devins leur hôte assidu. Durant les premières années de leur séjour au château, aucun signe ne permettait d'espérer, même dans un avenir lointain, la guérison de Lucile. Chaque matin, je retrouvais la mère dans son affliction, l'enfant dans son immobilité. Je commençais à croire que la science avait dit vrai ; je n'espérais plus voir la Providence lui donner un démenti. Lucile grandissait, et, chose étrange, tandis que son esprit restait plongé dans une nuit profonde, sa

beauté brillait chaque jour d'un plus vif éclat. Il y avait, dans ce contraste, comme une raillerie amère, comme une sanglante ironie du sort. Lorsqu'elle atteignit sa douzième année, je repris confiance et courage. A mesure que sa jeunesse s'épanouissait, son âme semblait en proie à une sourde agitation. Il était facile de pressentir une crise qui devait tôt ou tard décider de sa destinée. Evidemment la science avait prononcé un arrêt trop sévère : son intelligence n'était pas avortée, mais garrottée ; la pensée vivait en elle, mais ne trouvait pas d'issue. Le murmure du vent, les harmonies du soir, le fracas de la Creuse se révoltant contre ses barrages, exerçaient de mystérieuses influences sur cette organisation délicate. Quand madame de Montsabrey se mettait au piano et chantait, Lucile paraissait s'enfoncer plus avant dans sa rêverie ; puis, au bout de quelques instants, des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux et coulaient sans bruit le long de ses joues. Un trouble profond se peignait sur son visage ; à chaque minute, je m'attendais à voir la vie faire enfin explosion. Tout en chantant, madame de Montsabrey regardait dans la glace

l'image de sa fille en pleurs; moi, je l'épiais d'un œil inquiet. Son sein se soulevait, son cœur bondissait dans sa poitrine, comme s'il voulait briser sa prison; sa bouche frémissait comme prête à parler; mais au moment où tout présageait un dénoûment miraculeux, elle poussait un cri déchirant et tombait dans mes bras comme un oiseau blessé. Je n'essayerai pas, mon jeune ami, de vous raconter les scènes cruelles auxquelles j'ai assisté. La tendresse de la mère s'était exaltée jusqu'à la rage; ses caresses impuissantes avaient pris un caractère farouche. J'ai vu madame de Montsabrey, à genoux devant sa fille, couvrant ses mains de baisers convulsifs, lui disant d'une voix éperdue :

» — Entends-moi! parle-moi! réponds-moi!

» Lucile passait ses doigts dans les cheveux de sa mère, et ne répondait que par un sourire étonné, ou par des larmes silencieuses.

» Depuis quatre ans, ces épreuves terribles se renouvellent presque chaque jour. Et pourtant on ne vit jamais folie plus douce, plus tranquille. Lucile aime et comprend la nature. Elle a l'instinct et le goût de la parure. Son occupation favorite est de

jouer avec les fleurs dont elle est toujours entourée. Elle les regarde parfois avec une ineffable expression de tristesse, et semble leur dire :

» — Je suis belle et inanimée comme vous.

» Elle se plaît surtout dans la contemplation des nuits étoilées : c'est une âme qui aspire à remonter vers le ciel. Dans ses entrevues avec elle, mon frère a recueilli des paroles inattendues, qui ont ranimé mes espérances. A douze ans, elle comprenait déjà les promesses de la religion avec une vivacité qui n'est pas commune à cet âge. Elle a, sur le monde supérieur que nous ne voyons pas, des idées que les livres n'ont jamais enseignées, et qui ne peuvent s'expliquer que par des inspirations surnaturelles. Malheureusement ces lueurs pâlissent et s'évanouissent bientôt. Que vous dirai-je? Douce et bonne, reconnaissante et attendrie, ses pleurs fréquents ne nous permettent pas d'en douter, la pauvre chère créature ne sait rien exprimer de ce qu'elle sent; elle est, entre nos mains, comme un instrument mélodieux dont l'orage aurait brisé les cordes, et dont nous avons jusqu'ici cherché vainement à ressusciter la voix. Cependant la crise que

j'ai prévue se prépare. Lucile a seize ans; les symptômes s'accumulent, son dépérissement même est un présage qui ne saurait tromper : son âme s'agite et se débat pour rompre ses liens... La lutte est engagée : comment se terminera-t-elle? Mon jeune ami, c'est là que nous en sommes. J'ai écrit ce matin au beau-frère de madame de Montsabrey. Grave, affectueux, dévoué, plein de respect pour sa sœur, il vient, tous les hivers, passer un mois ou deux auprès d'elle. J'ai hâte qu'il soit ici, car la crise est prochaine, elle est inévitable; elle peut sauver Lucile, mais elle peut la tuer; et, si Lucile meurt, que deviendra sa mère?

V

Vivement ému par les paroles qu'il venait d'entendre, Frédéric s'abstint de toute réflexion et resta plongé dans une méditation muette.

— Mon ami, dit-il enfin (permettez-moi de vuos nommer ainsi, bien que je vous parle aujourd'hui pour la première fois), espérons que le Ciel bénira votre tâche et celle de votre frère; espérons en Dieu, qui donne la rosée aux plantes, le parfum aux fleurs, la séve aux rameaux.

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard, espérons en Dieu, en Dieu seul; car, quoi qu'en disent les savants, la science ne fait pas de miracles.

Ils restèrent longtemps au coin du feu, causant et devisant; Frédéric en vint à demander au docteur comment il avait été amené à Saint-Maurice.

— Mon Dieu, dit le docteur, la chose est toute simple et peut se raconter en deux mots. Ma jeunesse s'est écoulée tout entière à Paris. A force de travail et de persévérance, j'avais conquis ma place au soleil. Mon nom n'était plus inconnu; déjà mes flatteurs, qui n'en a pas au moins deux ou trois? me promettaient la renommée et la richesse, quand, tout à coup, ma vie fut brisée par un de ces orages qui frappent et consument comme le feu du ciel. J'avais besoin de quelques jours de silence et de solitude : je partis, j'allai me réfugier près de mon rère, qui, entraîné par une vocation fervente, était entré de bonne heure dans les ordres, et occupait, depuis dix-huit mois, la cure de Saint-Maurice. Vous connaissez mon frère, mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'il cache de pieux trésors sous la modestie de son enveloppe; c'est la candeur d'un enfant unie au dévouement d'un apôtre. La sérénité de cette âme évangélique devait passer insensiblement dans mon cœur. En l'écoutant, je sentis se réveiller en moi les croyances et la foi de mes jeunes années; en le voyant agir, je compris qu'il y a place pour les vertus les plus élevées dans les plus humbles

conditions. Je ne saurais dire comment cela se fit, j'en arrivai à prendre en pitié le monde, ses combats, ses joies et ses douleurs. Mon frère s'était voué tout entier au soin du troupeau confié à sa garde; son unique ambition était qu'on l'oubliât dans cette pauvre cure, la plus pauvre de tout le diocèse; je résolus de compléter son œuvre en m'y associant. Il n'y avait pas de médecin dans la commune. De Saint-Maurice à la ville la plus prochaine, on compte six grandes lieues. Pendant l'hiver les sentiers sont impraticables. Ajoutez que, dans nos campagnes, l'usage est de n'envoyer quérir le médecin qu'à la dernière extrémité, si bien que, lorsqu'il se présente, la mort, qui a pris les devants, est déjà assise au chevet. Mon patrimoine, joint à la petite fortune que j'avais amassée, me permettait de vivre ici tranquille. J'achetai cette maison, où j'ai vieilli doucement, loin du monde, qui ne mérite pas un regret. J'aide mon frère, je fais un peu de bien; j'ai l'espoir que ma vie n'aura pas été tout à fait inutile.

Par un mouvement de vive sympathie, Frédéric saisit la main du docteur Vincent et la pressa avec respect.

La soirée était avancée. Le docteur tira sa montre et se leva brusquement pour se rendre au château. Frédéric l'accompagna jusqu'à la porte, et revint lentement à Saint-Maurice, en rêvant au sort de Lucile.

VI

Les jours suivaient les jours : Frédéric ne partait pas. Que pouvait-il pour mademoiselle de Montsabrey? Toute sa volonté devait échouer contre une puissance inconnue; et pourtant il demeurait. Sans avoir aucun rôle à jouer dans le dénoûment de cette destinée, il ne voulait pas quitter le pays, il voulait assister à la solution de cette énigme. Le docteur Vincent et son frère ne quittaient plus le château. Des bruits sinistres circulaient dans le pays. A l'*Aigle d'or*, il n'était question que de Lucile. Les paysans avaient pour elle une sorte de vénération superstitieuse. Ce qui les préoccupait, ce n'était pas seulement sa jeunesse, sa beauté, sa souffrance; c'était encore et surtout la nature mystérieuse de sa douleur. Ils la regardaient comme un être pré-

destiné, en communication directe avec Dieu; sa mort leur eût semblé une calamité pour le hameau, sa guérison un bonheur public. Ils voyaient, dans ce que la science appelait la léthargie de sa raison, une raison supérieure et plus vive, une intelligence plus clairvoyante, quoique muette; ils sentaient que Lucile n'était pas de ce monde, et que le jour où sa langue se délierait, elle serait, non pas la sœur, mais la reine de tous ceux dont la langue était depuis longtemps déliée. Ainsi, tout s'assombrissait autour de notre héros. Ce village, où il était entré si dispos, où il avait vécu si joyeux, où tout avait semblé lui sourire, se couvrait de voiles funèbres. La pluie attristait le paysage; les corbeaux s'abattaient dans la plaine; la bise emportait les dernières feuilles des arbres; enfin la mort planait sur la colline, et l'ombre de ses ailes s'étendait jusque sur le vallon. Et pourtant Frédéric ne partait pas. Plus de soleil, plus de joies, plus de fêtes; et pourtant il s'obstinait à ne pas quitter Saint-Maurice.

Un soir, il était assis sous le manteau de la cheminée, en compagnie de l'hôtesse, de ses deux

filles et de quelques notables de l'endroit. L'attitude et la physionomie de ces braves gens témoignaient qu'ils n'étaient pas là pour fêter la dive bouteille. Tous les visages étaient empreints d'une morne tristesse. La cloche de l'église avait sonné pendant tout le jour le glas de l'agonie; dans l'après-midi, on avait vu passer le curé portant le saint viatique et se dirigeant vers le château de Montsabrey. Abîmé dans sa rêverie, Frédéric remuait machinalement la braise du foyer avec un de ces longs tubes de fer qui, dans les campagnes de la Marche, servent à la fois de pincettes et de soufflet. Il ne prêtait qu'une attention distraite aux propos qui se tenaient autour de lui, et méditait silencieusement sur l'étrange destinée qu'en cet instant la mort dénouait peut-être. Tout à coup, on entendit le galop de deux chevaux, qui s'arrêtèrent devant l'*Aigle d'or*, et presque en même temps on vit entrer un serviteur qui portait la livrée du château. Fidèle aux habitudes de réserve et de discrétion qu'avait contractées, depuis dix ans, tous les domestiques de madame de Montsabrey, celui-ci ne répondit pas aux questions qui l'assaillirent.

— Monsieur Frédéric Lambert? demanda-t-il d'une voix brève.

— C'est moi, dit le jeune peintre en se levant.

Le messager tira de sa poche un papier sans enveloppe, et le remit à Frédéric, qui lut ces mots tracés à la hâte, d'une main tremblante :

« Lucile n'est plus. Venez dessiner son portrait; c'est sa mère qui vous en prie.

» VINCENT. »

Frédéric monta dans sa chambre, prit son carton et descendit précipitamment. Les deux chevaux attendaient à la porte : il sauta en selle et partit.

La nuit était sombre, sans lune et sans étoiles. Après une heure de course rapide, les chevaux s'arrêtèrent au pied du château. Quand Frédéric franchit le seuil, la cour était remplie de confusion. Les serviteurs, comme des ombres effarées, allaient, venaient, se croisaient en tous sens. Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, les postillons en selle, se tenait prête à partir. Un étranger, à la physionomie grave et triste, s'entretenait avec le

docteur : c'était le beau-frère de madame de Montsabrey, arrivé depuis quelques heures seulement.

— Profitez de son évanouissement, disait le docteur, emmenez-la sans tarder, avant qu'elle reprenne connaissance. Si elle revoit sa fille morte, je ne réponds pas de sa vie.

Quelques minutes après, M. de Montsabrey déposait sur les coussins de la chaise de poste sa belle-sœur évanouie. Il prit place auprès d'elle, et la voiture partit au galop.

Epuisé par tant d'émotions, le docteur s'appuya sur le bras de Frédéric, gravit avec lui les degrés du perron et l'introduisit dans la chambre où Lucile venait de s'endormir de son dernier sommeil.

— Ma tâche est finie, la vôtre commence, dit-il.

Et, après avoir jeté un regard désolé sur l'enfant qu'il n'avait pu sauver, il se retira à pas lents.

La chambre n'était éclairée que par deux cierges qui brûlaient au chevet, près d'un crucifix et d'une coupe d'eau bénite où trempait un rameau de buis. Le curé, agenouillé dans l'embrasure d'une fenêtre, récitait à voix basse la prière des morts. La jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de roses blanches,

était étendue sur son lit, plus belle encore qu'elle ne l'avait été dans la vie, belle d'une beauté divine. La mort avait amené sur ces lèvres immobiles un sourire angélique; on eût dit que l'âme, en s'envolant, avait laissé sur ce pâle visage un céleste reflet.

Frédéric sentit son cœur saisi d'une angoisse inexprimable. Il s'agenouilla et pria. Puis il prit son carton, et se mit en devoir de satisfaire au dernier vœu de madame de Montsabrey; mais, à peine arrivé à la moitié de sa tâche, il fut forcé de s'arrêter : le crayon tremblait dans ses doigts, une sueur glacée inondait ses tempes. Comme tous ceux qui veillent auprès des morts, il était en proie à des hallucinations étranges. Il croyait voir Lucile soulever ses paupières, entr'ouvrir ses lèvres, étendre la main; il épiait avec inquiétude ce qu'il prenait pour ses mouvements, et prêtait une oreille avide comme si elle allait parler. Le vent qui s'engouffrait dans les corridors, le cri des orfraies, le chien qui hurlait et grattait à la porte de sa maîtresse, ajoutaient encore à l'effet de cette scène lugubre. Pour se rassurer, pour reprendre courage, Frédéric se retournait de temps en temps vers le curé toujours age-

nouillé, toujours priant : l'aspect du pieux vieillard renouvelait ses forces. Cependant il vint un instant où, n'en pouvant plus, Frédéric se leva, comme pour échapper au vertige de ses pensées. Il ouvrit une fenêtre, fit quelques pas sur le balcon; l'air froid de la nuit le calma. Avant de se remettre à l'œuvre, il demeura absorbé dans une contemplation douloureuse.

— Pauvre enfant ! se disait-il en suivant le cours de sa rêverie, qu'es-tu venue faire ici-bas? Faut-il te plaindre? faut-il t'envier? Tu as traversé la vie sans t'y mêler, sans être atteinte par nos douleurs, sans connaître nos joies imparfaites; tu viens de rendre à Dieu qui nous juge ton âme aussi blanche, aussi pure que tu l'avais reçue de ses mains. Je t'ai rencontrée sur ma route, je t'ai à peine entrevue, jamais ton regard ne s'est arrêté sur moi, mais je garderai de toi un souvenir éternellement cher. Tu resteras dans ma pensée comme une de ces mélodies qu'on n'a entendues qu'une fois et qu'on se rappelle toujours; tu auras passé dans mon existence comme un de ces fantômes qui nous sourient, qui nous appellent et que nous ne

pouvons saisir. La beauté rayonnait sur ton visage; ta bouche respirait la bonté; ton intelligence, qu'on disait éteinte, se nourrissait peut-être de célestes visions. Si tu avais pu descendre jusqu'à nous, heureux celui que tu aurais aimé!

Il avait repris son crayon, et, penché sur son œuvre, effaçait pour la dixième fois le contour des lèvres, qu'il ne pouvait réussir à modeler fidèlement. Depuis près d'une heure il s'acharnait à cette tâche. Il crut enfin avoir réussi, et, pour s'en assurer, leva les yeux sur le modèle : accoudée sur son lit, calme et sereine comme une jeune fille qui se réveille au matin, après une nuit visitée par les plus doux songes, Lucile le contemplait d'un air curieux.

— Ma mère? où est ma mère? dit-elle d'une voix douce comme la voix d'un enfant.

Et, pareille à une fleur qui ploie sous l'eau du ciel dont son calice était altéré, elle s'affaissa sur sa couche.

VII

Absorbé par la prière, le curé n'avait pas entendu la voix de Lucile; un cri de Frédéric le tira du pieux recueillement où il était plongé. Il se leva et courut vers le lit de la jeune fille.

— Elle vit, s'écria Frédéric le pressant entre ses bras, elle vit, elle m'a parlé!

Et il sortit en toute hâte pour aller chercher le docteur Vincent.

Il ne marchait pas, il avait des ailes. Arrivé au terme de sa course, il ouvrit la grille, traversa le jardin, gravit l'escalier sans reprendre haleine, et se précipitant dans la chambre où le docteur, sous le coup des émotions violentes qu'il avait ressenties, veillait encore malgré l'heure avancée :

— Venez, s'écria-t-il; elle vit, elle respire! Ne perdez pas un instant; venez à son chevet.

Et il cherchait à l'entraîner.

Le docteur le regardait avec un étonnement mêlé d'inquiétude, et se demandait si Frédéric n'avait pas perdu la raison.

— Mais, reprit Frédéric d'une voix ardente, vous ne comprenez donc pas? Elle respire, elle m'a parlé! Elle m'a parlé, vous dis-je! Venez, au nom du ciel, venez; qu'attendez-vous?

Et cette fois, il l'entraîna.

Le docteur le suivait à grand'peine et doutait encore. En entrant dans le château, il vit bien que Frédéric avait dit vrai. On n'entendait dans les corridors, à tous les étages, qu'un seul cri : Mademoiselle n'est pas morte! Il pénétra en tremblant dans la chambre de mademoiselle de Montsabrey. Lucile était toujours étendue sur son lit, mais déjà ses joues avaient repris les couleurs de la vie. Sa nourrice, assise près d'elle, écoutait et recueillait le souffle qui s'échappait de ses lèvres. Le curé, agenouillé, avait interrompu la prière des morts, pour réciter une hymne de reconnaissance. Le docteur prit la main de l'enfant, et des larmes de joie inondèrent son visage.

— Oui, mon Dieu! s'écria-t-il, elle vit!

Mademoiselle de Montsabrey tourna la tête, ouvrit de grands yeux, et, regardant tour à tour le docteur et le curé :

— Est-ce vous, mes amis? leur dit-elle d'une voix affectueuse.

La crise qui pouvait être mortelle l'avait sauvée : le voile qui séparait sa raison du monde des vivants venait de se déchirer.

Epuisée par cet effort de quelques instants, Lucile s'affaissa de nouveau.

— Où est madame de Montsabrey? demanda Frédéric; où son beau-frère la conduisait-il? Il faut lui dépêcher un exprès.

Le docteur le prit par le bras et le mena dans l'embrasure d'une fenêtre; le curé les suivit.

— Elle est sauvée, dit le docteur à voix basse; elle est sauvée, je le crois, je l'espère, et pourtant je n'en répondrais pas. Envoyer un exprès! y pensez-vous? Si le ciel nous reprenait Lucile, madame de Montsabrey aurait perdu sa fille deux fois. Pour la rappeler, attendons que la résurrection soit pleinement accomplie. Ménageons le cœur de la mère, ne

lui donnons pas trop tôt une joie qui pourrait finir par le désespoir.

Frédéric et le curé se rangèrent à cet avis. Au bout de huit jours, la guérison de Lucile était certaine. La raison lui était venue avec la santé; l'intelligence avait brisé ses liens, la pensée avait trouvé une issue. Il n'y avait plus à hésiter; comme l'exprès allait partir, on reçut au château une lettre du vicomte de Montsabrey annonçant qu'il emmenait sa belle-sœur en Italie. Le docteur, sans tarder, écrivit à Rome, à Naples, à Florence; il ne doutait pas que madame de Montsabrey ne revînt avant la fin du mois.

VIII

La convalescence de Lucile marchait rapidement. A mesure que ses forces renaissaient, son intelligence s'épanouissait. Comme un terrain vierge qui jamais été fatigué par aucune culture, elle produisait sans efforts et en abondance des fruits dont a splendeur étonnait le regard. Le curé, le docteur et Frédéric ne la quittaient pas; ils rivalisaient d'ardeur, de vigilance, et c'était un spectacle touchant que celui de ces trois hommes veillant sur cette jeune fille avec la sollicitude et la tendresse d'une mère. Chacun des trois gardiens fidèles tirait parti, selon ses facultés, de cette résurrection merveilleuse. Bien qu'on touchât à l'hiver, quelques rayons doraient encore la plaine et les collines. Le docteur expliquait à mademoiselle de Montsabrey la nature

qu'elle n'avait entrevue jusque-là qu'à travers un nuage. Chaque promenade était pour lui le sujet d'un enseignement et d'une révélation. Une roche, une plante, une source jaillissante, lui fournissaient l'occasion d'éveiller et d'agrandir l'esprit de sa jeune compagne. Le curé, témoin du miraculeux épanouissement de cette âme enfantine, lui montrait le doigt de Dieu dans la création entière. Quant à Frédéric, sa part d'action, quoique plus modeste en apparence, n'était cependant pas moins grande; par sa grâce, par sa jeunesse, par son empressement affectueux, par la sympathie toute fraternelle qu'il témoignait à la belle enfant, il s'associait puissamment à l'œuvre des deux frères, et je crois bien que sa présence seule était plus éloquente que tous leurs discours. S'il tardait à venir, une inquiétude fébrile se lisait dans les yeux de Lucile : dès qu'elle le voyait, dès qu'elle entendait le son de sa voix, son cœur, en s'échauffant, doublait la curiosité de son intelligence. Près de Frédéric, elle voulait tout savoir, tout apprendre; loin de lui, elle ne trouvait plus dans la nature qu'un spectacle indifférent. Elle ne cherchait pas à s'expliquer la présence de ce jeune

homme au château ; elle ignorait ce qu'il était, d'où il venait, et ne songeait pas à le demander. Son âme, en s'éveillant, s'était posée sur lui sans défiance, comme une colombe qui vient de s'échapper pour la première fois de son nid, s'abat sur le rameau voisin.

L'hiver venu, il fallut dire adieu aux promenades et se réunir autour du foyer. Des entretiens variés, des lectures habilement choisies, des leçons données tour à tour par Frédéric et par les deux frères, continuaient l'œuvre commencée. Frédéric ne ressemblait pas à la plupart des peintres de notre époque ; il n'avait pas borné ses études aux secrets de son art ; il estimait qu'en dehors de la peinture on peut, en cherchant bien, trouver par ci par là quelques petites choses qui ne sont pas tout à fait indignes d'exercer la pensée humaine. Aussi apportait-il un riche contingent aux travaux du jour, aux causeries du soir. Lucile l'écoutait, suspendue à ses lèvres ; Lucile aimait tout ce qu'il disait.

C'était là sans doute une vie bien douce pour notre jeune ami. Il partait le matin de Saint-Maurice, s'arrêtait à la maison du docteur, et tous deux,

devisant, se rendaient au château. L'hiver a des beautés que les citadins ne soupçonnent pas. La campagne était charmante encore sous son manteau d'hermine; les bois, chargés de givre, avaient dans le brouillard un aspect magique. Du plus loin qu'elle apercevait les deux amis, Lucile, enveloppée de fourrures, courait à leur rencontre; la neige durcie criait à peine sous ses pieds délicats. La journée s'écoulait en heures enchantées, et Frédéric rentrait le soir au village, en compagnie du bon curé, dont les rigueurs de la saison n'avaient pu ralentir le zèle. Je le demande, quelle imagination un peu poétique n'eût envié le sort de ce jeune homme? Mêler ses jours à ceux d'une adorable créature qui, par un rare privilége, joignait la naïveté de l'enfance aux grâces de la jeunesse; assister au réveil de cette âme angélique; surveiller, diriger l'essor de son intelligence; épier, surprendre les premiers battements de son cœur, c'était une bien douce tâche, et, je le répète, une bien douce vie...

Cependant Frédéric résolut de s'arracher au charme qui l'envahissait. Il avait fini par comprendre le danger de cette intimité... Il était trop pauvre,

Lucile était d'une trop grande famille pour qu'il pût jamais songer à lui offrir sa main. Où le mènerait cette affection toujours croissante, cette affection mutuelle qui n'avait pas besoin d'aveu? N'était-ce pas folie que de s'aventurer plus avant sur un chemin si périlleux?... En même temps que la raison lui commandait de s'éloigner, ses travaux le rappelaient impérieusement à Paris. Son parti fut bientôt pris.

Un soir, comme ils étaient tous réunis, Frédéric annonça son départ et fit ses adieux à Lucile. La jeune fille pâlit et se tut. Les deux frères comprenaient, eux aussi, quoique moins nettement que Frédéric, le danger de sa position : bien qu'ils l'aimassent tendrement, ils ne cherchèrent pas à le retenir.

— Est-ce bien vrai? dit enfin Lucile d'une voix mourante, où se peignait le trouble de son cœur; parlez-vous sérieusement? Vous partez, et pourquoi? Que vous manque-t-il? Vous n'êtes donc pas heureux près de nous? Vous n'aimez donc pas vos amis?

— Je dois partir, répliqua Frédéric; vivre de

votre vie est un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

— Il a raison, mon enfant, dit le curé. Chacun ici-bas a ses devoirs; l'oisiveté ne sied pas à son âge.

— Monsieur Frédéric, reprit Lucile tournant vers lui un regard suppliant, attendez au moins le retour de ma mère.

— Sa place n'est pas auprès de nous, dit le docteur; il y aurait de l'égoïsme à le retenir plus longtemps. Voilà déjà bien des jours perdus! Ses débuts ont été brillants : l'heure est venue pour lui de tenir ses promesses.

— Adieu, mes amis, dit Frédéric en se levant et serrant tour à tour la main de Lucile, du docteur et du curé, adieu! Pensez quelquefois à moi, qui penserai à vous sans cesse. J'ai passé près de vous les jours les plus beaux de ma vie, je ne l'oublierai jamais. Soyez heureux, que Dieu vous accorde toutes les joies que vous méritez!

Le docteur et le curé ne devinaient que bien confusément les sentiments qui l'agitaient; ils l'embrassèrent avec une tendresse toute paternelle. Quant à Lucile, pâle, muette, immobile, elle regar-

dait Frédéric et paraissait ne rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Frédéric sortit le cœur navré, mais ferme, et maître de son émotion.

Le lendemain, à l'aube naissante, comme il achevait ses préparatifs de départ, il vit entrer dans sa chambre le docteur Vincent, dont les traits bouleversés trahissaient une vive anxiété.

— Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir, dit le docteur d'une voix émue; votre présence nous est nécessaire, votre tâche n'est pas achevée. Savez-vous ce qui se passe? A peine nous aviez-vous quitté, que Lucile a été prise d'une fièvre ardente. J'ai veillé toute la nuit à son chevet. Dans son délire, elle n'a prononcé que deux noms; quand elle n'appelait pas sa mère, c'est vous qu'elle appelait. Je l'ai laissée dans un état d'exaltation qui m'alarme, je ne vous le cache pas. Si vous vous éloignez, je ne réponds de rien. Songez, mon jeune ami, que vous faites maintenant partie de son existence. Quand sa raison s'est éveillée, c'est sur vous que s'est arrêté son premier regard; c'est vous qui avez reçu la confidence de ses premiers sentiments, de ses premières idées. C'est une âme toute neuve,

qui n'obéit encore qu'à ses instincts. Plus tard, sans doute, elle pourra se passer de vous; à cette heure, elle a besoin de vous voir et de vous entendre pour penser, comme elle a besoin d'air pour respirer. Je connais l'honnêteté de votre cœur, je prévois tout ce que vous pouvez dire pour justifier votre éloignement; mais j'en ai conféré avec mon frère; il a levé tous mes scrupules, sa parole doit suffire pour rassurer votre conscience et vous décider à rester. N'oubliez pas, mon ami, que je suis responsable de la vie de Lucile; tant que madame de Montsabrey ne sera pas revenue, nous devons la remplacer. Je sais que vos travaux vous rappellent à Paris; mais vous êtes jeune, un long avenir s'ouvre devant vous, et vous ne trouverez pas deux fois l'occasion d'accomplir un devoir aussi sacré que celui-là. Faites pour Lucile ce que vous feriez pour votre sœur. Madame de Montsabrey ne peut tarder à revenir. Vous avez été témoin de son désespoir, vous assisterez à sa joie, vous partirez heureux de son bonheur.

Et comme Frédéric hésitait :

— Vous ne pouvez plus demeurer ici, dans ce

village, reprit le vieillard, qui avait toutes les délicatesses du cœur. La saison promet d'être rude. Vous ne savez pas ce qu'est l'hiver dans nos campagnes; dans quelques jours, les sentiers, ensevelis sous la neige, seront impraticables. Venez vous établir chez moi; mon ermitage est assez grand pour vous recevoir. Votre présence me rendra quelques lueurs de jeunesse; vous serez comme un gai rayon au déclin de ma vie. Venez donc, mon ami, les heures que nous ne passerons pas auprès de notre chère enfant, nous les passerons à parler des hommes et des choses que nous aimons.

La conscience la plus droite a tant de replis tortueux, nous sommes si habiles dans l'art d'ériger nos penchants en devoirs, que Frédéric, enchanté d'avoir un prétexte qui lui permît de rester, crut sincèrement qu'il se sacrifiait en consentant à ne point partir. Il accepta l'hospitalité qui lui était cordialement offerte, saisit son sac qu'il venait de fermer, et au lieu de prendre la route de Paris, s'achemina vers la maison du docteur Vincent, non sans avoir embrassé l'hôtesse de l'*Aigle d'or* et ses filles, qui pleuraient comme trois fontaines.

Le docteur n'avait pas trompé Frédéric, Lucile était aux prises avec une fièvre ardente. A peine eut-elle aperçu le jeune peintre, que son visage se calma comme par enchantement. L'éclat de ses yeux s'adoucit; elle lui tendit la main, et, d'une voix qui exprimait à la fois la reconnaissance et le reproche :

— Pourquoi donc, dit-elle, vouliez-vous partir?

Frédéric s'assit à son chevet et n'eut pas de peine à se justifier.

IX

La vie du château, un instant troublée par cette rechute imprévue, avait repris son cours accoutumé. L'étude, l'amitié, les causeries sans fin se partageaient les jours de Lucile. Elle ne se lassait pas d'interroger Frédéric sur sa mère, sur sa sœur, sur ses débuts; elle voulait savoir ce qui l'avait amené à Saint-Maurice, et comment il avait vécu jusque-là. Frédéric racontait gaiement ses premières épreuves et ses premiers travaux. Il parlait de son art avec feu; il disait avec simplicité sa pauvreté fière et laborieuse. Puis venait le récit de son voyage; Lucile le suivait, en souriant, tantôt sur les routes poudreuses, tantôt le long des sentiers verdoyants. Il esquissait d'une façon charmante tous les originaux qui avaient posé devant lui, et dont

les visages hétéroclites, copiés avec une impitoyable fidélité, avaient composé la dot de sa sœur. Son arrivée chez sa vieille mère, le mariage des deux fiancés, ses poétiques excursions dans la Creuse, son entrée à Saint-Maurice et son séjour à l'*Aigle d'or*, il n'omettait rien, il racontait tout avec grâce. Il n'oublia pas la bannière du saint patron rongée par les rats indiscrets. Lucile, malgré son respect pour le bon curé, ne put retenir un joyeux éclat de rire au récit de cet épisode. Elle s'intéressait surtout à cette jeune sœur qu'elle ne connaissait pas, et se faisait redire sans cesse le bonheur du jeune ménage.

— Je veux connaître votre sœur, vous me l'amènerez; ou, quand ma mère sera de retour, nous irons ensemble la voir. Je l'aimerai, oh! je l'aimerai bien : croyez-vous qu'elle m'aimera? disait-elle.

Souvent aussi la conversation prenait un caractère plus sérieux. Pour satisfaire la curiosité de Lucile, moins encore que pour féconder cette âme virginale, les deux vieillards l'entretenaient gravement de leur existence modeste, vouée tout entière aux malheureux. En les écoutant, Lucile compre-

nait la sainteté du dévouement et la grandeur de la bienfaisance. Puis, à son tour, elle racontait tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait senti avant d'entrer dans la vie commune.

— C'était un état bien étrange, et dont j'essayerais vainement de vous rendre compte. Je comprenais tout, je sentais tout le prix des soins affectueux qui m'étaient prodigués. J'étais pleine de reconnaissance pour l'amour qui veillait à mes côtés : j'aurais voulu répondre aux caresses de ma mère; mais je ne trouvais pas de paroles pour exprimer les sentiments et les idées qui s'agitaient, qui bourdonnaient en moi comme l'essaim d'une ruche en travail. Que vous avez été bon, docteur, pour cette enfant! Vous aussi, mon ami, ajoutait-elle s'adressant au pasteur. Je vous aimais et ne pouvais pas vous le dire. Continuellement j'entendais dans mon sein un bruit de source qui cherche à jaillir et ne peut percer le rocher. Si j'essayais de rompre le silence, mes efforts redoublaient le tumulte de mes pensées; la vie me suffoquait, et ma lutte se terminait par la défaillance. Ce que j'ai souffert, je ne saurais l'exprimer. Quand ma mère embrassait mes genoux, en s'écriant : — En-

tends-moi ! réponds-moi !... — il me semblait que mon cœur allait éclater, et je tombais inanimée, écrasée par mon impuissance. Je n'étais bien que seule, j'aimais la nature, qui me donnait tout sans me demander rien. Je n'ai d'ailleurs qu'un souvenir confus de ces années douloureuses. L'image du passé n'est pour moi qu'un rêve dont j'ai peine à rassembler les fantômes épars. Ma vie a commencé le jour où je vous ai aperçu à mon réveil.

Et Lucile attachait sur Frédéric un regard reconnaissant.

Le docteur écoutait ce récit ingénu, comme il eût écouté la leçon d'un maître. Au sentiment de la curiosité satisfaite se mêlait chez lui un légitime sentiment d'orgueil : il s'applaudissait d'avoir deviné ce que Lucile venait de raconter.

Ainsi les jours s'écoulaient doucement. Mademoiselle de Montsabrey, qui sentait son ignorance et qui voulait ménager à sa mère une joyeuse surprise, s'emparait avidement de toutes les idées nouvelles offertes à son esprit. L'hiver n'était pas achevé, qu'elle avait déjà réparé le temps perdu.

Pareille à ces arbustes du Midi, qu'une chaude journée de printemps suffit pour charger de bourgeons et de fleurs, elle en savait autant que la plupart des jeunes filles de son âge. Elle avait même sur elles un précieux avantage : elle aimait ce qu'elle savait et en nourrissait sa pensée; son éducation n'avait pas été un pur exercice de mémoire.

Cependant, on touchait à la fin de l'hiver, madame de Montsabrey n'était pas revenue et n'avait pas donné de ses nouvelles. Le docteur avait écrit de nouveau, cette fois au ministre de France, à Milan, à Venise, à Rome, à Florence : madame de Montsabrey n'avait traversé aucune des capitales de l'Italie. Il avait envoyé un exprès à Paris : l'hôtel du vicomte était fermé depuis plusieurs mois. Dans sa terre du Berri, personne ne savait où était le vicomte; l'intendant lui-même l'ignorait. Que devenait madame de Montsabrey? Dans quelles contrées voyageait sa douleur? Pendant que l'infortunée promenait au loin son désespoir, le bonheur l'attendait au seuil de sa porte... Il y avait là quelque chose de poignant qui eût navré le cœur le plus indifférent.

— Pourquoi ma mère n'est-elle pas ici? demandait constamment Lucile à ses amis; pourquoi tarde-t-elle à revenir? Elle me pleure, et rien ne lui dit que sa fille respire et l'appelle!

Tantôt elle voulait partir, la chercher dans le monde entier. Il lui semblait qu'un instinct infaillible guiderait ses pas; elle refusait de croire que le monde, si grand qu'il fût, pût la cacher longtemps à son amour. Tantôt, seule dans sa chambre, assise devant sa fenêtre ouverte, elle l'appelait à haute voix.

— Ma mère! ma mère! disait-elle; à mon tour, je te crie : Entends-moi, réponds-moi!

Tous les bruits du dehors la faisaient tressaillir: le galop d'un cheval, le roulement d'une voiture, faisaient affluer son sang à son cœur. On se souvient du compagnon fidèle qui veillait sur Lucile enfant, et la ramenait au château quand elle s'oubliait dans les bois. Comme par le passé, il la suivait partout, il était toujours auprès d'elle. La jeune fille lui disait parfois :

— Turc, où est ma mère? cherche-la, mon bon chien!

Turc, aussitôt, agitant sa queue, furetait dans tous les coins du logis, s'échappait de la cour en poussant des abois plaintifs, battait les campagnes environnantes et revenait, l'oreille basse, se coucher aux pieds de sa jeune maîtresse, qui le caressait tristement. Il y avait des jours où le découragement s'emparait de Lucile; mais les trois amis veillaient sur elle et la relevaient par de douces paroles. Le docteur lui promettait le prochain retour de madame de Montsabrey; le curé lui enseignait la soumission aux volontés de Dieu; Frédéric redoublait d'empressement et de tendresse fraternelle. Touchée de tant de soins et d'affection, l'aimable enfant craignait d'être ingrate, et se reprenait à l'espoir, au bonheur.

Les premiers beaux jours complétèrent sa régénération. Elle assista au réveil de la nature, comme Eve contemplant pour la première fois les enchantements de l'Eden; ses facultés achevèrent de s'épanouir, comme la corolle d'une fleur sous les tièdes baisers du soleil. La jeunesse et l'intelligence rayonnaient sur son front et dans son regard autrefois immobile; la vie circulait sous l'albâtre rosé de

son visage, et jusque dans les boucles de ses blonds cheveux, où la brise aimait à se jouer. Jamais beauté plus suave n'avait souri à la clarté du ciel. Tout verdissait, chantait, fleurissait autour d'elle; elle était elle-même une des grâces de la création.

Avec le printemps étaient revenues les longues promenades. Ils allaient ensemble le long des haies, admirant et commentant le poëme éternel qu'ils avaient sous les yeux. Frédéric ne songeait plus à partir; il oubliait tout ce qui n'était pas Lucile. Respirer l'air qu'elle respirait, s'enivrer à toute heure du charme de sa voix et du charme de sa présence, il ne rêvait, ne demandait rien au delà. Sa conscience était en repos : il avait voulu s'éloigner, et le docteur l'avait retenu en lui parlant de devoirs à remplir. Que lui réservait l'avenir? Quel serait le dénoûment de son séjour prolongé au château de Montsabrey? Il ne s'en inquiétait pas et laissait couler les jours. De leur côté, les deux frères étaient sans défiance. Candide comme un enfant, complétement rassuré d'ailleurs par l'attitude de Frédéric et par la pureté de Lucile, le curé avait pris le parti de ne plus s'alarmer de leur intimité; le docteur

lui-même, secrètement charmé d'avoir pour hôte ce jeune homme qui égayait sa solitude, le docteur, malgré sa clairvoyance et sa pénétration, vivait dans une paix profonde. Cette sécurité fut troublée.

X

Depuis longtemps Lucile désirait descendre à Saint-Maurice. Un dimanche, par une belle matinée, elle prit le bras du docteur Vincent et s'achemina vers le village ; Frédéric marchait auprès d'elle. Comme ils arrivaient sur la place, la foule silencieuse achevait de s'écouler dans le temple rustique; le service divin commençait. Les paysans, qui ne connaissaient madame de Montsabrey que par ses bienfaits, avaient à peine entrevu sa fille; mais, on le sait, la pauvre innocente avait été, pendant dix ans, la grande préoccupation du hameau. La nouvelle de sa mort les avaient consternés; sa résurrection était le sujet de tous les entretiens. L'hôtesse de l'*Aigle d'or* n'hésitait pas à dire à tout venant que c'était Frédéric, Frédéric qui l'avait

sauvé, Frédéric qui lui avait rendu la vie et la raison. Comme le jeune peintre était aimé de tout le village, personne n'avait refusé d'y croire, si bien qu'à deux lieues à la ronde Frédéric passait pour avoir ressuscité, en moins d'un an, le grand saint Maurice et mademoiselle de Montsabrey. On venait en pèlerinage visiter la chambre qu'il avait occupée à l'auberge de l'*Aigle d'or*. Pendant la messe, tous les regards restèrent fixés sur lui et sur Lucile. Ils étaient si beaux, si charmants tous les deux, que la pensée ne pouvait s'empêcher de les fiancer aussitôt l'un à l'autre. A la sortie de l'église, sous l'auvent de tuiles moussues, ils furent entourés d'une foule empressée, qui les accompagna jusqu'à la porte de la cure. Lucile passa le reste de la journée au presbytère et se retira le cœur tout imprégné du bon parfum qu'on y respirait. Elle avait repris le bras du docteur Vincent; mais, au bout de quelques pas, le docteur, retenu par un groupe de bonnes femmes qui, depuis le matin, guettaient son passage, avait dû céder à Frédéric le bras de mademoiselle de Montsabrey. Les deux jeunes gens traversèrent la place et gagnèrent le sentier creusé dans la mon-

tagne, sans entendre les propos de la foule qui s'ouvrait devant eux.

— C'est pourtant lui qui l'a sauvée! disait l'un.

— Il en sera bien récompensé, disait l'autre. C'est, ma foi, une belle cure, mais c'est aussi un beau brin de fille.

— Allez, croyez-moi, compère, disait un troisième, il n'y a que la jeunesse pour sauver la jeunesse.

— Et à quand le mariage? demandait le gros Nicolas en se frottant les mains.

— Jarnidieu! reprenait maître Sylvain, voilà un Parisien qui n'aura pas perdu son temps chez nous. C'est un bon métier que le métier de peintre.

— Oui, ajoutait le petit Léonard, ça rapporte plus que de gauler des noix.

Lucile et Frédéric s'étaient hâtés d'échapper à la curiosité des indigènes. Ils cheminaient dans le sentier désert, la jeune fille appuyée au bras du jeune homme. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls : ils s'enivraient sans trouble et sans remords de ce bonheur qu'ils n'avaient pas cherché. Ils ne se disaient rien que le docteur ou le curé n'eût pu entendre, et pourtant ils étaient heureux de se sen-

tir ainsi l'un près de l'autre, marchant sans témoins sous la voûte du ciel. Jamais ils ne s'étaient inquiétés des regards qui veillaient sur eux, et cependant ils jouissaient délicieusement de cette première heure de solitude et de liberté. La soirée était belle. A quelque distance du château, ils allèrent s'asseoir sur le tertre incliné où Frédéric avait aperçu pour la première fois mademoiselle de Montsabrey. Les étoiles commençaient à poindre; les haies se remplissaient de cris d'oiseaux qui se blottissaient dans leurs nids. Ils restèrent longtemps silencieux, recueillis, regardant les teintes orangées du couchant, prêtant l'oreille aux confuses rumeurs qui montaient du vallon, abîmés dans la contemplation des splendeurs de la nuit.

— C'est ici, dit enfin Frédéric, c'est à cette place où nous sommes que je vous ai vue pour la première fois. C'était par un beau jour d'automne. Je n'avais fait que vous entrevoir, et déjà vous étiez l'unique préoccupation de ma vie.

Et le jeune peintre raconta quel intérêt soudain il avait ressenti pour la destinée de Lucile. Sa parole avait l'éloquence facile des sentiments sincères:

Lucile, charmée, ne songeait pas à l'interrompre; la voix de Frédéric arrivait à son cœur, plus fraîche, plus embaumée que le vent qui courbait autour d'elle les hautes herbes et les genêts fleuris.

Quand il eut cessé de parler :

— Ainsi, dit-elle, avant de me connaître, vous pensiez à moi, vous étiez attiré par mon malheur? Oh! mon ami, c'est que vous êtes bon. Tenez, puisque nous sommes seuls, je veux vous confier une chose que je n'ai jamais osé dire devant le docteur et le curé. Au temps où ma vie n'était qu'un rêve pénible et tourmenté, je voyais toutes les nuits un être mystérieux qui s'asseyait à mon chevet et qui vous ressemblait comme un frère. Il me regardait en souriant, et je sentais mon intelligence se dégager sans effort des liens qui l'opprimaient. Il me parlait, et je trouvais sans peine des paroles pour lui répondre. Il avait tous vos traits; sa voix était douce comme la vôtre; quand je vous aperçus à mon réveil, je reconnus l'ami qui visitait mes songes.

Ils étaient retombés dans leur rêverie silencieuse; ils se taisaient, pour mieux écouter le langage divin de leurs âmes. A deux pas du tertre où ils étaient

assis, le docteur, qui venait de les rejoindre et qu'ils ne voyaient pas, les regardait, depuis quelques instants, d'un air pensif et doux.

— Mes enfants, dit-il avec bonté, il se fait tard; Hippocrate est d'avis qu'on ne doit pas s'exposer trop longtemps à la fraîcheur des nuits sereines.

Aussi purs que le ciel qui étincelait au-dessus de leurs têtes, les deux jeunes gens n'avaient senti, à la voix du vieillard, ni rougeur au front ni confusion au cœur. Ils étaient sans honte, mais non pas sans émoi. Le reste du trajet se fit en silence, et le bras de Lucile tremblait sur le bras du docteur. A peine rentré, Frédéric, au lieu d'achever la soirée avec son hôte, comme il en avait l'habitude, lui serra la main et se retira dans sa chambre; le bonheur a besoin de recueillement, et, comme la douleur, est ami de la solitude.

Les étoiles pâlissaient, l'orient commençait à blanchir, et le docteur Vincent se promenait encore dans les allées de son verger. Il avait entendu et recueilli la veille tous les propos qui se tenaient à Saint-Maurice; il avait observé la muette rêverie de Lucile et de Frédéric : un mutuel aveu ne lui en eût

pas appris davantage. Jusqu'à ce jour, le bon docteur n'avait vu, dans l'entraînement de la jeune fille vers le jeune peintre, qu'un instinct irréfléchi dont la raison finirait par triompher. D'une autre part, la tendresse purement fraternelle que Frédéric témoignait à mademoiselle de Montsabrey avait achevé de le rassurer. Le bon docteur comprenait un peu tard qu'il s'était fourvoyé. Que faire? quel parti prendre? La position était périlleuse. Si Frédéric s'éloignait, que deviendrait Lucile? S'il restait, où s'arrêterait cette affection qui n'osait pas encore se nommer? Madame de Montsabrey se résignerait-elle à donner la main de sa fille à un artiste de passage? Le vicomte, qui ne manquait pas de morgue aristocratique, se prêterait-il à une telle mésalliance? De quelque côté qu'il se retournât, le docteur n'entrevoyait qu'embarras et difficultés. Il pensait avec tristesse à l'avenir des deux enfants qu'il aimait, à la vie de Lucile, à peine éclose et déjà éprouvée; il pensait avec effroi à l'absence prolongée de madame de Montsabrey, et se sentait plier sous la lourde responsabilité qui pesait sur sa tête chenue.

Après avoir pris quelques heures de repos, il se

disposait à descendre au village pour se consulter avec son frère : comme il ouvrait la grille du jardin, il se trouva nez à nez avec le facteur rural, orné de sa boîte en sautoir.

— Une lettre pour vous, monsieur Vincent.

Le docteur poussa un cri de délivrance, en reconnaissant l'écriture de l'adresse : c'était une lettre de madame de Montsabrey. Tandis qu'on la cherchait en Italie, la mère de Lucile, qui n'avait pas quitté la France, vivait retirée à Saint-Raphaël, dans le Var. Elle écrivait :

« Saint-Raphaël, 23 juin 1846.

» Mon vieil ami,

» Je suis arrivée ici mourante; j'ai refusé d'aller plus loin. A quoi bon? Ma douleur n'est pas de celles qui cherchent des distractions; puisque je n'en suis pas morte, j'en vivrai jusqu'à mon dernier jour. Pourquoi avez-vous souffert qu'on profitât de mon évanouissement pour m'arracher du lit où ma fille venait d'expirer? C'était pour me sauver, m'a-t-on dit : allez, la douleur ne tue pas. Je me sens enfin la force de retourner dans la demeure où j'ai

vécu si longtemps avec ma bien-aimée Lucile. C'est là que je veux vieillir et m'éteindre moi-même, seule avec son image. Je n'ai jamais compris ces faibles cœurs qui craignent d'habiter les lieux où tout leur rappelle sans cesse les êtres chéris qu'ils ont perdus. Dans quelques jours, je serai près de vous. Je n'attends plus de bonheur ici-bas; ma seule consolation sera de parler d'elle à toute heure. Placez à mon chevet le portrait que vous m'avez promis. J'avais écrit pour vous le demander : par une pitié cruelle, mon frère a retenu ma lettre. C'est donc là, ma Lucile, tout ce qui me reste de toi!

» A bientôt, mon ami, que Dieu veille sur vous!

» AMÉLIE DE MONTSABREY. »

A toute heure, la promesse du prochain retour de madame de Montsabrey eût comblé de joie le docteur Vincent. Au point où en étaient les choses, il la reçut comme un bienfait, comme une bénédiction du ciel : l'expérience lui avait appris que la surveillance de deux jeunes gens n'est pas une petite tâche. Le retour de madame de Montsabrey coupait court à toutes les difficultés : la mutuelle affection

de Lucile et de Frédéric n'aurait pas le temps de grandir, de pousser des racines profondes; ils pourraient se séparer sans que leur vie fût à jamais brisée. Le vieillard, à qui le bonheur venait de rendre le pas de sa jeunesse, courut à la chambre de Frédéric.

— Madame de Montsabrey a écrit, elle revient! s'écria-t-il; allons vite porter cette bonne nouvelle à sa fille.

A ces mots, le jeune peintre devint pâle comme mort; le docteur, sans remarquer l'altération de son visage, l'entraîna vers le château.

— Mon enfant, dit-il en abordant Lucile qui se promenait au jardin, dans quelques jours vous embrasserez votre mère.

Lucile jeta un cri de joie, et, saisissant la lettre que lui tendait le docteur, elle la couvrit de larmes et de baisers.

Frédéric, morne et silencieux, se tenait debout auprès d'elle : il avait fait un doux rêve et venait de se réveiller.

XI

Frédéric avait senti sur-le-champ que son rôle était fini, sa tâche terminée, et qu'un seul parti lui restait désormais. L'hésitation n'était pas permise ; cependant il avait compris en même temps que son devoir l'obligeait d'attendre madame de Montsabrey: la fuite, au moment de son arrivée, aurait eu l'apparence d'un remords. Quant à Lucile, un seul sentiment remplissait son cœur : elle allait revoir, elle allait embrasser sa mère. La pensée que Frédéric devait partir ne lui était même pas venue à l'esprit; si quelqu'un fût venu lui dire qu'elle était sur le point de perdre son ami, elle n'eût répondu que par un sourire d'incrédulité.

Tout était prêt pour le retour. Le docteur savait que la joie peut foudroyer comme la douleur, et

voulait ménager le cœur de madame de Montsabrey; il sentait qu'elle succomberait, s'il lui annonçait trop brusquement la résurrection de sa fille. Il avait tout prévu, tout calculé; Lucile et les serviteurs avaient promis de le seconder.

Un matin, ils étaient tous réunis au salon du château, Lucile, le docteur, le curé et le jeune peintre. Le salon, rempli de fleurs, inondé de soleil, avait un air de fête. Tous quatre paraissaient en proie à une émotion dont on peut aisément se faire une idée: le docteur venait de recevoir quelques lignes du vicomte, annonçant pour le jour même l'arrivée de madame de Montsabrey. Les deux vieillards cherchaient à calmer l'agitation de la jeune fille. Témoin de leur bonheur à tous, Frédéric savourait en silence la seule joie qui ne lui fût pas interdite : dans cette demeure, si longtemps habitée par le désespoir, il n'y avait plus que lui de malheureux. Par un sentiment de discrétion facile à comprendre, il eût voulu ne pas assister à la première entrevue, mais ses amis avaient insisté : puisqu'il avait été à la peine, il devait être à la récompense.

Les heures se traînaient bien lentement au gré de

Lucile, que consumait la fièvre de l'attente. A chaque instant elle interrogeait la pendule, courait au balcon, plongeait dans la campagne un regard avide, et allait se rasseoir d'un air découragé. L'attente est le supplice du bonheur. Il était midi : l'*Angelus* sonnait à l'église de Saint-Maurice. Tout à coup, Turc, qui était couché aux pieds de sa maîtresse, se leva, dressa les oreilles et flaira le vent. Presque aussitôt on entendit le roulement lointain d'une voiture. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Entourée du docteur, de Frédéric et du curé, Lucile se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était pâle, tremblante, éperdue, et pressait son cœur à deux mains. Enfin, un cri partit de sa poitrine : une chaise de poste venait d'enfiler l'avenue et s'avançait au galop des chevaux.

— Ma mère ! c'est ma mère !

Et la jeune fille fit un mouvement pour s'élancer à la rencontre de madame de Montsabrey. Le docteur la retint avec autorité.

— Est-ce là, mon enfant, ce que vous m'avez promis ? Soyez maîtresse de vous-même. Votre mère a résisté à la douleur de vous perdre ; voulez-

vous qu'elle succombe à la joie de vous retrouver?

— Oui, mon ami, je serai forte; oui, je serai maîtresse de moi-même! s'écria Lucile, se jetant dans les bras de son vieil ami; mais, au nom du ciel, ayez pitié de moi! ne prolongez pas trop longtemps cette épreuve!

Quelques instants après, la porte du château s'ouvrait à deux battants, et le pavé de la cour s'ébranlait sous les roues de la chaise de poste. Les deux frères étaient descendus au perron; Frédéric, qui les avait suivis, se tenait à l'écart. Ce fut le docteur qui ouvrit la portière et abaissa le marchepied; puis, avec la galanterie d'un vieux gentilhomme, il offrit sa main à madame de Montsabrey. La mère de Lucile était si changée, que les serviteurs, groupés autour de la voiture, hésitèrent à la reconnaître; des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Elle promena autour d'elle un regard douloureux, s'appuya en silence sur le bras du docteur, et monta lentement les degrés du perron, pendant que le pasteur, qui avait pris le vicomte à part, le mettait dans la confidence. En présence de ses gens, elle avait contenu son émo-

tion; à peine entrée dans le salon, elle s'affaissa sur un divan, et son sein éclata en sanglots. Les deux vieillards et le vicomte, assis auprès d'elle, contemplaient, avec un sentiment qui ressemblait presque au remords, l'explosion de ce désespoir qu'ils pouvaient, d'un seul mot, changer en transports d'allégresse.

— Mon ami, dit-elle au docteur, dès qu'elle fu un peu calmée, montrez-moi le portrait de ma fille.

— Madame, répliqua gravement le docteur, consultez bien votre courage. Vous étiez la plus infortunée des mères, votre fille venait d'expirer, lorsqu'on a dessiné ses traits : vous sentez-vous la force d'en soutenir la vue?

— Oui, mon ami, oui... Mais pourquoi ces fleurs? Pourquoi cet air de fête répandu autour de mon deuil? Ah ! je comprends... Ma fille aimait les fleurs, et vous avez voulu que tout me parlât d'elle. Vous avez bien fait, mon ami; il me semble que je respire son âme mêlée à tous ces parfums... Donnez-moi son portrait, ajouta-t-elle avec une nouvelle insistance.

— Je crains...

— Ne craignez rien; j'ai vu mourir ma fille, je puis tout supporter.

— En êtes-vous bien sûre, madame?

— Oui, mon ami, oui, je réponds de moi... Hélas! vous le savez, jamais la vie n'éclaira le visage de ma pauvre Lucile; la mort n'a pu le changer.

— Eh bien, madame, dit le docteur, puisque vous êtes sûre de vous-même, puisque vous êtes prête à tout, puisque vous croyez pouvoir tout supporter... tournez la tête et levez les yeux : votre fille est au-dessus de vous.

Madame de Montsabrey tressaillit, se retourna vivement, et resta immobile, frappée de stupeur, devant un portrait de Lucile, que Frédéric avait achevé quelques semaines auparavant. C'était une belle peinture, vraiment digne du pinceau d'un maître. On sentait que l'artiste avait plus d'une fois regardé dans son cœur pour reproduire l'image du modèle. Le front resplendissait de vie et de jeunesse; la pensée étincelait dans le regard; les lèvres, pleines de bonté, s'épanouissaient en un demi-sourire. La poitrine respirait largement; les cheveux foisonnaient aux tempes et ruisselaient le long des joues

en boucles blondes et vivaces. Il y avait, dans l'expression de ce doux visage, quelque chose de l'étonnement de Psyché au moment où son âme vient de s'éveiller à l'amour.

— O mon Dieu! est-ce un rêve? s'écria madame de Montsabrey; elle vit, elle respire, elle pense, elle va parler! Oh! mes amis, c'est ma Lucile, c'est mon enfant deux fois ressuscitée!

— Madame, dit le curé, Dieu fait encore des miracles, il en fait tous les jours; ceux qui ne les voient pas sont des aveugles, ceux qui les nient sont des ingrats.

— Dieu qui m'a pris ma fille ne me la rendra pas, murmura-t-elle en secouant tristement la tête.

— Dieu peut vous la rendre, madame.

— Que dites-vous?... Ah! laissez, laissez-moi... dit madame de Montsabrey, se soutenant à peine.

— Oui, madame, Dieu peut vous la rendre, Dieu peut tout! ajouta le pasteur en élevant la voix. Appelez votre fille, appelez-la avec la foi d'une chrétienne... Peut-être verrez-vous ce portrait s'animer, prendre un corps et se détacher de son cadre pour venir tomber dans vos bras.

Madame de Montsabrey regardait tour à tour, avec l'égarement de la folie, le curé, le docteur et le vicomte, qui lui souriaient tous trois. Elle doutait, elle hésitait encore.

— Lucile! ma Lucile! s'écria-t-elle enfin d'une voix éclatante.

A ces mots, la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Lucile se jeta dans les bras de sa mère.

XII

Frédéric avait assisté à la fin de cette scène. Il s'était glissé discrètement dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, il se disait avec amertume qu'il n'y avait plus de place pour lui dans cette famille rendue au bonheur. Personne ne songeait à lui, si ce n'est Turc, qui lui léchait les mains. Il allait s'éloigner, lorsque madame de Montsabrey lui adressa quelques paroles affectueuses : elle venait d'apprendre que c'était à ce jeune étranger qu'elle devait le portrait de sa fille. Dans l'ivresse de sa joie, elle ne pensait qu'à le remercier, et ne se demandait pas comment il se trouvait au château.

Après avoir répondu en balbutiant, Frédéric se retira et passa le reste de la journée à errer seul dans la campagne, à visiter une dernière fois les

lieux qu'il avait tant aimés et que remplissait l'image de Lucile. Il dîna dans une métairie, et ne rentra qu'à la tombée de la nuit. La maison du docteur était vide; le docteur n'avait pas quitté le manoir. Frédéric s'occupa sur-le-champ des préparatifs de son départ. Comme il mettait en ordre ses crayons et ses pinceaux, il entendit frapper à sa porte, et ne fut pas médiocrement surpris en reconnaissant sur le seuil le vicomte de Montsabrey.

Le visage impassible, l'air froid et compassé, d'une élégance qui ne variait jamais, d'une politesse tellement exquise qu'elle touchait à l'impertinence, d'un esprit si correct, d'un savoir-vivre si raffiné, d'un comme il faut si désespérant, qu'après l'avoir subi pendant une heure on éprouvait un farouche besoin d'aller finir ses jours chez les Hurons; galant homme d'ailleurs, je n'en veux d'autre preuve que son dévouement pour sa belle-sœur et son affection pour sa nièce : tel était le vicomte de Montsabrey, qui passait généralement pour un *gentleman* accompli. Entre autres prétentions, il avait celle d'aimer les arts et de s'y connaître. Quant aux artistes, il les considérait comme une espèce d'animaux barbus,

qui tenaient du castor par l'intelligence, de l'Iroquois par les manières, et que Dieu avait mis sur terre uniquement pour peindre des tableaux ou tailler des statues. La vue seule du chapeau de Frédéric l'avait plongé dans une profonde stupeur. En apprenant que depuis plusieurs mois ce jeune homme était, en quelque sorte, devenu l'hôte du château, il n'avait pu dissimuler son étonnement, et n'avait imaginé qu'une explication plausible au séjour prolongé de Frédéric à Saint-Maurice : toute peine mérite salaire, et ce garçon ne voulait pas quitter le pays avant d'avoir touché ses honoraires.

— Monsieur, dit le vicomte après l'avoir salué et s'asseyant auprès de lui, le docteur Vincent nous a mis au courant de tout ce que vous avez fait pour ma nièce. Je regrette sincèrement de n'en avoir pas été instruit plus tôt. Votre temps est précieux; il se trouve que, sans le savoir, nous en avons singulièrement abusé. Je me plais à le reconnaître, le portrait de Lucile est une véritable merveille. Ne prenez pas ce compliment pour une parole en l'air : j'ai visité l'Espagne, l'Italie, la Belgique, et, je l'avoue, j'ai vu peu de peintures qui m'aient fait

autant de plaisir. Fixez vous-même le prix de votre travail; quel qu'il soit, je ne croirai jamais avoir payé trop cher un ouvrage si remarquable.

En achevant ces mots, le vicomte ouvrit son portefeuille. Frédéric l'avait écouté sans le comprendre. En voyant le portefeuille s'ouvrir, il sentit tout son sang lui monter au visage; il devina qu'il avait affaire à un de ces hommes du monde qui croient que tous les services peuvent se payer avec de l'argent.

— Est-ce madame de Montsabrey qui vous envoie, monsieur? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ma sœur est tout entière à sa fille et n'a pu songer encore à s'acquitter envers vous. Permettez donc, mon cher monsieur...

— Vous ne me devez rien, monsieur le vicomte, répondit froidement Frédéric. Mon travail, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, est payé bien au delà de sa valeur par le spectacle touchant auquel j'ai assisté ce matin. Je ne veux pas d'autre récompense que la joie et le bonheur de madame de Montsabrey.

— Cependant, monsieur...

— N'insistez pas, monsieur le vicomte, dit Frédéric d'un ton sec qui ne souffrait pas de réplique.

Le vicomte sentit qu'il venait de faire un pas de clerc. Il se leva un peu confus, et se retira en redoublant de politesse.

Où diable la fierté va-t-elle se nicher? disait-il en poussant la grille du jardin. Depuis qu'un empereur a ramassé le pinceau du Titien, il n'est pas de rapin qui ne se prenne pour un grand seigneur.

Une heure après, le docteur Vincent rentrait chez lui. Il acheva la soirée avec son jeune ami; c'était la dernière qu'ils devaient passer ensemble. Frédéric avait résolu d'emporter avec lui le secret de son cœur; mais il vint un instant où, ne pouvant plus se maîtriser, il cacha sa tête entre ses mains et laissa couler ses larmes. Le vieillard connaissait la source de ces pleurs; il n'avait pas besoin des confidences de ce malheureux jeune homme pour savoir ce qui souffrait en lui. Il le prit entre ses bras et le tint longtemps embrassé.

— Allons, mon enfant, du courage! lui disait-il; que la conscience du bien que vous avez fait vous

relève et vous réconforte. Votre cœur n'est pas seul atteint; à l'heure de votre départ, vous ne serez pas seul à pleurer. Du courage, mon cher Frédéric! Soyez fort pour elle et pour vous. Il y a trois grands docteurs qui, pour ne point signer d'ordonnances, guérissent pourtant plus de malades que toute la Faculté. Ils vous guériront, mon ami : c'est le travail, c'est l'art, c'est le temps. Un jour viendra où la douleur qui vous accable en ce moment ne sera plus pour vous qu'une image souriante, le plus frais, le plus pur de tous les souvenirs que vous aura laissés la jeunesse.

Le lendemain, dans l'après-midi, Frédéric, accompagné du docteur, se présentait au château, en habit de voyage. Madame de Montsabrey, Lucile, le vicomte et le curé étaient réunis au salon.

— Madame, dit-il après avoir salué respectueusement madame de Montsabrey sans oser jeter les yeux sur Lucile, je viens prendre congé de vous. Je vous suis désormais inutile; le peu de bien que je pouvais faire, je l'ai fait. Le spectacle de votre bonheur ne sortira jamais de ma mémoire. Ma plus douce joie, mon plus cher orgueil, sera toujours de

penser qu'il m'a été donné de tenir, moi qui suis si peu de chose, une place dans votre vie.

Malgré sa ferme résolution de cacher ce qui se passait en lui, il ne put soutenir son rôle jusqu'au bout. Sa langue s'embarrassait; ses paroles devenaient confuses. Comme il détournait la tête pour cacher son émotion, il aperçut deux larmes sur les joues de Lucile, et se sentit lui-même près de pleurer.

— Ainsi, monsieur, vous partez quand j'arrive! dit madame de Montsabrey le priant de s'asseoir; je m'en afflige, et ne saurais m'en étonner. Il y a si longtemps que vous n'avez vu votre mère, votre sœur!... Et puis les travaux de votre profession vous rappellent à Paris; c'est à Paris seulement que la renommée s'acquiert. J'aimerais à vous garder près de moi, car j'ai à peine eu le temps de vous remercier; mais ce serait trop d'exigence, vous m'en voudriez peut-être, et moi-même, monsieur, je ne me le pardonnerais pas.

Chacune de ces paroles entrait comme une pointe d'acier dans le cœur de Frédéric. Dans sa douleur muette, il accusait madame de Montsabrey d'ingra-

titude et de sécheresse. A vrai dire, ce n'était point là les adieux qu'il avait rêvés. Il avait compté sur l'expression naïve d'un sentiment sincère, il ne rencontrait que cette banale urbanité que donne l'habitude du monde.

Il se leva pour se retirer; madame de Montsabrey le retint et l'obligea à se rasseoir. Peu à peu la conversation prit un tour plus affectueux et presque familier. La châtelaine questionnait l'artiste sur sa famille, sur ses débuts, sur ses projets; chaque réponse de Frédéric lui prouvait que le bon docteur et le bon curé n'avaient rien exagéré, en louant, en exaltant sans mesure les qualités de ce jeune homme. Lucile se taisait, mais son visage trahissait toute son anxiété. Madame de Montsabrey l'observait à la dérobée, et parfois attachait sur elle un regard qui semblait descendre jusqu'au fond de son âme.

— Je veux pourtant, monsieur, m'acquitter envers vous, dit-elle brisant brusquement le fil de l'entretien. Je sais que vous avez refusé les offres de mon frère; j'aime à croire que vous me traiterez avec moins de rigueur. Vous ne partirez pas, vous ne

pouvez pas partir sans emporter un gage de ma reconnaissance.

Frédéric, blessé, presque humilié, comme la veille en écoutant le vicomte, se leva, la mort dans le cœur, et jeta à madame de Montsabrey un regard de douloureux reproche. Tous les personnages qui assistaient à cette scène s'étaient levés en même temps. Lucile, près de défaillir et blanche comme un linceul, s'appuyait sur le bras du docteur, qui partageait en secret le martyre de ces deux enfants.

— Madame, dit la jeune peintre, souffrez que je me retire. La journée est avancée, je voyage à pied, et ma première étape est longue.

— Monsieur nous permettra du moins, dit le vicomte avec courtoisie, de le faire conduire en voiture jusqu'à la ville voisine.

— Monsieur le vicomte est mille fois trop bon, répliqua Frédéric qui n'avait pu s'empêcher de sourire.

Madame de Montsabrey s'était approchée de lui et le regardait depuis quelques instants avec une expression de tendresse ineffable.

— Jeune ami, dit-elle à Frédéric d'une voix si

douce qu'il sentit son cœur près de se fondre, il y a une récompense que vous ne refuserez pas, la seule que je puisse vous offrir, la seule qui soit digne de vous... Ma Lucile, donne-moi ta main.

Soutenue par le docteur et le curé, demi-morte, demi-souriante, Lucile s'avança vers sa mère.

Madame de Montsabrey prit la main de sa fille, la mit dans celle du jeune homme, et, les réunissant dans une même étreinte, elle leur dit :

— Vous êtes mes deux enfants.

Le docteur et le curé pleuraient.

Le vicomte, impassible, refusait d'en croire ses yeux et ses oreilles.

Madame de Montsabrey se tourna vers lui.

— Vous n'y aviez pas songé? dit-elle.

— Vraiment non, dit le vicomte.

— Eh bien, mon frère, ajouta-t-elle gaiement, nous aurons un artiste dans la famille.

Le vicomte se pinça les lèvres et répondit avec dignité :

— Un de mes ancêtres a connu Léonard de Vinci et le Primatice à la cour de Fontainebleau : nous avons de tout temps encouragé les arts.

— Saint Maurice n'a pas été ingrat, dit le bon curé en pressant les mains de Frédéric.

Car le pieux vieillard n'hésitait pas à proclamer l'intervention du saint patron dans l'heureux dénoûment de cette histoire.

Quelques jours après, la famille de Frédéric arrivait au château de Montsabrey.

Frédéric sauta au cou de sa sœur, et, la conduisant vers Lucile :

— J'étais parti, lui dit-il, pour t'amasser une dot : j'ai rencontré sur ma route l'amour et le bonheur !

OLIVIER

A

MADAME C. DE COURBONNE

OLIVIER

— Ainsi, dit Mario m'interrompant, vous ne croyez pas à la Providence? Selon vous, c'est la fatalité qui gouverne et régit le monde?

— Entendons-nous, lui dis-je; je crois à la Providence générale, à celle dont émane de toute éternité la loi qui règle toutes choses. Il faut être aveugle ou insensé pour la nier, celle-là : la nature entière la révèle et la proclame; mais, je l'avoue, je ne crois pas qu'une Providence particulière se dérange à chaque instant pour nous. Dieu, qui veille à la conservation des espèces, se soucie fort peu des individus, et c'est, à mon sens, une sotte manie que de le faire intervenir à tout propos dans nos affaires.

— Prenez garde! reprit Mario; que penseriez-vous d'un roi qui, après avoir promulgué les lois de son royaume, vivrait, les bras croisés, au fond de son palais? S'il étendait sa sollicitude jusqu'au moindre de ses sujets, vous en paraîtrait-il moins grand? Dans une nuit noire, sur un marbre noir, une fourmi noire, Dieu la voit et l'entend... Cela me semble plus conforme à la grandeur de l'Être suprême que les systèmes qui le représentent immobile et indifférent dans sa gloire.

— A ce compte, lui demandai-je en souriant, vous croyez au rôle actif de la Providence dans la destinée de chacun de nous?

— Pourquoi pas? répliqua Mario. Si vous reléguez la Divinité sur des hauteurs inaccessibles, si je ne puis la bénir dans ma joie ni l'implorer dans ma détresse, si, dans un cas désespéré, je ne dois rien attendre d'elle, pas même le brin d'herbe que la colombe jette à la fourmi qui se noie, que m'importe, à moi, votre Dieu? Roseau pensant, j'ai besoin d'un appui; il me faut un Dieu secourable. Je crois, comme vous, aux lois immuables de la création; je ne pense pas que la Providence daigne

changer pour nous l'économie du monde, se manifester à toute heure, ni qu'on doive sottement invoquer son intervention, comme font les portières à propos de leur chat ou de leur serin; mais je dis qu'il y a des circonstances où l'on ne saurait, sans ingratitude, s'empêcher de la reconnaître et de la proclamer. Tout homme a dans sa vie une page au bas de laquelle le nom de Dieu se trouve écrit en signes éclatants. Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant au milieu de l'allée où nous marchions tous deux, au lieu de discuter, comme nous le faisons depuis deux heures, sur des questions où tout n'est que ténèbres et incertitude quand on n'y pénètre pas avec le flambeau de la foi, voulez-vous que je vous raconte une histoire?

Nous nous assîmes au bord de l'allée, sur la mousse qui tapissait le pied d'un chêne, et Mario parla en ces termes, après s'être un instant recueilli :

I

Le comte Gaston de Valgrand est mon ami ; aussi vieille que nous, notre amitié n'a pas vieilli d'un jour. Nous sommes nés presque en même temps; nous avons grandi côte à côte. Nos habitations sont voisines l'une de l'autre; vous voyez d'ici les tourelles de son château et les ombrages de son parc. Si, comme je l'espère, vous passez quelques jours avec moi, vous le connaîtrez à coup sûr. Si vous l'eussiez connu voilà dix ans, vous sauriez que le bonheur peut se rencontrer ici-bas. Jeune et beau, il avait épousé mademoiselle de C..., qui était elle-même dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Leur union donnait un démenti formel au moraliste qui prétend qu'il n'y a pas de mariages délicieux. Ils vivaient dans leur terre, faisaient du

bien à leurs paysans, et ne paraissaient point se douter qu'il y eût sous le ciel d'autres joies que celles qu'ils goûtaient à l'ombre de leurs bois. On les eût dits créés l'un pour l'autre... C'est là une phrase parfaitement banale, mais qui rend bien la conformité de leurs goûts, l'harmonie de leurs sentiments. On assure que le charme de l'intimité naît de l'opposition des caractères : je n'en crois rien, à moins pourtant que le charme de l'intimité ne consiste à se quereller du matin au soir. Quoiqu'ils fussent toujours du même avis sur toutes choses, ils étaient l'un pour l'autre un monde toujours charmant. Il y avait, cependant, un point assez grave sur lequel ils ne s'entendaient pas. Gaston était, en philosophie, de l'école des indifférents. Comme vous, il niait la Providence et se raillait volontiers des gens qui ont la faiblesse d'y croire. Il estimait que Dieu avait assez fait pour nous en créant l'ordre admirable qui se voit dans l'univers, et qu'en toute occasion l'homme ne doit compter que sur lui seul. Madame de Valgrand était aussi pieuse que belle. Une philosophie, si contraire à ses croyances et à ses instincts, devait l'affliger plus sérieusement

qu'elle n'en convenait elle-même; mais elle espérait en triompher à la longue; et, d'ailleurs, les discussions métaphysiques ne tenaient pas une assez large place dans la vie du jeune ménage pour que la paix et le bonheur dont il jouissait en fussent troublés bien profondément. Rien ne manquait à leur félicité : dix-huit mois après leur mariage, un petit ange leur était né. Je ne vous dirai pas leur ivresse; il eût fallu les voir, penchés sur le berceau où l'enfant gazouillait déjà.

Un soir d'automne, j'étais assis, près de madame de Valgrand, sur le perron de leur château. A quelques pas de nous, sur la pelouse, Gaston jouait avec son fils. Le petit Olivier avait trois ans passés ; c'était un bel enfant, épanoui comme une fleur, et qui promettait de ressembler trait pour trait à son père. Cette ressemblance, déjà frappante, exaltait à la fois chez la jeune comtesse l'amour de la mère et la tendresse de l'épouse. Souriante et recueillie, elle contemplait en silence le doux tableau qu'elle avait sous les yeux. Tout à coup la sérénité de son front se voila, et je vis une larme qui brillait au bout de ses cils.

— Vous pleurez! m'écriai-je en lui prenant la main; qu'avez-vous?

— Je suis trop heureuse, dit-elle; il y a des instants où mon bonheur m'accable et m'effraye. S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'il n'y a pas de félicité durable en ce monde, et que tout se paye ou s'expie, à quelles épreuves suis-je donc réservée?

J'essayai de la rassurer; j'énumérai complaisamment tout ce qui devait ranimer sa confiance: son enfant bien portant, son mari presque aussi jeune qu'elle, sa fortune solidement assise.

— Que pouvez-vous redouter? ajoutai-je; la foudre n'éclate pas dans un ciel sans nuage.

— Sans doute, je suis folle, répliqua-t-elle d'un air distrait; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi, il y a des instants où j'ai peur.

Elle était ce soir-là, contre son habitude, inquiète, nerveuse, agitée. Elle se leva, courut à son fils, et le baisa coup sur coup, en disant d'une voix fiévreuse:

— Tu n'es pas malade? tu ne souffres pas?

L'enfant était vermeil et frais comme un bouquet cueilli dans la rosée de mai. Le temps menaçait; de

vifs éclairs sillonnaient l'horizon. J'attribuai cet état de surexcitation à l'influence de l'atmosphère, et ne m'en alarmai pas autrement. Comme je rappelais à Gaston que nous avions pour le lendemain une partie de chasse où devaient se trouver plusieurs de nos amis communs, la jeune femme pâlit et le supplia de n'y point aller. Ce n'était pas la première fois qu'elle suppliait ainsi. De tout temps les armes à feu lui avaient inspiré une instinctive horreur; son mari ne partait jamais pour la chasse sans qu'elle sentît son cœur se serrer. Elle y mit cette fois une insistance toute particulière. Nature déliée, organisation délicate, elle frissonnait sous le pressentiment d'un épouvantable malheur. Après avoir commencé par rire de ses appréhensions, Gaston céda de bonne grâce, et, pour la rassurer tout à fait, promit généreusement qu'il ne chasserait plus désormais. Elle lui sauta au cou, le remercia avec effusion et fut joyeuse le reste de la soirée.

II

En effet, le lendemain, Gaston manquait au rendez-vous. La chasse fut heureuse et s'acheva sans accident. Il avait été convenu qu'au retour on dînerait chez moi. Au moment de nous mettre à table, nous vîmes paraître Valgrand qui venait dîner avec nous, en compagnie de son petit garçon qu'il tenait par la main. Il était encore dans l'enivrement de la paternité, et se plaisait à le mener partout avec lui. Olivier fut reçu avec tous les honneurs dus à son âge, à sa gentillesse et à sa beauté vraiment merveilleuse. A la grâce, à l'élégance des races aristocratiques, il joignait la force et la spontanéité des enfants sains et vigoureux qui poussent en pleine nature. Ce fut à qui le choierait et lui ferait fête ; on se disputa ses caresses et ses baisers. La jeune com-

tesse l'avait paré avec cette coquetterie dont le secret n'appartient qu'aux mères. Je vois encore ses cheveux blonds, ses jambes nues, son cou de neige, et ses grands yeux, taillés dans le vif azur d'un ciel de printemps. On l'eût dit détaché d'une vignette anglaise, ou, mieux encore, d'une toile d'Hamon. Il prit place au milieu de nous, et fut la gaieté du festin.

Le repas achevé, nous étions passés sur la terrasse, où nous nous amusions à tirer les martinets qui volaient dans l'air bleu du soir. Olivier, comme un petit brave, battait des mains à chaque coup de feu, et se précipitait aussitôt pour ramasser l'oiseau, qui ne tombait jamais. Honteux de notre maladresse, Gaston, qui jusque-là s'était contenté de nous regarder, vint à moi, et me demanda mon fusil. Je lui rappelai, en riant, la promesse qu'il avait faite la veille à sa femme; il me répondit qu'on lui permettait la chasse aux moineaux.

— Papa va tirer! s'écria le petit, tout fier et tout joyeux; papa va tuer tous les oiseaux!

Il se fit un profond silence. Gaston, l'arme inclinée, un doigt sur la gâchette, observait le vol des hirondelles et guettait le moment propice. Dispersé

çà et là, comme des tirailleurs au repos, nous attendions humblement la leçon qu'il s'apprêtait à nous donner. A quelques pas de lui, l'enfant se tenait debout. immobile, pâle d'émotion. Les martinets, effarouchés, avaient pris le parti de s'éloigner. Enfin il en vint un, qui, après avoir tracé de gracieux méandres, plana un instant au-dessus de nos têtes. Gaston, qui le suivait des yeux, releva brusquement son arme : le coup partit, Olivier tomba.

Ce qui se passa là, dans l'épouvante de la première heure, je ne puis vous le dire. Ce fut une scène dont rien ne pourrait vous rendre l'horreur. L'enfant gisait sur le gazon, la poitrine trouée et sanglante. Il avait reçu toute la charge de plomb dans le cœur; la foudre n'eût été ni plus prompte ni plus terrible. Les cheveux hérissés, les yeux secs et hagards, le front livide et chargé de sueur, Gaston se débattait, comme une bête fauve, au milieu de nos amis qui s'étaient jetés sur lui pour l'empêcher de se tuer. Ce n'était pas du désespoir, mais de la fureur, du délire. J'avais moi-même le vertige; je courais çà et là comme un insensé; je sentais la folie poindre dans mon cerveau. J'avais pris dans

mes bras le corps inanimé du pauvre petit être qui paraissait dormir, la tête penchée sur mon sein; je l'emportai dans ma chambre et le posai doucement sur mon lit, comme si j'avais eu peur de le réveiller. Quand je retournai près de Gaston, il venait de perdre connaissance et de s'affaisser sur lui-même. Nous profitâmes de son évanouissement pour l'arracher de ce lieu de désolation. On le plaça dans la voiture de M. de B..., qui l'emmena chez lui, à quelques lieues de là. J'avais confié à mes amis le soin de veiller sur l'infortuné; une tâche plus rude m'était réservée. Étonnée de ne point voir revenir son fils, la mère pouvait arriver d'un instant à l'autre. J'appelai à mon aide toutes mes forces et toute ma raison; je m'armai de courage et me rendis au château de Valgrand.

J'entrai par la grille du parc. Ce ne fut qu'au bout de l'avenue, en face de cette demeure, recueillie, silencieuse, où tout respirait encore la paix et le bonheur, que je compris bien nettement pourquoi j'étais venu. Je m'arrêtai; mes jambes fléchissaient, je sentais mon cœur qui se mourait dans ma poitrine. La soirée était délicieuse. Un vent doux et

frais agitait la cime des arbres. Madame de Valgrand se promenait, calme et sereine, sur le sable fin de l'allée qui courait devant le perron. En passant près d'une fenêtre, elle jeta un coup d'œil sur la pendule du salon, et, s'adressant à un de ses serviteurs :

— Germain, dit-elle, monsieur le comte s'oublie. Il se fait tard, allez chercher l'enfant; je craindrais qu'il ne prît du mal.

Je souhaitai que la terre s'entr'ouvrît sous mes pieds ou que le ciel s'écroulât sur ma tête. J'eus la pensée de me sauver, de m'enfuir jusqu'au bout du monde. En se retournant, madame de Valgrand m'aperçut et fit vers moi quelques pas en souriant. Elle n'avait point remarqué le bouleversement de mes traits et croyait sans doute qu'Olivier et Gaston me suivaient de près. J'allai droit à elle et lui pris la main. Je me taisais. Elle me regarda, tressaillit et devint blanche comme un linceul.

— Mon mari?... mon enfant?... dit-elle.

— Madame, lui dis-je enfin, hier vous aviez raison : tout bonheur se paye ou s'expie. Vous étiez la plus heureuse des femmes... vous en êtes la plus misérable.

Elle répéta :

— Mon mari?... mon enfant?...

— Votre mari est vivant, lui dis-je.

— Mon enfant est mort!

Je ne répondis pas.

Elle jeta un cri, et, saisissant mon bras :

— Ce n'est pas vrai!... Vous me trompez, vous mentez... Ce n'est pas possible! Il s'est blessé en jouant, voilà tout... mais il n'est pas mort... Vous mentez!...

Je pleurais en silence; je n'y tins plus, j'éclatai en sanglots.

— C'est donc vrai! c'est donc vrai! s'écria-t-elle en se frappant le sein et le visage. Mon enfant est mort! on m'a tué mon enfant!... Allons, ajouta-t-elle résolûment, menez-moi vers lui... Je veux le voir.

C'était là ce que je redoutais. J'essayai de la retenir; mais elle m'entraînait avec une force surnaturelle.

— Je veux voir mon enfant... On ne m'empêchera pas de voir mon enfant! disait-elle d'une voix ardente, éperdue.

— Madame, lui dis-je avec autorité, votre place, à cette heure, est près de votre mari; c'est près de lui que vous devez vous rendre d'abord. Quand j'ai quitté Gaston, il était déjà bien malade. Si vous manquez de courage, il mourra. Il n'y a que vous au monde qui puissiez le sauver. Si vous voulez qu'il vive, hâtez-vous. Vous n'avez pas un instant à perdre.

Ainsi que je l'avais prévu, elle s'empara avec avidité de ce nouvel aliment offert à son désespoir.

— Oui, dit-elle, vous avez raison... Mais, mon Dieu, que s'est-il donc passé?

Et, sans s'inquiéter de savoir comment il se faisait que Gaston ne fût pas auprès de son fils, elle continuait de m'entraîner vers la grille. Au bout de quelques pas, elle chancela; je la portai dans ma voiture que j'avais laissée à la porte du parc. Il était plus de minuit quand nous arrivâmes au château de M. de B... Madame de Valgrand ne savait qu'une partie de la vérité; elle croyait que son fils s'était tué en tombant du haut de la terrasse. Pendant le funèbre trajet, j'avais exalté son courage en lui parlant de son mari.

— Vous êtes pieuse, lui disais-je; vous êtes plus forte que lui. Vous avez Dieu pour vous soutenir; lui, le malheureux, n'a que vous.

J'avais la conviction que ces deux infortunés ne pouvaient être sauvés que l'un par l'autre; j'espérais que leur désespoir s'amortirait dans une pitié réciproque, dans un mutuel attendrissement. Je me trompais. A peine arrivé, je me précipitai vers l'appartement dont les fenêtres brillaient dans l'obscurité de la nuit. Je voulais préparer Gaston à la présence de sa femme. J'ouvris la porte et j'entrai. Madame de Valgrand, que j'avais laissée dans la calèche, m'avait suivi à mon insu; elle entra presque en même temps que moi. Gaston était assis sur un divan, l'œil morne, la bouche béante, dans l'attitude de l'hébétement ou de la folie. Il se dressa brusquement sur ses jambes, regarda sa femme, recula de deux pas, poussa un cri terrible et tomba roide sur le parquet. Quelques heures après, au lever du soleil, la voiture qui nous avait amenés rapportait au château de Valgrand Gaston, étendu sans vie près de moi, et le corps de l'enfant que la mère, à moitié folle, berçait sur ses genoux.

III

Est-ce assez d'horreur, mon ami? Et pourtant je n'ai pas tout dit. Gaston se réveilla, mais non pas sa raison. Lorsqu'il revint à lui, il était fou. Folie furieuse que la présence de sa femme exaspérait au lieu de l'apaiser; folie d'autant plus affreuse, qu'elle n'étouffait pas en lui la conscience de la réalité, et que la mémoire survivait au naufrage de l'intelligence! Il croyait qu'après avoir tué son enfant il avait été condamné à mort, qu'il s'était enfui au moment où on le traînait au supplice, et que sa femme ne le cherchait que pour livrer sa tête au bourreau. Assez calme lorsqu'il était seul avec moi, il jetait des cris effrayants aussitôt qu'il l'apercevait. Vainement elle venait à lui, éplorée et suppliante; vainement elle essayait de le rassurer par de douces

paroles : saisi de terreur, il se cachait derrière les meubles, ou, s'échappant des bras qui s'efforçaient de le retenir, allait, pâle et tremblant, se blottir dans les combles du château, d'où j'avais bien de la peine à l'arracher pour le ramener dans sa chambre. J'avais cru d'abord à un délire passager; mais, loin de céder, la fièvre du cerveau redoublait. Il ne se laissait approcher que par moi; ma figure était la seule qui n'éveillât point sa défiance. Madame de Valgrand avait dû se résigner à ne plus paraître devant lui. La malheureuse avait tout perdu en un jour; elle avait, du même coup, perdu son mari et son fils. Supprimez le Dieu des affligés, ôtez à cette infortunée le Dieu qui relève et console, le Dieu bon qui compte nos larmes : je vous le demande, que lui restait-il?

J'ai vu là ce que peuvent la foi et la résignation chrétiennes. Dans les grandes crises de la vie, la philosophie n'est d'aucun secours; la religion seule nous enseigne à souffrir. Qu'est-ce d'ailleurs que la force et le courage qui ne nous viennent pas du ciel? Une question de tempérament; le chêne résiste, et l'arbuste est brisé. Madame de Valgrand se soumit

et pria sur les ruines de son bonheur. Au plus fort de son désespoir, il ne lui échappa pas une insulte à la Providence; elle garda toujours l'attitude d'une sainte, d'une martyre. Elle savait qu'Olivier ne s'était pas tué en tombant, comme je l'avais raconté. Elle avait tout compris, tout deviné. Elle enferma cet horrible secret dans son cœur, et jamais il n'en fut question entre nous; seulement, au sentiment d'adorable pitié qu'elle éprouvait pour son mari, au redoublement de sa tendresse, à la façon tout angélique dont elle s'humiliait, pour ainsi dire, devant le malheur du pauvre insensé, je voyais bien qu'elle savait tout. Quand Gaston, broyé par la fatigue, succombait enfin au sommeil, elle se glissait dans sa chambre, s'agenouillait à son chevet, et, pendant qu'il dormait, elle lui parlait à voix basse. Elle répandait ainsi, dans le silence de la nuit, les trésors d'amour et de douleur dont son âme était pleine. Il lui semblait qu'en se réveillant, Gaston, rendu à la raison, allait l'attirer dans ses bras, s'attendrir, pleurer avec elle. Vain espoir! La folie le ressaisissait à son réveil, et l'infortunée, forcée de s'éloigner, disparaissait comme une ombre plaintive.

Il s'agissait de prendre un parti. J'avais appelé le docteur Fouré, de Nantes. Vous le connaissez; vous n'ignorez pas que les plus aimables qualités de l'esprit et du cœur s'unissent, chez ce doux vieillard, à la science la plus éprouvée. Il ne s'entend pas seulement à guérir les maladies du corps; il est aussi le médecin des âmes, et j'en sais plus d'une qui lui doit la santé. Madame de Valgrand avait en lui une confiance absolue; à coup sûr il en était digne. Après quelques jours d'examen et de réflexions, il me prit à part et me dit :

— Je ne crois pas que le cerveau de ce malheureux jeune homme se relève jamais du coup qu'il a reçu. Il faudrait un miracle; la science n'en fait pas. La folie qui s'appuie sur la raison est presque toujours incurable. C'est comme l'erreur qui découle d'une vérité; la conclusion a beau être absurde, si les prémisses sont justes, elles la protégent et lui font comme un rempart inexpugnable. Cependant, nous devons tout tenter en vue d'une guérison, même impossible. M. de Valgrand ne peut pas rester ici. La présence de sa femme, la vue des lieux longtemps témoins de son bonheur entretiennent

son exaltation, l'irritent et l'exaspèrent. Qu'il parte, qu'il s'éloigne. Dès qu'il se sentira à l'abri des poursuites qu'il croit avoir à redouter, son délire se calmera. Je réponds qu'une fois hors de France, sa folie, aujourd'hui furieuse, prendra un caractère tout pacifique, à la condition pourtant qu'on ne le contrariera pas. Pour le reste, laissons faire au temps, c'est le remède que nous conseillons, lorsque nous n'en avons pas d'autres.

Tel était l'avis du docteur; c'était aussi le mien. Je le soumis à madame de Valgrand, qui ne chercha pas à le combattre.

— Mais, dit-elle en pleurant, puisque c'est moi qu'il fuit, je ne puis pas partir avec lui... Qui donc l'accompagnera?

— Moi, madame, lui répondis-je.

Le lendemain, par une nuit sans lune et sans étoiles, une chaise de poste attendait à la porte du parc. J'entraînai Gaston; je l'avais sans peine décidé à me suivre. J'étais censé avoir pris toutes les mesures qu'indiquait la prudence pour assurer son évasion. La nuit était sombre; ses serviteurs dormaient; sa femme ne se doutait de rien. Nous sor-

times à pas de loup. Arrivé à la grille, il se jeta dans la voiture. J'allais y monter à mon tour, quand je reconnus dans l'ombre madame de Valgrand. Elle saisit ma main, et, malgré moi, la porta à sa bouche. Un instant après, les chevaux partaient au galop.

IV

Quel voyage, mon ami! Tâchez de vous en faire une idée. Nous avions pris la route d'Italie. Ainsi que l'avait prédit le docteur, dès que nous eûmes passé la frontière, la folie de Gaston était devenue plus douce et plus traitable. Il n'y avait, à vrai dire, qu'un point de son cerveau qui fût attaqué; tout le reste était net et sain. Il parlait sur toutes choses avec son bon sens ordinaire; mais il suffisait de prononcer le nom de sa femme pour détraquer aussitôt sa raison. Nous allions de ville en ville, moi, essayant de le distraire, lui, traînant partout la désolation de son âme; car, si parfois sa démence semblait s'endormir, sa mémoire, plus implacable, ne lui laissait ni trêve ni répit. Ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, le malheureux ne réussissait qu'à changer

de tortures. Cependant, je tenais religieusement la promesse que j'avais faite, en partant, à la comtesse et au docteur. Je leur écrivais, je les mettais au courant de tout. De leur côté, ils me répondaient assidûment. Deux mois après notre départ, je reçus, à Gênes, une lettre de madame de Valgrand. Le croirez-vous? cette lettre se terminait par un cri d'espérance. Ce fut pour moi ce qu'est, pour le naufragé près de sombrer, la voile inespérée qu'il voit blanchir à l'horizon. Le docteur avait ajouté quelques lignes, qui confirmaient l'heureuse nouvelle et m'enjoignaient de la cacher avec soin à Gaston. Quelques mois plus tard, je recevais, à Florence, deux lettres par le même courrier, l'une de la comtesse et l'autre du docteur. La première était un hymne de pieuse reconnaissance; je la lus à genoux et je la mouillai de mes pleurs. La seconde renfermait mes instructions pour l'avenir.

— Rien n'est désespéré, tout peut se réparer, ajoutait le vieillard après m'avoir montré le but vers lequel nous allions marcher; seulement, n'oubliez pas que M. de Valgrand doit tout ignorer, et que le succès de la campagne dépend de votre discrétion.

Des mois, des années s'étaient écoulés sans apporter aucun changement dans l'état de notre pauvre ami. Nous avions parcouru presque toute l'Europe, nous avions visité l'Orient; sa folie l'avait suivi partout. Jusqu'au pied du mont Olympe, jusque sur les bords de la mer Morte, partout il avait vu des agents secrets de sa femme. A peine avions-nous planté notre tente, qu'il fallait la lever aussitôt.

— Mais, lui demandais-je parfois, comment t'expliques-tu que ta femme, une créature si douce, si tendre, si dévouée, veuille ta mort, et te poursuive avec un tel acharnement?

— Comment je me l'explique! s'écriait-il; mais tu es donc fou, Mario! Une mère pardonne-t-elle au meurtrier de son fils? Est-ce que je n'ai pas tué son enfant?

Et c'étaient alors des colères et des emportements sans nom, des révoltes inouïes contre Dieu, d'incroyables blasphèmes contre la Providence, pendant qu'elle agissait pour lui.

Je mentirais, je me ferais meilleur que je ne suis, si je vous disais, mon ami, que je ne me sentis

jamais défaillir sous le poids de la tâche que j'avais acceptée; plus d'une fois je pensai en être écrasé. Le dévouement qui consistait à soigner les lépreux paraît doux et facile lorsqu'on a vécu dans l'intimité d'un fou. Il y avait des instants où je m'interrogeais avec anxiété, où je me demandais si je n'étais pas fou moi-même, ainsi que l'affirmait Gaston. Aujourd'hui même, je ne suis pas bien sûr que la folie ne soit pas à la longue une maladie contagieuse.

Les lettres qui m'arrivaient de la patrie soutenaient mes forces, relevaient mon courage. Celles du bon docteur respiraient la confiance. Quoique toujours voilées par la douleur, celles de la jeune comtesse étaient comme ces ciels d'orage où le soleil brille à travers les nuées : le sourire s'y mêlait aux larmes, et de naïfs enchantements éclataient çà et là sous la tristesse des regrets. Trois ans s'étaient écoulés depuis notre départ; encore un an, et nous touchions à l'épreuve suprême : encore un an, et peut-être Gaston était sauvé !

Moins agitée que celles qui l'avait précédée, cette dernière année ne devait pas être moins rude. Nous avions fini par nous installer dans un petit

village d'Allemagne. Depuis quelque temps, Gaston était tombé dans un état de prostration moins gênant, mais plus alarmant que les fureurs de la démence. Il restait des jours, des semaines entières sans prononcer une parole. Si j'essayais de le tirer de la torpeur où je le voyais enseveli, il me regardait d'un œil éteint et me souriait d'un air hébété. A tout ce que je lui disais, il répondait invariablement : Olivier est mort, c'est moi qui l'ai tué ! Le nom de sa femme le faisait encore tressaillir; mais, la folie n'agissant plus que sur des facultés épuisées, il retombait presque aussitôt dans sa morne immobilité. Indifférent à toutes choses, il ignorait et ne s'inquiétait pas de savoir où je l'avais conduit : tous les lieux lui étaient bons, pourvu qu'il ne fût pas en France. Justement effrayé, j'avais écrit au docteur pour le supplier d'abréger un si long martyre; le docteur impitoyable m'avait répondu : Attendez.

V

Enfin le grand jour était proche, il y avait quatre ans que nous avions quitté la France. Un soir, j'annonçai brusquement à Gaston que nous allions partir.

— Pourquoi partir? dit-il; nous sommes bien ici, restons-y.

— Il n'y a pas à hésiter, répliquai-je. Notre retraite est découverte encore une fois; j'ai vu rôder dans le village des hommes à mine suspecte. Il y va de ton salut.

Chose étrange! ce malheureux tenait à la vie. Dieu laisse à la folie même l'instinct de la conservation. Il se leva et me suivit.

— Où allons-nous? demanda-t-il, quand nous fûmes dans la voiture.

— En Russie, répondis-je sans hésiter.

Il poussa un profond soupir, appuya sa tête contre les coussins, et s'abîma dans l'espèce de léthargie d'où je l'avais un instant arraché.

La chaise de poste qui nous emportait au galop des chevaux, roula, sans s'arrêter, pendant trois nuits et trois jours. J'avais placé des vivres dans le coffre, afin de n'avoir pas à descendre dans les auberges. Nous allions comme un ouragan. Tant que dura le trajet, Gaston ne m'adressa pas une question; il ne jeta pas un regard sur les paysages que nous traversions. Une seule fois il ouvrit la bouche pour me dire, en grelottant :

— Il fait froid ici... nous arrivons.

Et il s'enveloppa dans son manteau.

Vers le milieu de la quatrième nuit, par un temps sombre, la voiture s'arrêta devant une habitation où l'on n'apercevait pas une seule lumière. J'invitai Gaston à descendre et le conduisis à tâtons. Comme j'ouvrais la porte d'une chambre obscure :

— Où sommes-nous? me dit-il.

— Dans un village, près de Moscou.

Et comme il s'étonnait des ténèbres où toute la

maison était plongée, je lui répondis qu'on nous avait peut-être suivis, et que je craignais d'éveiller les soupçons. Satisfait de ma réponse, brisé par la fatigue, il se coucha sans lumière et s'endormit d'un profond sommeil.

VI

Il faisait jour depuis longtemps, lorsque Gaston se réveilla. Un gai soleil d'automne entrait à pleins rayons dans sa chambre. La brise, imprégnée de la senteur des bois, se glissait par la fenêtre entr'ouverte, et apportait jusqu'à lui des émanations embaumées qui le pénétraient à son insu, et dont il subissait, sans chercher à s'en rendre compte, la douce et mystérieuse influence. Éblouis par le vif éclat de la lumière, ses yeux s'étaient refermés presque aussitôt; il resta quelques instants plongé dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, bercé par les mille rumeurs qu'il entendait jadis à son réveil. C'était le chant des pâtres, le roucoulement des ramiers, le fracas lointain des écluses, le caquetage du moulin, et, plus rapprochés, de joyeux

cris d'enfant qui partaient, comme des fusées, dan l'air sonore et frais du matin. Ces bruits, ces mélodies agrestes le reportaient vaguement aux jours heureux de sa jeunesse. Il murmura d'une voix étouffée le nom de son fils et celui de sa femme; une larme gonfla sa paupière et mouilla ses cils abaissés. Cependant les pensées orageuses, un moment assoupies, commençaient à gronder dans son sein. Il s'accouda brusquement sur sa couche, et promena autour de lui un regard étonné. Il était chez lui, sous le toit de ses pères, sous ce toit qui avait si longtemps abrité son bonheur. Il reconnaissait un à un tous les objets qui l'entouraient, ses livres, ses tableaux, ses meubles, ses tentures, et tous les riens charmants qui donnent la vie aux lieux que nous habitons. Il passa sa main sur son front, comme un homme qui se demande s'il n'est pas le jouet d'une illusion ou la dupe d'un songe. En tournant la tête, il aperçut, debout au chevet, sa femme et le docteur qui l'observaient tous deux en souriant.

— Eh bien, mon cher comte, dit gaiement le vieillard, il me semble que nous n'allons pas mal

ce matin. Nous voila tiré d'affaire; mais nous l'avons échappé belle. Nous pouvons nous vanter, comme Thésée, d'avoir vu les sombres bords.

— Ah! s'écria madame de Valgrand, c'est vous, docteur, qui l'avez sauvé!

— Moi, madame!... Monsieur le comte s'est, pardieu! bien sauvé lui-même. Il n'a pas voulu se laisser mourir comme un sot, et, quand je pense à toutes les bonnes raisons qu'il a d'aimer la vie, j'estime que monsieur le comte a bien fait.

— Cher Gaston! s'écria madame de Valgrand avec l'accent d'une tendresse passionnée... Savez-vous, mon ami, que vous nous avez inquiétés? Savez-vous que dans votre délire vous ne reconnaissiez plus votre femme?... Tu me reconnais bien, n'est-ce pas, maintenant? Je ne te fais plus peur? C'est moi, moi qui t'aime, moi qui ressuscite avec toi!

— Voyons un peu ce que dit ce pouls, ajouta le docteur en prenant la main de Gaston.

— Eh bien, docteur? demanda la jeune comtesse.

— Eh bien, madame, ce pouls ne craint pas d'affirmer qu'avant huit jours monsieur le comte sera

sur pied, et qu'en attendant il prendrait volontiers un bouillon offert par votre blanche main.

En ce moment, Germain entra. Il s'approcha du lit de son maître et s'informa de sa santé, absolument comme s'il l'eût vu la veille. Gaston regardait tour à tour sa femme et le docteur. Il croyait rêver. Tout à coup il tressaillit et se dressa sur son séant... Il avait entendu une voix enfantine qui gazouillait sous sa fenêtre. Madame de Valgrand alla vers la croisée, souleva le rideau, et prononça ces simples paroles :

— Olivier, viens donc dire bonjour à ton père.

La porte s'ouvrit, un beau petit garçon entra vivement dans la chambre. Il sauta sur le lit, jeta ses bras blancs autour du cou de Gaston, et lui dit :

— Bonjour, papa...

C'était lui, c'était Olivier. L'œil même d'une mère aurait pu s'y tromper. C'était Olivier, tel que nous l'avions vu le jour fatal où son père l'avait amené chez moi. C'étaient les mêmes yeux, bleus et limpides, la même bouche, fraîche et souriante, les mêmes cheveux, blonds et fins. Il avait, près du sourcil droit, le même signe brun, et, à la naissance

du nez, sous la transparence de la peau, la même veine azurée, pareille à la moitié d'un anneau de lapis. Immobile, éperdu, sans voix, Gaston le dévorait des yeux et promenait sur lui des mains avides et tremblantes. Enfin, par un mouvement brusque, il déchira plutôt qu'il n'ouvrit la blouse de l'enfant, et, en voyant blanche et unie comme une feuille d'ivoire cette poitrine sur laquelle il cherchait vainement la trace du coup qu'il avait cru mortel, frappé de stupeur, trop faible pour des émotions si violentes, il tomba évanoui, avec le petit dans ses bras.

VI.

Lorsqu'il reprit ses sens, madame de Valgrand et le docteur étaient assis à son chevet: Olivier jouait sur le pied du lit.

— O mes amis, dit-il enfin, que s'est-il passé? que se passe-t-il?

— Ce qui s'est passé, mon cher comte? répondit le vieux docteur. Vous avez été très-malade. Vous avez eu ce que nous autres, gens de la Faculté, nous appelons une méningite, ni plus ni moins, mon cher enfant. Ce qui se passe? vous le voyez. Avec la santé vous avez retrouvé la raison, et avec la raison le bonheur. Ce n'était pas plus difficile que cela.

— Papa est guéri, papa n'est plus malade... je suis bien content, moi! dit Olivier, qui feuilletait un livre d'images que Gaston se souvenait d'avoir un jour rapporté de Nantes à son fils.

— Une méningite!... murmura Gaston, comme se parlant à lui-même... Mais, docteur, j'ai donc été fou? ajouta-t-il en attachant sur le vieillard un regard inquiet.

— Dame! mon cher comte, entre nous, vous n'aviez pas la tête en fort bon état. Vous avez, pendant six semaines, passablement battu la campagne; sans quitter votre lit, vous avez fait beaucoup de chemin, en compagnie de votre ami Mario.

— Six semaines! s'écria Gaston. Il me semble que des siècles se sont écoulés depuis le jour...

— Depuis le jour où vous êtes tombé malade, dit la jeune femme achevant la phrase qu'il avait commencée. Oh! mon ami, ces six semaines ont été, pour nous aussi, des siècles d'angoisses et de douleurs.

— Six semaines! répétait Gaston.

— Un mois et demi de fièvre et de délire... monsieur le comte ne se tient pas pour satisfait! s'écria le docteur en riant.

— Mais comment tout cela est-il donc arrivé? demanda Gaston avec une curiosité hésitante.

— Je vais vous le rappeler, mon ami, dit la

jeune comtesse en travaillant à un ouvrage de tapisserie interrompu depuis quatre ans et commencé sous les yeux de Gaston. Vous étiez allé avec Olivier dîner chez notre cher voisin. Le temps était à l'orage depuis plusieurs jours; votre tête souffrait déjà. Après le repas, qui, dit-on, avait été fort gai...

— Beaucoup trop gai, dit le docteur en manière de réflexion.

— Vous étiez passé sur la terrasse, et là, vos amis s'amusaient, amusement cruel, à tirer les oiseaux du bon Dieu. Mario assure que déjà vous aviez la figure en feu.

— Monsieur le comte, ajouta le docteur, avait bu, au dessert, trop de vin de Vouvray.

— Malgré la promesse que vous m'aviez faite la veille, vous prîtes un fusil... le fusil de Mario...

— Oui, oui, c'est bien cela! s'écria Gaston qui sentait se réveiller en même temps et sa raison et sa folie... J'avais pris le fusil de Mario... Olivier était à vingt pas de moi... Je relevai brusquement mon arme... Le coup partit...

— Et monsieur le comte tomba, dit tranquille-

ment le docteur; monsieur le comte tomba foudroyé. Voilà ce que c'est que de boire trop de vin de Vouvray au dessert...

— Et de désobéir à sa femme, ajouta madame de Valgrand; mon ami, Dieu vous a puni.

— Et alors, que se passa-t-il? demanda le jeune homme en essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Ce qui devait se passer, répondit le vieillard. On vous rapporta chez vous sur un brancard. Vous jugez quelle agréable surprise pour cette bonne petite comtesse qui vous avait vu partir dispos et bien portant! Deux heures après, j'étais assis, comme à présent, à votre chevet. Pour parler franc, je vous croyais perdu. Vous ne savez donc pas, mon jeune ami, ce que c'est que le vin de Vouvray? C'est de la méningite en bouteille. Le lendemain, vous aviez une fièvre ardente, et le plus joli délire qui ait jamais fait extravaguer la cervelle d'un galant homme. Comme vous y alliez, vertu Dieu! Quelle imagination! Quel galop effréné dans les champs de la fantaisie! Vous souvient-il des beaux rêves dont vous nous avez régalés?

— Oh! des rêves affreux, docteur! s'écria Gaston en cachant son visage entre ses mains.

— Oui, mon enfant, dit le docteur, oui, des rêves épouvantables... Mais regardez un peu ce gaillard-là, ajouta-t-il en montrant Olivier : a-t-il l'air d'avoir reçu une charge de plomb dans la poitrine? Et cette bonne et charmante femme, vous fait-elle l'effet de vouloir vous livrer au bourreau?

La figure de Gaston s'était éclairée comme par enchantement. Les fantômes, qui l'obsédaient depuis quatre ans, venaient de s'évanouir, emportant avec eux le spectre sanglant de la réalité. Il ouvrit ses bras à sa femme, à son fils, et, les réunissant tous deux dans une même étreinte, il les inonda de baisers.

J'arrivai sur ces entrefaites. Je venais d'abattre le buisson de barbe que j'avais laissé pousser pendant le voyage, et qui, la veille encore, me donnait l'aspect d'un bandit italien. Quelques coups de rasoir m'avaient rajeuni de quatre ans. J'étais vêtu comme le jour où Gaston avait dîné chez moi. Il eut, en me voyant, un moment de trouble et d'hésitation. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir; je le

félicitai de sa guérison, et plaisantai de mon mieux sur les voyages que nous avions faits ensemble, à si peu de frais.

— Décidément, ajoutai-je, je te croyais la tête plus forte. Quand tu viendras dîner chez moi, je jure bien que tu ne boiras que de l'eau.

Cela dit, j'embrassai Olivier, que j'avais caressé dans la matinée, et qui me traitait déjà comme une vieille connaissance.

— Tu connais ce monsieur? lui demanda Gaston.

— C'est le bon ami à papa, répondit sans hésiter le cher petit être, qui n'avait pas oublié sa leçon.

C'est ainsi qu'Olivier m'appelait autrefois. La mère, que la question adressée à l'enfant avait fait frissonner, retint à peine un mouvement de joie qui pouvait la trahir : elle courut à lui et le baisa.

— Allons, allons, dit le docteur, assez d'émotions en un jour! monsieur le comte a besoin de repos. Faites-moi l'amitié de déguerpir et de laisser mon malade en paix.

A ces mots, il nous entraîna.

— Sauvé! il est sauvé!

Et nous nous embrassions en pleurant.

— Maman, demanda le petit, qui tirait madame de Valgrand par sa robe, ai-je dit comme il fallait dire ?

— Oui, cher trésor perdu et retrouvé, oui, cher ange envolé que m'a rendu le ciel ! s'écria la comtesse en l'enlevant entre ses bras.

VIII

Gaston était sauvé. Au bout d'un mois à peine, il avait repris les habitudes de sa vie heureuse. Tout le monde autour de lui, amis, serviteurs, connaissances, se prêtait pieusement à la ruse innocence qui venait de lui rendre la raison. Entretenir, prolonger son erreur, était notre étude constante, notre unique préoccupation. Olivier lui-même, grâce à la vigilance de sa mère, grâce aussi à je ne sais quel merveilleux instinct, semblait s'appliquer à reproduire tous les gestes, toutes les inflexions de voix, toutes les locutions familières qui pouvaient abuser la tendresse du convalescent. Quatre années de deuil et de veuvage avaient laissé des traces profondes sur le visage de madame de Valgrand; mais Gaston était si changé lui-même, qu'il ne songeait

guère à s'en étonner, et la pâleur de la jeune femme, ses traits flétris, ses yeux brûlés de larmes, s'expliquaient d'ailleurs par les nuits sans sommeil qu'elle avait dû passer au chevet de son mari.

Cependant, à mesure qu'il retrouvait les forces et la santé de la jeunesse, une sourde inquiétude grondait au fond de sa destinée. Déjà le vague sentiment de la réalité, qui nous poursuit au sein des rêves, commençait à se glisser sous l'illusion qui le berçait. En dépit de nos soins, de subites lueurs éclairaient l'abîme où s'étaient englouties quatre années d'épouvante et de désespoir : penché sur le bord, il y plongeait un regard effaré, et se demandait si c'étaient bien, en effet, la fièvre et le délire qui avaient enfanté tous les monstres qui l'habitaient.

Depuis quelques semaines, il manifestait le désir de venir me voir. Nous avions imaginé vingt prétextes pour l'en détourner. Un matin, il sortit seul et se dirigea vers mon petit manoir. Arrivé sur la terrasse, il s'arrêta à la place fatale et n'alla pas plus loin.

A partir de ce jour, son humeur, si facile naguère

et si bienveillante, était devenue inégale et presque farouche. Il avait des heures de sombre mélancolie que rien ne parvenait à distraire, où la présence d'Olivier l'irritait. Il se surprenait quelquefois à l'observer d'un œil défiant. Parfois aussi il le contemplait avec bonheur; mais, dans ce bonheur même, pour ceux qui en étaient témoins, il y avait un côté douloureux, presque aussi poignant que la folie. Nous redoutions sa clairvoyance, et son aveuglement nous navrait. Nous sentions bien que sa guérison ne serait complète que lorsqu'il aurait soutenu, sans faiblir, le sinistre éclat de la vérité; mais quelle main oserait arracher le bandeau qu'il avait sur les yeux?

Il avait fini par remarquer que sa femme sortai tous les soirs, quelquefois seule, plus souvent avec Olivier, sans jamais dire où elle allait.

Un soir, Gaston, à leur insu, s'avisa de les suivre. Après une heure de marche sur le flanc de la colline, il les perdit de vue au tournant du sentier. Parvenu lui-même au sommet du coteau, il les chercha vainement des yeux, et, décidé à les attendre, s'assit sur un mur à hauteur d'appui, tapissé de

mousse et de lierre. Au bout de quelques instants, il s'aperçut que le mur dont il s'était fait un lit de repos servait de clôture au cimetière du village. Il passa dans l'enceinte, et, marchant à pas lents, se prit à regarder une à une les tombes rustiques, presque toutes enfouies sous les fleurs et la verdure. Il allait se retirer, lorsqu'il découvrit, à demi-cachée par des buissons de chèvrefeuille et de rosiers, une plaque de marbre surmontée d'une croix, qu'en cet instant frappaient les derniers rayons du soleil. Il s'approcha et lut cette inscription :

OLIVIER DE VALGRAND,
MORT
LE 2 SEPTEMBRE 1840,
A L'AGE DE TROIS ANS ET TROIS MOIS.

—

PRIE POUR TON PÈRE, O MON CHER ENFANT!

IX

Gaston comprit tout.

Il tomba agenouillé et demeura longtemps le front dans la poussière.

Lorsqu'il releva la tête, madame de Valgrand et son fils se tenaient debout, devant lui, pareils à deux anges gardiens.

— Dieu nous l'a rendu, mon ami, dit la jeune femme en poussant Olivier dans les bras de son père.

— Dieu est bon, répondit Gaston.

Et il pressa l'enfant sur son cœur.

— Aujourd'hui, ajouta Mario en terminant ce simple récit, Gaston croit à la Providence.

FIN.

TABLE

UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE 1
LE CHATEAU DE MONTSABREY 133
OLIVIER 241

Typographie Ernest Meyer, 22, rue de Verneuil, à Paris.

LE DOCTEUR

HERBEAU

Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LE DOCTEUR

HERBEAU

PAR

JULES SANDEAU

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1860

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

DOCTEUR HERBEAU

CHAPITRE PREMIER.

En quelle année naquit le docteur Herbeau, Aristide Herbeau, docteur de la Faculté de médecine de Montpellier, membre du conseil municipal de Saint-Léonard, chevalier de la Légion d'honneur, une des figures les plus poétiques qu'ait ensevelies l'ombre des temps modernes? A quelle époque vint-il exercer la médecine à Saint-Léonard? C'est ce que nul ne saurait dire. Il n'est personne qui se rappelle avoir assisté aux débuts du docteur Herbeau, personne qui se souvienne qu'un autre docteur ait existé à Saint-Léonard avant le docteur Herbeau. On l'a toujours connu avec la même perruque et le même jonc à pomme d'or; il a toujours eu cinquante ans, le même cheval, la même femme, la même culotte de velours et les mêmes souliers à boucles d'argent. Son cheval, c'était une jument, avait nom *Colette*: horrible bête d'un gris sale, mais d'un trot solide

qui boitait toujours en sortant de l'écurie, mais qui, au bout d'une heure, allait comme un petit vent. Madame Adelaïde Herbeau était une grande femme sèche, acariâtre, et d'un tempérament jaloux. Le docteur, qui était versé dans la connaissance de l'antiquité grecque, se consolait en songeant à Socrate.

C'était bien à coup sûr le plus aimable des docteurs, d'une bonté vraie, d'une humeur facile, d'une naïveté charmante. Il aimait le chevalier de Parny, citait volontiers Horace, recherchait la société des femmes, et jouissait auprès du beau sexe d'une réputation de galanterie qui aurait pu justifier la jalousie d'Adelaïde, s'il n'avait porté dans ses mœurs une austérité qui eût fait honneur à un esprit nourri de lectures moins profanes. Je ne dirai rien de son habileté pratique : ses clients ne s'en plaignaient pas. Il tuait les uns, guérissait les autres, et tout le monde était content. Sans rivaux, sans confrères, il régnait seul à Saint-Léonard. A la ville et aux alentours, on ne vivait, on ne mourait que par le docteur Herbeau. Aussi quelle existence occupée que la sienne ! Rarement le soleil levant le surprenait auprès d'Adelaïde. En été, à trois heures du matin, à six heures en hiver, par la bise, par la pluie, par la glace, le docteur était sur *Colette*, trottant dans les sentiers, gravissant les monts, côtoyant les eaux de la Vienne. Et c'était le bon temps ! Il visitait la ferme, le château, la chaumière, et partout il trouvait des visages amis et des cœurs bienveillants. — Monsieur Herbeau ! s'écriait-on aussitôt qu'il paraissait le long de la haie, ses ailes de pigeon au vent, la face épanouie,

le ventre mollement ballotté par le trot régulier de sa monture; — et les enfants d'accourir; l'un prenait la bride, l'autre l'étrier, un troisième venait en aide aux courtes jambes du docteur. La ménagère rinçait les verres, et, pendant qu'Aristide prescrivait ses ordonnances, l'enfance joyeuse, grimpée sur *Colette*, promenait le pacifique animal, qui baissait humblement la tête et prenait son triomphe en patience. Au château, c'était bien autre chose! On y aimait la gaieté d'Aristide, sa bonhomie et sa grâce parfaite. Quel touchant accueil et quelles tendres prévenances! Il s'y rencontrait bien parfois quelques esprits dénigrants et sceptiques qui traitaient assez légèrement la science du cher docteur; mais ce que je puis affirmer sans crainte d'être démenti, c'est que tous les gens bien portants le voyaient avec plaisir et faisaient de lui le plus grand cas.

Il était roi de la ville. Si deux maisons rivales choisissaient le même jour pour réunir à leur table les gloutons de Saint-Léonard, on se disputait le docteur presque à main armée (de fourchette, s'entend), et c'étaient des querelles dont l'acharnement rappelait les divisions des Capulet et des Montaigu. Pour prévenir à la fois ces façons d'agir malséantes et les inimitiés que lui aurait nécessairement attirées soit un double refus, soit une préférence plus imprudente encore, le docteur avait décidé qu'en pareille occurrence on le tirerait au sort. Dans les derniers temps, on le jouait en un cent de piquet. Un soir, chez la directrice de la poste aux lettres, le brigadier de gendarmerie proposa au receveur des con-

tributions indirectes de jouer madame Herbeau à qui perd gagne. Ce mot incisif et méchant fut rapporté le lendemain à madame Herbeau qui ne le pardonna jamais à la gendarmerie royale. L'année suivante, une épidémie, qui frappa particulièrement les gendarmes, s'étant déclarée dans le pays, madame Herbeau menaça Aristide d'une séparation judiciaire s'il visitait un seul gendarme de Saint-Léonard. Belle occasion dont ne profita pas Aristide ! Époux soumis et résigné, il refusa ses soins à la gendarmerie souffrante : tous les gendarmes guérirent. Je suis loin d'approuver cette soumission d'Aristide aux rancunes d'une épouse implacable. Un médecin se doit à l'humanité tout entière. Toutefois, si l'on songe aux orages que le docteur, en résistant aux ordres d'Adelaïde, eût infailliblement déchaînés sur sa tête, peut-être l'excusera-t-on d'avoir sacrifié à la tranquillité de son ménage les intérêts de la société frappée dans ses enfants les plus chers.

Il faut bien reconnaître, hélas ! qu'en toutes choses le docteur ployait ainsi sous la volonté conjugale. Aristide tremblait sous un regard de madame Herbeau, comme la perdrix sous l'œil magnétique du chien qui la tient en arrêt. Souvent, dans les cercles brillants de la ville, on le voyait, auprès des jeunes beautés, se livrant à toutes les grâces d'un esprit attique et léger. Sa figure rayonnait ; Horace et Parny voltigeaient sur ses lèvres ; de ses petits yeux sortaient des jets de flamme, et ses mains, enhardies par la poésie latine, osaient parfois des libertés toutes paternelles. Mais soudain ses traits se cristalli-

saient, un nuage cuivré passait sur son front, ses mains se retiraient confuses. C'est qu'un regard de madame Herbeau, parti, comme une flèche, de la table de jeu, avait traversé le salon et frappé Aristide au cœur. Le reste de la soirée, le docteur était triste et muet. On le voyait errer, comme une chauve-souris, autour des parties de boston, insensible aux agaceries des femmes, morne, inquiet, et se crispant douloureusement aux approches de l'orage qu'il entendait gronder à l'horizon. L'orage éclatait au retour. Auprès d'Adelaïde, les transports d'Othello, la jalousie d'Hermione, n'eussent été que fureur de ramier et colère de gazelle. C'étaient toute la nuit des cris, des larmes, des sanglots, des tonnerres mêlés de pluie et de grêle à renverser des chênes druidiques ; comme le roseau, Aristide ployait la tête, attendant, pour la relever, qu'un rayon de soleil vînt rendre un coin d'azur au ciel.

De ces scènes déplorables, qui ne se renouvelaient que trop souvent, le docteur avait retiré je ne sais quelle outrecuidance juvénile, dont il ne se rendait pas compte à lui-même, mais qui n'en était pas moins réelle. A force de s'entendre déclarer coupable, le bon docteur en était arrivé à douter de son innocence, à sentir je ne sais quelle velléité de fatuité posthume se glisser dans son cœur et se loger sous sa perruque. Il finit par interpréter la jalousie de madame Herbeau en faveur de ses agréments personnels, et sa vanité, fleur hivernale, éclose sous les transports jaloux d'Adelaïde, grandit au milieu des orages comme ces violiers qu'a semés la tem-

pête et qui croissent sur les ruines, battus des vents et de la tourmente. Hélas! il la caressait avec amour, cette fleur épanouie sur ses rameaux jaunissants, et ne prévoyait pas qu'elle dût un jour attirer la foudre sur l'arbre de ses prospérités !

Adelaïde était donc la plaie du docteur, l'ombre de son soleil, l'eau qui trempait son vin, le rugueux revers de sa médaille d'or. Quelle existence n'a pas un mal secret qui la ronge ? La plus belle rose cache un ver destructeur au fond de son calice, disait à ce propos un poëte de Saint-Léonard. Au reste, le docteur puisait aux réalités de la vie des consolations beaucoup plus positives que celles qu'auraient pu lui offrir toutes les muses limousines. Il avait fait de son jonc à pomme ciselée un véritable sceptre, qui régnait sans partage sur dix lieues à la ronde, et, grâce aux contributions qu'il levait tous les ans sur la santé de ses sujets, il préparait à ses vieux jours cette médiocrité dorée qu'avait chantée son cher Horace. Déjà sa maison s'élevait, blanche et coquette, sur la place des *Récollets*, dominant les riches prairies, les champs baignés par la Vienne, et les fabriques de porcelaine semées au pied du coteau. Déjà, sur les flancs de la colline, couraient les allées sablées d'un jardin où, nouveau Zénon, le docteur promenait ses rares loisirs. On y remarquait un kiosque dont l'architecture, excessivement chinoise, faisait honneur au goût d'Aristide Herbeau, qui, plus heureux que Perrault, fut à la fois un habile architecte et un grand médecin. C'était là que, durant les soirées chaudes et sereines, il aimait à rassembler les in-

telligences d'élite qui faisaient revivre alors à Saint-Léonard les beaux jours de la cité de Périclès. Il leur montrait avec orgueil les bordures de jacinthes et d'œillets qui encadraient symétriquement ses planches de légumes, et ne manquait jamais de citer l'*utile dulci* de son bien-aimé poëte, précepte que les beaux esprits de la ville, versés dans la latinité du siècle d'Auguste, étaient parvenus à traduire ainsi : — Mêlez les œillets aux choux-fleurs et les jacinthes aux navets. — Les petites réunions du kiosque furent célèbres dans le pays, on en parle encore à Limoges. Il s'y buvait une énorme quantité de bière La politique en était bannie; mais les arts, la science et la littérature s'y voyaient traités avec une supériorité qu'on ne rencontre guère que dans les salons de Saint-Léonard. Les poëtes du lieu y lisaient de petits vers, et parfois les dixièmes muses d'alentour venaient y montrer le coin de leurs bas azurés. Aristide présidait ces assemblées avec une aménité qui lui gagnait tous les cœurs; aux grandes solennités, il maniait lui-même le téorbe et la lyre, et l'on comprenait bien, à l'entendre, qu'Apollon, dieu des plantes salutaires, fut aussi le dieu des savantes mélodies.

La maison du docteur était petite, mais l'intérieur en était élégant et habilement disposé. Il est vrai que les cheminées fumaient, qu'il fallait passer par la cuisine pour arriver à la salle à manger, que les tapis en étaient proscrits, le carreau glacé ; qu'on y gelait en hiver, qu'on y grillait en été; mais c'était d'ailleurs un véritable bijou. Enfin, l'écurie de *Colette*, bonbonnière où la paille était moins rare que

l'avoine, rappelait confusément les écuries du château des Condé aux habitants de Saint-Léonard qui ne connaissaient pas Chantilly. Ajoutez que le docteur Herbeau était adjoint au maire, membre du conseil municipal, chevalier de la Légion d'honneur ; que si le présent était riant, l'avenir était plus riant encore; qu'au bout de quelques années de labeur Aristide pourrait se retirer dans un noble repos, laissant l'exemple de ses vertus et l'exploitation de sa clientèle à son fils, Célestin Herbeau, élève en médecine à la faculté de Montpellier, jeune bachelier qui faisait déjà pressentir, par sa haute capacité, le digne successeur de son père ; et vous conviendrez que la destinée, en infligeant Adelaïde au docteur, avait pris soin d'envelopper cette pilule amère dans le miel le plus doux. Mais rien n'est stable ici-bas : le bonheur de l'homme est bâti sur le sable, un coup de vent suffit à le balayer.

CHAPITRE II.

Par une belle soirée d'avril, Aristide Herbeau, monté sur *Colette*, suivait, tout pensif, le sentier qui mène du château de Riquemont à Saint-Léonard. Il venait de visiter madame Riquemont, mariée depuis deux ans, et depuis deux ans affligée d'un mal qui déroutait tout l'art du docteur. C'était, à vrai dire, un mal étrange, qui n'avait pas de nom, résis-

tait à tous les remèdes, changeait chaque jour de place, de symptômes et de nature, mettait en défaut tous les systèmes et faisait tourner la cervelle du cher Aristide. Aristide, qui avait probablement lu dans Hippocrate qu'il vaut mieux dire une sottise que confesser son ignorance, avait fini par déclarer que madame Riquemont était affectée d'une gastrite passée à l'état chronique, et depuis deux ans il la traitait en conséquence. Pour M. Riquemont, il prétendait que sa femme avait des vapeurs, et ne s'en souciait pas autrement.

Je professe une vive sympathie pour les maris en général. Je me suis toujours senti au cœur une extrême tendresse pour ces parias des temps modernes, et je me dis parfois que ces pauvres bourreaux pourraient bien être plus à plaindre que leurs victimes. J'ai vu partout tant de féroces tyrans égorgés par de faibles opprimées, tant de cruels sacrificateurs immolés par de tendres martyres, tant de voraces vautours déchirés par d'aimables colombes, que je commence à craindre que la littérature contemporaine n'ait pris la pitié à l'envers. Jamais on ne m'a vu dans les rangs de ces galants chevaliers, croisés pour conquérir l'indépendance de l'épouse, et je n'ai pas encore déposé mon offrande de maris sur les autels de cette liberté, ensanglantés déjà par plus d'une hécatombe. C'est donc avec un véritable désespoir que je me vois contraint d'avouer que M. Riquemont était un de ces types malheureux qui défrayent les romans à la mode, un de ces époux chargés de crucifier la femme, Messie des sociétés

nouvelles. Ce n'est pas que M. Riquemont descendit en ligne directe de Barbe-Bleue : à Dieu ne plaise! C'était tout simplement un honnête butor, qui pensait qu'une femme n'a rien à demander au ciel quand son mari ne la bat pas et ne l'oblige point à laver la vaisselle. Je puis même assurer qu'il aimait réellement madame Riquemont ; seulement il l'aimait à sa manière, en véritable rustre qu'il était. Comme il lui laissait le loisir de veiller à ses heures, de dormir son sommeil et de manger sa faim, qu'elle avait des bois et des prairies, un toit solide et chaud, des serviteurs soumis, une table abondante, il l'estimait heureuse entre les heureuses, et n'imaginait pas qu'en dehors de félicités si belles il y eût quelque petit bonheur à rêver.

En acquérant le château d'un noble ruiné, M. Riquemont avait oublié de s'approprier en même temps la grâce, le savoir-vivre et les manières élégantes des hôtes qu'il avait remplacés. C'était un de ces campagnards enrichis qui ne parviennent jamais à briser la forme du moule à fromage où Dieu les a coulés, un de ces châtelains d'hier, dont la seigneurie sent toujours un peu l'étable à vaches d'où elle est sortie. Celui-là sentait l'étable moins encore que l'écurie. La grande occupation de son existence, le but le plus direct de sa destinée, était d'élever des chevaux, de propager la pure race limousine. Il vivait avec ses poulains, il les appelait ses enfants, et une belle jument poulinière avait à ses yeux plus de prix que la plus belle femme du monde. Que madame Riquemont fût malade, il s'en inquiétait peu, tant

la santé de ses élèves absorbait sa sollicitude. Une molette troublait son sommeil, un javart lui donnait la fièvre. Excellent agronome d'ailleurs, habile horticulteur, chasseur intrépide, nature abrupte, mais active; esprit borné, mais doué d'une rare intelligence pour tout ce qui ne sortait pas de sa juridiction, il augmentait chaque année ses revenus, méprisait souverainement les écrivains et les poëtes ; jetait au feu les livres de madame Riquemont, sous prétexte que les romans perdent les femmes ; raillait impitoyablement toute science qui ne traitait pas de l'agronomie ou de l'hippiatrique, et ne trouvait pas que la pensée pût avoir un plus bel emploi que celui qu'il en faisait lui-même. Il avait quarante ans, des traits durs, mais honnêtes, un appétit féroce, et presque toujours une gaieté brutale, trop grossière pour blesser ses victimes, mais assez lourde pour les assommer.

Mademoiselle Louise de Marsanges, riche héritière de la Creuse, échappait à peine aux joies de l'enfance lorsque M. Riquemont l'avait demandée en mariage. Elle était orpheline, et n'avait plus qu'une grand'mère, qui ne voulait pas mourir avant d'avoir assuré la destinée de sa petite-fille. M. Riquemont jouissait dans tout le pays d'une belle réputation de probité et d'esprit : de probité, parce qu'il ne volait personne ; d'esprit, parce qu'il faisait fortune. Madame de Marsanges était bien vieille, et sentait approcher l'heure de la séparation éternelle. Tremblant pour l'avenir de Louise, elle fit passer son effroi dans le cœur de la jeune enfant. Louise comprit en pleurant

que la mort de sa grand'mère la laisserait sans appui, sans soutien, et, moins cependant pour prévenir le malheur qu'on lui laissait entrevoir que pour rasséréner les derniers jours de sa vieille amie, elle accepta la main qui lui était offerte. Quelques semaines après le mariage de Louise, madame de Marsanges emportait au ciel tout le bonheur de sa petite-fille.

Louise était une nature élégante, fine et délicate: mélange d'espièglerie charmante et de douce mélancolie, car l'enfance folâtre n'était pas morte en elle, et déjà son cœur s'ouvrait aux rêveries de l'inquiète jeunesse. Le premier mois de son séjour à Riquemont ne fut pas sans charme pour elle. M. Riquemont lui montra avec orgueil ses bois et ses guérets, ses coteaux couronnés de blés noirs, ses prairies où bondissaient les poulains pétulants, espoir de ses haras. Louise aimait les beaux chevaux : elle eut un beau cheval, ardent à la course, docile à la voix de sa belle maîtresse. Ce fut pour elle une grande joie de se sentir emportée, les cheveux au vent, par le galop d'un coursier rapide. Puis elle s'intéressa aux travaux de la campagne. Tout était nouveau pour elle, M. Riquemont lui expliqua tout. Elle visita les étables; elle eut une génisse de prédilection. Vers la chute du jour, elle aimait à voir les troupeaux passer sur la terrasse en revenant des pacages. On était alors à l'époque de la moisson ; elle alla voir couper les blés, et revint, chaque soir, assise sur les gerbes dorées, traînée par les bœufs mugissants. Elle éleva des couvées de perdreaux ; elle eut ses oiseaux

et ses fleurs. Elle apprit à battre la crème, moins blanche que ses blanches mains. Elle gouverna son ménage avec la joie d'une reine de quinze ans.

Malheureusement, toutes ces petites félicités n'étaient guère faites pour amortir l'énergie d'un cœur de dix-huit ans. Au bout d'un mois, Louise s'aperçut que toutes les ressources de l'esprit de M. Riquemont avaient été absorbées par la culture des champs et par l'éducation des chevaux. Elle demanda des livres, M. Riquemont lui conseilla de méditer la *Maison Rustique*. Un jour, entre une dissertation sur l'entretien des prairies artificielles et une discussion sur l'éparvin d'une jument, elle essaya de glisser quelques mots littéraires : M. Riquemont lui signifia qu'il avait en horreur les femmes pédantes et beaux esprits. Elle manifesta le désir d'aller quelquefois à Ambusson, où elle avait laissé toutes ses affections d'enfance : M. Riquemont lui déclara qu'il détestait la sensiblerie et la locomotion chez les femmes. Pendant le premier mois de son mariage, M. Riquemont avait accompagné Louise dans toutes ses courses. Au bout d'un mois : — Louison, lui dit-il, tu connais maintenant le pays et les habitudes ; point de gêne entre nous, mon enfant ; je vais à mes affaires et te laisse à tes plaisirs. — A partir de ce jour, M. Riquemont ne rentra guère au gîte que pour manger et pour dormir. Louise voulut se plaindre de la solitude où se consumaient ses jours ; M. Riquemont lui demanda sérieusement si elle était folle. Elle le pria de vouloir attirer au château quelques personnes de la ville ; M. Riquemont répondit que

les nouvelles connaissances étaient dangereuses. La pauvre enfant fit quelques prévenances au vieux curé du village : M. Riquemont cria qu'il n'aimait ni les jésuites ni les cafards, et qu'il n'entendait pas que sa femme frayât avec des Tartuffes. Le second mois de son mariage, Louise se promenait le long des haies, et déjà bien des pleurs avaient mouillé ses yeux.

L'automne approchait, saison des rêveuses tristesses. Louise vit ses beaux jours se flétrir et tomber avec les feuilles des charmilles. Elle passait ses heures solitaires dans le parc, inquiète, inoccupée, mêlant le deuil de son âme au deuil de la nature. C'est ainsi qu'elle vit en quelques semaines le soleil décliner dans le ciel et la jeunesse dans son cœur. Son beau front se voila, ses joues se décolorèrent, l'azur de ses yeux se ternit, et la gaieté, cette riante fleur de son printemps, pâlit et mourut sur sa tige.

L'hiver fut plus sombre encore. Louise le passa presque tout entier sous le manteau d'une vaste cheminée, morne, affaissée, ou bien lisant quelques livres qu'elle dérobait aux regards de son mari, mais qui ne faisaient qu'aggraver son mal, car tous lui parlaient de bonheur et d'amour. M. Riquemont sortait le matin et ne rentrait que le soir, à l'heure du repas. Il rentrait assez ordinairement escorté de quelques maquignons ou de quelques rustres du village. C'était au milieu de ces aimables convives que Louise allait s'asseoir, silencieuse et résignée ; heureuse encore lorsque sa tristesse n'offrait pas à son mari

un sujet de quolibets grossiers ou de reproches amers.

Vers le printemps, la santé de madame Riquemont s'altéra si visiblement, que M. Riquemont s'en aperçut lui-même ; il s'en préoccupa médiocrement, disant que c'étaient des vapeurs. Toutefois, pour l'acquit de sa conscience, il fit appeler le docteur Herbeau.

Le docteur accourut, monté sur *Colette*. Il vit Louise, il étudia le mal, mais vainement. Le mal était partout et nulle part. Aristide commença par saigner le sujet et par lui administrer quelques grains d'émétique : remèdes anodins, disait-il, qui ne pouvaient aggraver le cas, s'ils ne le guérissaient point. Louise voulut bien résister aux ordonnances du docteur; mais M. Riquemont les lui signifia avec tant d'autorité, — disant que si elle était réellement malade, elle se prêterait de meilleure grâce à la guérison, qu'il était las de l'entendre gémir, qu'il voyait bien que c'était un jeu et qu'elle voulait se donner des airs intéressants, qu'une bonne saignée la corrigerait de ces manies, qu'on serait trop heureux de jouir des bénéfices de la maladie sans en avoir les inconvénients, et tant d'autres absurdités pareilles, — que la pauvre Louise, pour conquérir le repos, se livra, comme une victime, à la lancette et à l'émétique du docteur. L'émétique détermina une violente inflammation à l'estomac de la malade ; et comme la tristesse est un des symptômes moraux de la gastrite, et que l'affection présentait d'ailleurs tous les caractères d'une affection chronique, Aristide décida hardiment que Louise avait une gastrite passée à l'état chronique. Le mal était baptisé, mais Louise

n'en valait guère mieux, et son état empira sous les soins assidus de la science.

Le docteur allait deux fois par semaine au château de Riquemont. Il s'établit bientôt entre ces trois personnages une intimité dont les détails se lient nécessairement au dénoûment de cette histoire.

On comprend facilement qu'entre les mœurs rustiques de M. Riquemont et la molle nature du docteur Herbeau il n'était guère de sympathies possibles. Le langage fleuri d'Aristide, ses citations latines, sa parole légèrement emphatique, ses manières toutes proprettes, l'insoucieuse ignorance qu'il affectait à l'endroit du pur sang limousin, étaient odieux au campagnard. D'un autre côté, les façons brusques de M. Riquemont, son mépris de toute noble science, ses gestes, ses discours, tout en lui révoltait le docteur; seulement, l'antipathie de ce dernier ne se révélait que par une réserve pleine de politesse, tandis que celle du châtelain affectait des formes acerbes, railleuses, impitoyables. C'étaient, à chaque instant, et à propos de toute chose, des plaisanteries de mauvais goût qui frappaient le bon Aristide dans ce qu'il avait de plus respectable. *Colette*, par exemple, était le but accoutumé des sarcasmes du campagnard; il n'épargnait pas davantage la perruque du docteur, ses souliers à boucles d'argent, sa croix d'honneur et son cher poëte. Et puis le docteur et le châtelain ne différaient pas moins d'opinions que de caractères. Essentiellement monarchique, Aristide Herbeau soutenait l'autel et le trône ; c'était un esprit nourri des plus saines doctrines de la *Gazette* et de la *Quotidienne*.

M. Riquemont, au contraire, était une des marionnettes que le libéralisme fit, pendant quinze ans, danser au bout de ses mauvaises phrases. Il croyait aux jésuites et prêchait à ses paysans la haine des missionnaires. Le poisson et les légumes étaient impitoyablement proscrits de sa table le vendredi et le samedi. Il empêchait sa femme d'aller à la messe ; s'il rencontrait sur son chemin le curé de Riquemont, il détournait la tête avec affectation, afin de ne point le saluer. Comme tous les libéraux, il conciliait d'ailleurs le culte de l'empire avec celui de la liberté, et coiffait, sans sourciller, Napoléon du bonnet de la république. Il recueillait avec soin dans son département toutes les aventures scandaleuses où les curés et les vicaires se trouvaient plus ou moins impliqués, et les adressait, revues et corrigées, au *Constitutionnel*, qui les lui renvoyait considérablement augmentées. En littérature, il ne connaissait que la *Pucelle* de Voltaire. Aristide évitait autant que possible les occasions de se mesurer avec un si rude jouteur ; mais celui-ci avait un art merveilleux pour l'amener, bon gré, mal gré, sur le terrain de la discussion. Le docteur y apportait des formes courtoises qui ne faisaient qu'irriter le campagnard, et c'étaient alors, de la part de ce dernier, des éclats de voix qui frappaient Louise de stupeur et le docteur lui-même d'épouvante. Ainsi, M. Riquemont n'avait pas de plus grande joie que de déclamer avec emphase, devant Aristide, les passages de son journal, extraits du carton aux vicaires. Aristide avait pris le parti de subir patiemment ces lectures et de ne jamais y

répondre ; mais, si, par malheur, en les écoutant, il laissait échapper un sourire, ou s'il se permettait de balancer, d'un air incrédule, sa jambe droite croisée sur la gauche, le rustre, qui le guettait sournoisement, s'interrompait aussitôt et l'apostrophait de la façon la plus grossière. Et vainement Aristide protestait de son innocence ; vainement il se défendait d'appartenir à la congrégation des jésuites ; vainement il assurait qu'il n'était point un suppôt de la tyrannie, ajoutant qu'il appelait, avec autant d'ardeur que M. Riquemont lui-même, le bonheur et la liberté des peuples : M. Riquemont criait à l'hypocrisie, et tenait le docteur Herbeau pour un séide du pouvoir. Je ne saurais dire tout ce que le bout de ruban rouge qu'il portait à sa boutonnière valut à ce pauvre bonhomme de sarcasmes amers et de brutales railleries. Dieu sait cependant qu'il l'avait gagné d'une manière bien innocente, et c'est le cas de raconter quelles voies détournées prit la Providence pour attacher le signe de l'honneur sur la poitrine d'Aristide : récompense tardive, inespérée, tant était épaisse la mousse de modestie sous laquelle il cachait la violette de ses mérites !

Ce grand fait s'accomplit durant les premières années de la restauration. Un prince de la branche aînée visitait les provinces du centre de la France. Comme Limoges le possédait en ses murs, Saint-Léonard sollicita l'honneur de le posséder à son tour. Le prince daigna y consentir. Ce fut un beau jour pour Saint-Léonard, le jour où il lui fut donné d'ouvrir ses portes à l'auguste visiteur. Dès le matin, la ville

avait pris ses vêtements de fête. La façade de la mairie était pavoisée de drapeaux ; les habitants, dans leur enthousiasme, avaient illuminé en plein jour. A midi, une députation, qui se composait des personnages les plus éminents de la cité, partit à cheval pour aller à la rencontre de l'altesse. De temps immémorial, Saint-Léonard n'avait vu, même en carnaval, une si belle cavalcade. Le docteur Herbeau s'y faisait remarquer par son bon air. Le maire de Saint-Léonard étant mort d'émotion l'avant-veille, en apprenant qu'il allait avoir à haranguer un prince du sang, c'était le docteur Herbeau qu'on avait chargé de ce soin, moins en sa qualité de premier adjoint qu'en raison de son éloquence. Il tenait dans l'un des arçons de sa selle une petite harangue qui devait lui faire quelque honneur près du prince et dans le pays. Malheureusement, ce jour-là, soit que *Colette* fût souffrante, soit qu'elle n'eût pas été jugée digne de figurer dans une pareille solennité, Aristide montait un cheval qu'il essayait pour la première fois. C'était d'ailleurs un fort pacifique animal, vrai mouton bridé, un cheval de meunier, je crois. Le docteur Herbeau, véritable centaure, qui n'eût pas craint de monter Bucéphale, était à l'aise là-dessus comme un prélat en son fauteuil. Il portait haut la tête et s'étalait d'une si fière grâce, que chacun en faisait la remarque au passage. Les femmes disaient en se le montrant : — Voyez, ma chère, quelle belle mine a le docteur Herbeau ! Il les saluait avec sa cravache, mais d'un geste si charmant, que toutes en étaient ravies.

Les choses allaient le mieux du monde, et la cavalcade trottinait depuis une heure sur la route, lorsqu'un nuage de poussière qui tourbillonnait au loin comme une trombe annonça la venue du prince. C'était le prince en effet. Descendu de voiture à deux lieues de la ville, il arrivait à cheval, suivi de son état-major. La députation de Saint-Léonard avait fait halte, au commandement du docteur Herbeau. Tous les cœurs battaient dans les poitrines. Le docteur tenait d'une main sa harangue, de l'autre les rênes de son coursier. Le prince s'était arrêté à quelque distance. Aristide piqua des deux, et, se détachant de ses compagnons, s'avança vers l'altesse au trot de sa monture. Mais, ô catastrophe imprévue! comme le docteur, après s'être incliné, allait débiter sa harangue, son diable de cheval se prit à cabrioler comme une chèvre, et le pauvre Aristide, perdant d'un seul coup la tête et les étriers, roula comme une boule dans la poussière. Un murmure moqueur s'éleva dans la suite du prince; le prince l'étouffa d'un regard ; puis, se penchant avec bonté vers Aristide, qui, dans sa confusion, ne songeait pas à changer d'attitude, il laissa tomber un de ces mots exquis qui firent la popularité d'Henri IV, un de ces mots charmants qui consolent de toutes les disgrâces, un de ces adorables à-propos qui font la fortune des rois.

— Monsieur, relevez-vous, dit-il.

Touché jusqu'aux larmes, Aristide se releva et baisa la main de l'altesse.

Ce fut quelques mois après cette mésaventure que

le docteur Herbeau fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette histoire est bien connue dans le pays, et l'on y dit encore que le docteur Herbeau serait mort sans la croix, s'il n'eût jamais monté un autre cheval que *Colette*. Je laisse à penser si c'était là pour M. Riquemont un magnifique sujet de quolibets. En vérité, le château de Riquemont était un cirque où deux fois par semaine le malheureux Herbeau était livré aux bêtes et endurait mille martyres.

Louise était le seul lien qui existât entre ces deux hommes. Le docteur avait apporté une espèce de distraction aux ennuis qui la dévoraient. Louise était dans cette situation de cœur et d'esprit qui ne connaît point de romans ennuyeux ni de visiteurs incommodes. Elle commença par trouver le docteur ridicule et par rire tout bas de sa perruque ; elle finit par apprécier sa bonté et par l'aimer d'une amitié véritable. Les jours qui amenaient le docteur au château étaient les beaux jours de Louise, tant cette existence était délaissée. Du moins elle pouvait échanger avec lui quelques fragments d'idées, quelques lambeaux de sentiments. D'un autre côté, la jeunesse de madame Riquemont, sa grâce, sa beauté, sa tristesse, sa santé frêle et débile, avaient vivement intéressé le chevaleresque Aristide, et il s'était pris pour elle d'une noble et sincère affection. Malheureusement, le docteur ne comprenait pas que l'amitié la plus pure et la plus désintéressée pût emprunter auprès d'une femme, jeune et belle, un autre langage que celui de la vieille galanterie dont il était un des derniers représentants. Louise s'en

amusait innocemment; mais M. Riquemont en prenait quelque ombrage, et son humeur se manifestait par un redoublement d'épigrammes, qui tombaient sur Aristide comme en été la grêle sur les toits.

Or, plus M. Riquemont se montrait dur et brutal, plus Louise, par un sentiment de bonté délicate, se montrait affectueuse et tendre.

Elle avait des secrets charmants pour amortir les coups que son mari portait à l'amour-propre d'Aristide. C'étaient pour son cher docteur mille cajoleries adorables, telles qu'une femme peut en avoir pour un vieillard ou pour un enfant. Elle tournait autour de lui comme une belle chatte blanche, lui donnant ses petites mains à baiser, et ne l'appelant jamais que son bien-aimé docteur. Elle se montrait plus réservée en présence de M. Riquemont; mais lorsqu'il s'éloignait pour aller visiter ses poulains, laissant Aristide tout meurtri sur le champ de la discussion, Louise alors se mettait à l'œuvre. Elle relevait la victime et lui faisait de sa tendresse un édredon sur lequel elle le berçait mollement. Aristide était le médecin du corps de Louise; Louise était le médecin de l'âme d'Aristide. Si le mal qui la consumait lui laissait quelque trêve, elle prenait le bras de son docteur chéri, et tous deux s'en allaient à pas lents le long des charmilles. La jeune femme avait un art exquis pour flatter les manies de son vieux camarade. Le docteur savait un peu de botanique; Louise se faisait dire le nom des plantes et des fleurs, l'histoire de leurs instincts et de leurs amours. Elle aimait les poëtes que le docteur aimait. Elle regret-

tait que son éducation imparfaite ne lui permît pas de lire Horace dans le texte. S'ils rencontraient *Colette* au retour de l'abreuvoir, elle s'approchait de l'horrible bête, et flattait affectueusement son vilain col gris. Elle cueillait de beaux bouquets de fleurs des champs, et les offrait coquettement à son chevalier. Elle manquait rarement de lui passer un bluet à la boutonnière, disant qu'elle aimait le bleu, et qu'elle voulait que son cher docteur portât la couleur de sa dame. Enfin, que vous dirai-je? elle cherchait à se faire pardonner son mari.

Il arriva que le docteur, qui n'avait pas les perceptions du cœur bien déliées, et dont la vanité, ainsi que je l'ai dit déjà, fleurissait, comme les primevères, sous la neige, s'exagéra l'expansive tendresse de Louise, en dénatura le sens, et qu'au lieu de remercier, dans son humilité, le butor qui lui valait de si doux dédommagements, il ne rendit grâces, dans son orgueil, qu'aux séductions de son génie et aux charmes de sa personne. Il imita ce vétéran de la grande armée, qui s'enivrait régulièrement tous les jours avec la liqueur destinée à laver ses blessures. Louise ne comprit pas ce qui se passait dans cette âme, et comme, chez elle, l'esprit avait autant besoin de distraction que le cœur, elle ne put résister au plaisir d'assaisonner son intimité d'un petit grain de coquetterie et d'agacer parfois la sentimentalité surannée de son vieil ami, n'imaginant pas que ce jeu pût avoir pour elle ou pour lui le moindre danger. Aristide fut dupe de ce petit manége, et la jeune femme, un jour qu'elle craignait pour lui quelques nouvelles

bordées de sarcasmes, lui ayant conseillé gaiement de réserver l'expression de ses beaux sentiments pour les heures où son mari serait absent, le vieux Céladon ne douta plus qu'il ne fût lancé dans une intrigue amoureuse. Si l'on veut bien se rappeler que la jalousie d'Adelaïde autorisait depuis longtemps ces retours d'une jeunesse évanouie, si l'on songe qu'après tout le docteur n'était ni beaucoup plus vieux ni plus laid que M. Riquemont, qu'il avait sur lui, par son intelligence et par ses manières, une supériorité incontestable, et qu'enfin, grâce à l'isolement de Louise, il n'avait pas d'autre comparaison à redouter, peut-être s'étonnera-t-on moins de la présomption du trop inflammable Aristide. Et puis, il faut bien se dire qu'en changeant de nature, son affection avait conservé la même allure et le même langage. C'était une flamme discrète qui brûlait doucement dans son cœur, sans éclat et sans bruit, et que Louise entretenait sans beaucoup de frais et à son insu. Les passions avaient toujours traité M. Herbeau avec tant d'indulgence, qu'il leur rendait politesse pour politesse, et son amour était à la fois si plein de confiance et de réserve, qu'il aurait pu vivre de longues années auprès de Louise sans qu'elle se doutât que l'expression de cet amour fût autre chose que le langage d'une antique chevalerie, et sans qu'il soupçonnât la tendresse de Louise de n'être que ce qu'elle était véritablement, une douce amitié, relevée par une coquetterie innocente. Cette petite intrigue, dont il faisait tous les honneurs, remplissait de joie le bon docteur, qui prenait hardiment pour des frégates

les coquilles de noix qu'il avait lancées sur le fleuve de *Tendre;* d'une joie d'autant plus vive, que la conscience de son bonheur, quoique purement honoraire, suffisait aux exigences de sa passion et le vengeait secrètement des railleries de M. Riquemont. Pour M. Riquemont, il avait bien remarqué l'intimité qui existait entre sa femme et le docteur; il l'avait même observée de près, et, bien qu'il n'eût rien découvert qui pût alarmer ses susceptibilités conjugales, il nourrissait contre Aristide je ne sais quelle humeur jalouse qu'il ne s'expliquait pas à lui-même, mais qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Les choses en étaient là depuis plusieurs mois, et ne semblaient pas devoir prendre de longtemps une face nouvelle : Louise toujours souffrante, le docteur toujours épris, le châtelain toujours brutal.

Le docteur revenait donc tout pensif du château de Riquemont, par une belle soirée d'avril, sachant moins que jamais à quoi s'en tenir sur la maladie de Louise, car Louise était devenue la préoccupation continuelle d'Aristide. C'était la fleur de sa clientèle, le diamant de sa couronne : fleur étiolée, diamant dont chaque jour altérait le limpide éclat. A chaque visite nouvelle au château, la science du docteur recevait un vigoureux soufflet, et cette fois la pauvre fille revenait la joue toute meurtrie.

En approchant de la ville, les sombres rêveries d'Aristide firent place à des pensées plus sereines. Sans rivaux à Saint-Léonard, unique docteur dans la contrée, il se disait qu'en dépit de M. Riquemont lui-

même, la clientèle du château ne pouvait pas lui échapper. Bientôt il aperçut son kiosque qui se dressait majestueusement sur la colline, les volets verts de sa maison blanche, la fumée de son toit qui flottait dans l'air bleu du soir. A ce glorieux aspect, son cœur s'épanouit, et *Colette* elle-même fit entendre un hennissement de joie. *Hoc erat in votis!* s'écria-t-il en pressant les flancs de sa bête. Et, en gravissant le coteau, il contemplait complaisamment la vaste étendue de pays qui se déroulait à ses pieds, et il pensait, dans son orgueil, que, sous ce ciel et sur cette terre qu'il embrassait de son regard, il n'était pas une fièvre, pas une gastrite, pas un catarrhe, pas une inflammation, pas un pytiriasis, pas une jambe cassée, qui ne fût le bien exclusif d'Aristide Herbeau, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, membre du conseil municipal de Saint-Léonard, chevalier de la Légion d'honneur, et père de Célestin Herbeau.

Seigneur! la foudre qui gronde sous vos pieds n'éclate point brusquement sur la terre. Vous voilez votre ciel avant d'y déchaîner la tempête. Vous préparez la nature aux effets de votre colère; à l'approche de vos orages, les animaux se retirent effrayés dans leurs retraites, et vous envoyez aux plantes elles-mêmes je ne sais quels pressentiments de tristesse et d'inquiétude. Pourquoi, Seigneur, avez-vous traité l'homme moins favorablement que la gazelle et la germandrée? Nos orages, à nous, éclatent dans l'azur du ciel; votre justice n'a point d'avant-coureurs, c'est toujours au milieu de nos joies

que votre droite terrible s'appesantit sur notre tête.

Colette venait de s'arrêter devant la porte de son maître; Aristide mit pied à terre, et, après avoir abandonné son destrier aux soins de Jeannette, grosse fille limousine qui cumulait dans le ménage des deux époux la triple charge de cuisinière, de palefrenier et de femme de chambre, il entra d'un pied joyeux dans sa maison. Adelaïde était absente. Aristide se jeta dans une bergère habillée d'une toile grise, et, après avoir promené un regard caressant sur ses fauteuils de velours d'Utrecht, sur ses flambeaux de bronze, enveloppés d'une gaze toute souillée par les mouches irrévérencieuses, après avoir contemplé avec amour sa pendule dorée, surmontée du Temps armé d'une faux, ses rideaux à carreaux rouges et blancs, qui faisaient un damier de chaque fenêtre : *O Melibœe, deus*, s'écria-t-il en se couchant sur le dos, *nobis hæc otia fecit!* car il savait un peu de Virgile. Jeannette le surprit dans cet état de béatitude, les pieds en l'air, les mains endormies sur le ventre.

— Qu'est-ce, Jeannette? demanda Aristide sans tourner la tête.

— C'est un monsieur, répondit Jeannette, un étranger qui n'est pas de la ville.

— Idiote que vous êtes! s'écria le docteur sans changer de position; s'il n'est pas de la ville, c'est qu'il est étranger; s'il est étranger, c'est qu'il n'est pas de la ville : vous faites là un pléonasme, petite, un horrible pléonasme.

— Un étranger qui n'est pas de la ville, répéta Jeannette sans s'émouvoir, et qui vient pour l'ha-

biter. Il a dit qu'il était bien fâché de n'avoir trouvé ni monsieur ni madame...

— Mettez de la suite dans vos idées, Jeannette; mettez de la suite dans vos idées, mon enfant, s'écria le docteur. Il fallait commencer votre discours par dire qu'un étranger était venu faire visite au docteur Herbeau et à son épouse. Procédons par ordre, si la chose est possible. N'opérons pas la saignée avant d'avoir fait la ligature. Et quel est cet étranger? semble-t-il jouir d'une robuste constitution?

— Il a dit, répéta Jeannette avec un imperturbable sang-froid, qu'il était bien fâché de n'avoir trouvé ni monsieur ni madame, mais qu'il serait plus heureux une autre fois; et il m'a remis ce chiffon, ajouta-t-elle en tirant de sa gorgette une carte satinée qu'elle présenta au docteur.

— Quelque surnuméraire de l'enregistrement, dit Aristide se parlant à lui-même; quelque commis à pied des droits réunis; mauvaise clientèle! tout ce monde-là est obligé de se bien porter. Voyons, Jeannette, voyons cette carte, ajouta-t-il en tendant la main, mais sans tourner la tête, et toujours dans la même attitude.

Jeannette ayant glissé la carte entre l'index et le pouce, le docteur la pressa légèrement, la soupesa quelques instants avec un sourire goguenard, la flaira d'un air impertinent, puis enfin abaissa sur elle un regard nonchalant.

O Balthasar! lorsqu'au milieu de tes courtisans et de tes femmes, tu aperçus une main mystérieuse traçant des mots fatals sur le marbre de ton palais;

ô Robinson! lorsqu'un jour, dans ton île, tu découvris l'empreinte d'un pas humain sur le sable; ô Leporello! lorsque tu vis entrer dans la salle de ton maître la blanche statue du commandeur; certes, ô mes amis! chacun de vous dut passer un horrible quart d'heure. Eh bien! il était réservé au docteur Herbeau de résumer en une seule minute ces trois quarts d'heure de classique épouvante.

Aristide se leva d'un seul jet, comme les diablotins à ressort lorsqu'on ouvre la boîte où ils sont comprimés. Il se tint un instant sur ses jambes, droit, roide, immobile, terne, les yeux hagards; puis il retomba lourdement sur sa bergère, comme un taureau sous la massue de l'abattoir. De sa main glacée s'était échappée la carte de l'étranger, mais sur la porcelaine luisante il avait lu un nom écrit en lettres de feu; et ce nom, il le voyait partout, sur ses bronzes, sur ses rideaux, sur ses fauteuils, et jusque sur sa culotte de velours, partout flamboyant, terrible, ineffaçable comme la tache que Miranda portait au cœur.

Il demeura longtemps ainsi; enfin, se tournant vers Jeannette, qui le regardait d'un air hébété, il demanda une lumière. L'infortuné cherchait à douter de son désastre. Peut-être ses yeux l'avaient-ils abusé. Le malheur est si prompt à l'espoir! L'homme qui se noie s'attache à tous les brins d'herbe que lui jette la brise du rivage. Lorsque Jeannette eut apporté la lumière demandée, Aristide releva la carte d'une main tremblante, et, l'approchant du suif enflammé, il lut une seconde fois ce nom, ce nom fatal

qu'il n'avait que trop bien lu d'abord, aux pâles lueurs du crépuscule, ce nom dont chaque lettre s'incrustait, en plomb brûlant, dans la chair du docteur, ce nom sorti de l'enfer : *Henri Savenay, docteur-médecin de la faculté de Paris.*

— Je suis ruiné, s'écria-t-il avec un morne désespoir ; ma femme est ruinée, mon fils est ruiné, nous sommes tous ruinés !

Au retour de madame Herbeau, ce fut bien autre chose, vraiment ! Elle apporta sous le toit domestique toutes les rumeurs de la ville. L'arrivée du nouveau docteur avait mis Saint-Léonard sens dessus dessous. Il n'était bruit dans Saint-Léonard que de l'arrivée du nouveau docteur. Aristide avait des ennemis; quel être supérieur n'en a pas? Ses succès, ses cures merveilleuses, ses longues prospérités, qu'aucune gloire rivale n'était venue troubler jusqu'alors, lui avaient fait bien des envieux, et déjà plus d'une voix jalouse prophétisait la ruine de Sion. Comme l'ancien Aristide, on s'ennuyait de l'entendre appeler juste. L'arrivée du nouveau docteur fut donc accueillie par plusieurs avec une joie secrète, et par tous avec ce sentiment de bienveillance qui s'attache en province à tous les visages nouveaux. En quelques heures, le vieux soleil d'Aristide pâlit devant cet astre d'un jour. Débarqué de la veille, Henri Savenay avait à peine ouvert ses malles, qu'on exaltait déjà ses talents : c'était un élève de Dupuytren, l'orgueil de Dubois, l'amour d'Alibert, la providence des pauvres infirmes, l'espoir des mourants : que n'était-il pas ! Il rendait la vue aux aveugles, la parole aux

muets, le mouvement aux paralytiques. Il avait à peine montré le bout de son nez sur la place et sur les boulevards, qu'on célébrait déjà sa grâce, son esprit, l'élégance de ses manières. Certes, le docteur Herbeau était un habile docteur, mais il avait fait son temps; puis *Colette* était bien vieille et demandait un peu de repos; puis la médecine avait dû faire bien des progrès et laisser le cher docteur Herbeau dans l'ornière; puis Henri Savenay était de la faculté de Paris, et Aristide Herbeau de la faculté de Montpellier; et puis ceci, et puis cela.—Et l'on s'apitoyait sur Aristide, on affectait pour lui une compassion charitable. Il était bien cruel à son âge, après avoir régné si longtemps sans rivaux, de voir partager son empire et de ne laisser à son fils qu'une clientèle morcelée. L'établissement de Célestin devrait nécessairement en souffrir. Il faudrait renoncer à des prétentions désormais trop ambitieuses. Madame Herbeau ne serait-elle pas réduite elle-même à mettre sa maison sur un pied plus modeste? Adieu les réunions du kiosque et les flots de bière mousseuse! Le docteur Herbeau n'aurait plus désormais que de l'absinthe dans sa cave, disait, à ce propos, un poëte de Saint-Léonard. Et c'est ainsi que l'envie des méchants, blottie sous le manteau de la pitié, s'y rigolait tout à son aise, et pleurait de l'huile bouillante sur les blessures du malheureux Herbeau.

La gendarmerie prouva bien dans cette occasion que la vengeance, pour être le plaisir des dieux, n'en est pas moins celui des gendarmes. Tous les gendarmes de Saint-Léonard laissaient éclater leur joie d'une

façon particulière, et déjà se mettaient en quête de sympathies pour le nouveau docteur. Un gendarme, nommé Canon, atteint d'une fièvre chaude, avait fait appeler le jour même M. Savenay, et s'était montré, deux heures après, sur la place des Récollets, attestant à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il avait été guéri par la seule vue de ce merveilleux médecin. Les esprits impartiaux de la ville n'étaient pas dupes de ce manége, et comprenaient bien que le gendarme Canon n'avait d'autre but que de déprécier le docteur Herbeau; mais à Saint-Léonard, comme en maint autre lieu, les esprits impartiaux sont rares, et il n'était bruit, sur la place et sur les boulevards, que de la guérison miraculeuse de ce diable de Canon. Le lendemain, la gendarmerie royale de Saint-Léonard se présenta en corps chez M. Savenay, pour lui offrir sa clientèle. Le brigadier porta la parole; mais il le fit en termes si offensants pour Aristide et pour son épouse, que le nouveau docteur se vit obligé de l'interrompre au beau milieu de son discours. Cette démarche des gendarmes et l'attitude pleine de dignité que M. Savenay sut garder en cette circonstance, produisirent une vive sensation dans la cité; le soir, on s'en entretint longuement au raout du percepteur. Mais n'anticipons point sur cette lamentable histoire, et revenons, je vous prie, au chevet du docteur Herbeau.

Adelaïde entra dans l'alcôve d'Aristide, pareille à une vieille lionne blessée. Elle apportait pendants à son cœur saignant tous les traits décochés par la pitié de Saint-Léonard. Aristide était couché. En en-

tendant le pas haletant de son épouse, il se leva sur son séant, et tous les deux demeurèrent quelques instants à se contempler l'un l'autre en silence; puis le docteur, sans avoir dit une parole, retomba de tout son poids sur le lit et se cacha sous la couverture. Dans les circonstances difficiles de la vie, les femmes déploient plus de courage que les hommes. En voyant l'abattement de son mari, madame Herbeau se sentit grandir de dix coudées. Elle releva la couverture sous laquelle Aristide étouffait sa douleur, et par de douces paroles elle chercha à remonter cette âme affaissée. — Au bout du compte, lui dit-elle, ce n'est qu'un docteur de plus ; ses débuts seront longs, son succès n'est point assuré ; d'ailleurs vous avez besoin de repos, Aristide.

— Vous oubliez Célestin, dit le docteur désolé. Ma clientèle devait être sa dot : c'était une dot de roi.

— Eh bien ! il aura une dot de prince. Deux docteurs peuvent fort bien vivre à Saint-Léonard, sans se faire tort l'un à l'autre. Dans toute écurie, il y a litière pour deux chevaux. Le pays est bon, et vous ne l'avez pas gâté.

— Adelaïde ! s'écria le docteur se dressant de nouveau sur sa couche, vous ne comprenez rien à ce qui se passe ; vous ne voyez rien, vous ne prévoyez rien ! Une pierre de votre maison se détache et vous dites : — Ce n'est qu'une pierre qui tombe. — Une bardane croît dans votre jardin, et vous dites : — Ce n'est qu'une mauvaise herbe qui pousse. — Et moi, je vous dis que cette pierre qui se détache entraînera toutes les autres ; que cette mauvaise herbe

qui pousse étouffera toutes les bonnes. Tout est perdu, et Célestin mourra sur la paille. Ah ! vous ne la connaissez pas cette engeance de docteurs qui fourmillent, qui pullulent sur le pavé de Paris, et qui finiront par dévorer la France. Ce sont des oiseaux de proie qui s'attirent les uns les autres. Quand l'un d'eux tombe sur un cadavre, tous arrivent pour le dépecer. Avant deux ans, vous verrez une nuée de ces corbeaux voraces s'abattre sur le pays et disputer quelques os décharnés à l'appétit de notre Célestin.

Les sanglots interrompirent la voix du docteur, et madame Herbeau ne put s'empêcher de mêler ses larmes à celles de son époux.

Aristide avait raison : le bonheur est pareil aux murs de clôture ; la première pierre qui tombe entraîne toutes les autres. A peine quelques jours avaient passé sur cette nuit douloureuse, qu'un paysan de Riquemont, venu à la ville pour vendre des bestiaux, apporta au docteur une lettre ainsi conçue :

« CHER DOCTEUR,

« Mon mari a été pris hier d'une maladie qui demande toute votre sollicitude : M. Riquemont s'est mis pour moi en frais de tendresse. Il est bruit ici d'un nouveau médecin, récemment arrivé de Paris, et, pour l'acquit de sa conscience, M. Riquemont désire que vous puissiez vous consulter avec M. Savenay (c'est ainsi, je crois, qu'il se nomme) sur le misérable état de ma santé. Vous comprenez bien, cher docteur, que je n'attends rien de ce concours de

la science, et que je ne l'ai pas sollicité; puisque vos soins n'ont pu rappeler ma jeunesse envolée, ni ranimer mes forces éteintes, c'est que je dois mourir, et Dieu sait que je suis prête. Mais que voulez-vous? M. Riquemont est las de me voir souffrir : il faut bien pardonner quelque chose aux caprices de cet ennui. Soyez assez bon pour venir demain déjeuner au château; M. Savenay sera notre convive.

« Adieu, le plus aimable et le plus aimé des docteurs.

« LOUISE R. »

Le même jour, M. Savenay recevait un billet conçu en ces termes, qui, bien que fort vulgaires, avaient été nécessairement écrits sous la dictée de madame Riquemont :

« Monsieur le docteur Savenay est prié de vouloir se rendre demain au château de Riquemont, afin de pouvoir se consulter avec M. le docteur Herbeau sur l'état de madame Riquemont. En arrivant à l'heure du déjeuner, M. Savenay obligerait doublement monsieur et madame Riquemont.

« RIQUEMONT.

« Château de Riquemont, 27 avril 18.. »

Il serait difficile d'expliquer l'état de perplexité dans lequel la lettre de madame Riquemont jeta le docteur Herbeau. Sa culotte de velours déchirée par l'épine d'une haie, sa perruque pêchée à la ligne par

quelque enfant malicieux, son kiosque en flammes, *Colette* poussive, tous ses clients bien portants, enfin toutes les catastrophes dont la prévision avait parfois effrayé son imagination, l'eussent plongé, en se réalisant, dans une affliction moins tourmentée. La charge sonnait déjà, et la lutte allait commencer! Elle allait commencer par un combat singulier, par un duel au grand jour, face à face, sur le même terrain, sur un terrain où le pauvre Aristide n'avait encore marché qu'en tâtonnant. Et quelles armes inégales, grand Dieu! Henri Savenay tout frais émoulu, Aristide Herbeau tout rouillé par une longue sécurité. Et quelle honte pour ce dernier s'il allait faillir à la première passe! Quel affront si le nouveau docteur allait la découvrir, la source de ce mal, si longtemps et toujours vainement cherchée par Herbeau! Quel désastre s'il allait le dompter et le vaincre, ce mal contre lequel s'était brisée la science d'Aristide! Que dirait le pays? que dirait M. Riquemont? que dirait Louise elle-même? La clientèle du château ne serait-elle pas le prix du vainqueur? Angoisses du cœur, qui pourra vous peindre? qui pourra dire tout ce qu'Aristide avala de couleuvres durant la nuit qui précéda cette joute solennelle?

La nouvelle que M. Savenay venait d'être appelé au château de Riquemont pour conférer avec M. Herbeau sur la santé de la jeune châtelaine s'était en moins de quelques heures répandue dans toute la ville. L'état maladif de madame Riquemont préoccupait depuis longtemps les habitants de Saint-Léonard. Les ennemis d'Aristide en murmuraient tout

haut; ses amis osaient à peine le défendre tout bas. On attendait donc impatiemment le résultat de ce grand concours de la science. Il s'agissait désormais de savoir si le sceptre resterait entre les mains du docteur Herbeau, ou s'il passerait entre celles du docteur Savenay : grave question qui devait se vider le lendemain au château de Riquemont.

Ce fut encore Adelaïde qui releva le courage abattu de son époux. — Aristide, lui dit-elle, il ne faut pas vous dissimuler que votre honneur, votre réputation et l'avenir de Célestin dépendent du jour de demain. Toute la contrée a les yeux sur vous ; vaincu, elle vous délaisse; triomphant, elle est toute à vous. Vous triompherez, c'est mon cœur qui me le dit. Qu'est-ce, après tout, que ce Savenay? On le vante, on le prône : qu'a-t-il fait? qui l'a vu? Allez, prenez courage, et songez que vous allez combattre pour vos autels et pour vos foyers.

Elle ignorait, la malheureuse, que son infidèle époux eût, avec les intérêts de sa gloire et l'avenir de Célestin, d'autres droits non moins doux à défendre ! Sa noble assurance ranima le cœur d'Aristide. Pareil aux guerriers qui visitent leurs armes la veille de la bataille, il passa la nuit entière à fourbir sa science, à épousseter son cerveau, à feuilleter tous les ouvrages de médecine qui composaient sa bibliothèque. Adelaïde avait tiré de l'armoire une chemise à jabot, une cravate brodée, des manchettes de dentelle, des bas fins et luisants, une perruque toute neuve. A cinq heures du matin, Jeannette étrillait *Colette* et lavait les harnais. A six heures, Adelaïde parfuma

l'eau de Cologne le mouchoir d'Aristide, et noua un ruban neuf à la boutonnière de son habit. C'était l'habit qu'il portait aux jours de cérémonie, un habit bien large, bien étoffé, à la taille longue, aux basques flottantes, coupé dans un petit drap de Châteauroux, qui, vu à la brune, jouait le drap de Louviers d'une façon toute merveilleuse. A six heures et demie, le docteur emprisonna ses jambes dans des bottines à courroies, et, comme sept heures sonnaient à l'église de la ville, il enfourchait bravement *Colette*. Toute sa personne respirait un mâle courage; son front était serein et son air vaillant. Il se pencha sur sa selle pour déposer un baiser sur le front d'Adelaïde; puis, coupant l'air avec sa cravache, il enfonça ses éperons dans les flancs de Colette, qui partit au pas en boitant.

L'enthousiasme du docteur fut court. A peine Aristide eut-il perdu de vue le chapeau chinois de son kiosque et la girouette de sa maison, qu'il sentit ses forces faiblir et son courage chanceler. La cravache, si fanfaronne à l'heure du départ, pendait nonchalamment sur le flanc du destrier; la bride, tenue mollement par une main paresseuse, flottait sur le cou de Colette, et Colette, pour se conformer aux tristes pensées de son maître, allait d'un pas lent et rêveur, enlevant par-ci par-là des touffes de gazon au sentier et des branches vertes aux buissons. Vainement les paysans qui se rendaient à Saint-Léonard, les pâtres qui traversaient le sentier, les jeunes filles filant leur quenouille de chanvre et menant paître les moutons sur la colline, vainement les femmes, les

enfants, les vieillards, qui rencontraient le docteur, lui envoyaient le salut accoutumé; le docteur passait sans se découvrir, sombre, silencieux, le front baissé; et chacun de se dire : Qu'a donc le docteur Herbeau?

Vous demandiez, bonnes gens, ce qu'avait le docteur Herbeau, lorsque, par une belle matinée de printemps, vous le vîtes passer, se rendant à Riquemont, brumeux comme une soirée d'hiver? Quand bien même il vous eût confié les ennuis de son cœur, vous ne les auriez pas compris, âmes champêtres et naïves, qui avez toujours ignoré la vanité de la science, les tortures de l'ambition, les terreurs de l'amour, les angoisses de l'amour-propre. Il allait, encore tout meurtri par les rudes pensées qui l'avaient secoué la veille, aiguisant ses arguments, passant en revue toutes ses forces, se récitant à lui-même les volumes de sa bibliothèque, tour à tour agité par l'espoir et par la crainte, suivant qu'il trouvait sa mémoire docile ou revêche. Au bout de deux heures, il se fit dans ses souvenirs une telle confusion de textes, Hippocrate et Parny, l'ode et la phlyctène, l'élégie et la phlogose, se mêlèrent d'une façon si étrange dans son pauvre cerveau fatigué, qu'il crut sentir tous les rayons de sa bibliothèque dansant sous sa perruque une sarabande infernale. L'infortuné n'en était plus aux diables bleus, mais à tout ce que l'enfer a de plus noir en fait de diables. Je n'affirmerais pas que la raison d'Aristide eût tenu quelques heures de plus contre cet horrible cauchemar, j'oserais même assurer qu'elle était déjà bien ébranlée

et près de céder, lorsque, heureusement pour la cervelle de son maître, Colette s'arrêta devant la grille du parc de Riquemont. Aristide leva le loquet avec le manche de sa cravache, et Colette, poussant avec sa tête la porte obéissante, prit un petit trot tout gaillard qui conduisit d'un seul trait le docteur sur la terrasse du château.

Ce château était, avant que M. Riquemont l'occupât, un des rares refuges ouverts encore à la poésie exilée. Le temps en avait tapissé les murs de ravenelles et de campanules. La girouette fleurdelisée criait au vent sur la tringle rouillée ; l'écusson seigneurial se cachait humblement au-dessus de la porte sous des touffes de pariétaire. L'intérieur en était mystérieux et sombre ; on ne pouvait y marcher sans éveiller un écho du passé. Les boiseries étaient de chêne sculpté ; aux lambris pendaient les portraits de famille dans leurs vieux cadres enfumés. Plus impitoyable que le temps, M. Riquemont était venu, et, avec ce tact exquis qu'il apportait en toute chose, il avait remis à neuf et façonné à son image ce vénérable et poétique débris. La fleur de lis de la girouette s'était vue détrônée par un chasseur de ferblanc, précédé d'un chien en arrêt. Les murs, dépouillés de leur robe de fleurs et de feuillage, avaient été blanchis à la chaux. L'écusson seigneurial était tombé sous le marteau. M. Riquemont avait fait abattre les tourelles pour anéantir tout vestige de féodalité. Il se vantait d'avoir aboli dans ses domaines la dîme, la corvée et le droit du seigneur. Il avait fait une écurie de la chapelle : Louise avait sup-

plié vainement pour qu'on en fît du moins un colombier. Le château n'avait pas subi à l'intérieur une profanation moins complète. On s'était chauffé tout un hiver avec les boiseries de chêne, M. Riquemont les avait remplacées par un papier représentant des Chinois en palanquin et des Indiens sur des éléphants. Aux vieux cadres, aux vieux portraits, avaient succédé les portraits lithographiés de Lafayette, de Benjamin Constant et du général Foy. La chambre à coucher de M. Riquemont était particulièrement ornée des batailles de l'empereur et de quatre tableaux racontant la vie et la mort de Poniatowski. Louise avait eu bien des luttes à soutenir pour préserver son appartement du patriotisme de son mari ; encore n'avait-elle pu obtenir de garder au chevet de son lit un Christ d'ivoire qu'elle tenait de sa grand'mère : M. Riquemont avait signifié qu'il ne saurait jamais se résoudre à encourager la superstition et le fanatisme. Louise était, à vrai dire, en ce lieu, la poésie exilée dont je vous parlais tout à l'heure.

Le docteur l'aperçut assise sur le perron : pâle et languissante, madame Riquemont tâchait de réchauffer ses membres glacés au soleil du printemps. Elle n'avait jamais voulu se soumettre à garder le lit ni la chambre ; elle traitait son mal en femme impérieuse et coquette, et la douleur était plutôt esclave des caprices de Louise que Louise n'était esclave des exigences de la douleur. Aristide mit pied à terre, se débarrassa de ses bottines, et, faisant voltiger son mouchoir le long de ses jambes et sur ses souliers pour en enlever la poussière, il marcha vers la jeune

malade d'un air gracieux et pimpant. Il monta les degrés du perron avec une dignité parfaite, s'approcha galamment de madame Riquemont, et lui prit une main blanche et sèche qu'il porta tendrement à ses lèvres.

— Toujours aimable ! dit Louise en pressant la main d'Aristide.

— Et vous, toujours plus belle et plus charmante ! s'écria le délicieux Herbeau.

— Ah ! docteur, vous vous vantez, dit-elle en souriant.

Le docteur avait raison : madame Riquemont était charmante. Je ne sais quel mélange de finesse et de mélancolie donnait à ses traits quelque chose de la physionomie de la gazelle. Ses lèvres étaient minces et décolorées, mais encore armées d'un sourire à la fois doux et presque railleur, que n'avait pas émoussé la souffrance. Son front, net et pur, était veiné de bleu, et ses beaux yeux, dont l'azur se détachait sur la mate blancheur du visage, semblaient deux pervenches épanouies sur la neige aux premiers rayons du printemps. Ses cheveux blonds et fins, lissés en bandeau sur le front, se cachaient sous un bonnet de point d'Alençon, garni de rubans roses ; sa taille, svelte comme la tige d'un jeune bouleau, était serrée par une douillette de soie verte. Ces goûts d'élégante simplicité étaient tout ce que Louise avait sauvé de sa jeunesse.

— Toujours un peu de fièvre, dit le docteur en interrogeant le pouls de la malade.

— Une fièvre continue, docteur, une fièvre continue ! répéta-t-elle avec découragement.

— C'est une azodès, madame ; vous avez une azodès, reprit gravement le docteur.

— Quelle horrible maladie ! s'écria Louise ; une azodès, dites-vous ? Qu'est-ce que cela, je vous prie ?

— L'azodès, reprit le docteur, est une fièvre continue.

— Mon Dieu ! dit Louise en se levant, que la science est une magnifique chose ! Prêtez-moi votre bras, docteur, et menez-moi un peu le long de ces haies dont le vent m'apporte les vertes senteurs. Vous dites donc, ajouta-t-elle en s'appuyant coquettement sur le bras d'Aristide, vous dites que j'ai une azodès ?

— Et j'ajoute, divine Louise, que nous pratiquerons de nouvelles émissions sanguines, afin de maîtriser la diathèse inflammatoire, dit le docteur d'un ton solennel.

— Tenez, cher docteur, répondit Louise en regardant Aristide d'un air suppliant, je ne vous demande qu'une seule chose.

— Demandez ma vie, madame ! s'écria-t-il avec chaleur.

— Eh ! mon Dieu ! je ne vous demande pas même la mienne.

— Tout mon sang est à vous, Louise ! ajouta le docteur en pressant le bras de la malade.

— Eh bien ! docteur aimé, dit Louise en souriant, gardez votre sang et laissez-moi le mien. Tout ce que je demande, ajouta-t-elle, c'est de pouvoir mourir

tranquillement. Que le soleil est doux ! dit-elle en s'asseyant sur un tertre vert ; que l'air est enivrant et pur ! Les oiseaux gazouillent sous la feuillée, les insectes bruissent sous l'herbe, et la brise semble confier de doux mystères aux fleurs qui s'entr'ouvrent pour les recevoir. Quel luxe ! quels parfums ! quels flots de séve et de vie débordent de toutes parts ! Toutes les joies s'éveillent et chantent sur la terre : c'est jour de fête sous le ciel, et seule, je suis triste à pleurer.

La pauvre enfant fondit en larmes.

— Voyons, voyons, dit le docteur véritablement ému, il ne faut pas ainsi se désespérer. Les ressources de la science sont inépuisables. Nous combattrons la gastrite par les antiphlogistiques. Déjà le mal est enrayé, et je réponds devant Dieu de votre prochaine guérison, si toutefois des prétentions rivales ne viennent point contrarier mon système et me disputer la gloire de vous sauver, seul prix, chère Louise, qu'ambitionne ma sollicitude.

— Ah ! vous voulez parler du nouveau docteur ? dit Louise avec nonchalance. Voyez, je l'avais oublié. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu, vous le savez bien, n'est-ce pas ? Qui pourrait remplacer près de moi vos soins et votre tendresse ?

— Personne, Louise, personne au monde, s'écria le docteur attendri.

— Oh ! je le sais bien, allez ! n'est-ce pas vous qui avez mis un peu de soleil dans ma pauvre existence ? Vous m'avez aidée à vivre, et vous m'aiderez à mourir.

— Louise, chère enfant, ne parlez pas ainsi! dit Aristide d'une voix étouffée.

— Il faut bien en parler, puisque je sens que chaque jour emporte un débris de moi-même. Tenez, ajouta-t-elle en lui prenant une main qu'elle posa sur son cœur, vous avez beau faire, je sens là quelque chose qui me tue. Qu'est-ce donc? il me semble pourtant que ma vie pourrait être si belle! Ah! mon ami, je l'aime, cette vie qui m'échappe! Ah! sauvez-moi! s'écria-t-elle en se pressant effrayée contre lui, comme si elle eût aperçu un serpent se glisser à ses pieds.

Aristide la serra tendrement contre sa poitrine et osa la baiser au front.

— Vous vivrez, s'écria-t-il; vous êtes trop aimée pour mourir.

— Ah! vous aussi, vous êtes bien aimé, dit-elle.

— Louise, vous êtes adorée!

— Et vous aussi, et vous aussi! dit Louise en souriant à travers ses pleurs. Mais, soyons gais, monsieur Herbeau, ajouta-t-elle en passant précipitamment son mouchoir sur ses yeux; soyons gais, il le faut: j'aperçois mon mari, et je ne veux pas qu'il puisse rire de mes larmes.

Aristide attribua ce mouvement à un tout autre motif, et crut de bonne foi que Louise craignait d'éveiller la jalousie de M. Riquemont. Il prit aussitôt un air grave et compassé, car c'était là le côté le plus plaisant de la passion du docteur. Il ne se serait point pardonné de troubler le repos domestique de madame Riquemont, et, pour cacher un bonheur imaginaire,

se donnait autant de mal que d'autres en auraient pris pour le réaliser.

Louise se leva, s'appuya sur le bras du docteur, et tous deux allèrent à la rencontre de M. Riquemont, qui venait, un fusil sur l'épaule, précédé d'une meute complète.

— Bonjour, papa Herbeau! dit le campagnard en frappant de sa main le ventre d'Aristide. Comment se porte la maman Herbeau? Et ce cher Célestin? avons-nous de ses nouvelles? marche-t-il toujours à grands pas dans la voie de vos vertus et de vos mérites? Et cette chère Colette? Vous, papa, toujours frais et fringant! décidément vous volez la santé de vos malades. Mais je ne vois pas M. Savenay. Ah çà! j'espère bien, docteur, que vous ne vous formaliserez pas de la présence d'un confrère au château. C'est une pure formalité; mais il faut tout prévoir : un malheur est si vite arrivé! Du moins, si on a fait, pour le prévenir, tout ce qu'il était humainement possible de faire, eh bien! ma foi, lorsqu'il arrive, on n'a rien à se reprocher; la conscience est calme et on dort tranquille.—Pas vrai, Louison? ajouta-t-il en se tournant vers madame Riquemont qui ne répondit pas.

M. Riquemont parla longtemps ainsi, ajoutant à l'élévation des pensées et à la distinction du langage la grâce de son rire limousin et l'élégance de son geste rustique. Louise était rêveuse. Aristide marchait silencieux et tout occupé à garantir les basques de son habit des caresses de la meute qui gambadait autour de lui. M. Riquemont faisait à lui seul tous les frais de la conversation.

Comme ils arrivaient sur la terrasse, le garde-champêtre remit à son maître un paquet de journaux qu'il apportait de la ville : c'étaient le *Constitutionnel*, le *Journal des Haras* et les *Annales agronomiques*. Le châtelain déchira les bandes et se prit à parcourir chaque feuille d'un air important. Il lisait depuis quelques instants, quand tout d'un coup son visage s'épanouit, ses narines se gonflèrent, son front s'illumina. Il interrompit sa lecture, et, cherchant du regard le docteur Herbeau qui s'était éloigné de quelques pas :

— Papa Herbeau ! s'écria-t-il.

Le docteur s'étant approché :

— Écoutez ceci, papa ! dit M. Riquemont en lui frappant sur le ventre.

Et, déployant les feuillets du journal, il lut complaisamment, à haute et intelligible voix :

« On nous écrit de Nantes, à la date du 20 avril 18.....

« Un fait déplorable, qui ne se renouvelle que trop souvent dans nos campagnes, vient de se passer à Tiffauges. Un vieillard de la commune étant mort dans le plus affreux dénûment, et n'ayant pas laissé de quoi subvenir aux frais de sépulture, le vicaire de la paroisse s'est obstinément refusé à lui ouvrir les portes de l'église et à le conduire à sa demeure dernière. Vainement les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits enfants du défunt, vainement ses frères, ses sœurs, ses neveux et ses petits-neveux se sont précipités aux genoux du ministre des autels : vainement ils ont arrosé ses mains de larmes brû-

lantes : le serviteur d'un Dieu de charité s'est montré inflexible, et a fait jeter par sa servante tous ces malheureux à la porte. Jamais le village de Tiffauges n'avait assisté à un plus lamentable spectacle. On dit, et nous sommes portés à le croire, que ce refus de sépulture n'a pas eu seulement pour cause une sordide avarice : on assure que le fanatisme religieux et l'intolérance politique y ont eu la plus grande part. Cet infortuné vieillard avait servi avec distinction dans les armées de la république, et, de retour dans ses foyers, il s'était fait remarquer autant par l'élévation de son caractère que par l'indépendance de ses idées libérales. Le village l'a suivi jusqu'au cimetière et a pleuré sur sa tombe. Tous les hommes de bien de Tiffauges étaient là ; il n'y avait qu'un vicaire de moins. »

— Eh bien ! que dites-vous de cela ? s'écria M. Riquemont.

—Je dis, Monsieur, répondit le docteur, que c'est un vicaire de moins dans les cartons de votre journal.

— Allons donc ! allons donc ! répliqua le campagnard en haussant les épaules. Les noms y sont, docteur. On nous écrit de Nantes..... à Tiffauges..... c'est clair comme le jour, précis comme un acte authentique.

— J'ajouterai, Monsieur, reprit humblement le docteur, qu'en admettant que les faits se soient passés de la sorte, il n'en est pas moins déplorable de les voir ainsi livrés à une publicité malveillante. Il y a tant d'esprits disposés à frapper de la même ré-

probation l'abus qu'on fait de la religion et la religion elle-même ! Il faut craindre de les encourager.

— Nous y voilà ! Vous voteriez contre la liberté de la presse ! Vous voulez mettre la lumière sous le boisseau et la vérité dans le sac ! Le soleil vous effraye ; il vous faut l'ombre et le silence.

— Eh non ! Monsieur, eh non ! répondit doucement le docteur ; mais il en est de certaines vérités comme de l'arsenic et de l'acétate de morphine : je pense qu'il serait imprudent d'en délivrer à tout le monde.

— Raisonnement de jésuite et d'apothicaire ! s'écria violemment le châtelain.

— Mon ami !... dit Louise d'une voix suppliante, en serrant furtivement la main d'Aristide.

— Que diable, aussi ! dit M. Riquemont avec humeur, le papa Herbeau s'emporte tout de suite comme une soupe au lait ; il n'est pas avec lui de discussion possible. Tenez, Monsieur, écoutez ceci, je vous prie ; vous m'en direz votre avis.

Et il reprit la lecture du journal.

— On nous écrit de Langres...

— La patrie de Diderot, interrompit le docteur Herbeau.

— Qu'est-ce que cela, Diderot ? demanda M. Riquemont : quelque cafard de votre connaissance ?

Le docteur sourit et ne répondit pas.

— On nous écrit de Langres...

— Célèbre pour sa coutellerie, interrompit de nouveau le docteur.

— Ah ! çà ! monsieur Herbeau, me laisserez-

vous finir ? s'écria M. Riquemont avec impatience.

— Je vous écoute, Monsieur, dit le docteur, qui comprit bien qu'il ne pouvait pas l'échapper.

— « On nous écrit de Langres, à la date du 21 avril 18...

« Il vient de se passer dans notre ville un fait dont il serait difficile de trouver l'équivalent dans les époques de barbarie les plus reculées. Une femme enceinte de huit mois se sentit prise de douleurs si violentes, qu'elle fit appeler en même temps un médecin et le vicaire de la paroisse. Le vicaire et le médecin accoururent. C'était par une nuit affreuse : les éclairs sillonnaient la nue ; le tonnerre ébranlait les vitres ; la cloche de l'agonie tintait à l'église voisine ; la lueur blafarde d'une lampe éclairait seule la chambre funéraire. L'infortunée palpitait encore ; son sang n'était point glacé ; on pouvait douter que la vie l'eût abandonnée. Eh bien ! dans un excès de zèle que nous ne savons comment qualifier, le vicaire, s'adressant au médecin qu'il avait assisté, lui intima l'ordre, au nom de Dieu, d'ouvrir les flancs de l'agonisante, afin que l'enfant ne mourût pas sans avoir été baptisé. Le médecin, bien connu dans le pays autant pour l'élévation de son caractère que pour l'indépendance de ses idées libérales, refusa courageusement de prêter son ministère à un pareil acte de férocité. Exaspéré par le noble refus de ce vertueux médecin, le zèle du vicaire ne connut plus de bornes ; ce prêtre fanatique arma son bras d'un fer assassin... »

— C'est horrible, cela ! s'écria Louise.

— « Et se précipitant sur la victime, au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, au tintement de la cloche funèbre...»

— Mais, Monsieur, c'est horrible ! répéta Louise en arrachant le journal des mains de M. Riquemont.

— Voilà donc où nous allons ! s'écria le châtelain croisant ses bras sur sa poitrine et laissant tomber sur le docteur Herbeau un regard foudroyant. Voilà, Monsieur, où vous voulez mener la France ! Qu'on vous laisse faire, et nous aurons, avant dix-huit mois, les massacres de la Saint-Barthélemy, les dragonnades, le rétablissement de la torture et les horreurs de l'inquisition !

— Mais, Monsieur.... hasarda timidement le docteur Herbeau.

— Allons, voilà que vous vous emportez ! On ne peut pas causer avec vous sans que la discussion dégénère aussitôt en dispute.

Aristide poussa un profond soupir, regarda Louise et se sentit vengé.

— Et que dit-on du nouveau docteur ? demanda Louise, pour détourner le cours de la conversation.

— Oui, au fait ! s'écria M. Riquemont sans laisser à Aristide le temps de répondre, que dit-on du nouveau docteur ? C'est un rival, un fossoyeur de plus qui va vous disputer le cimetière de Saint-Léonard. Est-il jeune ? est-il vieux ? Je suis curieux de le voir. Chose singulière, tous les docteurs que j'ai connus étaient vieux et laids. Au reste, Monsieur, vous pouvez dormir tranquille ; vous n'avez point ici de rivalité à craindre, et si quelqu'un meurt au château, ce

ne sera que de votre main. — Pas vrai, Louison ?

— Mon ami, dit Louise d'un air souffrant, vous êtes ce matin d'une gaieté impitoyable.

— En effet, dit Aristide, je trouve M. Riquemont excessivement gai.

— Oui, oui, très-gai, s'écria le campagnard en riant aux éclats. Et toi, Louison ? Mais ce diable de Savenay ne vient pas, ajouta-t-il en tirant de son gousset une horrible montre de similor. Vous, papa, à la bonne heure ; vous ne faites pas attendre vos malades, surtout lorsque l'aiguille du cadran marque en même temps l'heure de la consultation et celle du déjeuner.

Louise tourna vers le docteur un regard si tendre, ses beaux yeux bleus eurent une expression à la fois si triste et si suppliante, qu'Aristide se sentit remué jusque dans le fond du cœur. Seulement, il ne comprit pas que c'était, comme toujours, le morceau de sucre qu'on donne aux enfants pour adoucir sur leurs lèvres l'amertume de la médecine qu'ils ont avalée, et cette fois, comme toujours, aû lieu d'un sentiment de pure reconnaissance, il caressa un sentiment d'orgueil. Au reste, rien n'était moins exigeant que cet orgueil : un regard, une pression de main suffisait au bonheur d'Aristide. Il fallait que l'amour l'eût traité jusqu'alors bien frugalement, tant quelques miettes, tombées du cœur de Louise, lui faisaient de somptueux repas !

La tendresse de madame Riquemont, les paroles mêmes de son mari, bien que férocement brutales, avaient rassuré le docteur sur les chances de la lutte

qui allait s'engager; plein de sécurité, il attendait l'ennemi de pied ferme. L'ennemi ne tarda pas à se présenter. Au bout de quelques instants, le pas d'un cheval se fit entendre dans l'allée du parc, éloigné, mais vif et rapide ; à peine les chiens s'étaient élancés en aboyant, que M. Savenay entra au galop sur la terrasse.

A quelques pas du groupe que formaient madame Riquemont, son mari et le docteur Herbeau, le cheval se cabra légèrement sous la pression presque imperceptible du mors. C'était un de ces beaux chevaux limousins qui semblent avoir absorbé la meilleure partie de l'esprit du terroir, aux jambes de cerf, au col de cygne, à la tête fine et brusquée. Ses naseaux aspiraient l'air avec fierté, ses oreilles se dressaient au vent; sa robe, bai doré, étincelant au soleil, ressemblait au manteau d'un roi.

L'étranger mit pied à terre; c'était un jeune homme, grand, svelte, d'un aspect froid et réservé, d'un costume élégant et simple. M. Riquemont s'était avancé pour le recevoir.

— Pardieu ! Monsieur, s'écria-t-il, vous avez là un bel animal ! Combien vous coûte cette bête, Monsieur? Pure race limousine, Monsieur! Je vous l'achète; cinquante louis, et topez là, ajouta-t-il en tendant la main.

L'étranger regarda M. Riquemont d'un air étonné, puis, apercevant madame Riquemont, il alla vers elle et la salua avec respect.

— Monsieur Savenay? dit Louise avec un sourire bienveillant.

— Oui, Madame, répondit le jeune homme; votre air souffrant m'apprend trop bien que c'est à madame Riquemont que j'ai l'honneur de parler.

Et comme il se tournait vers Aristide, le prenant sans doute pour M. Riquemont :

— M. Herbeau, dit Louise, mon cher et bon docteur, l'ami que rien ne décourage, le plus charmant de vos confrères, monsieur Savenay, celui dont la science éclairée et le dévouement infatigable ne m'ont jamais abandonnée.

S'inclinant devant M. Herbeau :

— Combien je suis heureux de vous voir, Monsieur ! dit le jeune homme. J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous et le malheur de ne pas vous rencontrer. Croyez que je me félicite d'avoir à conférer avec un homme si éclairé, et de pouvoir faire mes premières armes sous un maître que la science honore.

Louise adressa au jeune docteur un regard qui voulait dire merci, et Aristide, serrant affectueusement la main de M. Savenay, se dit en lui-même : — Voilà un garçon charmant, qui n'a pas l'air bien redoutable.

Cependant M. Riquemont était toujours en contemplation devant la monture de l'étranger, admirant le nerf détaché des jambes, la saillie des veines, gonflées d'un sang généreux, explorant du geste et du regard toutes les parties de la bête, et s'assurant qu'aucune infirmité cachée n'en déparait les admirables perfections. Le jeune docteur allait prendre le châtelain pour le vétérinaire du village, lorsque

Louise, s'appuyant sur le bras d'Aristide, marcha doucement vers M. Riquemont.

— Vous voyez, Monsieur, dit-elle à Savenay, que mon mari est amateur de beaux chevaux ; et le vôtre est en effet superbe, ajouta la jeune femme en caressant de sa petite main le poitrail du noble animal qui releva la tête avec orgueil.

M. Savenay salua M. Riquemont.

— Monsieur, lui dit le châtelain, je suis fou des belles bêtes, et vous me voyez enchanté de faire votre connaissance.

M. Savenay salua de nouveau ; puis, après avoir tenu, durant quelques instants, sous son regard madame Riquemont, son mari et le docteur Herbeau, il prit l'aisance habituelle de l'homme qui sait à quoi s'en tenir sur les choses et sur les personnes au milieu desquelles il se trouve engagé.

— Eh bien ! papa, s'écria M. Riquemont, que vous en semble ? voilà ce que nous appelons un cheval ! A la bonne heure ! c'est beau, c'est vaillant, c'est bien attaché, ça fait honneur à son cavalier. Mais qu'est-ce, je vous prie, que votre Colette? Une oie, docteur, une oie bridée, qui n'est pas digne de cirer les sabots que voici.

Un garçon de charrue, qui vint prendre le cheval de M. Savenay pour le conduire à l'écurie, sauva le pauvre Aristide des spirituelles railleries de son hôte. Au même instant, une grosse fille de cuisine ayant crié du haut du perron que le déjeuner était servi, tous quatre marchèrent vers le château, Louise toujours appuyée sur le bras de son fidèle chevalier, et

M. Savenay s'entretenant avec M. Riquemont de l'éducation des chevaux avec un intérêt et une intelligence qui enchantaient le campagnard et qui eussent fait honneur à un grand prix de *New-Market*.

Arrivée dans le salon, Louise, épuisée par la marche et par le grand air, se laissa tomber dans une bergère ; sa pâleur était livide et sa respiration étouffée.

— Ce ne sera rien, dit M. Riquemont ; cet état la prend dix fois par jour : pas vrai, Louison ? Au reste, Messieurs, ajouta-t-il en passant dans la salle à manger, c'est votre affaire, je vais à la mienne

Aristide cherchait à ranimer Louise. Debout et silencieux, Savenay attachait sur elle un regard profond et rêveur.

— C'est une syncope occasionnée par l'affaissement du système général, dit Aristide d'une voix solennelle ; le pouls est imperceptible et la prostration complète.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Louise reprenant ses sens, un peu de fatigue, voilà tout. Messieurs, oubliez-moi ; je suis mieux, beaucoup mieux, répéta-t-elle encore.

En cherchant Savenay qu'elle n'apercevait pas, ses yeux rencontrèrent le regard scrutateur que le jeune homme avait rivé sur elle : une légère teinte rosée colora la pâleur de ses joues.

Aristide était passé dans la salle à manger, afin de laisser au jeune docteur la liberté d'interroger le sujet et le loisir d'étudier le mal. Le jeune homme s'approcha et prit une des mains de Louise dans les

siennes. Les mains de Savenay étaient douces et blanches ; sous leur chaleur fine et parfumée, le pouls de la malade sembla palpiter moins faible et plus rapide. Il la contempla quelques instants en silence, toujours avec ce même regard inquisiteur et lent, qui semblait s'infiltrer jusqu'au fond du cœur de Louise ; puis, après lui avoir adressé quelques questions générales, prélude obligé de tout interrogatoire médical, ses yeux exprimèrent un sentiment de pitié douloureuse, et il pressa avec une affectueuse gravité les doigts amaigris qu'il tenait encore. Nature faible et nerveuse, Louise se sentit frappée d'une commotion électrique.

— Madame, dit-il enfin d'une voix pleine d'onction, les ressources de la science sont bien bornées : la science ne donne pas la rosée aux plantes, le soleil aux fleurs, la séve aux rameaux ; mais vous guérirez, Madame, parce que la nature est bonne.

Et, laissant Louise étonnée et rêveuse, il alla s'asseoir entre les deux convives.

Durant le déjeuner, M. Savenay fut grave sans pédanterie, fit honneur aux vins du château, parla de tout, excepté de son art, entretint longuement M. Riquemont des dernières courses du Champ-de-Mars, s'intéressa à ses plantations, et sollicita la faveur d'être admis à visiter ses prés et ses poulains. Il traita plusieurs questions d'agronomie et d'hippiatrique avec une sagacité rare, et soutint sur la culture des melons une discussion qui lui fit le plus grand honneur dans l'esprit de M. Riquemont. La politique eut son tour. Il trouva le moyen de flatter les opinions de son

amphitryon sans trop blesser la religion de son confrère. Il sut faire la part du passé et de l'avenir. M. Riquemont ne se sentait pas d'aise de voir ce jeune homme à sa table. Il but et mangea férocement, trouva le jeune médecin adorable, et déclara, à la perruque d'Aristide, que M. Savenay était le premier docteur spirituel qu'il eût rencontré jusqu'alors. Aristide fut calme et digne, mangea d'un appétit résigné, dans l'attente de l'heure pour laquelle il avait réservé toutes les ressources de son esprit, heure solennelle qui devait le venger de l'impertinence de son hôte; car cette heure de la consultation, qu'il avait si longtemps redoutée, ne l'effrayait plus : enorgueilli de l'humilité de son rival, puisant à chaque instant une nouvelle audace dans la conversation frivole de M. Savenay, Aristide se sentait fort de la faiblesse présumée de son adversaire, et, sûr d'un triomphe facile, il appelait vaillamment le combat.

Le rusé châtelain ne l'appelait pas avec une moindre impatience, car on se tromperait étrangement si l'on pensait que M. Riquemont, en attirant le nouveau docteur, n'eût cédé qu'à un sentiment de sollicitude conjugale. Il mentait horriblement, comme un fin paysan qu'il était, quand il cherchait, quelques heures auparavant, à rassurer les susceptibilités d'Aristide. Le fait est qu'il avait imaginé cette espèce de tournoi médical dans l'unique espoir que le docteur Herbeau y mordrait la poussière. Ce n'était pas qu'il tînt précisément à lui enlever la clientèle du château ; seulement il se promettait une grande joie de le voir vaincu et humilié sur le terrain de la

science, le seul sur lequel il ne pût le poursuivre et l'atteindre. C'est lui qui donna le signal et mit les deux champions aux prises ; mais, ainsi qu'on va le voir, M. Riquemont fut cruellement trompé dans ses perfides espérances, et le docteur Herbeau se couvrit d'une si belle gloire, qu'il déclarait, au lit de mort, n'avoir jamais eu un plus beau jour en sa vie, pas même celui où il gagna la croix d'honneur.

— Eh bien ! docteur Savenay, dit M. Riquemont vers la fin du repas, que pensez-vous de cette petite Louison ?

— Je crois, Monsieur, répondit Savenay, que mon avis est complétement inutile. Le nom de M. Herbeau, ce nom que la Faculté révère, était déjà venu jusqu'à moi, et, si je n'eusse pris conseil que de ma vanité, j'aurais sans doute refusé l'honneur auquel vous m'avez appelé. Je cherche la lumière, je ne l'apporte pas, et vous me verrez toujours heureux, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Aristide, de pouvoir reprendre auprès de vous les cours que je n'ai qu'imparfaitement achevés à Paris.

— Voilà une modestie qui me charme, s'écria M. Riquemont en avalant un verre de vin de Bordeaux.

— Et que je ne saurais prendre au mot, reprit Aristide. Nous avons à conférer sur la santé de madame Riquemont, et nous en conférerons, Monsieur, et nous en conférerons, répéta le cher docteur, qui ne voulait pas avoir dérouillé son espingole pour tirer sa poudre aux mésanges : d'autant plus acharné à conférer qu'il prenait la modestie du jeune homme pour l'aveu de son ignorance.

M. Savenay s'inclina respectueusement ; M. Riquemont remplit son verre.

— Allons, papa, s'écria-t-il en se frottant les mains, il s'agit de soutenir l'honneur de votre maison ; songez que du haut du cimetière de Saint-Léonard, trente années de gloire vous contemplent.

— Monsieur... dit Aristide d'un air contrit et d'une voix suppliante.

— Bon ! vous vous emportez ; je ne dirai plus rien, s'écria le rustre s'accoudant sur la table. Parlez, docteur, on vous écoute.

— Monsieur, s'écria le docteur Herbeau s'adressant à Savenay, vous connaissez le sujet, vous l'avez interrogé : vous avez pu vous convaincre qu'il est affecté d'une maladie chronique ; car, lorsque les puissances vitales déploient une action faible et interrompue, que les symptômes sont modérés, que leur succession est lente, que le même ordre de phénomènes se manifeste sans variations pendant un long espace de temps, on dit qu'il y a maladie chronique. Or, c'est le cas qui se présente ici.

M. Savenay s'inclina de nouveau ; M. Riquemont laissa échapper un geste d'impatience.

— Est-ce que ce sera long ? demanda-t-il avec anxiété.

— Avant d'entrer dans l'examen détaillé de l'affection particulière qui doit nous occuper, reprit Aristide, il est nécessaire, Monsieur, que je connaisse votre opinion sur le traitement des maladies chroniques en général. Partagez-vous celle d'Arétée, qui a laissé des ouvrages considérables sur cette partie

intéressante de l'art? Pensez-vous, comme Cœlius-Aurelianus, que les maladies chroniques ne sauraient être terminées heureusement par la seule force de la nature, et qu'elles doivent être nécessairement confiées à l'habileté du médecin; ou croyez-vous, comme Bordeu, que ces affections ne soient assujetties qu'aux révolutions spontanées et aux mouvements critiques? Ou bien enfin abondez-vous dans le sens de l'illustre recteur de l'académie de Montpellier, Charles-Louis Dumas, qui, pensant que le système de Cœlius-Aurelianus conduirait à une pratique violente, confuse et tumultueuse dans le traitement de ces maladies, et que celui de Bordeu livrerait les malades à une expectation funeste, a gardé un juste milieu entre ces deux systèmes opposés?

Aristide s'interrompit, porta son verre à ses lèvres, et attendit la réponse du jeune docteur.

— Papa Herbeau, s'écria M. Riquemont, vous êtes sublime, et je vous remercie de n'avoir point encore craché un seul mot latin dans votre assiette : mais ne sauriez-vous arriver à Louison ?

— Sur toutes ces questions, répondit M. Savenay, monsieur le docteur Herbeau me trouvera toujours de son avis.

— Mon avis, Monsieur, reprit Aristide, est qu'au lieu de rechercher péniblement les causes directes et procbaines des maladies, la science doit s'appliquer à connaître les affections primitives dont elles se composent, et à déterminer l'influence qu'elles ont sur les phénomènes, sur la marche et sur toutes les modifications de ces maladies. Remarquez, Monsieur, que

cette méthode est une imitation heureuse de celle que l'on suit dans les autres sciences pour établir la théorie spéciale des objets qu'elles considèrent. C'est ainsi que la chimie reconnaît que la composition et les phénomènes chimiques des corps ont pour cause l'action déterminée de leurs principes constituants et le rapport des affinités naturelles qu'ils exercent les uns à l'égard des autres ; c'est ainsi que l'idéologie.....

— Papa, s'écria M. Riquemont, qui venait d'étouffer un horrible bâillement dans son verre, et qui commençait à craindre que le piége tendu à l'amour-propre d'Aristide ne tournât à sa plus grande gloire, ne sauriez-vous passer à Louison ?

— Sur toutes ces questions, dit gravement M. Savenay, je suis absolument de votre avis, docteur.

— On attribue généralement aux modernes, s'écria Aristide triomphant, l'invention de cette espèce d'analyse appliquée à la connaissance des maladies qui nous fait distinguer les affections élémentaires dont elles sont composées ; mais il ne faut pas croire que les modernes aient tout découvert. Les jeunes gens s'imaginent volontiers que les modernes ont tout inventé. L'ère de la science date pour eux du jour où ils ont reçu leur diplôme. O trop présomptueuse jeunesse ! Galien, dans son beau livre sur la différence des maladies.....

— Ah ! docteur, de grâce passez à Louison, répéta le campagnard, dont la patience était moins longue que la soif, et qui se sentait furieux d'avoir offert au docteur Herbeau l'occasion d'un si beau triomphe.

— Galien indique qu'il connaissait cette analyse et qu'il en usait au lit de ses malades, reprit Aristide un peu troublé ; c'est ce qui fait..... c'est ce qui fait..... répéta-t-il en gourmandant sa mémoire paresseuse.....

— C'est ce qui fait, s'écria M. Riquemont en se levant, que Louison est malade et que Colette est boiteuse ! En voilà bien assez là-dessus ; papa Herbeau, vous abusez de la science. Monsieur Savenay, allons visiter mes élèves.

Aristide se leva rouge de colère. M. Savenay se leva à son tour, et, se tournant vers le vieux docteur :

— Monsieur, lui dit-il d'un air modeste, je regrette que tant de lumières ne puissent se produire au grand jour et sur un plus vaste théâtre. Lorsqu'on voit la foule des médiocrités se disputer la scène du monde, on ne saurait trop déplorer que tant de nobles intelligences se tiennent dans les coulisses, sans éclat et sans bruit, et disparaissent oubliées de la gloire qu'elles n'ont point sollicitée, pareilles à ces astres qui s'éteignent avant que leur clarté soit venue jusqu'à nous.

— Monsieur, s'écria Aristide plein d'une confusion charmante ; Monsieur, vous me flattez !

— Durant les courts instants que j'ai passés auprès de madame Riquemont, ajouta M. Savenay, j'ai pu me mettre au courant du traitement que vous avez suivi pour combattre le mal : j'approuve en tout point ce traitement comme une application naturelle et directe de vos théories générales.

— A la bonne heure ! s'écria M. Riquemont, voilà

qui est noblement terminé ; et si Louison ne guérit pas, ma foi ! Messieurs, il n'y aura pas de votre faute.

Les trois convives passèrent dans le salon. Louise était à la même place, toujours plongée dans la rêverie où l'avaient laissée les paroles du jeune docteur. Elle frissonna au bruit des pas de Savenay, qu'elle reconnut instinctivement, et ses yeux évitèrent de se tourner vers lui.

— Louison, lui dit son mari, viens visiter mes poulains ; une petite promenade te fera du bien.

— La faiblesse du sujet et la force de ma volonté s'y opposent, s'écria Aristide, pressé de proclamer les droits dont il venait de s'assurer la jouissance.

— En effet, dit-elle, mes jambes me soutiennent à peine ; mais j'aurai la force de vous accompagner jusqu'à la porte du parc.

Le docteur fut obligé de céder au caprice de sa malade, et tous quatre sortirent, accompagnés de la meute joyeuse. M. Riquemont s'était emparé d'Aristide pour lui montrer ses espaliers en fleurs ; M. Savenay offrit naturellement son bras à madame Riquemont, qui ne l'accepta qu'en rougissant. Il mesura son pas à celui de Louise, et tous deux allèrent lentement sur les gazons fleuris, suivant à longue distance le vieux docteur et le campagnard.

— Eh bien ! monsieur Herbeau, demanda celui-ci, que pensez-vous de ce jeune homme ?

En voyant Louise attachée au bras de Savenay, le vieux docteur n'avait pu réprimer un mouvement de jalousie. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir triom-

phé sur le terrain de la science : il est des triomphes plus doux ! Aristide s'était assuré la conquête de la gastrite ; mais il fallait encore sauver la clientèle du cœur. D'ailleurs, M. Herbeau ne se dissimulait pas que cette conquête pouvait lui échapper d'un jour à l'autre. Il connaissait M. Riquemont ; il savait combien son humeur était capricieuse et fantasque ; malgré les belles protestations qu'il avait reçues de ce diable d'homme, il ne se cachait pas à lui-même que M. Savenay avait singulièrement réussi dans le cœur de son hôte. En moins d'un instant, la candeur d'Aristide s'altéra, son innocence pâlit, sa vertu chancela, et Yago passa tout entier dans cette âme que Dieu avait pétrie d'amandes douces, de lait et de miel.

— Ce jeune homme est bien, très-bien, en vérité, répondit le perfide Herbeau. Il manque d'expérience, il a besoin d'étude, mais l'exercice de son art le fortifiera. Et puis, c'est un garçon modeste, s'exprimant avec facilité, jugeant bien les hommes....

— Et les chevaux aussi, s'écria M. Riquemont ; avec cela un véritable agronome, qui pourrait en remontrer aux plus habiles ; en même temps un excellent horticulteur, capable de nous faire manger des melons à la Saint-Philippe !

— Ce jeune homme est fort bien, à coup sûr, ajouta le docteur d'une voix paternelle ; dans quelques années, il pourra faire un médecin distingué, pourvu toutefois qu'il ne veuille point se jeter dans les innovations de la science ; car c'est là ce qui perd les jeunes gens, monsieur Riquemont, c'est là ce qui

les perd tous. Et M. Savenay est bien jeune encore! Il est plus jeune que nous, monsieur Riquemont. Au reste, un charmant cavalier, à ce qu'il m'a semblé, un aimable cavalier, je ne crains pas de le dire.

— Et un bon convive, s'écria M. Riquemont; un convive qui boit sec et n'éternue pas du grec à chaque phrase.

— Ce jeune homme est décidément fort bien, ajouta encore une fois l'insinuant Herbeau, qui se glissait comme une vipère dans le cœur de l'époux; ses manières m'ont charmé, je m'emploierai certainement de tout mon pouvoir au succès de ses débuts.

— Voilà qui est d'un galant homme, monsieur Herbeau, dit M. Riquemont en lui frappant sur le ventre.

— Oh! mon Dieu, reprit le docteur avec une modestie pateline, je n'ai pas grand mérite à parler de la sorte, car je crois sincèrement que les succès de M. Savenay pourront très-aisément se passer de mon influence.

— Il est certain que M. Savenay semble annoncer un mérite du premier ordre, dit M. Riquemont avec l'air important d'un homme qui a la prétention de s'y connaître.

— Un très-grand mérite sans doute, ajouta le docteur, et qui ne manquera pas de trouver un patronage plus doux et plus puissant que celui du pauvre vieil Herbeau. Tenez, je me rappelle avoir assisté, comme j'étudiais encore à Montpellier, aux débuts d'un docteur récemment établi en cette ville. Il était ignorant comme une carpe, mais jeune et beau comme Antinoüs.

— Qu'est-ce que cela, Antinoüs? demanda M. Riquemont; je ne sais pas de cheval qui porte ce nom.

— Antinoüs, répondit Aristide, était un bel homme de l'antiquité, et mon docteur, un de ces jeunes médecins auxquels les hommes sensés ne confient ni leur santé ni leur femme. Il faut bien que le sens commun soit fort rare à Montpellier chez les hommes, car, au bout de six mois, ce gaillard-là avait la plus belle clientèle de la cité. Pour arriver à la fortune, il avait pris le bon chemin : il s'était faufilé par l'alcôve.

— Ce jeune docteur, dit M. Riquemont avec une indifférence apparente, était moins ignorant que vous ne voudriez le laisser croire, et je le tiens, moi, pour un garçon d'esprit.

— Eh! sans doute, s'écria le docteur; il y a deux sortes d'esprit; la beauté est celui des sots.

— Tous les sots n'ont pas cet esprit-là, Monsieur, répondit le rustre en regardant effrontément le docteur.

— C'est possible, répliqua Aristide en se mordant les lèvres; mais voilà où je voulais en venir, à vous démontrer que M. Savenay a des chances de succès assurées, et qu'il peut fort bien se passer de ma protection. Il est jeune, plus jeune que nous; il a les plus beaux yeux du monde, et des dents!... je ne sais, Monsieur, si vous avez remarqué ses dents?

— Monsieur, répliqua froidement le châtelain, je regarde les chevaux aux dents et les hommes au mérite.

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton qui ne

demandait pas de réplique : le docteur n'ajouta pas un mot.

Après avoir marché quelques instants en silence, M. Riquemont s'arrêta, observa Louise et Savenay qui suivaient doucement l'allée, puis ramenant son regard sur le docteur, qui avait remarqué ce mouvement de jalousie avec un secret sentiment de joie:

— Il est certain, dit-il, que M. Savenay est beaucoup moins laid que vous — et que moi, ajouta-t-il par politesse.

Ils poursuivirent leur marche silencieuse, et arrivèrent à la porte du parc sans échanger une parole. M. Savenay était à peine au milieu de l'allée; les deux compagnons l'attendirent, tous deux préocupés de leurs pensées secrètes.

— Eh quoi! Monsieur, disait Louise au jeune docteur, vous êtes né dans la Creuse! Nous sommes compatriotes; nous avons vu le jour sous le même ciel. J'étais bien jeune encore lorsque je quittai ce petit pays, mais j'en ai conservé un bien tendre, un bien doux souvenir; le parfum de ses bruyères embaume encore tous mes rêves. C'est le pays que mon cœur habite; c'est au milieu de ses landes solitaires, sur le versant de ses collines, au bord de ses ruisseaux limpides, que j'ai semé les joies de mon enfance. Parlez-moi de la Creuse, Monsieur; vos paroles m'apporteront je ne sais quelles bonnes senteurs de menthe et de genêts fleuris.

— Je ne suis qu'un exilé comme vous, Madame, répondait Savenay; seulement mes regrets sont moins amers depuis que je les mêle aux vôtres.

— Ah! vous, du moins, vous reverrez nos chères montagnes! Plus heureux que moi sans doute, vous ne tenez pas à la patrie par vos seuls souvenirs; la patrie vous garde des parents, des amis; elle n'a plus pour moi que des tombes.

— J'ai laissé dans nos monts une vieille mère et une jeune sœur : toutes mes joies, Madame, et toutes mes douleurs sur la terre.

— Vos joies, sans doute; mais pourquoi vos douleurs?

— Ma sœur est consumée par un mal sans remède.

— Vous dites sans remède, vous, docteur! vous, son frère!

— La science n'y peut rien, Madame, et, si l'amour d'un frère avait pu la guérir, je ne pleurerais pas sur elle.

— La jeunesse la sauvera.

— C'est la jeunesse qui la tue. Hélas! son mal n'a pas de nom; c'est une de ces âmes solitaires qui se dévorent en silence, un de ces cœurs trop richement doués qui se flétrissent et meurent au milieu de leurs richesses inactives. Il serait difficile, Madame, de compter tout ce que la province renferme de ces natures languissantes. Le monde ne les connaît pas, elles ignorent elles-mêmes le mal qui ronge leur printemps dans sa fleur. Éplorées, elles ne savent pas la cause de leurs larmes; rêveuses, elles entrevoient à peine la patrie de leurs rêves. Elles portent en elles un deuil qui ne pleure personne et qui s'étend sur toutes choses. Le monde, les voyant entourées des faveurs de la fortune, dé-

plore que Dieu ait refusé la santé à tant de bonheur, et la science, s'épuisant pour elles en vains efforts, torture ces faibles corps qui ont déjà bien assez de leur âme. Le monde est grossier, et la science est aveugle. Mais que vous conté-je là, Madame? J'oublie que ces réflexions, inspirées par le misérable état d'une personne qui m'est chère, ne sauraient avoir pour vous qu'un médiocre intérêt.

— Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez peut-être; poursuivez, je vous prie; votre sœur m'intéresse vivement : jeune, noble et souffrante, n'a-t-elle pas droit à l'intérêt de tous? Qu'est-ce donc enfin que ce mal? ajouta Louise avec une inquiète curiosité.

— Qui pourrait le dire, Madame? Elle sent en elle un fleuve de vie qui voudrait s'épancher, et qui, refoulé sans cesse, dévaste le sein où il est enfermé. Dieu, dans sa cruelle bonté, l'a faite riche de trésors qui n'ont point cours autour d'elle. Pâle, triste, affaissée, elle promène sur nos collines ses jours mornes et ennuyés, ou bien, assise au coin du foyer, elle cache des larmes que ne comprendrait pas sa mère. L'inaction la consume, une secrète impatience la dévore. Il est un bonheur innommé, souvenir du ciel que nous apportons en naissant; elle le demande à la nuée qui passe, à l'oiseau qui vole, au vent qui gémit. Les soupirs de la brise à travers le feuillage la plongent dans d'inexplicables rêveries. Parfois pèse sur elle, comme un sommeil de plomb, une insoucieuse indolence; parfois aussi, saisie de je ne sais quelle soudaine ardeur, son âme, franchissant l'ho-

rizon borné qui l'écrase, s'élance et se perd dans les régions mystérieuses. L'âme s'épuise vite à ce vol solitaire, et retombe, fatiguée et meurtrie, sur la pierre de son exil. Ame sainte! cœur trois fois noble, qui se meurt de trop de vie! Quand on songe qu'il n'est pas un coin de la province où ne se cache une de ces existences étouffées, faut-il s'étonner, Madame, que des voix éloquentes se soient élevées contre une société où la souffrance est répartie en raison des facultés de bonheur que nous avons reçues de Dieu?

— A ces existences malheureuses Dieu envoie la résignation, répondit Louise en baissant la tête.

— Non, Madame, non, s'écria Savenay; la résignation est fille des hommes, la résignation est lâche, car la souffrance est impie. Faillir au bonheur, c'est manquer à sa destination. Que dira le Créateur lorsqu'il verra les âmes qu'il avait envoyées sur la terre comblées de ses dons et de son amour lui revenir pâles, éperdues et usées dans les larmes?

— Votre sœur n'est point mariée sans doute?

— C'est là ma seule consolation, Madame; car la pauvre enfant, que peut-elle attendre du mariage, si ce n'est un surcroît de douleurs? Dans la position de fortune où nous a laissés la mort de notre père, la main de ma sœur doit prétendre moins haut que son cœur : elle ne se mariera pas. Pourquoi la plaindre? Vous connaissez la race d'hommes qui peuplent nos campagnes, et peut-être pensez-vous, comme moi, qu'il vaut mieux s'éteindre victime de ses illusions que de survivre à leur ruine.

Tous deux arrivaient à la porte du parc; Savenay

pressa doucement le bras de Louise et la salua avec une froide politesse. Le docteur Herbeau, qui se sentait médiocrement curieux de visiter les élèves de M. Riquemont, proposa à la jeune malade de la ramener au château; Louise refusa. Elle avait besoin de recueillement, et d'ailleurs, M. Riquemont ayant déclaré qu'il n'était nullement disposé à céder la société d'un docteur si spirituel, force fut bien au pauvre Aristide de suivre avec ses petites jambes le campagnard et M. Savenay, qui marchaient à grands pas, dissertant chaudement sur le traitement des chevaux glandés, et ne s'apercevant pas de la piteuse mine du compagnon qui trottait sur leurs traces.

Louise, aussitôt qu'elle les eut perdus de vue, fut inondée par je ne sais quel sentiment de solitude enivrante. Elle se jeta sur le gazon. Les oiseaux gazouillaient dans la ramée; les feuilles du tremble et du bouleau frémissaient d'amour autour d'elle; les insectes ailés semaient l'air de rubis, d'améthystes et d'émeraudes; les herbes, échauffées par le soleil, faisaient entendre cette crépitation voluptueuse qui remplit les champs durant les beaux jours. Louise pleura, mais ses larmes ne furent point amères; elle rêva, mais cette fois ses rêves parcoururent des régions enchantées, son âme y rencontra des âmes fraternelles. Les tièdes brises passaient sur son visage comme des bouffées de bonheur; il lui semblait que la création venait de commencer pour elle. L'univers était jeune et beau; elle souriait au printemps, à la lumière, à l'azur du ciel; elle croyait entendre des voix mélodieuses qui chantaient en elle, et se mé-

laient aux divins concerts de la nature. Quel changement s'était fait dans son existence? Elle l'ignorait et ne se le demandait pas; mais elle sentait que le monde n'était plus désert et que la vie avait des fleurs, des fruits et des ombrages verts. Elle demeura longtemps ainsi. Il était l'heure de midi; les arbres n'avaient plus d'ombre : elle se leva et suivit l'allée du château. Son pas était lent, mais léger. Arrivée sur la terrasse, le vieux castel de Riquemont lui parut moins laid et moins triste. Le cheval de Savenay revenait de l'abreuvoir; elle l'admira avec un sentiment de satisfaction dont elle ne chercha pas à se rendre compte. Rentrée au salon, elle se laissa tomber sur sa bergère. La croisée était ouverte; Louise aspira l'air avec joie. Son pouls était rapide, les roses de la santé semblaient prêtes à refleurir sur ses joues; tous ses membres étaient chargés de cette molle fatigue que jette à la jeunesse le retour du printemps. Elle se rappela les premières paroles que lui avait murmurées Savenay; elle se dit qu'en effet la nature était bonne.

Cependant le docteur Herbeau expiait cruellement le triomphe éclatant qu'il venait de remporter. Obligé de reconnaître la supériorité d'Aristide, poussé par le sentiment d'une jalousie que nous n'avons qu'indiquée jusqu'ici, mais qui doit se développer plus tard, M. Riquemont faisait payer chèrement au docteur ses succès et ses avantages. Au lieu de suivre les sentiers qui couraient tapissés de verdure sous le dôme des ormeaux et des chênes, il avait pris méchamment à travers les terres labourées, sous un soleil de feu; et

quand Aristide, le front ruisselant de sueur, restait en arrière et faisait mine de vouloir s'échapper le long de quelque haie, le châtelain s'arrêtait aussitôt, et, l'appelant du geste et de la voix, se gaudissait de le voir péniblement enjamber les sillons qui, comme autant de poutres, lui barraient le passage.

— Allons, papa, s'écriait-il, l'exercice est recommandé par Hippocrate.

Il arriva que le docteur, ayant empêtré ses jambes dans les ronces d'un champ, trébucha et s'étendit gentiment sur le chaume. M. Riquemont courut à lui, et le relevant :

— Chevalier de la Légion d'honneur, je vous crée officier, lui dit-il.

Jamais le rustre n'avait déployé tant de brutale impertinence ; jamais il ne s'était acharné si opiniâtrément à sa victime. M. Savenay, qui souffrait visiblement de la position d'Aristide, cherchait par mille moyens à détourner l'humeur de cet homme terrible ; mais il y réussissait rarement. Croirait-on qu'une fois dans la prairie où pâturaient ses élèves, cet infernal Riquemont fut pris de la fantaisie de faire monter le docteur Herbeau sur un étalon, et de le voir ainsi galoper à cru, sans bride et sans étriers? Je laisse à penser si le docteur Herbeau se récria! Mais l'impitoyable châtelain, le saisissant à bras le corps, ne parlait de rien moins que de l'attacher, comme Mazeppa, sur l'une des plus fringantes bêtes; et je ne sais trop ce qu'il en serait advenu sans l'intervention de M. Savenay, qui parvint, non sans peine, à délivrer son infortuné confrère. Certes, Aris-

tide aurait fait là une rude promenade, s'il n'eût porté dans son cœur une source d'eau vive dans laquelle il étanchait le sang de ses blessures. Louise était cette source mystérieuse qu'il entendait murmurer sans cesse, et qui entretenait en lui la fraîcheur embaumée d'un printemps éternel. Dans sa candeur, ce vieil enfant allait même jusqu'à se féliciter des mauvais traitements que M. Riquemont lui faisait subir. Il se disait que c'était justice qu'il payât son bonheur, et que, pour le mériter, il pouvait bien souffrir un peu. Et puis ne se sentait-il pas coupable lui-même à l'endroit de M. Riquemont? sa conscience d'honnête homme n'était-elle pas quelque peu troublée? Ah! sans doute, car il savait ses perfidies; i n'était pas de ces séducteurs passés maîtres qu prennent la femme de leur hôte sans plus de scrupule que s'il s'agissait de cueillir une pomme dans le verger de leur voisin. Il est de nobles âmes chez lesquelles la passion ne saurait étouffer le sentiment du devoir ; telle était l'âme du docteur Herbeau. Que de nuits il passa à pleurer sur ses félicités criminelles, à s'accuser tout bas vis-à-vis de M. Riquemont et d'Adélaïde ! Que de fois il entendit les serpents du remords lui siffler aux oreilles les noms de parjure et de traître ! Quand, par hasard, il trouvait au logis Adélaïde affectueuse et soumise, au château M. Riquemont amical et poli, il se sentait mourir de honte. Parfois l'exaltation de sa conscience aux abois lui inspirait des résolutions désespérées : il se décidait à rompre un lien illicite, et, pour modérer les élans de son repentir, ce n'était pas trop d'une recrudescence de

brutalité de la part de M. Riquemont, d'un redoublement d'humeur chez l'acariâtre Adélaïde. Alors, du moins, il avait une excuse à ses trahisons; plus tourmenté, plus abreuvé de fiel, son bonheur lui semblait moins amer et plus légitime. Son martyre lui rouvrait les portes du ciel; il trouvait dans les persécutions qu'on lui faisait subir la permission d'aimer et d'être aimé.

Cependant les trois promeneurs avaient repris le chemin du château. Une fois sur la terrasse, le docteur parvint à s'échapper, et courut, l'imprudent, où l'appelait son cœur.

Louise était plongée, depuis une heure, dans cet état de rêverie qui flotte entre la veille et le sommeil, et qui est à la pensée ce que le crépuscule est à la terre, lorsqu'elle se sentit tout à coup réveillée par la pression d'une main qui s'était emparée de la sienne. Elle ouvrit les yeux, et reconnut le docteur Herbeau agenouillé aux pieds de la bergère.

— Cher docteur ! s'écria-t-elle avec effusion, tout émue qu'elle était encore du bonheur nouvellement éclos qui chantait dans son âme.

Ce cri de tendresse pénétra de part en part le cœur d'Aristide, et en fit jaillir une des phrases surannées qui, pour cet esprit naïf, étaient restées l'expression la plus vraie, la plus hardie de la passion.

— Divine Louise ! dit-il en baisant une petite main qu'on ne retira pas; Vénus endormie n'était pas plus belle que vous !

— Prenez garde, répondit la coquette en faisant allusion à madame Herbeau, dont la jalousie était

bien connue dans le pays; prenez garde, comme Pâris, de vous brouiller avec Junon.

— Pour vous, ravissante Louise, s'écria l'amoureux Aristide, qui n'avait jamais sollicité de plus doux transports ni rêvé de plus tendre langage, pour vous, je me brouillerais avec tout l'Olympe; pour vous, chère enfant, que ne ferais-je pas!

— Vous ne feriez pas galoper Colette! dit une voix formidable qui se fit entendre sous la fenêtre du salon.

Cette voix était celle de M. Riquemont, qui avait tout vu et tout entendu. Louise ne put s'empêcher de rire; pour Aristide, il demeura foudroyé sur place. Son visage passa subitement par toutes les teintes du vermillon et du blanc de céruse ; son ventre oscilla sur ses jambes, et ses ailes de pigeon s'aplatirent d'elles-mêmes sur ses tempes. Louise riait toujours, et, toujours en dehors du salon, M. Riquemont, dont la tête s'élevait au-dessus de la fenêtre, regardait le docteur d'un air en même temps réfléchi et goguenard.

M. Savenay, qui venait de faire brider son cheval, tira le docteur de cette position difficile. Il présenta ses hommages à la jeune femme, qui rougit en les recevant; M. Riquemont lui serra cordialement la main.

— Nous nous reverrons, monsieur, lui dit-il : j'aime les gens de votre trempe; nous nous reverrons à coup sûr. Vous me plaisez beaucoup, monsieur Savenay, mais beaucoup, et je persiste à dire que si vous voulez me vendre votre cheval...

— Je regrette, monsieur, répondit Savenay, de ne pouvoir vous être agréable en cette occasion; cette bête a été élevée par mon père, à mon intention; mon père n'est plus, et vous comprenez...

— Très-bien! très-bien! s'écria M. Riquemont. Ah! votre père faisait de semblables élèves! Eh bien! monsieur, c'était un digne homme, qui élevait également bien ses chevaux et ses enfants; le pur sang limousin a fait, en le perdant, une irréparable perte.

En parlant ainsi, M. Riquemont lui serra de nouveau la main. Le jeune docteur adressa quelques paroles respectueuses à son silencieux confrère, puis, une fois en selle, il envoya du regard un long adieu à Louise, de la main un salut gracieux au châtelain, et, maîtrisant l'ardeur de sa monture, s'éloigna lentement, comme s'il eût craint d'humilier le vieux docteur dans son affection pour Colette.

Le départ de Savenay ne précéda que de quelques minutes celui du docteur Herbeau. Aristide se sentait mal à l'aise auprès de M. Riquemont; toutefois, celui-ci n'ayant plus fait allusion à la situation dans laquelle il l'avait surpris, et n'ayant témoigné là-dessus ni jalousie, ni soupçons, ni ressentiment d'aucune espèce, Aristide finit par se rassurer et par conclure que M. Riquemont n'avait rien vu ou rien compris. Louise, qui souffrait pour son vieil ami des prévenances affectueuses que son mari venait de prodiguer au jeune étranger, — grâce à cet instinct charmant que les femmes possèdent seules, elle en souffrait d'autant plus pour lui qu'en secret elle en était heureuse; — Louise redoubla de séductions

innocentes, et trouva moyen de lui donner à la dérobée son beau front à baiser. Elle s'approcha de Colette, caressa la crinière du vilain animal, et remarqua tout haut combien une telle monture était préférable, en ses pacifiques allures et pour son air doux et honnête, au cheval de M. Savenay. Aristide ne se sentait pas d'aise; il fit observer à son tour que la queue de Colette frétillait en signe de joie, comme si l'intelligente bête eût compris les compliments de Louise. M. Riquemont ajouta qu'il ne lui manquait que la parole pour s'exprimer aussi galamment que son maître. On se quitta les meilleurs amis du monde. Le campagnard lui-même s'était singulièrement radouci ; il accompagna le docteur jusqu'au bout de l'allée, le complimenta sur la manière brillante dont il avait soutenu sa réputation en ce jour, parla de l'avenir de Célestin avec intérêt, et lui laissa par ses façons franches et naturelles une entière sécurité. Mais, lorsqu'il l'eut vu disparaître au détour d'une haie, pourquoi donc se frappa-t-il le front et revint-il le long des charmilles d'un air pensif et préoccupé?

Le retour d'Aristide à Saint-Léonard fut une véritable ovation. Tous les amis du docteur étaient rassemblés chez Adélaïde : la crainte et l'espoir agitaient tous les cœurs; celui d'Adélaïde était dévoré d'angoisses. On allait, on venait, de la maison au kiosque, du kiosque à la maison. Tous les regards plongeaient dans la vallée, tous les yeux interrogeaient le sentier qui devait ramener Aristide. On se parlait, on s'appelait, on s'interrogeait : — Sœur Anne, ne

vois-tu rien venir?—Soudain un cri parti du kiosque, vola jusqu'à l'épouse d'Herbeau : un cavalier s'avançait au galop dans la plaine.

— Ce n'est pas lui ! répondit l'épouse en soupirant.

En effet, c'était Savenay. M. Savenay ! le nouveau docteur ! s'écriait-on de toutes parts. Tous les amis d'Aristide, Adélaïde elle-même, coururent sur la place des Récollets, pour voir passer le nouveau docteur. Il passa bientôt, au pas relevé de son cheval, sans laisser tomber un regard sur les curieux qui le contemplaient. On ne put s'empêcher d'admirer sa bonne mine, l'élégance de son maintien, la beauté de sa monture; Adélaïde sentit son cœur qui s'éteignait dans sa poitrine.

Enfin, longtemps après, on aperçut au flanc du coteau un vieux cheval gris, surmonté d'une tête à perruque. Cette fois, c'était bien lui ! On se répandit de nouveau sur la place, et, au bout d'une petite heure, on vit paraître successivement sur le plateau de la colline un chapeau, des ailes de pigeon, un visage épanoui, le tout glorieusement porté par Colette. En moins d'un instant, le docteur fut entouré de la foule de ses partisans.

— Eh bien ! Aristide? demanda Adélaïde avec anxiété.

—Adélaïde, répondit le docteur, votre époux s'est couvert de gloire. Mes enfants, la victoire est à nous. Riquemont nous reste. Jeannette, allez tirer de la bière.

Dans sa joie, Adelaïde pressa sur son cœur le chanfrein de Colette. On enleva le docteur, on le porta

jusqu'à sa maison, et là, au milieu de ses amis, assis auprès de son épouse, Aristide raconta tous les détails de cette journée si glorieuse pour sa maison. Toutefois il eut soin d'omettre l'épisode de Vénus endormie. On but à la conservation de sa clientèle, à l'avenir de Célestin, à la beauté de madame Herbeau, à l'extinction de tous les docteurs de la Faculté de médecine de Paris. On s'enivra d'orgueil, de houblon et d'orge fermentée, et cette réunion charmante se prolongea bien avant dans la nuit, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures et demie, heure à laquelle tout repose et tout dort dans la cité de Saint-Léonard.

Certes, et qui pourrait le nier? ce jour fut un grand jour dans la vie du docteur Herbeau, un de ces jours radieux qui suffisent à illuminer toute une existence, jour trois fois grand, trois fois heureux, qui vit cet aimable vieillard triompher des embûches de ses ennemis, consolider sa puissance et sa gloire, et, pour nous servir de son langage familier, tresser aux palmes de la science quelques brins de myrte dérobés aux bosquets amoureux; mais, quoi qu'on dise, les jours de fête ont rarement un beau lendemain, et celui-là n'eut pas même une belle nuit.

CHAPITRE III.

Tout dormait à Saint-Léonard ; Adélaïde veillait seule. Engourdies par l'anxiété de ces derniers jours,

les vipères de la jalousie venaient de se réveiller et se tortillaient dans son sein. A la lueur de la lampe qui éclairait encore le sanctuaire conjugal, elle observait d'un œil inquiet le sommeil de son époux, et se demandait si c'était bien là le sommeil du juste. Instincts de la femme jalouse, qui pourra vous tromper jamais ! La tête d'Aristide s'était creusé un nid dans l'oreiller, dont les bords relevés encadraient cet honnête visage. Ses lèvres demi-closes souriaient : le front semblait illuminé moins par l'éclat de la lampe que par le rayonnement d'une âme immaculée ; le nez, plein de quiétude et de majesté, égayait d'une douce harmonie le silence profond de l'alcôve. Seigneur, si ce n'était en effet le sommeil du juste, comment donc les justes dorment-ils ? Mais tant de calme et de sérénité, loin d'obtenir grâce aux yeux d'Adélaïde, ne faisaient qu'irriter son humeur : le jour, elle pleurait son époux infidèle, et n'avait pas, la nuit, les profits du remords.

Ce n'était pas la première fois qu'Adélaïde veillait ainsi, la défiance au cœur. Il y avait longtemps que ses soupçons rôdaient autour du château de Riquemont. L'assiduité d'Aristide auprès de madame Riquemont, la jeunesse de Louise, ses grâces et sa beauté souffrante, troublaient depuis longtemps la sécurité de l'épouse. Elle avait observé qu'Aristide, toutes les fois qu'il allait au château, ne revenait jamais sans une fleur à sa boutonnière. Un jour, elle avait trouvé dans un des arçons de sa selle un gros bouquet de vergissmeinnicht ; un autre jour, dans la

poche de son gilet, une lettre de Louise qui prodiguait au docteur les noms les plus tendres. Un jour enfin, elle l'avait surpris écrivant dans le kiosque quelques couplets amoureux: c'étaient de petits vers adressés à la bergère Sylvanie, par lesquels Aristide implorait la fin de son martyre. On ne saurait imaginer tout ce que ces découvertes avaient soulevé de tempêtes dans l'âme d'Adélaïde. Toutefois, lorsqu'il s'était agi de la gloire de sa maison, Adélaïde, en vraie Romaine, avait crié tout beau à son cœur; mais à présent que l'honneur était sauf et que Riquemont restait à la clientèle du docteur Herbeau, elle ne pouvait s'empêcher de déplorer ce triomphe qui allait lui coûter tant de jours sans repos, tant de nuits sans sommeil. Que résoudre et que faire? D'une part, abandonner Riquemont, déserter une place où les Herbeau venaient d'affermir si glorieusement leur drapeau, céder au jeune docteur une clientèle dont la défection entraînerait nécessairement toutes les autres, il n'y fallait pas songer. D'une autre part, autoriser, comme par le passé, les assiduités du docteur auprès de Louise, Adélaïde n'en sentait plus en elle l'héroïque courage. Concilier les intérêts de son amour et ceux de sa maison, conserver à la fois Riquemont et le cœur d'Aristide, c'était là la question.

Sur le coup de minuit, madame Herbeau appela son mari; mais tous les canons de Saint-Léonard auraient tonné aux oreilles d'Aristide sans le réveiller. Madame Herbeau se décida à le tirer violemment par le bras. Il ouvrit les yeux, et, prenant la lueur de la lampe pour l'éclat du jour, il se préparait à sauter à

bas du lit pour aller seller Colette, quand, au même instant, la pendule sonna minuit.

— Aristide, dit madame Herbeau, il s'agit de choses sérieuses, et je souffre de vous entendre ronfler comme une toupie d'Allemagne, quand votre gloire et votre fortune sont à la veille de leur ruine : vous dormez comme un loir, sur le bord d'un abîme.

— Ah, çà ! s'écria le docteur ébahi, suis-je fou ou bien êtes-vous folle ? ai-je rêvé ce qui s'est passé hier à Riquemont ? Rien n'est-il fait ? tout reste-t-il à faire ?

— Rien n'est fait et tout reste à faire. Tant qu'il a fallu ranimer vos forces et relever votre courage, je ne vous ai laissé voir que la moitié du danger ; mais, ne vous y trompez pas, notre position est plus critique et plus périlleuse que vous ne l'avez cru jusqu'ici ; et vous-même, pourtant, en recevant la fatale nouvelle, vous vous êtes écrié que tout était perdu et que Célestin mourrait sur la paille.

— Riquemont nous reste, et Célestin mourra sur la plume.

— Sur la paille, vous dis-je, si vous n'y prenez garde, si vous vous endormez, comme vous le faites, dans l'orgueil d'un premier succès. Riquemont vous reste, dites-vous ? Je vous dis, moi, que Riquemont peut vous échapper d'un jour à l'autre. Riquemont d'ailleurs n'est pas tout le pays ; et si vous pensez que le docteur Savenay va rester ici les bras croisés et se contenter de parader sur le pavé de Saint-Léonard, vous vous abusez singulièrement. Avant qu'il soit peu, si vous n'y mettez ordre, il aura ouvert une large

brèche dans votre clientèle, il se sera creusé un trou profond dans votre fromage. Et le mal n'en restera pas là, car, vous l'avez dit vous-même, ce sont des oiseaux de proie qui s'attirent les uns les autres; vous en verrez bientôt une nuée s'abattre sur le pays et disputer à Célestin les miettes de votre héritage.

— Vous m'effrayez, dit le bon docteur, qui commençait à dresser les oreilles comme un lièvre qui entend remuer autour de son gîte la pointe des bruyères.

— Il ne faut pas se dissimuler, Aristide, que vous avez atteint le point culminant de votre destinée; à cette heure, il ne vous reste plus qu'à descendre. Disons le mot, vous avez fait votre temps. Je n'entends rien à la science, mais, entre nous, il est impossible que la science, qui, dit-on, marche à pas de géant, ne vous ait pas laissé un peu bien en arrière.

— Si c'est là tout ce que vous aviez d'agréable à me dire, vous auriez pu, ce me semble, attendre au soleil levant, grommela le docteur en plongeant, comme un canard, sous la couverture.

— Vous avez beau vous récrier, vous êtes passé de mode; Colette est ridicule, et l'on rit tout bas de son maître. Vous avez des ennemis.

— C'est à vous que je les dois, dit Aristide; c'est vous qui m'avez brouillé avec la gendarmerie du département.

— Ne réveillons point le passé.

— Il ne faut réveiller personne, interrompit Aristide.

— Je vous le dis, vous avez jeté hier votre dernier

éclat, l'heure n'est pas éloignée où votre étoile va pâlir. Ne nous aveuglons pas. M. Savenay est un cavalier de la plus belle mine; je l'ai vu, de mes propres yeux vu, et vous pouvez m'en croire : je m'y connais. M. Savenay arrive de Paris; il est jeune. Tout révèle en lui une distinction parfaite. Je ne sais rien de son talent. Hier, s'il vous en faut croire, il s'est humilié devant vous et vous a rendu hommage : je le veux bien; mais je crains fort qu'en tout ceci, il n'ait été, à votre insu, votre compère et votre complice. Tenez, je serai franche jusqu'à la rudesse; je crois qu'il s'est moqué de vous.

— Madame Herbeau! s'écria le docteur, rouge comme la crête d'un coq.

— Il vous a dit, poursuivit Adélaïde, qu'il serait heureux de reprendre auprès de vous les cours qu'il n'a qu'imparfaitement suivis à Paris, et vous avez cru cela, vous! Vous avez pris au mot cette hypocrite modestie! Vous vous êtes laissé choir au piége de cette humilité perfide! Je vous le répète, avant qu'il soit longtemps, si vous n'y veillez de près, vous verrez M. Savenay giboyer sur vos terres; heureux s'il vous permet de tirer, par-ci, par-là, quelque lièvre efflanqué ou quelque perdrix étique! En vérité, crédule que vous êtes, c'est vous, et non pas lui, qu'il faut renvoyer à l'école.

— J'en perdrai la tête, murmura le docteur; quel salmis de métaphores incohérentes! Du moins, Adélaïde, mettez de l'analogie dans vos images.

— Il s'agit bien d'analogie! Dans cette occurrence, que prétendez-vous faire? demanda madame Herbeau.

— Mais, pour Dieu, que voulez-vous que je fasse ? s'écria le docteur avec désespoir.

— Je vais vous le dire. Après vous avoir montré le mal, je vais vous indiquer le remède. Je veux que vous sortiez vainqueur de cette grande et terrible épreuve. Vous le pouvez, il en est temps encore. Vous pouvez, par un coup de maître, prévenir la réaction qui se prépare contre vous, déjouer les espérances de vos ennemis, et fonder dans cette contrée la dynastie des Herbeau. M. Savenay est jeune, renaissez plus jeune que lui ; comme le phénix, élancez-vous radieux de vos cendres.

— De mes cendres ! dit Aristide.

— Renaissez dans votre fils. Célestin vient d'achever ses cours à Montpellier ; appelez près de vous cet ange que nous n'avons pas embrassé depuis cinq ans. Avant qu'elle vous échappe, remettez votre clientèle entre ses mains ; abdiquez pour régner encore. Qui pourra lutter contre tant de grâce et de jeunesse, aidées de votre expérience et de l'influence de votre nom ? Ainsi faisant, vous assurez l'avenir de votre race et le repos de vos vieux jours. Mais hâtez-vous ; quelques mois encore, il sera trop tard. Pour mettre votre couronne sur le front de Célestin, n'attendez pas que les fleurons soient tombés de votre couronne ; pour jeter votre manteau sur les épaules de votre fils, n'attendez pas que votre manteau soit mangé des vers et montre la corde.

— Vous êtes biblique, dit Aristide.

— Vendez Colette, poursuivit Adélaïde, et qu'au

lieu de cette abominable bête, Célestin trouve dans votre écurie un cheval qui lui fasse honneur.

— Vendre Colette ! dit Aristide.

—Enfin, que Célestin vous remplace tout d'abord à Riquemont, passez-lui tout d'abord au doigt le plus beau diamant de votre écrin. Laissez-lui la gloire de poursuivre et d'achever votre œuvre. Vous, cependant, vous rentrerez dans un noble loisir; vous cultiverez les muses et les fleurs de votre jardin, et votre Adélaïde, jusqu'à ce jour trop négligée peut-être, heureuse d'avoir enfin retrouvé son fils et son époux, deviendra l'envie de toutes les mères et de toutes les épouses de Saint-Léonard.

Le conseil était prudent et sage, et je ne sache pas qu'en pareille circonstance Catherine de Médicis eût rien imaginé de plus fin ni de plus habile. C'était la jalousie qui parlait, mais la raison n'eût pas mieux dit. D'ailleurs, Adélaïde était, comme on a pu le voir, ce que nous appelons une maîtresse femme, d'un jugement sûr et rapide, et certes elle avait en ceci consulté les intérêts de sa maison pour le moins autant que les instincts jaloux de son cœur. Oui, rappeler Célestin, puisque ce bel enfant, après cinq ans d'études, loin du toit paternel, venait enfin d'achever ses cours et de recevoir son diplôme ; le rappeler, remettre entre ses mains une clientèle encore intacte; détourner la curiosité qu'avait éveillée M. Savenay, pour l'attirer sur cette blonde tête; confier à ce jeune Rodrigue le soin de venger, de continuer son père; le faire apparaître aux yeux de Saint-Léonard à la fois surpris et charmés; oui, c'était un coup de maître qui

eût placé le docteur Herbeau au rang des plus profonds politiques de son endroit.

Depuis tantôt cinq ans que ce jeune homme était parti pour Montpellier, on ne l'avait point revu au pays; les deux époux avaient résolu qu'il ne rentrerait au gîte qu'après ces cinq années d'épreuve, avec le titre de docteur. C'était un garçon timide, qu'on sentait le besoin de dépayser, réservé, silencieux, craintif, et rougissant comme une vierge quand une femme lui parlait. Lors de son départ, il comptait quatre lustres à peine : blond, rose et frêle, nature délicate et presque débile. On avait eu l'idée de l'envoyer à Paris; à cause de sa faible constitution, on s'était décidé pour Montpellier, le climat de Montpellier étant, comme on le sait, le plus sain et le plus indulgent du royaume. C'était d'ailleurs à Montpellier qu'Aristide Herbeau avait gagné ses grades, il se croyait engagé d'honneur à faire hommage de son fils à l'académie dont il était membre. La séparation avait été cruelle, car, de part et d'autre, on prévoyait qu'elle serait longue. Madame Herbeau s'était évanouie dans les derniers adieux; Célestin avait versé des larmes abondantes. Le docteur, dans une allocution sévère et touchante, avait tracé à son fils le plan de conduite qu'il aurait désormais à suivre, l'engageant par-dessus toute chose à vaincre cette timidité naturelle qui paralysait ses moyens et nuisait au développement de ses facultés. Depuis ce jour, cinq ans avaient passé sans ramener l'enfant à sa famille. Plus d'une fois madame Herbeau avait éprouvé le besoin d'aller embrasser son fils; mais les

communications entre Saint-Léonard et Montpellier sont difficiles et périlleuses; Célestin avait fait de son voyage une relation terrible. A l'en croire, la route du Puy à Alais était suspendue sur un abîme. Entré Castaro et Langogne, ayant eu l'imprudence de descendre de voiture pour se réchauffer les pieds, il avait été poursuivi par une bande de loups affamés. Adélaïde ne pouvait guère s'aventurer seule dans ces dangereux parages; Aristide, de son côté, ne pouvait délaisser ses malades. Il avait donc fallu se résigner et s'en tenir aux lettres de Célestin. Le jeune étudiant avait commencé par se plaindre de l'isolement de sa vie et du vide affreux de son âme, pleurant le kiosque de son père et les bords fleuris de la Vienne; car c'était un esprit éminemment pastoral, nourri, dès l'enfance, de Virgile et de Théocrite. Il avait plus d'une fois embouché les pipeaux champêtres; les dryades, les faunes et les sylvains charmés étaient accourus pour l'entendre. Durant la première année de son exil, lors de la fête de madame Herbeau, Célestin avait adressé à sa mère une idylle dont on parle encore à Saint-Léonard. C'était un dialogue entre deux bergers, dont l'un, exilé et proscrit, gardait ses moutons sur la terre étrangère. Vainement l'autre berger lui vantait les gras pâturages, les haies verdoyantes, les ruisseaux murmurants; insensible à tous ces biens, le berger exilé regrettait sa patrie. Ce petit morceau, qui se distinguait autant par la nouveauté du sujet que par l'originalité de l'exécution, avait profondément remué les deux époux. Il y régnait une douleur si poignante et si vraie; les misères de

l'exil, l'amour du sol natal, la haine de la terre étrangère, y étaient exprimés avec tant d'énergie, que M. et madame Herbeau, saisis d'une terreur panique, s'étaient empressés d'écrire à leur unique héritier qu'il eût à faire sa malle et à revenir au logis, ajoutant que leur cœur, leur maison et leurs bras s'ouvriraient toujours avec bonheur pour le recevoir. On avait dû s'attendre à voir d'un jour à l'autre arriver Célestin ; mais, au lieu de Célestin, on vit tout simplement arriver une lettre, en prose celle-là, dans laquelle le jeune drôle, tout en remerciant son père et sa mère de leurs pieuses dispositions, faisait assez clairement entendre qu'il ne fallait pas ainsi prendre au sérieux l'exagération du langage poétique, ne doutant pas d'ailleurs que le travail et l'ambition de marcher sur les traces de son père ne l'aidassent à supporter patiemment les douleurs de l'exil. « Sans doute, écrivait-il, le pain de l'étranger est amer, mais trempé dans les eaux de la science, il perd beaucoup de son amertume. » Il ajoutait que, si le docteur Herbeau daignait augmenter de quelques cents francs la pension de son fils, cette munificence permettrait au pauvre exilé de beurrer quelque peu le pain de l'étranger et le lui rendrait d'une digestion plus facile.

Tant de courage et de volonté, cette noble ardeur qu'il témoignait à vouloir suivre l'exemple de son père, avaient singulièrement ému ces bons parents, et le docteur s'était empressé d'élever à quinze cents francs la pension du cher espoir de sa race, non sans lui faire observer toutefois que de son temps la jeunesse était moins onéreuse aux familles, et qu'il avait,

lui, Aristide Herbeau, alors qu'il étudiait à Montpellier, trouvé le moyen d'économiser sur sa pension de mille livres le prix de ses examens et de sa thèse. Mais il voulait que Célestin se répandît dans le monde élégant et figurât convenablement à l'école des belles manières ; car, ce qui le révoltait surtout dans la jeune médecine, c'était l'oubli du savoir-vivre, le mépris du beau langage, l'absence des façons galantes. Aussi, en écrivant à son fils, n'avait-il jamais manqué d'insister sur ce point, ne cessant de répéter qu'Esculape était fils d'Apollon, et qu'Hippocrate avait été le premier gentilhomme de la Grèce.

Ainsi dirigé, Célestin, au bout d'un an, était devenu pour ses parents un sujet de légitime orgueil et de satisfaction intérieure. Le jeune homme avait tenu les promesses de l'adolescent; toutes les fleurs avaient donné leurs fruits. Bientôt les lettres de Montpellier étaient arrivées comme de glorieux bulletins. Au lieu de s'exhaler, comme autrefois, en idylles plaintives, Célestin chantait d'un ton mâle les charmes du travail et l'amour des saintes études. « Je me nourris, écrivait-il, de la moelle des lions et des ours. » Il parlait de sa lampe studieuse qu'il voyait bien souvent pâlir aux premières lueurs de l'aube naissante. Son corps se fortifiait en même temps que son esprit. Il se louait de l'air pur du Midi et des relations brillantes qu'il avait recherchées, conformément au désir paternel. Il était reçu chez la marquise de R***, chez le comte de C***, et notamment chez lord Flamborough qui l'avait fait appeler pour vacciner quatre petits chiens. Il cultivait aussi plusieurs sociétés sa-

vantes, et ne négligeait rien pour devenir un jour la gloire de son pays. Tout cela l'induisait bien en dépenses, mais le docteur Herbeau saurait apprécier et reconnaître dignement les sacrifices que son fils s'imposait pour le satisfaire. Il se plaignait toujours un peu de cette timidité qui l'avait tenu si longtemps garrotté, et dont il n'était pas encore parvenu à se défaire entièrement; mais il reconnaissait lui-même que chaque jour en détendait les liens, et ne doutait pas que la fréquentation des hautes classes de la société ne lui valût bientôt une complète délivrance. Il avait, lui aussi, un bien vif désir de presser sur son cœur son cher père et sa tendre mère; mais le temps des vacances doublait ses travaux au lieu de les suspendre : il faisait à lui seul le service de l'hôpital. Et puis, c'était durant la saison d'automne qu'il allait herboriser aux alentours de Montpellier. Il avait composé un magnifique herbier destiné à son père ; mais lord Flamborough ayant laissé voir combien il serait heureux de posséder un pareil trésor, Célestin n'avait pas cru pouvoir se dispenser de l'offrir à sa seigneurie. D'un autre côté, il n'osait appeler à lui sa tendre mère, car le trajet était difficile, et la route, en certains endroits, périlleuse. Il racontait de temps à autre des histoires de loups effrayantes. Entre Castaro et Langogne, une troupe de comédiens avait été dévorée par une troupe de loups; dans ce coquin de pays, il n'était pas rare de voir les loups se jeter dans les voitures et emporter les voyageurs, comme des agneaux, au fond des bois. Ces relations glaçaient d'épouvante madame Herbeau

et surprenaient fort le bon docteur, qui avait fait maintes fois cette route sans apercevoir la queue d'un loup; il en concluait, après de mûres réflexions, qu'entre Castaro et Langogne, le nombre de ces animaux féroces s'était considérablement augmenté.

Tel était à peu près le texte habituel des lettres de Célestin. On pense bien que ces bienheureuses lettres avaient couru dans Saint-Léonard. Aussi, dans la ville et aux environs, n'était-il pas de merveilles qu'on ne racontât de ce jeune homme ; il n'était bruit surtout que de son intimité avec lord Flamborough. Les pères le citaient comme exemple à leur fils; les mères le convoitaient comme époux pour leurs filles; plus d'un jeune visage rougissait au nom de Célestin; l'espoir de son retour agitait plus d'un jeune cœur. Il est très-vrai que l'arrivée du nouveau docteur avait refroidi ces bonnes dispositions et fait baisser en moins d'un jour les actions du jeune Herbeau; mais en suivant les conseils d'Adélaïde, rien n'était perdu, tout était réparable encore: on pouvait escamoter au profit de Célestin la faveur qu'avait surprise Henri Savenay. Ses cours étaient achevés, il venait de passer sa thèse de la façon la plus brillante; s'il ne l'avait pas envoyée à ses parents, c'est qu'il voulait la déposer lui-même aux pieds de son auguste père. Il fallait donc rappeler Célestin sur-le-champ et l'opposer à M. Savenay. Quelques mois auparavant, Aristide avait décidé que son fils, pour se compléter, resterait à Montpellier un ou deux ans après avoir soutenu sa thèse, car il était bien jeune encore: Adélaïde avait jugé cette décision sage et prudente.

Oui, sans doute, sage et prudente alors; mais les circonstances avaient terriblement changé, et désormais les deux époux ne pouvaient plus sans folie prolonger l'absence de ce fils bien-aimé.

Malheureusement Aristide était trop enivré des triomphes de tous genres qu'il venait de remporter pour pouvoir apprécier convenablement l'opportunité et l'urgence d'une telle mesure; Adélaïde avait mis à la proposer trop de hâte et de sauvage brusquerie. Le cœur avait emporté la tête, la jalousie avait égaré la raison. Enfin la passion aux abois lui avait inspiré une foule de métaphores incongrues qui ne pouvaient que révolter un esprit élégant et correct, trempé, dès le berceau, aux sources de la latinité la plus pure. Si la forme du discours d'Adélaïde avait déplu au docteur Herbeau, le fond de la proposition ne lui avait pas agréé davantage. Abdiquer le lendemain d'une victoire! vendre Colette! abandonner Riquemont! céder à d'autres soins la santé de Louise, ce trésor si doux et si cher! Aristide sentit courir dans ses os le froid de la mort et demeura quelques instants comme anéanti sous le coup de ces rudes paroles.

— Vous ne répondez pas? s'écria la lionne en courroux.

Aristide connaissait la jalouse; comme elle n'avait rien laissé percer jusqu'alors de ses craintes à l'endroit de Riquemont, il ne démêlait pas nettement ce qui se passait en elle; mais, sachant tout ce qu'un refus formel de sa part pouvait éveiller de soupçons, il se tint prudemment sur ses gardes, et

sut contenir dans son sein l'indignation et la colère qui grondaient et voulaient éclater.

Il releva lentement la tête, et se tournant vers Adélaïde :

— Nous en reparlerons, dit-il.

— Nous en reparlerons! s'écria l'impétueuse en frappant ses mains avec violence. Nous en reparlerons, dites-vous? mais vous ne sentez donc pas votre maison chanceler sur ses fondements? vous ne voyez donc pas le gouffre ouvert pour nous engloutir?

— Chère amie, répliqua le docteur avec bonté, soyez sûre que la maison ne chancelle pas le moins du monde; vous seriez très-embarrassée vous-même de me montrer le moindre petit gouffre entr'ouvert pour nous engloutir. Rassurez-vous, la maison est solide et nous ne serons point engloutis. Quelque désobligeante qu'elle soit pour moi, la mesure que vous me proposez ne me semble pas complétement déraisonnable; mais il faut voir, il faut attendre: tout cela mérite réflexion.

— Attendre! s'écria-t-elle.

— Sans doute ; nous verrons plus tard. Vous savez mes projets sur Célestin; voilà trois mois à peine, vous-même les approuviez. Peut-être serait-il sage de laisser Célestin un ou deux ans de plus au foyer de la science. Songez qu'il est bien jeune encore pour porter le fardeau que vous lui réservez. J'oserai vous faire observer que, de mon côté, je ne suis point encore assez vieux pour jouer le rôle de don Diègue. D'ailleurs, je le répète, je ne décide rien à cette heure ; je réfléchirai, nous en reparlerons. Quant à

vendre Colette, ajouta-t-il d'un ton ferme en élevant la voix, il n'y faut pas compter; cette noble bête mourra dans mon écurie, et, tant que son maître aura du pain pour sa faim et un matelas pour son sommeil, il y aura pour Colette du foin au râtelier et de la paille pour sa litière.

— Allez, allez, s'écria madame Herbeau, laissant enfin couler à pleins bords les flots tumultueux qu'elle avait si longtemps enfermés dans son âme ; je sais bien, moi, ce qui vous arrête ! Perfide, je lis dans ton cœur ; j'en connais les détours, toutes les ruses, toutes les trahisons.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le docteur pâlissant.

— Vous le demandez ! vous demandez ce que cela veut dire ! Ah ! tu le sais bien, va ! Mais comment as-tu pu penser un instant que j'étais ta dupe ? Est-ce moi qu'on abuse, et n'ai-je pas l'expérience de tes perfidies?

— Adélaïde, je vous jure... dit le docteur tremblant, éperdu.

— Ne jurez pas; je sais le charme qui vous attire à Riquemont, j'apprécie l'intérêt que vous portez à cette péronnelle qui ne sait ni vivre ni mourir. Ruses que tout cela ! mensonges imaginés pour autoriser vos visites! Voilà pourquoi l'arrivée de M. Savenay vous a jeté dans un si grand trouble ; car ce n'était pas pour votre avenir que vous trembliez, mauvais époux, ni pour l'héritage de votre fils, mauvais père, mais pour vos coupables amours. Ah ! puissé-je un jour avoir entre les mains une preuve de ces

basses intrigues, et je me vengerai, dût ma vengeance entraîner notre perte à tous!

Elle parla longtemps ainsi. Le docteur, dès qu'il eut compris que la jalousie d'Adélaïde ne s'appuyait que sur des conjectures, se sentit délivré d'un grand poids, et se prit à respirer plus à l'aise : il y avait même dans ces emportements, qui semblaient confirmer son bonheur, quelque chose qui ne lui déplaisait pas. Cette scène suivit le cours de toutes celles qui l'avaient précédée. Après les transports furieux vinrent l'attendrissement et les larmes, comme l'averse après l'orage ; le tout assaisonné de spasmes, de syncopes et d'évanouissements. Aristide avait l'habitude de ces ouragans domestiques. Il laissa gronder la tempête sans chercher à lutter contre les éléments déchaînés ; puis, lorsque les éclairs pâlirent et que la foudre baissa de ton, il se mit à rassurer Adélaïde par toute sorte de paroles insinuantes, d'autant plus éloquent cette fois, qu'il se sentait réellement coupable. Tout ce que le ciel lui avait départi de grâce dans les manières, de séduction dans l'esprit, de persuasion dans le langage, il le déploya en cette circonstance, et l'épouse infortunée revint une fois encore à la joie et à la confiance.

— Je ne vous demande, dit-elle en essuyant ses pleurs, qu'une preuve de votre sincérité. Rappelez Célestin et suivez mes conseils, car ce n'est pas la jalousie seule qui les a inspirés. Je crois sérieusement que c'est l'unique parti qu'il nous reste à prendre.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, répliqua le docteur. Je vous charge d'écrire vous-

même à notre fils et de lui transmettre mes ordres. Préparez tout pour son retour, et que le jour qui le ramènera soit un jour de fête et d'allégresse.

Madame Herbeau allait se jeter dans les bras de son mari, quand les hennissements de Colette, que Jeannette étrillait dans la cour, interrompirent les témoignages de cette réconciliation touchante. Aristide sauta précipitamment à bas du lit; le soleil entrait à pleins rayons dans la chambre.

Aussitôt levée, madame Herbeau écrivit à son fils une lettre ainsi conçue :

« MON CHER FILS,

« Des événements imprévus ont changé notre détermination à votre égard. Vous ne sauriez rester plus longtemps à Montpellier sans compromettre gravement nos intérêts et les vôtres. Votre présence est nécessaire à Saint-Léonard. Réglez donc vos affaires en toute hâte, et empressez-vous d'accourir. Nous vous attendons sous quinze jours au plus tard. Songez, mon cher fils, que, si vous ne répondiez pas à cet appel, vous encourriez la malédiction de votre mère affectionnée. ADÉLAIDE. »

De son côté, pendant qu'Adélaïde écrivait ce billet et que Jeannette harnachait la jument boiteuse, le docteur, retiré dans le kiosque du jardin, écrivait à son fils une lettre ainsi conçue :

« MON CHER FILS,

« Des événements tout à fait imprévus viennent de

changer la détermination que nous avions prise aujourd'hui même à votre égard. Regardez donc comme non avenue la lettre que votre vertueuse mère vient de faire jeter à la poste. En moins d'une heure, tout a pris une face nouvelle. Vous ne sauriez en cet instant venir à Saint-Léonard sans compromettre gravement les intérêts de votre famille. Votre présence est indispensable à Montpellier. N'oubliez pas, mon cher fils, que si le désir, bien naturel d'ailleurs, de revoir le berceau de votre enfance vous y ramenait contre mon attente, vous vous exposeriez à la malédiction de votre père qui vous presse tendrement sur son cœur. ARISTIDE HERBEAU. »

Ces deux lettres, à l adresse de Célestin, partirent le même jour.

Une fois sur Colette, le docteur disparut bientôt dans les sentiers verts du Limousin. Il eût été difficile de reconnaître en lui le triomphateur de la veille. Il était soucieux et préoccupé de pensées graves. Son bonheur commençait à le gêner. La veille, il avait failli être surpris par M. Riquemont ; Adélaïde flairait la vérité, et, pour la mettre sur la trace, il suffisait d'un hasard malheureux. Que résulterait-il de tout cela ? Le docteur s'interrogeait avec inquiétude. Il se disait que la vie de ruses et de duplicité dans laquelle l'avait jeté l'amour de Louise compromettait vis-à-vis de lui-même la dignité de son caractère ; il se demandait s'il n'était pas, comme l'avait dit Adélaïde, mauvais époux et mauvais père. Des remords sérieux l'agitaient. Il y avait des instants où, décidé à en finir

avec ce trouble de son âme, il prenait la résolution d'aller offrir une rupture à madame Riquemont ; mais presque aussitôt il s'accusait de lâcheté ; puis, en songeant à cette belle enfant aux yeux bleus, au divin sourire, il ne sentait plus le courage d'éteindre ce rayon de printemps qui égayait sa saison d'automne.

Il allait de ce pas visiter quelques malades à Savigny, petit village situé au delà de Riquemont. A la même heure, par le même sentier, M. Riquemont se rendait à la ville. Les deux cavaliers se croisèrent à mi-chemin. Le châtelain salua froidement le docteur, et, ralentissant le trot de sa monture :

— Je vais, dit-il, à Saint-Léonard engager M. Savenay à venir passer quelques jours au château. Ce jeune homme me plaît, et ma femme en raffole. Bien des choses de ma part à votre épouse. Ne m'oubliez pas quand vous écrirez à Célestin.

Puis il piqua des deux et partit au galop.

CHAPITRE IV.

Le docteur consterné laissa tomber la bride sur le cou de Colette ; deux larmes, deux grosses larmes, montèrent de son cœur à ses yeux, et roulèrent silencieusement sur ses joues. Il entrevit de grands malheurs, son âme frissonna douloureusement sous le pressentiment de sa destinée.

On a pu se convaincre que M. Riquemont n'aimait pas le docteur Herbeau. On se rappelle qu'il nourrissait contre lui une humeur jalouse qu'il n'expliquait pas, mais qui pouvait d'un jour à l'autre prendre des formes plus nettes et plus arrêtées. Malgré son mépris de toute noble science, malgré le dédain qu'il affectait pour la distinction des manières et l'élégance du langage, il se confessait néanmoins à lui-même la supériorité d'Aristide, et lorsque celui-ci débitait ses phrases fleuries, le châtelain, tout en le raillant, éprouvait vis-à-vis de sa femme un sentiment d'humiliation inavouée, mais réelle. Par une inexplicable bizarrerie du cœur humain, M. Riquemont, qui eût peut-être pardonné cette supériorité chez un jeune homme, s'indignait de la rencontrer chez le vieux docteur, et de voir que ce bonhomme s'avisât d'être aimable et trouvât le secret de plaire, quand lui, M. Riquemont, n'avait plus que le don d'ennuyer. Il s'apercevait qu'Aristide amusait Louise, qu'elle avait plaisir à le voir, qu'il était une distraction pour elle; c'était là surtout ce qui l'exaspérait et le rendait furieux. On sait s'il s'en vengeait, et comment! Malheureusement, ainsi que je l'ai dit plus haut, il était un terrain sur lequel le rustre ne pouvait atteindre sa victime, et lorsque M. Herbeau se retranchait dignement dans sa science de docteur, force était bien au campagnard de se retirer et de lui laisser le champ libre ; il s'en affligeait d'autant plus qu'il soupçonnait fort Aristide de n'être pas beaucoup plus solide sur ce terrain que sur beaucoup d'autres. Il avait été tenté plus d'une fois d'appeler un médecin

de Limoges et de le mettre aux prises avec celui de Saint-Léonard ; mais il avait toujours reculé devant les frais qu'aurait entraînés un pareil tournoi. D'ailleurs qu'en serait-il résulté? Aristide convaincu d'ignorance, il eût fallu confier la santé de Louise au vainqueur; Dieu sait ce qu'auraient coûté les visites ! Mais un jour, ayant appris qu'un nouveau docteur était venu s'établir à Saint-Léonard, il résolut aussitôt de les appeler tous deux en consultation auprès de sa femme. L'occasion d'humilier Aristide à bon compte était trop belle pour qu'il la laissât échapper. Nous devons dire aussi qu'il commençait à s'irriter singulièrement de l'état de langueur de Louise, qu'il était las de la voir souffrir, fatigué, alarmé peut-être, et qu'enfin sa conscience troublée entrait bien pour quelque chose dans cet appel aux lumières réunies du jeune et du vieux médecin. Louise s'était efforcée d'en dissuader M. Riquemont ; elle comprenait vaguement que la médecine n'avait rien à faire auprès d'elle, elle craignait surtout de blesser la susceptibilité de son vieil ami ; mais M. Riquemont, voyant que sa femme répugnait à ce concours de la science, ne l'avait que plus énergiquement sollicité. On en connaît les résultats, si glorieux pour M. Herbeau. On n'a point oublié la gaieté perfide du châtelain, quelques heures avant la consultation, alors qu'il espérait assister à la défaite d'Aristide, ni son désappointement, ni de quelle façon brutale il leva la séance et coupa court à l'éloquente dissertation du docteur. Plût à Dieu que celui-ci se fût tenu à ce premier triomphe ! C'était bien assez

pour un jour. Mais l'imprudent voulut aller trop loin; il se perdit. On se souvient de ses insinuations auprès de M. Riquemont à l'occasion de M. Savenay. M. Riquemont était un de ces hommes, — l'espèce n'en est point rare, — qui s'estiment trop eux-mêmes pour se faire l'injure d'être jaloux. Chercher à les rendre jaloux est l'offense la plus mortelle que vous puissiez leur faire; c'est supposer, c'est admettre qu'ils ne sont pas ce qu'il y a de plus parfait au monde et de plus digne d'être aimé. Ces gens-là se défendent de la jalousie comme les fanfarons de la lâcheté; il suffit de leur indiquer le danger pour qu'ils s'y jettent tête baissée. M. Riquemont avait donc cruellement souffert dans son amour-propre; pour prouver sa sécurité, il eût volontiers jeté Aristide à la porte et mis le jeune docteur à la place du vieux. En moins d'un instant, son affection pour M. Savenay redoubla, et l'antipathie que lui inspirait M. Herbeau devint presque de la haine. Ce fut bien une autre affaire lorsqu'au retour de la promenade il aperçut, par la croisée ouverte, l'amoureux docteur agenouillé aux pieds de Louise, lui baisant la main et roucoulant comme un ramier. Il y avait longtemps que M. Riquemont supportait impatiemment les privautés que M. Herbeau s'arrogeait auprès de la jeune femme, ses petits soins, sa tendresse mignarde, sa galanterie surannée; jamais il n'avait vu jusqu'alors les choses poussées à ce point. Le trouble du coupable, en se croyant découvert, passa tout à coup dans l'esprit de l'époux; des pensées étranges, bizarres, dont il ne pouvait

encore se rendre compte, se prirent à bourdonner dans sa tête ; et voilà pourquoi M. Riquemont, après avoir conduit le docteur jusqu'à la grille du parc, était revenu le long des charmilles d'un air sombre et préoccupé.

Le lendemain, il se leva en belle humeur. Il avait fini par rire des folles idées qui l'avaient agité la veille, se promettant, toutefois, d'observer de près le docteur Herbeau. Il se leva, décidé à partir pour Saint-Léonard, à cette fin de faire visite à M. Savenay et de le ramener au château. Celui-là, du moins, était un bon compagnon, qui causait volontiers et doctement de toute chose, un savant modeste qui s'exprimait simplement et ne citait point Horace, un homme grave qui semblait beaucoup plus désireux de s'éclairer sur une question rurale que de conter fleurette aux femmes, un de ces hommes rares et sensés qui mettent un beau cheval au-dessus d'une belle maîtresse, préfèrent l'hippodrome au boudoir, et laissent l'amour aux oisifs. Sa conduite froide et réservée auprès de Louise, son peu d'empressement à la questionner, l'espèce d'indifférence avec laquelle il avait traité la question sanitaire, tout en lui avait charmé le châtelain. Aussi M. Riquemont voulait-il ne point tarder à lui témoigner toutes ses sympathies, d'autant plus empressé que c'était en même temps servir ses rancunes, désobliger la maison Herbeau, et montrer tout le mépris qu'il faisait des insinuations d'Aristide.

Au moment du départ, comme son cheval, sellé et bridé, piaffait devant le perron et rongeait le mors

avec impatience, il entra, la cravache au poing, dans la chambre de sa femme. Louise venait de s'éveiller, encore tout émue des songes qui avaient visité son sommeil.

— Petite, dit M. Riquemont en faisant siffler sa cravache, je vais à la ville, chez ce diable de Savenay. Nouveau dans le pays, ce jeune homme ne doit pas être encore installé, je veux le prier de venir passer quelques jours au château, en attendant qu'on lui ait préparé son gîte. C'est un bon garçon, qui boit bien et qui te plaira. Tu as besoin de distractions. Nous reviendrons ensemble. Que tout soit prêt pour le recevoir.

Louise, à ces mots, devint rouge comme une cerise, tremblante comme une feuille. Elle se leva sur son séant avec un sentiment de terreur indicible, et tourna vers son mari un regard de biche effarée; mais, avant qu'elle eût trouvé le temps de répondre, M. Riquemont avait disparu, et presque aussitôt elle entendit le galop du cheval dans l'allée du parc. Elle retomba sur son lit, et pressa sa poitrine de ses deux mains, comme pour retenir son cœur, qui battait à coups redoublés et semblait vouloir s'échapper.

La pauvre enfant passa cette journée dans un trouble inexprimable. Pourquoi l'image de ce jeune homme la troublait-elle ainsi ? Pourquoi cette agitation, jusqu'alors inconnue, à la pensée de le revoir? Pourquoi ce mystérieux effroi à l'idée qu'il allait vivre là, près d'elle, et dormir sous ce toit ? Et pourquoi donc aussi, au milieu de ce trouble, de cette agitation, de cet effroi sans nom, pourquoi ce pro-

fond sentiment de bonheur qui l'inondait de toutes parts, dans tous les replis de son âme ? Pourquoi sa vie, qui hier encore, à la même heure, s'affaissait tristement dans l'ombre, se relevait-elle, ce matin, comme une jeune fleur au soleil ? Elle n'aurait pu le dire ; tout était nouveau pour elle ; elle assistait pour la première fois aux splendeurs de la création, avec le souvenir des ténèbres et du néant où elle avait végété jusqu'à ce jour. Elle se leva, pâle, inquiète, s'interrogeant avec anxiété, craignant de se trouver coupable. Elle ne savait, mais elle se trouvait coupable en effet ; elle s'accusait de n'avoir pas retenu son mari ; un vague instinct lui disait que M. Savenay n'était pas l'homme de M. Riquemont, et que M. Riquemont se trompait. Elle se rappelait les premières paroles du jeune docteur, les discours qu'ils avaient échangés sur le gazon, dans l'allée des charmilles ; n'existait-il pas déjà entre elle et lui un lien invisible, un secret qui les unissait ? Son front se couvrait de rougeur, ses yeux se mouillaient de larmes. Puis, en comparant l'attitude qu'il avait eue vis-à-vis d'elle et celle qu'il avait gardée vis-à-vis de M. Riquemont, ne semblait-il pas que M. Savenay s'était joué de son mari, et qu'en l'accueillant de nouveau, elle allait devenir sa complice ? Sa conscience s'alarmait. Elle s'écriait dans son cœur que cela n'était pas possible, que ce jeune homme ne pouvait accepter l'invitation de M. Riquemont ; que, s'il l'acceptait, s'il avait cette audace, elle se jetterait aux pieds de son mari, qu'elle lui ferait entendre que cela ne se pouvait pas,

qu'au besoin elle lui dirait tout. Mais que lui dire? A cette question, sa tête se perdait; car ce qu'il eût fallu dire, elle l'ignorait et ne se l'était pas dit encore à elle-même. Et tout en s'écriant que cela ne se pouvait pas, elle donnait des ordres pour la réception de son hôte. Elle faisait préparer dans l'aile la moins sombre du château la chambre la moins triste et la moins délabrée, ouverte aux rayons du levant, et toute parfumée de la fleur des acacias, qui secouaient leurs grappes blanches sur le balcon de la fenêtre. — Il ne viendra pas, se disait-elle; s'il a vraiment l'esprit élevé, l'âme délicate, le cœur intelligent qu'il m'a permis d'entrevoir, il ne viendra pas. — Et, quoique faible et languissante, elle veillait elle-même à ce que cette petite chambre eût un air de fête. Elle envoyait les roses et les lis du jardin s'y étaler dans leur magnificence. Sur le carreau, dévasté par le temps, on avait improvisé un tapis, taillé dans une vieille tapisserie représentant Apollon poursuivant Daphné : Apollon une jambe en l'air, les deux bras en avant; Daphné éperdue, les pieds déjà enracinés au sol et les mains s'allongeant en branches de laurier. Le double rideau tombait en plis gracieux de la tringle dorée, et amortissait les ardeurs du soleil. Rien n'avait été négligé pour donner à ce réduit un aspect joyeux et charmant. Louise voulut s'assurer par elle-même que tous ses ordres avaient été fidèlement exécutés; mais, près de franchir le seuil, elle fut prise, sans savoir pourquoi, d'une grande honte, et se sauva toute confuse.

Ces soins avaient absorbé une partie de la journée.

Louise venait, à son insu, de s'amuser avec le sentiment fraîchement épanoui dans son sein, comme un enfant avec son premier jouet. Elle avait paré la chambre de M. Savenay avec une joie de petite fille qui fait une chapelle; mais, ces soins accomplis, toutes les terreurs, toutes les perplexités du matin revinrent l'assaillir en foule. Elle pensait aussi à son cher vieux docteur; elle savait combien était vulnérable cette âme douce et tendre, toute remplie de susceptibilités exquises. Que penserait le bon Aristide en voyant cet étranger, cet ami de la veille, son rival enfin, installé au château, accueilli, fêté, comme il ne l'avait jamais été, lui, vieil ami de la maison? Ah! son cœur saignerait sous cette cruelle injure. Il accuserait Louise de dureté et d'ingratitude; il se dirait qu'il n'avait été qu'un pis aller pour elle, et qu'un jour avait suffi pour effacer deux années de constante sollicitude. Voilà ce que penserait, ce que dirait le vieux docteur, et le vieux docteur aurait raison peut-être. A ces réflexions, la jeune femme sentait son trouble redoubler et se changer presque en remords. Elle était souffrante, nerveuse, agacée. Le moindre bruit du dehors, l'aboiement des chiens, un éclat de voix, une rumeur lointaine, la faisaient tressaillir et suspendaient le cours du sang dans ses artères. Puis elle finissait par se demander pourquoi cette folle agitation et ces vaines angoisses, puisqu'elle était sûre que M. Savenay ne viendrait pas; elle en avait le pressentiment, et ses pressentiments ne la trompaient jamais. Était-il probable, en effet, que ce jeune homme accepterait les offres de M. Ri-

quemont ? qu'il répondrait autrement que par un refus discret à ces avances indiscrètes ; qu'il viendrait s'établir familièrement chez des connaissances d'un jour ? En y songeant bien, Louise ne concevait même pas qu'elle eût pris au sérieux les ordres de son mari, et fait tout préparer pour recevoir cet hôte impossible. Cependant elle allait, à chaque instant, de sa bergère à la fenêtre, du salon à la terrasse ; et, chose étrange, plus elle trouvait de raisons pour se rassurer, plus elle s'agitait comme une âme en peine.

Épuisée par tant d'émotions, elle était assise depuis une heure, prêtant l'oreille aux bruits qui venaient de la ville, lorsqu'elle entendit le galop d'un cheval qui semblait se diriger vers le château. Tout son sang reflua vers son cœur, elle crut qu'elle allait mourir. Au bout de quelques minutes, la porte du salon s'ouvrit et M. Riquemont entra : il était seul. A peine entré, il se jeta dans un large fauteuil ; et, laissant ses jambes glisser sur le parquet, jusqu'à ce qu'il se trouvât assis sur le dos :

— Notre ami a refusé net, dit-il ; j'ai eu beau prier, supplier, insister, il a tenu bon. J'ai joint tes sollicitations aux miennes ; inflexible, inébranlable, un roc. Papa Herbeau ne se serait pas tant fait prier, lui ; mais ce diable de Savenay, impossible. Charmant jeune homme d'ailleurs ! J'ai déjeuné chez lui : nous avons parlé de toi, Louison. Il affirme que ton état n'offre aucun danger ; c'était déjà mon opinion. Tu ne m'as jamais inspiré la moindre inquiétude ; les femmes à ton âge ont toujours quelques petites

choses. Dans quelques années, tu engraisseras et deviendras énorme. Savenay dit aussi ce que je te disais ce matin, qu'il te faut des distractions; je t'en procurerai, petite. Aussitôt que tu seras un peu plus forte, je te mènerai aux foires et aux assemblées. Et puis nous voyagerons, nous irons de temps en temps à Limoges. Le changement d'air te fera du bien, la variété des sites te plaira; je suis décidé à te donner de l'agrément. Mais tu ne réponds rien, Louison : si, au lieu de rester là comme une borne, tu me préparais un verre d'absinthe? J'étouffe de chaleur et de soif.

Louise se leva et sortit gravement, comme une ombre superbe et dédaigneuse, sans laisser tomber une parole ni même un regard autour d'elle.

Après avoir transmis à un serviteur les ordres de son mari, elle s'enfuit au jardin, et là sa poitrine gonflée éclata, ses yeux fondirent en larmes. Cette enfant avait passé tout le jour à redouter l'arrivée de Savenay, à s'indigner à l'idée qu'il pût accepter l'invitation de M. Riquemont; maintenant elle pleurait avec amertume ses terreurs trompées et ses indignations déçues. Pourquoi n'était-il pas venu? Ce n'était pas seulement aux instances de M. Riquemont qu'il avait résisté, mais aussi à celles de Louise. Si M. Riquemont n'eût pas imprudemment mêlé les sollicitations de sa femme aux siennes, M. Savenay, en refusant, aurait pu sembler n'obéir qu'à un louable sentiment de réserve et de convenance; invité au nom de Louise, ce refus n'était plus que du dédain et pouvait, au besoin, passer pour une offense.

Encore, s'il fût venu s'en excuser lui-même! Mais non, rien, pas un mot; il était difficile de pousser plus loin l'indifférence et le mépris.

Ainsi, cherchant à s'abuser elle-même, elle s'exaltait dans la douleur de sa dignité blessée; elle détournait le cours de ses pleurs, comme pour en cacher la source.

Ce transport apaisé, Louise courut, autant que ses forces le lui permirent, à la chambre inhabitée; elle arracha de leurs vases les fleurs qu'elle avait cueillies le matin, et les jeta par la fenêtre avec un mouvement de colère. Lorsqu'elle rentra au salon, elle trouva son mari endormi dans la position où elle l'avait laissé, près d'un flacon d'absinthe dont le cristal, frappé par les rayons du soleil couchant, brillait comme une magnifique émeraude. Louise demeura quelques instants à contempler M. Riquemont; puis, d'un air triste et résigné, elle alla s'asseoir près de la croisée ouverte, et resta rêveuse à regarder les ombres qui descendaient des coteaux dans la plaine, et les étoiles qui s'allumaient au ciel.

Cette journée s'acheva plus tristement encore pour le docteur Herbeau, car c'est toujours à l'aimable docteur qu'il nous faut revenir. Il rentra dans Saint-Léonard, non pas radieux comme la veille, mais sombre, jaloux, et tout agité de pressentiments funestes. Il apprit avec une secrète joie que M. Riquemont était retourné seul au château; il en conclut aussitôt que M. Savenay ne l'avait point accompagné. Mais qu'il était loin de s'attendre au coup terrible que venait de lui porter en ce jour la présence du châte-

lain à Saint-Léonard ! Certes, il eût mieux valu pour Aristide que sa maison eût croulé dans les flammes, ou que ses champs eussent disparu sous les eaux débordées de la Vienne.

On se rappelle que Saint-Léonard s'était vivement préoccupé, plusieurs jours à l'avance, de la consultation qui devait avoir lieu au château de Riquemont; les amis et les ennemis d'Aristide en attendaient le résultat avec une égale impatience. Dès le soir de cette mémorable journée, la grande nouvelle avait couru de rue en rue et s'était bientôt répandue dans toute la ville. Partout, dans les salons, dans les cafés, au théâtre, — madame Saqui donnait alors des représentations à Saint-Léonard; — il n'avait été bruit que des avantages remportés par le docteur Herbeau. En moins d'un instant, l'étoile d'Aristide, perçant les nuages qui commençaient à la voiler, avait reparu brillante d'un nouvel éclat; celle de Savenay, si lumineuse à son lever, s'était éclipsée dans la brume. Décidément, le docteur Herbeau était encore le plus grand médecin qui se pût rencontrer; quoiqu'on s'intitulât modestement de la faculté de Montpellier, on était de taille à se mesurer avec la faculté de Paris. Il faisait beau voir qu'un blanc-bec comme M. Savenay, à peine échappé des bancs de l'école, osât se poser en rival de ce patriarche de la science. Qu'était-il besoin d'ailleurs d'un nouveau médecin à Saint-Léonard? M. Herbeau ne suffisait-il pas à toutes les exigences? Se souvenait-on qu'un malade eût succombé dans la contrée, faute des soins du docteur Herbeau? Colette n'était pas si

vieille qu'on voulait bien le dire ; il est vrai qu'elle boitait, mais s'agissait-il de porter son maître au chevet des souffrants, comme la bienfaisance, Colette avait des ailes.

Et puis, songez qu'il en est d'un médecin comme d'un confesseur, et que la confiance ne se déplace pas en un jour. Livre-t-on au premier venu la santé de son corps plutôt que le salut de son âme ? M. Herbeau connaissait les influences du climat, les variations de la température, la qualité des eaux, la nature du sol, la manière de vivre des indigènes, leurs besoins, leurs mœurs et leurs habitudes. Combien d'années ne fallait-il pas pour acquérir ces connaissances essentielles, si sévèrement recommandées par Hippocrate, sans lesquelles un médecin est plus fécond en funérailles que la guerre civile ou la peste !

Le docteur Herbeau se faisait vieux sans doute, mais le fruit de l'expérience ne mûrit pas sur de jeunes rameaux. Enfin, quand l'heure du repos aurait sonné pour lui, serait-il nécessaire de recourir aux soins d'un inconnu ? Saint-Léonard se verrait-il réduit à confier à des mains étrangères le sceptre échappé aux mains du vénérable Herbeau ? Eh quoi ! n'aurait-on pas Célestin, revenu de Montpellier, comme les arbres de ce doux pays, tout chargé de fruits et de fleurs, le front couronné des palmes de la science et des roses de la jeunesse ? Célestin, charmant espoir, pousse verdoyante qui promettait d'ombrager un jour le tronc paternel !

Ainsi, durant cette soirée, le vent de la faveur avait tourné vers le docteur Herbeau ; mais, plus funeste

que le *sirocco*, plus terrible que le *mistral*, un vent contraire devait se lever, le lendemain, sur les pas de M. Riquemont.

Le châtelain entra dans Saint-Léonard au trot contenu de son cheval. Toute la ville avait mis le nez à la fenêtre. Il était par sa fortune le personnage le plus influent de la contrée, et, dans les petites villes, on se met toujours aux fenêtres pour voir passer trente mille livres de rente. Madame Herbeau était à la sienne, en train d'arroser des pots de giroflée et de réséda. Lorsqu'elle aperçut M. Riquemont, ses lèvres, courbées en arc d'amour, lui décochèrent un des plus gracieux sourires qui soient jamais partis d'une bouche assassine. M. Riquemont n'y répondit que par un salut sec et hautain. Il s'arrêta toutefois devant la porte du docteur; mais, au lieu de mettre pied à terre, ainsi qu'il en avait l'habitude, il leva la tête vers Adélaïde, et, de façon à être entendu de tout le voisinage :

— Madame Herbeau, cria-t-il, savez-vous où demeure M. Henri Savenay, docteur-médecin de la faculté de Paris, nouvellement établi dans votre ville?

Adélaïde, d'une voix altérée, donna l'indication demandée, et M. Riquemont s'éloigna au pas allongé de sa bête. La curiosité des voisins n'avait rien perdu de cette petite scène, et déjà de sourds murmures, précurseurs de l'orage, commençaient à courir dans l'air. Il y eut bientôt un *crescendo* épouvantable, et l'orage éclata vers le milieu du jour sur la maison du docteur Herbeau.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de cer-

taines salles disposées de telle sorte que chaque coin recèle un écho, et que les sons les plus faibles et les plus étouffés se répètent distinctement dans tous les angles. Les petites villes semblent construites d'après ce système. Rien ne s'y dit ici, qu'on ne le redise aussitôt là-bas ; rien ne se fait là-bas, qu'on ne le sache aussitôt ici. Bien mieux: commencez une phrase dans le faubourg du sud, on l'achève, avant vous, dans le faubourg du nord. Il faut que l'atmosphère qui enveloppe les petites villes soit peuplée d'oreilles, d'yeux et de langues invisibles qui voltigent çà et là, les langues racontant ce qu'ont vu les yeux et ce qu'ont entendu les oreilles.

La visite de M. Riquemont au jeune docteur éclata comme une bombe, à Saint-Léonard. Toute la ville se leva en émoi ; des groupes se formèrent sur la place et sur les boulevards ; on s'abordait, on s'interrogeait, comme il arrive dans les grandes joies ou dans les grandes calamités publiques. Quoi de nouveau? Pourquoi la foule s'épand-elle à grands flots des maisons dans les rues, des rues dans le forum? Pourquoi cette mer agitée autour des rostres et des temples? C'est que M. Riquemont déjeune chez M. Savenay. — M. Riquemont! chez le nouveau docteur! — Est-il vrai? La chose est-elle possible? — Mieux que cela, M. Riquemont est venu tout exprès pour querir M. Savenay et retourner avec lui au château. — Le nouveau docteur au château! — Comme vous dites. — Tenez, les voilà qui sortent ensemble, M. Riquemont appuyé familièrement sur l'épaule de son ami. — Ils fument des cigares de

la Havane. — Le châtelain insiste pour emmener son hôte; mais le jeune homme s'en défend. — M. Riquemont va partir; son cheval est là, tout bridé; un pied dans l'étrier, il serre par trois fois la main de M. Savenay. — Voyez, quels tendres adieux! — Écoutez, que de paroles affectueuses! — Il s'éloigne; mais, au bout de la rue, il se retourne pour saluer une fois encore le jeune docteur, et lui crier que son couvert sera toujours mis au château. — Cependant madame Herbeau est à sa fenêtre, guettant le passage de M. Riquemont. Jamais M. Riquemont n'est venu à Saint-Léonard sans faire une halte à la maison du bon Aristide. Adélaïde a tout préparé pour le recevoir, les plus beaux fruits de son verger, un pot de bière fraîche, un flacon de vieux rhum. Vain espoir! Riquemont file comme une flèche, et ne laisse derrière lui que la fumée de son cigare.

— Eh quoi! s'écria Saint-Léonard, est-ce là les avantages remportés par le docteur Herbeau, la faveur dont il jouit au château de Riquemont, les fruits du triomphe de la veille! Qu'est-ce à dire? A l'entendre, il s'est couvert de gloire; et voilà qu'on l'abreuve d'humiliations! Depuis quand l'honneur de la victoire revient-il au vaincu, la honte de la défaite au vainqueur? Depuis quand recueille-t-on des chardons où l'on a planté des lauriers? M. Herbeau nous en a fait accroire; il s'est joué de notre crédulité; il a publié de faux bulletins, il a planté des trophées menteurs.

Les sots ne sont jamais plus impitoyables que lorsqu'ils croient s'apercevoir qu'on a surpris leur estime et volé leur admiration. Saint-Léonard passa

bientôt de l'étonnement et de la stupeur à l'indignation et à la colère; les ennemis d'Aristide relevèrent la tête, ses amis eux-mêmes pressentirent sa ruine prochaine. Ainsi qu'une boule de neige détachée du sommet des Alpes grossit en roulant et finit par devenir une avalanche, le bruit de la visite du châtelain au nouveau docteur devint, en courant de bouche en bouche, quelque chose de formidable qui écrasa en moins d'un jour la fortune du docteur Herbeau. Ce fut comme un ballon, qui parti de la salle à manger de M. Savenay, s'éleva d'abord au souffle de la curiosité, puis, gonflé par la sottise et la méchanceté, alla s'abattre et crever sur le toit d'Aristide. Une heure après le départ de M. Riquemont, on ne parlait de rien moins que de traîner Colette à l'abattoir et son maître aux gémonies. Célestin lui-même n'était plus qu'un grand niais bon à composer des idylles sous l'ombrage touffu des hêtres. Le pays n'avait d'espoir et de confiance qu'en M. Savenay, et l'on ne pouvait trop remercier la Providence qui avait envoyé ce dieu sauveur à Saint-Léonard.

Ce même jour, la directrice de la poste aux lettres, madame d'Olibès, qui jusqu'alors avait compté parmi les plus chauds partisans des Herbeau, profita d'une forte migraine pour donner publiquement sa clientèle au nouveau docteur, se vengeant ainsi d'Adélaïde, qui l'avait accusée, dans un temps, d'ouvrir les lettres et de les taxer, après avoir reçu le prix de l'affranchissement. La nouvelle de cette défection ne tarda pas à se répandre, et porta un coup de plus à la popularité d'Aristide.

De retour au logis, il ne trouva pas, comme la veille, le cercle des amis empressés; la bière ne pétillait pas dans les verres, ni l'allégresse dans les âmes; on respirait déjà autour de sa maison l'âpre parfum des vastes solitudes. Assise sur le pas de la porte, Jeannette avait l'air grave et pensif des sphinx accroupis dans le sable. Interrogée par le docteur sur les nouvelles du jour, elle répondit qu'une corneille avait chanté toute l'après-midi sur la cheminée de la cuisine. Superstitieux comme tous les esprits tendres et poétiques, Aristide sentit redoubler le poids de sa tristesse. Il entra, non plus d'un pas jeune et joyeux, mais d'un pied alourdi par les sombres pressentiments. Vainement il chercha autour de lui des visages amis et souriants; ses appartements étaient déserts, le froid de l'isolement tomba comme un manteau glacé sur son cœur. Adélaïde l'attendait au salon : on devine aisément ce qu'il eut à subir de reproches et de doléances.

CHAPITRE V.

Cependant les choses semblaient avoir repris leur cours accoutumé. Sur le rapport d'Adélaïde, le docteur Herbeau avait cru, avec Saint-Léonard, que c'en était fait pour lui de la clientèle du château, et que le diamant de sa couronne allait passer, au premier

jour, entre les mains de son heureux confrère : au grand étonnement de la ville et à la grande joie du docteur, la visite de M. Riquemont à M. Savenay n'avait eu d'autre résultat que d'occuper pendant tout le jour l'oisiveté des méchants et des sots ; M. Herbeau continuait, comme par le passé, ses soins à la jeune et belle châtelaine. En apparence rien n'était changé, et les sympathies en déroute s'étaient une fois encore ralliées autour d'Aristide Herbeau, faibles, il est vrai, ébranlées, tremblantes et prêtes à lâcher pied au premier choc, retenues seulement par l'autorité du château de Riquemont qui pesait sur elles, comme ces plaques de marbre ou de bronze qu'on pose sur les feuilles volantes pour empêcher le vent de les disperser. Déjà même quelques transfuges avaient passé dans le camp ennemi ; mais ces désertions étaient rares, et, si l'on en excepte celle de madame d'Olibès, trop peu importantes pour causer un dommage réel aux intérêts de la maison Herbeau. M. Savenay se montrait d'ailleurs médiocrement empressé de profiter du trouble qu'il avait jeté dans l'existence d'Aristide. Tout entier au soin de son installation, il faisait disposer, selon ses goûts, une maisonnette qu'il avait louée sur le boulevard. On ne l'avait encore vu dans aucun cercle ; il ne répondait qu'avec une excessive réserve aux avances des officieux, et ne manquait jamais d'exalter la science du docteur Herbeau, toutes les fois que l'occasion lui en était offerte. Il semblait n'être venu à Saint-Léonard que pour exercer la médecine en amateur, et déjà le bruit courait que c'était un prince étranger, voyageant

incognito de ville en ville, pour étudier les mœurs et les coutumes de la France. Les lettrés de l'endroit citaient, à l'appui de cette opinion, l'exemple du czar Pierre le Grand qui s'était fait charpentier à Saardam.

La confiance était rentrée dans le cœur du docteur Herbeau, mais non dans celui d'Adélaïde. L'épouse jugeait sainement la position et ne prenait pas au sérieux ce temps d'arrêt sur le bord de l'abîme. Elle comprenait parfaitement qu'Henri Savenay n'était pas un prince étranger, mais un bel et bon médecin qui ne se ferait point faute de gripper un à un les malades du crédule Aristide. Aussi ne se reposait-elle que sur le prochain retour de Célestin, qu'elle attendait d'un jour à l'autre. La chambre qu'on lui destinait sous le toit paternel était prête à le recevoir; madame Herbeau l'avait parée elle-même avec la tendre coquetterie d'une mère ; tout y était blanc et virginal, comme l'âme qui devait l'habiter : un nid de colombe, un sanctuaire de vestale. Cependant les jours suivaient les jours, et Célestin n'arrivait pas. Aristide trouvait à ces retards mille prétextes ingénieux, mille spécieuses excuses. On ne quitte pas en vingt-quatre heures une ville où l'on a séjourné pendant cinq ans et plus. Célestin devait avoir des affaires à régler, des relations à ménager. Lord Flamborough s'était opposé sans doute à ce brusque départ. Peut-être aussi quelques études à compléter : Célestin n'avait pas voulu quitter le jardin des Hespérides sans en avoir dérobé toutes les pommes d'or. Peut-être enfin les loups interceptaient-ils le passage

entre Castaro et Langogne ; mieux valait un retard de quelques jours que de savoir Célestin exposé à l'appétit de ces grossiers animaux. Adélaïde se rendait à ces raisons, et le perfide et bon docteur s'en remettait à la destinée du soin de dévider l'écheveau de fil qu'il avait si étourdiment embrouillé.

Le château de Riquemont avait, de son côté, repris son mouvement, disons mieux, son repos habituel. M. Riquemont était retourné à ses champs et à ses poulains, Louise aux ennuis qui la consumaient. Le poids de l'existence, un instant soulevé, venait de retomber plus lourd et plus écrasant sur son cœur. Il ne lui restait plus qu'un souvenir confus de l'apparition lumineuse qui avait brillé dans sa vie, comme un rayon traverse l'ombre ; elle n'en gardait plus qu'une vague impression, pareille à celles produites par les rêves. Ç'avait été dans son âme comme une de ces aubes resplendissantes qui s'allument parfois dans la nuit et semblent annoncer le jour. Le voyageur qui chemine dans l'ombre, voyant soudain l'horizon blanchir, s'étonne de la fuite des heures ; les oiseaux gazouillent dans leurs nids et secouent leurs ailes humides ; les coqs chantent dans les villages. Écoutez : le feuillage n'a-t-il pas frissonné sous le frais baiser des brises du matin ? Cependant les feuilles sont immobiles ; voilà déjà que les trompeuses lueurs pâlissent et s'effacent ; l'horizon s'éteint, la terre se rendort, le voyageur poursuit sa route à la clarté des étoiles, et le char de la nuit reprend sa course silencieuse.

Depuis le grand jour de la consultation, plusieurs

jours s'étaient écoulés, M. Savenay n'avait point reparu au château de Riquemont. Une fois seulement il avait envoyé demander des nouvelles de Louise. Le docteur Herbeau était redevenu, comme par le passé, l'unique distraction du logis ; mais Louise n'y trouvait plus le charme d'autrefois. Elle était d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper ; Aristide, d'une gravité qui n'osait plus se compromettre. M. Riquemont, toujours présent à leurs entrevues, les observait tous deux avec une attention qui imposait singulièrement au docteur et ne lui permettait même pas de risquer à la dérobée un sourire, un regard, une pression de main furtive.

Ce n'était déjà plus entre ces trois personnages l'intimité dont nous parlions voilà quelques heures. Les petits incidents qui l'avaient si longtemps égayée semblaient devoir ne plus jamais se reproduire. M. Riquemont n'avait plus cette brutale jovialité qui valait autrefois de si doux dédommagements à son hôte. Il se montrait grave, sérieux, presque poli. Aristide ne savait que penser de ce changement de manières et se tenait prudemment sur ses gardes.

D'un autre côté, l'humeur enjouée de Louise, n'étant plus attisée par la galanterie de l'ami ni par les vertes saillies du maître, achevait de s'éteindre sous les cendres de la jeunesse. Louise se souvenait d'un jour où mille voix divines s'étaient mises à chanter en elle et autour d'elle, d'un jour éclatant où la vie avait fait explosion dans son sein et s'y était épanouie en gerbes éblouissantes : ce souvenir aggravait ses ennuis. Son caractère, que n'avaient pu altérer deux

années de souffrance, était devenu tout à coup inégal, inquiet, bizarre, inexplicable; elle allait même parfois jusqu'à s'irriter de la présence et des soins de l'excellent docteur. Le pas de Colette l'agaçait, la sollicitude d'Aristide lui était importune. Un jour, elle refusa de le recevoir, et le bonhomme s'en retourna l'âme toute navrée; mais cette petite disgrâce devait raffermir le galant vieillard dans son bonheur, et le reporter au meilleur temps de sa liaison avec la jeune châtelaine.

Louise était bonne et charmante ; le docteur n'était pas au bout de l'allée du parc, qu'elle eût voulu pouvoir le rappeler; elle pria même son mari de faire courir après Colette, mais le rustre s'y refusa, disant que c'était bonne justice, et que Louison aurait dû, dans l'intérêt de sa santé, en agir plus tôt de la sorte. Il partit de là pour se répandre en invectives contre le docteur. Louise ne souffla mot ; mais le soir, retirée dans sa chambre, elle ne voulut pas s'endormir sur le mal qu'elle avait fait. Elle écrivit à son vieil ami une adorable petite lettre, qu'il reçut le soir même par un garçon du village venu tout exprès à la ville. C'était une de ces lettres dont les femmes ont seules le secret. Madame Riquemont avait retrouvé pour l'écrire toutes les grâces de son esprit, toutes les coquetteries de son cœur. Aristide baisa le précieux billet à plusieurs reprises. Le lendemain, bien que ce ne fût pas son jour de visite au château, il ne put s'empêcher, en se rendant à Savigny, de faire une pointe à Riquemont. Louise était seule; l'entrevue fut courte, mais touchante. Aus-

sitôt qu'elle aperçut Aristide, la jeune femme lui tendit la main et s'excusa avec de douces larmes.

— Pardonnez-moi, dit-elle, ami bien cher, pardonnez à cette enfant qui vous aime. J'ai mes mauvais jours, depuis quelque temps surtout. J'ignore ce qui se passe en moi. Vous qui savez tout, ne pourriez-vous me l'expliquer? Autrefois je n'étais pas ainsi. Voyez, j'afflige ce que j'ai de meilleur au monde. Oh! vous ne m'en voulez pas, docteur! J'étais folle, je ne sais pas ce que j'avais.

Son regard était suppliant, sa voix caressante, ses paroles tombaient comme une rosée bienfaisante sur le cœur ému du docteur. Toutefois le brave homme n'était pas à l'aise, la crainte d'être surpris par M. Riquemont dans un amoureux tête-à-tête gênait cruellement les transports de sa joie. Il écoutait Louise d'un air distrait; les bruits du dehors le faisaient pâlir et frissonner ; il lui semblait voir à chaque instant la figure du terrible châtelain paraître railleuse et menaçante à la fenêtre. Aussi s'empressa-t-il de couper court lui-même aux séductions de cette heure enivrante.

— Il faut que je m'arrache de vos bras! s'écria-t-il en portant galamment à ses lèvres le bout des doigts de la jeune malade.

Comme il allait se retirer :

— Croyez, dit-elle en le retenant par la main et tournant vers lui ses beaux yeux bleus encore tout humides, croyez bien que si je l'avais pu, je serais allée chercher moi-même à Saint-Léonard le pardon que vous m'avez si généreusement apporté.

— Quelle imprudence ! s'écria le docteur. Malheureuse enfant, c'eût été vous perdre.

— Le pouvais-je? répondit Louise avec un triste sourire; mes forces sont épuisées, je ne saurais me soutenir jusqu'à la grille du parc. Je voudrais bien pourtant, ajouta-t-elle, ne pas mourir sans avoir visité votre maison, les fleurs de votre jardin, et ce kiosque merveilleux dont vous m'avez tant de fois parlé.

— Quelle folie ! dit Aristide, que de pareilles fantaisies ne charmaient pas le moins du monde, et qui, tremblant de voir arriver M. Riquemont, se pencha vers Louise pour la baiser au front en signe de dernier adieu.

Par un gentil mouvement de tête, Louise esquiva le baiser, et, retenant toujours le docteur par la main :

— Vous êtes bien pressé, dit-elle d'un ton de doux reproche.

Il était sur des charbons ardents, et cherchait des yeux quelque armoire dans laquelle il pût se blottir au besoin.

— Ne partez pas encore, poursuivit l'impitoyable enfant, qui ne comprenait rien aux angoisses du docteur et ne voulait pas le renvoyer sans l'avoir cajolé de son mieux en expiation de la veille. Je veux vous dire un rêve que je caresse depuis longtemps avec amour. Si Dieu et vous me rendez la santé...

— Nous vous la rendrons, Louise, affirma M. Herbeau avec assurance.

— Eh bien, quand vous me l'aurez rendue, le premier usage que je me suis promis d'en faire sera de

m'échapper de Riquemont, et d'aller, par une belle matinée, vous surprendre à Saint-Léonard. Vous me recevrez dans votre kiosque, nous visiterons ensemble tout votre petit domaine. Je le veux; ne le voulez-vous pas? Quelle joie pour moi, docteur, et pour vous aussi quelle joie, de me voir courir sur le sable de votre jardin! car c'est à vous, ami, que je devrai la vie, la santé, la jeunesse.

Ces paroles comblèrent Aristide de bonheur et d'effroi; il s'éloigna ivre d'orgueil, mais aussi d'épouvante, en songeant à quels égarements l'exaltation de la passion pouvait pousser cette jeune tête. Heureusement l'état de Louise lui promettait encore de longs loisirs. Une fois en selle, il aiguillonna Colette de l'éperon, du geste et de la voix, et se hâta de gagner la route de Savigny, craignant de voir M. Riquemont surgir à chaque détour de haie. Lorsqu'il eut perdu de vue les tourelles du château et qu'il se vit hors des champs de l'ogre, le docteur respira plus à l'aise : il ralentit le pas de sa monture, et se prit à déguster en vrai gourmet les délices dont son âme était pleine.

Le soir du même jour, M. Riquemont, en rentrant au gîte, crut reconnaître dans le sentier l'empreinte du sabot de Colette. Pour s'en assurer, il interrogea une gardeuse de dindons qui filait sa quenouille de chanvre sur le revers d'un fossé, tandis que son troupeau gloussant picorait aux alentours. La gardeuse répondit qu'en effet elle avait vu passer dans la matinée monsieur le médecin revenant du château; elle ajouta même que, sauf respect, elle lui avait de-

mandé un remède pour un de ses oiseaux malades.

De retour au logis, M. Riquemont entra chez sa femme, et attendit vainement qu'elle lui fît part de la visite du docteur Herbeau. Soit qu'elle craignît d'irriter l'humeur de son mari, soit plutôt indifférence et paresse de raconter un fait sans importance, qu'elle n'imaginait pas intéresser en rien M. Riquemont, Louise garda là-dessus le silence le plus absolu. Le châtelain imita la réserve de Louise, et se retira sans avoir fait la moindre allusion à la visite du docteur; mais son visage était sombre, et l'on eût pu voir ses sourcils, épais et touffus comme la queue d'un blaireau, relevés en panaches menaçants sur son front.

Ce même soir, le ciel, qui avait été serein durant tout le jour, se chargea au couchant de nuages épais et immobiles, au milieu desquels le soleil s'abîma comme dans un sanglant linceul. La journée, avait été brûlante. La nuit fut plus lourde et plus accablante encore. Louise la passa tout entière à sa croisée ouverte. De vifs éclairs partaient du banc de nuages qui pesaient sur l'horizon comme une chaîne de montagnes; mais la foudre était muette, pas un bruit ne troublait le silence de l'air. La nature semblait affaissée sous le poids de l'atmosphère. Tout souffrait : les fleurs étaient penchées sur leur tige, les plantes se crispaient, les feuilles flétries pendaient languissamment aux branches. Au lieu de rosée, le ciel versait du feu à la terre.

Louise veillait sous ces orageuses influences. Un invincible malaise l'agitait; une anxiété non encore

éprouvée l'oppressait. Elle se jeta sur son lit à plusieurs reprises sans pouvoir trouver un instant de repos. Elle appuya, sans pouvoir le rafraîchir, son front sur le marbre de la cheminée. Elle pleura, son cœur ne fut pas soulagé. Le retour de la lumière, au lieu de les calmer, ne fit que redoubler ses angoisses.

Le soleil se leva sans rayons, dans une vapeur embrasée, comme un disque de fer sortant rouge de la fournaise. Presque aussitôt ces lourdes vapeurs se changèrent en une épaisse nuée, pareille à celle qui, depuis la veille, se tenait immobile au couchant. Soudain l'air frémit, la cime des arbres se courba, l'orient et l'occident déchaînèrent à la fois leurs vents et leurs tempêtes ; les deux nuées s'ébranlèrent, et toutes deux, les flancs chargés de foudre, s'avancèrent l'une contre l'autre, comme deux corps d'armée près d'en venir aux mains. En cet instant, la nature entière fut saisie d'un inexprimable sentiment de terreur. Le parc se prit à mugir comme la colère de l'Océan ; les chiens hurlèrent, les bestiaux dans les étables poussèrent des mugissements de détresse. Épouvantée, Louise fit appeler M. Riquemont.

M. Riquemont se campa devant la fenêtre, et, les bras croisés sur sa poitrine, observa l'état du ciel. Les deux nuages avançaient toujours, échangeant de rapides éclairs qui serpentaient en lignes de feu sur leurs flancs noirs et allaient s'éteindre dans le lac d'azur qui les séparait encore.

— Louison, dit enfin M. Riquemont, tu vas voir dans deux heures tomber des grêlons gros comme

des œufs de pigeon, qui broieront nos blés et couperont nos fruits aussi proprement que pourraient le faire cent mille canons chargés à mitraille. Nous en serons quittes, moi pour vendre mes grains plus cher, toi pour ne pas manger d'abricots. — Voilà un bon temps, ajouta-t-il, pour les malades du docteur Herbeau !

Comme il disait, la voûte céleste craqua avec un bruit terrible, et la foudre découronna un chêne séculaire qui s'élevait à l'angle de la terrasse. Louise poussa un cri et cacha sa tête entre ses mains.

— Ne me quittez pas, dit-elle.

— Et mes poulains ! s'écria-t-il ; tu es à l'abri, toi, tandis que ces agneaux sont aux champs !

— Ah ! de grâce, ne me quittez pas ! répéta Louise avec effroi, toute pâle et toute tremblante.

M. Riquemont la regarda d'un air de pitié narquoise.

— Je croyais, dit-il en ouvrant la porte, avoir épousé un homme ; je me trompais, Louison ; décidément, tu n'es qu'une femme.

Il sortit en haussant les épaules, et Louise demeura seule. Oui, sans doute, ce n'était qu'une femme, et encore des plus faibles, des plus timides. Ce sont les vraies, celles-là, les seules qu'il soit doux d'aimer. C'est à ces craintives âmes qu'il est doux d'inspirer la passion qui brave tout, le dévouement que rien n'effraye, l'héroïsme que rien n'arrête. L'ardeur des lionnes n'a rien qui surprenne ; mais donner du courage aux gazelles et les mener à la bataille, c'est le triomphe de l'amour.

L'orage éclata bientôt dans toute sa furie. Les deux nuées s'étaient heurtées et confondues, on eût dit une mêlée de combattants. Les éclairs se succédaient sans intermittence, les coups de foudre se répondaient de tous les points de l'horizon. C'était un orage sec, ceux-là sont les plus redoutables : images des grandes douleurs qui ne pleurent pas. Les nuages de bronze et de cuivre ne versaient pas une goutte de pluie à la terre altérée ; seulement il s'en échappait par intervalles de rares grêlons qui frappaient, brisaient et bondissaient comme des balles.

Louise éperdue priait. Tout à coup un cheval effaré déboucha sur la terrasse, et, au bout de quelques instants, madame Riquemont vit entrer M. Savenay, pâle, défait, couvert d'écume. Ses gants étaient en lambeaux, ses mains ensanglantées. Parti, le matin, de Saint-Léonard, avec l'espoir de trouver dans la campagne un peu d'air et de fraîcheur ou d'échapper par le mouvement aux influences de l'atmosphère, il avait été surpris par l'orage aux alentours de Riquemont, et venait demander au château une hospitalité de quelques heures. A cette brusque apparition, le trouble de Louise redoubla ; mais, remarquant presque aussitôt la pâleur du jeune homme, ses vêtements en désordre, ses mains tachées de sang :

— Vous êtes blessé ? s'écria-t-elle.

M. Savenay raconta en quelques mots que son cheval, effrayé, s'était jeté à travers champs : ç'avait été, pour gagner Riquemont, une véritable course au clocher.

— Mais vous-même, Madame, vous êtes émue et tremblante ?

Louise confessa ingénument qu'elle avait peur de l'orage ; le jeune homme, assis auprès d'elle, l'écoutait avec bonté et la rassurait en souriant. Il essaya de lui faire comprendre la grandeur et la magnificence du spectacle qu'offraient en cet instant tous les éléments déchaînés. M. Riquemont avait parlé en agronome, M. Savenay s'exprimait en poëte ; Louise sentit, en l'écoutant, son effroi se changer en un sentiment exalté de religieuse admiration. D'ailleurs, la voix de Savenay couvrait celle de la tempête, et déjà ce n'était plus l'orage qui la troublait ainsi, cette enfant.

Cependant la nuée creva ; comme l'avait prévu M. Riquemont, il y eut une décharge de grêle, telle que les naturels ne se rappellent pas avoir jamais vu rien de pareil en ces contrées. Ce fut une averse de cailloux blancs et drus qui tomba, durant près d'un quart d'heure, avec une fureur inouïe.

Louise contemplait ce grand désastre avec une émotion douloureuse; elle pensait à ses fermiers, à ses paysans, aux pauvres gens de ses domaines, aux misères du prochain hiver.

— Là finit la poésie, dit-elle tristement en montrant à M. Savenay les ravages de l'ouragan.

— Et commence la bienfaisance, ajouta le jeune homme, qui avait deviné les pensées qui la préoccupaient.

En moins de cinq minutes, le sol fut enseveli sous un ciment de grêlons si épais et si dur, qu'il en resta

jusqu'au soir des vestiges. La foudre continuait de gronder, le vent fracassait les grands arbres. Les ardoises du toit tourbillonnaient dans l'air, les volets battaient les murs, le château semblait devoir à chaque instant être emporté par la tourmente. Louise et Savenay se tenaient silencieux, Louise parfois encore tressaillant d'épouvante, mais aussitôt rassurée par le regard affectueux qui veillait sur elle; il y avait même dans l'appréhension d'un danger commun quelque chose qui ne lui déplaisait pas, elle y trouvait un charme mystérieux qu'elle eût été fort embarrassée d'expliquer.

Enfin l'orage s'apaisa, la nuée s'éclaircit, et le soleil, sans paraître encore, y sema des trouées d'azur. Les vents s'étaient calmés, le tonnerre s'éloignait, le ciel versait doucement une pluie tiède et menue, comme pour guérir les blessures que la grêle avait faites. L'air était frais et sonore; déjà les oiseaux chantaient sous la feuillée, l'horizon fumait, de toutes parts s'exhalait l'enivrant parfum de la terre mouillée par l'orage. Louise partageait le sentiment de bien-être et de délivrance répandu sur la nature entière, le premier rayon qui perça les nuages descendit aussitôt dans son cœur. Savenay, silencieux comme elle, la contemplait avec un intérêt grave et tendre. Ils demeurèrent longtemps ainsi. Puis ils causèrent, et tout ce que disait ce jeune homme arrivait à Louise comme un écho de ses pensées. Ils parlaient de choses et d'autres, une conversation brisée, charmante dans ses hasards. Louise s'était tant de fois entendu railler par M. Riquemont,

qu'elle avait fini par douter d'elle-même et par se dire que son mari avait raison peut-être. Elle comprit enfin que le monde de ses sentiments, de ses idées et de ses rêves, ce monde que M. Riquemont, en ses jours de gaieté, appelait l'hôpital des fous, existait quelque part, et que du moins son âme n'était pas seule à l'habiter. Pour la première fois, elle trouvait à changer son or; elle découvrait pour la première fois que c'était de l'or en effet.

— Il a pourtant fallu cet orage pour vous ramener au château, dit Louise en souriant; mon mari vous grondera, Monsieur, car vraiment vous avez été cruel envers lui. Savez-vous qu'on vous a attendu ici tout un jour et que tout était prêt pour vous recevoir? Il est vrai, ajouta-t-elle, que ce n'est pas bien gai, le château de Riquemont.

— Madame, répliqua Savenay, je n'ai vraiment été cruel qu'envers moi-même. Les prévenances de M. Riquemont me sont allées droit au cœur, croyez qu'il m'eût été doux de pouvoir y répondre; mais le pouvais-je sans démériter de M. Herbeau, sans affliger cet excellent homme qui vous aime et que vous aimez? Toute affection vraie est ombrageuse, inquiète et jalouse; vous-même, Madame, n'auriez-vous pas souffert de voir un étranger usurper en ces lieux les droits d'une vieille amitié?

Louise remercia par un regard; ces paroles avaient répondu à tous les nobles instincts de son cœur. Le nom de M. Herbeau une fois prononcé, on parla du bon docteur, Louise avec tendresse, Savenay avec toute sorte de respect et de bienveillance. Puis, par

je ne sais quelle transition, la conversation alla s'égarer sur les rivages de la Creuse. Ils regrettaient ces bords heureux, ils en parlèrent avec amour. Savenay récita les vers qu'un poëte, leur compatriote, adressa, exilé comme eux, à la rivière de ce doux pays; lorsqu'il arriva à ces deux vers:

> Le bonheur était là, sur ce même rocher
> D'où nous sommes partis tous deux pour le chercher,

Louise se troubla et ses yeux se remplirent de larmes. Ils s'entretinrent aussi de cette jeune sœur qui avait été tout d'abord un mystérieux lien entre eux. Louise écouta, comme au premier jour, avec un avide intérêt, le douloureux poëme de cette languissante jeunesse. Il se trouva que le coin de terre où avait été élevé M. Savenay avoisinait presque le domaine de Marsanges, où Louise avait passé les meilleurs jours de son enfance. Ils avaient dû boire aux mêmes sources, gravir les mêmes coteaux, s'asseoir sous les mêmes ombrages. Ils auraient pu se rencontrer aux alentours; mais Louise n'était encore qu'une enfant, qu'il allait déjà, loin des champs paternels, demander au travail les secrets de la science. Comme Louise semblait s'étonner qu'aimant ainsi le sol natal, ce jeune homme s'en fût exilé pour venir se fixer à Saint-Léonard, il raconta que sa mère était née à Saint-Léonard, et que sa dernière ambition était de pouvoir achever la vie où elle l'avait commencée. D'ailleurs, ajoutait Savenay, les braves gens qui nous ont vus naître nous voient toujours avec des lisières, et il est

moins difficile d'être prophète que médecin en son pays.

Comme ils devisaient de la sorte, arriva M. Riquemont, en sabots, crotté jusqu'à l'échine; ajoutez d'une humeur de dogue. Ces dispositions chagrines ne tinrent pas contre la présence du jeune docteur. Aussitôt qu'il l'aperçut, le rustre poussa, en signe de joie, un effroyable jurement, et lui serra les mains à les briser.

— Comment se porte votre cheval? s'écria-t-il; j'ai trois de mes poulains qui viennent d'attraper un écart, mes trois chéris, la fleur de mon haras: Manuel, Benjamin et le dernier des Beaumanoir. N'en dites rien à M. Herbeau, il l'écrirait à la *Gazette :* Manuel et Benjamin s'en relèveront peut-être, mais le petit Beaumanoir est bien malade. Quel orage, mes enfants! tout a été broyé, coupé, haché comme chair à pâté. Ma ferme de Gros-Bois a croulé comme un château de cartes; au Coudray, trois bœufs ont été écrasés dans leur étable. Le tonnerre a mis le feu à mes granges de Saint-Herblain. Pas une cloche dans mes melonnières, pas un carreau de vitre dans mes domaines qui ne soit en mille morceaux. C'est un désastre dont on n'a pas d'exemple. Louison, nous n'irons pas en Italie cet automne, et nous ne recevrons pas le prochain hiver : nous nous occuperons de nos pauvres.

Puis s'adressant au jeune docteur : — Comment diable, docteur Savenay, vous trouvez-vous ici par un temps pareil? Toujours le bienvenu, jeune homme! ajouta-t-il en lui tendant la main.

M. Savenay ne put, cette fois, échapper au dîner de M. Riquemont. Le châtelain traita royalement son hôte ; les vins les plus exquis furent servis à profusion. Louise ne parut qu'au dessert. Le repas achevé, on se leva de table pour aller prendre le café sur le perron. Il faisait une soirée charmante. Le soleil se couchait tranquille dans sa gloire. Des nuages blancs et roses se jouaient dans l'azur du ciel, comme une troupe folâtre de cygnes et de flamants. Les insectes ailés bourdonnaient dans l'air du soir ; les hirondelles joyeuses traçaient de grands cercles autour du château. Une vapeur transparente, pareille à une gaze d'argent, flottait sur la cime des arbres, et le feuillage, encore tout meurtri, exhalait ses plus vertes senteurs. Assise sur le perron, Louise se tenait silencieuse et recueillie. M. Riquemont vidait, en fumant, un flacon de genièvre. Silencieux comme Louise, M. Savenay était visiblement souffrant. La pâleur de son visage, qu'il avait expliquée d'abord par l'émotion de la course, était devenue livide : il s'efforçait de sourire et de faire bonne contenance; mais, par intervalles, ses traits se contractaient douloureusement, et son front se couvrait de sueur. Louise l'observait avec inquiétude.

— Jeune homme, vous ne buvez pas, disait M. Riquemont, chaque fois qu'il remplissait son verre.

— Vous souffrez, Monsieur? dit enfin madame Riquemont.

Savenay essaya de se lever, mais il chancela aussitôt, on eût dit que le souffle de la mort venait de passer sur son visage. Louise courut à lui et remar-

qua avec effroi que son gilet était taché de sang. M. Riquemont le prit dans ses bras et le porta dans la chambre qui lui avait été réservée. Louise n'osa pas l'y suivre : elle attendit avec anxiété, donnant des ordres et veillant à toute chose avec une sollicitude que rien ne saurait exprimer. Au bout d'un quart d'heure, M. Riquemont descendit. Ce n'était rien : en luttant contre son cheval effaré, M. Savenay avait reçu un coup violent dans la poitrine, et ce coup avait rouvert une blessure mal fermée ; voilà tout.

— Mais cela est très-grave, dit Louise. Qu'est-ce que cette blessure ?

— Louison, répondit M. Riquemont, je crois pouvoir affirmer que c'est un joli petit coup d'épée. Quelque histoire galante ! quelque aventure romanesque ! ajouta-t-il en se frottant les mains de l'air d'un homme qui se connaît à ces sortes d'affaires.

— Il faut envoyer chercher M. Herbeau, dit Louise.

— C'est inutile, répliqua M. Riquemont ; les loups ne se mangent pas entre eux. D'ailleurs, Savenay, en homme d'esprit, a déclaré qu'il se soignerait lui-même.

Louise, accompagnée de son mari, se rendit auprès du malade. Il était assez calme et ne souffrait que d'une forte oppression. Il voulut parler; la jeune femme l'en ayant empêché par un geste charmant, pendant que M. Riquemont rentrait dans la chambre en sifflant, il lui prit une main et il baisa silencieusement. Louise n'avait jamais serré ses mains d'autres lèvres que celles du docteur H

elle se retira le cœur en émoi. La nuit qu'elle passa fut moins calme encore que la précédente; turbulente, agitée, fiévreuse, et cependant inondée d'un sentiment de bonheur qui en fit une nuit enchantée. L'aube recommençait, l'aube resplendissante dont nous parlions tout à l'heure. A cette enfant qui venait de vivre les deux plus belles années de sa jeunesse près de M. Riquemont, et qui n'avait eu jusqu'alors d'autres distractions à ses ennuis que la galanterie de M. Herbeau, d'autres événements dans sa vie que les visites du médecin, cette journée devait sembler tout un poëme. Ce fut un poëme, en effet, qui se chanta dans ce jeune cœur. Au lieu de chercher le sommeil, elle entretint avec complaisance les pensées tumultueuses qui veillaient en elle. Elle joua avec les incidents de ce jour comme elle avait fait une fois avec la chambre de Savenay. Elle les embellit des rêves de son imagination, comme elle avait paré des fleurs de son jardin les vases de la cheminée. L'arrivée de ce jeune homme, au plus fort de l'orage, pâle, défait, ensanglanté; le danger qu'il avait couru, ce qu'il avait dû souffrir lorsqu'il causait doucement auprès d'elle; l'évanouissement sur le perron, cette blessure rouverte, ce baiser silencieux sur une main tremblante, tous ces détails prirent, aux yeux de Louise, une solennité poétique qui ne laissa pas un instant de repos à son esprit. Ce coup d'épée surtout, dont avait parlé M. Riquemont, la tint durant toute la nuit dans une préoccupation étrange. Un coup d'épée dans la poitrine! Et cela s'appelait une histoire galante, une aventure roma-

nesque! Elle ignorait pourquoi, mais ce coup d'épée la contrariait, elle en souffrait, elle en était jalouse; et cependant, à son insu, peut-être n'était-elle pas fâchée qu'il eût reçu ce coup d'épée : M. Riquemont, lui, n'avait jamais reçu que des coups de pied de cheval. Louise ne s'endormit qu'au matin, bercée par une voix qui chantait à son chevet. Elle rêva que M. Savenay avait été blessé pour elle, et qu'elle s'était faite sœur grise pour le soigner.

Louise dormait encore, que M. Savenay était sur pied, faible, il est vrai, mais assez fort, il le croyait du moins, pour pouvoir retourner à Saint-Léonard. Il craignait d'abuser de l'hospitalité du château. En l'entendant parler de la sorte, M. Riquemont entra dans une épouvantable colère et jura qu'il mettrait plutôt le feu à tous ses domaines que de laisser partir ainsi son hôte. Il était de bonne foi dans son affection pour Savenay; d'un autre côté, il se faisait une fête de montrer au docteur Herbeau son rival installé au château. Au reste, dans l'état de santé où se trouvait M. Savenay, il n'était guère possible qu'il retournât à la ville, soit à pied, soit à cheval; et les sentiers abîmés par l'orage ne devaient pas, de quelques jours encore, être praticables pour la carriole qui servait de calèche au châtelain dans les grandes solennités. Louise, qu'avaient réveillée les éclats de voix de M. Riquemont, était venue prendre part à la discussion; elle se rangea timidement de l'avis de son mari.

— Qui vous presse? dit celui-ci; vos malades n'en mourront pas. Vous avez ici bonne table et bon gîte.

Il faut que j'aille aujourd'hui à la foire de Pouligny. Vous tiendrez compagnie à ma femme. Cette petite s'ennuie quand elle est seule. N'est-ce pas, Louison, ajouta-t-il en lui pinçant la joue, que tu t'ennuies quand tu n'as pas ton petit Riquemont?

— Mais, mon ami, dit Louise, qui s'effrayait instinctivement à l'idée de demeurer seule avec ce jeune homme, ne sauriez-vous vous dispenser de vous absenter aujourd'hui? Je crains que monsieur ne s'ennuie.

— Me dispenser d'aller à la foire de Pouligny! s'écria M. Riquemont; la plus belle foire de chevaux du département!... Le docteur ne s'ennuiera pas avec toi : pas vrai, docteur? Manquer la foire de Pouligny! c'est comme si Monsieur le curé manquait la messe le dimanche.

En disant cela, il s'attachait autour du corps une ceinture de cuir garnie de gros écus sonnants, passait sur son habit une blouse bleue à passements rouges, et s'armait d'un gros bâton ferré qu'il portait aux foires en guise de cravache. Son cheval de bataille l'attendait sur la terrasse : il serra la main de Savenay, et partit en promettant de revenir le soir.

Ce fut encore un heureux jour. Louise emmena Savenay visiter avec elle les métairies voisines qui avaient le plus souffert de l'orage. Faibles tous deux et souffrants, ils marchaient d'un pas lent, non sans des haltes fréquentes le long des sentiers couverts. Ils purent s'assurer par eux-mêmes des dégâts causés par la foudre et la grêle. M. Riquemont n'a-

vait rien exagéré. Ils aperçurent au loin la ferme de Gros-Bois qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Louise, sur son passage, essuya plus d'une larme, fit renaître l'espoir dans plus d'un cœur découragé. Elle était bonne pour ses paysans, et tous l'aimaient. Tous semblèrent heureux de la voir au bras de ce beau jeune homme qui l'accompagnait : les petits enfants de Saint-Herblain lui demandèrent, en la tirant par sa robe, si elle avait changé de mari. La journée se passa ainsi, çà et là, sous les toits de chaume. Ils partagèrent gaiement le repas rustique et émiettèrent le pain bis dans le lait fumant. Savenay se prêtait à tous ces enfantillages avec une grâce dont sa gravité naturelle relevait singulièrement le prix. Il y avait un mariage au Coudray : Louise et Henri restèrent quelques instants à voir danser la noce dans une grange. Ils attendirent pour retourner au château que le soleil eût amorti l'ardeur de ses rayons. Ils revinrent, causant des misères qu'ils avaient soulagées, admirant les jeux de la lumière dans le feuillage et sur les coteaux, comparant les sites de la Vienne avec les aspects de la Creuse, s'entretenant des livres aimés, des poëtes préférés, mêlant ainsi dans une conversation sans fin leur cœur, leur esprit et leur âme. Louise s'enivrait, sans crainte, d'un plaisir tout nouveau pour elle. Comment se serait-elle défiée du charme de ces chastes entretiens ! Elle ne savait rien de l'amour; jamais une pensée mauvaise n'avait terni la pureté de sa jeunesse. Elle ignorait, voici quelques jours à peine, sous quelle influence s'effeuillait la couronne de son

printemps, et maintenant elle s'épanouissait aux rayons vivifiants, sans savoir ni se demander d'où luivenaient la chaleur et la vie.

Leur retour ne précéda que de quelques minutes celui de M. Riquemont. Le châtelain revint en belle humeur. Il avait fait des affaires d'or; et, comme ces sortes d'affaires ne se traitent pas sans de copieuses libations, M. Riquemont était à peu près ivre. A peine arrivé, il demanda son lit, but un verre d'absinthe et alla se coucher. Ce retour de son mari ramena Louise au sentiment de la réalité et termina assez prosaïquement cette poétique journée. Pour la première fois elle comprit nettement quel homme c'était là et combien était lourde la chaîne qu'elle portait. Elle tomba dans une tristesse que Savenay n'essaya pas de dissiper. Tous deux restèrent silencieux le reste de la soirée. Près de se retirer, il arrêta sur Louise un regard où se peignait une sympathie douloureuse; par un brusque mouvement, elle lui tendit la main sans rien dire: il la pressa gravement et sortit.

Le lendemain était jour de visite du docteur Herbeau. Sur le coup de midi, Colette trottinait dans l'allée de parc, où M. Riquemont se promenait depuis une heure. Aussitôt qu'il l'aperçut, Aristide mit pied à terre et salua le châtelain, qui lui rendit poliment son salut. Colette, la bride sur le col, gagna l'écurie d'un pas guilleret.

— Votre jument boite, dit M. Riquemont

— Je le sais, Monsieur, répondit le docteur en soupirant.

Il le savait depuis quelque vingt ans.

— C'est dommage, ajouta M. Riquemont, car c'est une jolie bête.

— Monsieur, dit le docteur, nous n'avons pas sujet de rire. Un grand malheur vient de frapper la ville de Saint-Léonard, nous sommes tous plongés dans une consternation que vous partagerez sans doute.

— Pardieu ! Monsieur, s'écria M. Riquemont, j'ai bien le temps de m'intéresser aux malheurs de Saint-Léonard ! Savez-vous ce qui m'arrive ? Ma ferme de Gros-Bois est écroulée ; j'ai trois bœufs écrasés, deux granges brûlées, trois chevaux sur le flanc. Par-dessus le marché, ma femme est malade depuis deux ans, et vous êtes son médecin. Que Saint-Léonard s'arrange ! S'il s'agit de souscription, merci ; je ne donnerai pas un rouge liard. Je me suis ruiné pour les Grecs.

— Monsieur, dit le docteur, nous avons tous souffert de cet affreux orage, moi-même j'ai vu mon kiosque emporté par un coup de vent et précipité dans la Vienne. Le tonnerre s'est introduit dans mon salon par la cheminée de la cuisine et s'est échappé par la fenêtre, après avoir saccagé ma vaisselle et tordu indignement tous les instruments de ma trousse. Jour funeste ! Plût à Dieu que nous n'eussions pas de plus grand désastre à déplorer !

— Ah, çà ! Monsieur, où voulez-vous en venir ? s'écria M. Riquemont avec impatience. Madame Herbeau est-elle morte ?

— M. Savenay, ce grand médecin, cet aimable

jeune homme qui avait su vous plaire, vient d'être enlevé prématurément à la science et à ses amis : M. Savenay n'est plus.

— Il n'est plus ! s'écria M. Riquemont.

— Il n'est plus ! répéta le docteur Herbeau. Le jour de ce fatal orage, on a vu, dans la matinée, ce jeune imprudent sortir à cheval de la ville ; on ne l'a pas vu revenir, et ce matin nous avons reçu la nouvelle que son cadavre a été retrouvé dans la Vienne, près du moulin de Champ fleuri.

— Vous avez la chance, Monsieur, dit le châtelain : les dieux sont pour vous.

— Monsieur, veuillez croire à la sincérité de mes regrets, s'empressa de répondre Aristide.

— Ces regrets vous honorent, je m'y associe de grand cœur. C'était un brave jeune homme que j'aimais beaucoup. Je n'oublierai jamais le déjeuner que j'ai fait chez lui : il traitait bien, son vin était meilleur que le vôtre ; mais enfin, Monsieur, c'était pour vous un rival, un rival dangereux, j'ose le dire.

— Je n'ai jamais souhaité la mort de personne ! s'écria le docteur Herbeau.

— Sans doute ; il ne faut pas pourtant être ingrat envers le ciel lorsqu'il veut bien se charger lui-même du soin de nos intérêts. Vous ne vous êtes pas dissimulé, n'est-ce pas? que l'établissement de M. Savenay en ce pays vous était on ne peut plus préjudiciable. Il ne s'agissait, croyez-moi bien, que de la ruine de votre maison.

— Monsieur...

— Je mets de côté la question de mérite ; je fais plus, j'admets, avec vous, votre supériorité : vous n'en étiez pas moins perdu, Monsieur. Rappelez-vous l'histoire de ce jeune médecin de Montpellier que vous m'avez racontée vous-même, ici dans cette allée, le jour de la consultation. Savenay était jeune et beau, vous n'auriez pas tenu longtemps contre ces deux avantages. Comptez plutôt les défections que vous avez essuyées en moins d'un mois. Je ne nommerai que madame d'Olibès, il en est vingt autres que je pourrais citer. Je ne vous cacherai pas que ce jeune homme plaisait singulièrement à ma femme.

— Quoi qu'il en soit, Monsieur, répliqua le docteur Herbeau, je déplorerai toujours le coup affreux qui vient de le frapper.

— Qui vous parle, Monsieur, de vous en réjouir ? Je dis seulement que la vie du docteur Savenay était la mort du docteur Herbeau.

— Il est bien vrai, dit Aristide en soupirant, que ce malheureux jeune homme était l'espoir de mes ennemis. Plût à Dieu qu'il vécût encore ! ce n'est pas ainsi que je devais triompher de leur orgueil.

— Oui, sans doute, reprit M. Riquemont, plût à Dieu qu'il vécût encore ! Je l'aimais, moi ; il buvait sec. Mais avez-vous songé, Monsieur, à la destinée que ce jeune homme préparait à Célestin ? car vous êtes père, Monsieur, vous avez un fils. Vous n'êtes pas de ces gens qui peuvent jeter gaiement leur bonnet par-dessus les moulins, en s'écriant : Après moi la fin du monde ! Que serait devenu Célestin ?

— Il est certain, dit le docteur Herbeau, que cet infortuné jeune homme avait compromis l'avenir de mon cher enfant.

— N'en doutez pas : Savenay vivant, Célestin n'aurait pu recueillir le fruit des labeurs de son père. Tenez, papa Herbeau, nous sommes souvent en contradiction l'un avec l'autre. Nous n'avons pas les mêmes opinions politiques ; vous êtes vif, emporté, même un peu colère. De là des discussions qui dégénèrent aussitôt en disputes. Mais au fond, papa, nous nous aimons ; vous avez beau dire et beau faire, vous êtes un brave homme : votre famille m'intéresse. J'ai toujours eu de la sympathie pour madame Herbeau, et je sens là quelque chose pour ce jeune Célestin. Eh bien, franchement entre nous, il ne faut pas trop murmurer de ce qui arrive.

— Ah ! Monsieur, c'est un grand malheur, c'est une perte irréparable.

— Que voulez-vous ? nous n'y pouvons rien, et la Providence ne nous a pas consultés. Nous pleurerions toutes les larmes de notre corps, nous nous frapperions la poitrine à coups de poing, nous nous couvririons la tête de cendres, que tout cela ne changerait rien à l'affaire. D'ailleurs, ce pauvre garçon, je ne le connaissais pas, moi : c'est vous qui me l'avez amené.

— Je ne le connaissais pas davantage, reprit le docteur Herbeau ; je l'ai vu chez vous pour la première et dernière fois.

— Vous était-il ami ?

— Pas le moins du monde.

— Parent ?

— A Dieu ne plaise !

— Eh bien ! donc, pourquoi se désoler? Si nous pleurons les indifférents, que ferons-nous pour nos morts ? Je vous l'ai dit, vous avez la chance, le ciel vous protége. Et puis, voyons, sérieusement, est-ce pour la science une si grande perte ?

— Je n'ai vu qu'une fois ce jeune homme, dit le docteur, je n'oserais décider...

— Osez, Monsieur, osez : indulgence pour les vivants, mais justice aux morts. Il me faisait l'effet, à moi, de mieux s'entendre à la culture des melons qu'à la guérison des malades, et de vider plus volontiers un verre de vin de Bordeaux qu'une question scientifique.

— Il faut bien avouer que sa conversation était quelque peu frivole.

— L'avez-vous observé pendant la consultation ? Je suis obligé d'en convenir, vous l'avez roulé, papa.

— Entre nous, dit Aristide en souriant, je crois qu'il n'était pas très-fort.

— Je crois, moi, que c'était une ganache, dit M. Riquemont enfonçant résolûment ses mains dans ses poches.

— Vous pourriez bien ne pas vous tromper, s'écria le docteur en riant.

— C'eût été un fléau pour le pays.

— Il aurait fait beaucoup de mal.

— Et savez-vous, docteur, qu'il était plein de morgue et d'insolence ? Vous n'ignorez pas comment je l'ai reçu, quelles avances je lui ai faites. Le drôle

est mort sans nous avoir rendu sa visite de digestion !

— A vrai dire, c'était un jeune homme assez mal élevé : peu de tenue, point de manières, un laisser aller incroyable !

— Un beau fils !

— Un faiseur d'embarras !

— Tranchons le mot, c'était un faquin.

— Ma foi ! Monsieur, dit le docteur, ce n'était pas grand'chose de bon.

— Et d'où venait-il ? Je vous le demande. Sa famille, ses amis, ses antécédents ? Ni vu ni connu. Il s'appelait Henri Savenay : qu'est-ce que cela, je vous prie ? Qui connaît les Savenay ? où les Savenay perchent-ils ? Riquemont, Herbeau, voilà des noms, à la bonne heure ! Mais Henri Savenay !.. ne pensez-vous pas que ce devait être quelque enfant trouvé ?

— Tout est possible, répondit le docteur.

— Tenez, papa, voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert? Voulez-vous que je vous dise toute mon opinion ?

— Monsieur, vous me ferez plaisir.

— Eh bien !.., dit M. Riquemont à voix basse, en se penchant à l'oreille du docteur.

Il s'interrompit et regarda autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre.

— Eh bien ? demanda le docteur effaré.

— Eh bien, Monsieur, mon opinion est que c'était un espion du gouvernement.

— Je crois, Monsieur, que vous allez trop loin, s'écria le docteur Herbeau ; nous devons respecter les morts et ne point accuser qui ne peut se défendre.

— Je soutiens, répliqua M. Riquemont, que ce jeune homme n'était pas plus médecin que vous et moi. Est-il naturel qu'un homme libre vienne exercer une profession indépendante dans un pays où il ne connaît personne, où personne ne le connaît? Comment expliquez-vous qu'ayant à choisir dans les quatre-vingt-six départements, il ait mis précisément le doigt sur Saint-Léonard ? Voilà longtemps, Monsieur, que les opinions avancées de Saint-Léonard inquiètent le pouvoir ; le pouvoir, sachez-le bien, a les yeux sur Saint-Léonard ; je pense, moi, que ce Savenay était un envoyé du pouvoir.

— Au fait, on aurait vu des choses plus étonnantes que celle-là, dit Aristide en hochant la tête.

— Vous voyez donc bien, monsieur, que la mort de cet homme n'est pas un si grand malheur que vous le prétendiez d'abord ; je veux que ce soir, à dîner, nous vidions ensemble un vieux flacon, en signe de réjouissance.

A ces mots, comme ils venaient de monter les marches du perron, M. Riquemont ouvrit la porte du salon et poussa en avant le docteur Herbeau, qui aperçut Louise et Savenay assis l'un près de l'autre et causant.

Peut-être n'a-t-on pas oublié l'effet que produisit, un soir, sur le docteur Herbeau la carte du docteur Savenay. Certes, ce fut pour Aristide un rude moment à passer : Jeannette a raconté souvent qu'elle n'avait pas vu deux fois son maître dans un état pareil. Eh bien, la terreur qu'alors il éprouva, terreur bien légitime, bien cruellement justifiée, puis-

que c'est à partir de cette heure fatale que l'astre des Herbeau pâlit et déclina, fut une frayeur d'enfant, comparée à celle qu'il ressentit en apercevant son rival assis auprès de Louise, dans le salon du château de Riquemont. Le diable en personne l'eût frappé de moins d'épouvante. Son chapeau et sa cravache échappèrent de ses mains défaillantes, il demeura debout, immobile, les pieds vissés, rivés, scellés au parquet. M. Riquemont se tenait derrière lui, les bras croisés, souriant d'un sourire satanique. Louise et Savenay s'étaient levés et regardaient d'un air étonné.

— La chose est facile à dire, s'écria enfin M. Riquemont. Docteur Savenay, on vous croit mort à Saint-Léonard, M. Herbeau me racontait, en venant, qu'on a repêché votre cadavre dans la Vienne, près du moulin de Champfleuri. Le brave homme pleurait en me faisant ce récit lamentable ; et moi, je n'avais garde de le détromper, tant je jouissais de ces larmes qui vous honoraient tous deux. En vous apercevant, plein de vie et de santé, dans ce salon, près de ma femme, la surprise, la joie, le saisissement... Allons ! papa, ne vous gênez pas, lâchez la bride à vos transports, jetez-vous dans les bras de votre confrère.

En parlant ainsi, il le poussait vers Savenay, qui, fort embarrassé lui-même, ne savait quelle contenance faire.

— Oui, balbutia le docteur Herbéau qui se sentait mourir de jalousie, de stupeur et de honte, oui, la surprise, la joie, le saisissement... Je vous croyais

mort... Souffrez, jeune homme, que je vous embrasse.

— Ce tableau m'attendrit jusqu'aux larmes, s'écria M. Riquemont. Ah ! docteur Savenay, vous pouvez vous flatter d'avoir un ami dans papa Herbeau. Embrassez-vous encore, car je ne sais rien de plus beau ni de plus touchant que deux médecins qui s'embrassent. Jeune homme, si vous aviez entendu, comme moi, l'oraison funèbre que M. Herbeau a prononcée sur votre cadavre, le cantique de louanges et de regrets qu'il a chanté en votre honneur, vous seriez satisfait, j'ose l'affirmer.

M. Herbeau eût été plus à l'aise dans un buisson d'épines ou dans un nid de serpents.

— Non, docteur Savenay, poursuivit le féroce châtelain, non, vous ne sauriez croire quel ami vous avez là ! Papa Herbeau n'aurait pas pleuré autrement son fils Célestin. Comme je cherchais, pour l'éprouver, à déprécier votre mérite et votre caractère, essayant, par des insinuations perfides, de l'amener à reconnaître que votre mort était pour lui une bénédiction du ciel, croiriez-vous que ce patriarche a levé sa cravache et déclaré qu'il m'en frapperait plutôt que de me laisser parler de la sorte ? Papa, je n'y tiens plus, ajouta-t-il en ouvrant les bras, souffrez qu'à mon tour je vous embrasse. Je veux que nous dînions ensemble pour fêter dignement ce beau jour.

M. Herbeau tenta à plusieurs reprises, mais toujours en vain, de détourner les persécutions du bourreau. Celui-ci ne se lassa point de harceler sa victime. Confus et jaloux, blessé à la fois dans son

amour et dans son amour-propre, honteux de s'être laissé prendre au piége, aiguillonné sans relâche par le rustre qui s'acharnait à lui comme un taon, Aristide finit par arriver à un état d'exaspération difficile à décrire. La meilleure crème s'aigrit. On a vu des moutons devenir enragés. Le cerf aux abois se retourne contre les chiens qui le poursuivent, et succombe rarement sans en avoir éventré deux ou trois. Poussé à bout, le docteur Herbeau jura de se venger : madame Riquemont, qu'avait si longtemps respectée son amour, fut l'holocauste promis à sa vengeance.

— C'est toi, Riquemont, qui l'as voulu ! s'écria-t-il dans son cœur, en serrant ses poings avec rage.

M. Herbeau s'excusa de ne pouvoir dîner au château ; et, profitant d'un instant où M. Riquemont causait avec M. Savenay, qui se préparait, lui aussi, à prendre congé de ses hôtes, il s'approcha de la jeune femme.

— Louise, lui dit-il à voix basse et d'un ton déterminé, il faut que je vous voie sans témoins, non pas au château, où nous pourrions être surpris, mais aux environs. Fixez vous-même le jour, l'heure et le lieu.

— Mais, cher docteur, répondit Louise en riant, c'est un rendez-vous que vous me demandez ?

— Oui, Louise, c'est un rendez-vous que je vous demande, répliqua M. Herbeau de l'air le plus sérieux du monde.

Et comme madame Riquemont réfléchissait et ne répondait pas :

— Louise, jusqu'à ce jour je ne vous ai rien demandé, dit Aristide d'un ton de reproche.

— Mon Dieu! rien de plus simple, dit enfin madame Riquemont, tout étonnée d'avoir pu hésiter un instant à satisfaire la fantaisie de cet excellent homme; si ma santé le permet, j'irai jeudi prochain, dans l'après-midi, visiter mes pauvres de Saint-Herblain. Venez à la métairie entre quatre et cinq heures : j'y serai.

— Jeudi prochain, de quatre à cinq heures, à la métairie de Saint-Herblain, répéta le docteur d'un air mystérieux.

— Est-ce entendu? dit Louise.

— C'est entendu, répondit le docteur Herbeau.

Un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres, et l'âme de don Juan rayonna un instant sur ce pacifique visage.

CHAPITRE VI.

Le soir du même jour, M. Riquemont entra dans la chambre de sa femme. Il s'étendit, comme de coutume, sur un canapé; et, après avoir parlé de choses et d'autres, des chevaux qu'il avait vendus à la foire de Pouligny, des fureurs du dernier orage, de ses bœufs écrasés, de sa ferme écroulée, de ses moissons détruites :

— A propos, Louison, dit-il avec un air d'indifférence, que penses-tu de ce nouveau docteur?

— Ce que je pense du nouveau docteur? répondit Louise, troublée par cette question inattendue, qui semblait s'adresser aux secrètes préoccupations de son cœur; je n'en pense absolument rien.

— Allons donc, ma chère! tu plaisantes, s'écria M. Riquemont; si je te demandais ton avis sur la valeur d'un pré, ou sur le prix d'une bête à cornes, à la bonne heure! mais, pardieu! il s'agit bien ici d'autre chose! Je te demande, Louison, ce que tu penses du nouveau docteur.

— Quelle étrange insistance! dit-elle en rougissant, car dans son innocence alarmée elle craignait déjà de se trouver coupable; que répondriez-vous, si je demandais ce que vous en pensez vous-même?

— Je répondrais, ma chère, que M. Savenay est fort à mon goût, que c'est un garçon d'un rare mérite, un jeune homme simple et modeste, et que je le préfère certainement à ton Aristide, qui n'est qu'un vieux sot.

— Mon ami, dit Louise, vous êtes sans pitié pour ce pauvre docteur. Que M. Savenay ait beaucoup de mérite, je ne le conteste pas; mais vous oubliez que M. Herbeau me prodigue depuis deux ans des soins véritablement paternels.

— Paternels! paternels! dit M. Riquemont en serrant les poings : que ces soins soient véritablement paternels, je ne le conteste pas; mais tu oublies que, depuis deux ans que le docteur Herbeau te prodigue des soins véritablement paternels, ta santé ne fait que décroître de jour en jour. N'aimerais-tu pas

mieux des soins moins véritablement paternels et plus véritablement efficaces ?

— Mon ami, dit Louise qui ne voyait pas bien clairement où son mari voulait en venir, je ne vous comprends pas. Si je n'ai pu me rétablir, il ne faut en accuser personne, le docteur Herbeau moins que tout autre. N'avez-vous pas entendu M. Savenay lui-même approuver en tout point le traitement auquel je suis soumise ? Je conçois que vous soyez ennuyé de me voir souffrir ; mais si cet ennui doit vous rendre injuste, je voudrais que ce ne fût pas envers mon pauvre docteur.

— Louison, répondit brusquement M. Riquemont, je ne suis injuste envers personne, et je persiste à déclarer que M. Herbeau est un sot, dont je ne voudrais pas même pour soigner mes poulains malades.

— Je le conçois, répondit Louise ; mais comme jusqu'à ce jour vous l'avez trouvé assez bon pour soigner votre femme, je ne sais pas pourquoi vous voudriez aujourd'hui...

— C'est toi qui deviens injuste, ma chère ; tu oublies que, M. Herbeau ayant été jusqu'ici l'unique docteur de la contrée, je n'ai pas eu l'embarras du choix. Au reste, il est bon que tu saches que, si je l'ai préféré au vétérinaire de Saint-Léonard, c'est moins par amour pour ta santé que par respect pour ta personne.

— Mon ami, dit Louise, je vous remercie.

— Mais à présent, Louison, c'est autre chose ! Voilà qu'il nous arrive enfin un nouveau docteur, un docteur de Paris, celui-là, un enfant de la jeune mé-

decine, qui a suivi les progrès de la science, et nous apporte les nouvelles découvertes de l'art. Puisque M. Herbeau, avec son grec et son latin, avec ses phrases poudrées à frimas, n'a pu déterminer encore une amélioration dans ton état, je crois qu'il serait sage et convenable de recourir à d'autres remèdes, d'essayer d'un système nouveau ; en un mot, dans ma sollicitude, que tu n'apprécies point assez, je viens te proposer d'en finir avec M. Herbeau et de mettre à l'épreuve le talent de M. Savenay.

A cette proposition, Louise tressaillit d'effroi. Soit que le trouble de son cœur se fût trahi déjà et que son mari cherchât à le surprendre, soit que M. Riquemont parlât sérieusement et fût décidé à remplacer le vieux médecin par le jeune, les deux cas étaient également embarrassants pour Louise, qui n'entrevoyait ni dans l'un ni dans l'autre de grands motifs de sécurité. Toutefois, il faut le dire à la gloire de la pauvre enfant, elle s'effrayait moins des soupçons qui pesaient peut-être sur son innocence, que des dangers réels qui la menaçaient. L'idée que M. Savenay pourrait venir au château aussi fréquemment que l'avait fait le bon Aristide la frappait d'une instinctive épouvante. Louise était d'ailleurs sincèrement attachée au docteur Herbeau, et son cœur ne pouvait se résoudre à congédier ce vieil ami, dont la tendresse avait distrait si souvent les ennuis d'une tristesse amère. Madame Riquemont fut donc de bonne foi dans la chaleur qu'elle mit à repousser la proposition de son mari.

— Mon ami, s'écria-t-elle vivement, vous n'y

songez pas. Quitter M. Herbeau que nous connaissons depuis deux ans, un homme de cœur, un ami sûr et dévoué, le quitter sans motif, pour M. Savenay que nous connaissons à peine! vous-même ne le voudriez pas. Que M. Savenay soit un sujet distingué, un médecin habile, je vous l'accorde ; mais n'est-ce pas une raison de plus pour conserver M. Herbeau, puisque M. Savenay, dont vous reconnaissez le mérite, a rendu un hommage éclatant à celui que vous dénigrez? Qu'est-ce donc que cette humeur irascible que vous nourrissez contre M. Herbeau? Vous êtes sans pitié pour ses ridicules; tous, tant que nous sommes, n'avons-nous pas les nôtres? Mon ami, ayez quelque indulgence. Je vous livre bien volontiers Colette, mais, de grâce, laissez-moi mon docteur, ajouta-t-elle en souriant.

— Voilà bien comme vous êtes toutes, s'écria le campagnard qui interprétait dans le sens de sa jalousie la résistance de Louise ; voilà comme vous êtes toutes! répéta-t-il en se levant. Si je vous proposais de conserver M. Herbeau, vous pleureriez pour avoir M. Savenay. Eh bien, je vous dis, moi, que M. Savenay sera votre docteur. Pensez-vous qu'il me soit agréable d'entretenir ici une vieille perruque qui n'est bonne à rien? de payer deux visites par semaine, d'avoir un âne à ma table, une bourrique dans mon écurie, et vous malade, par-dessus le marché? Non, de par tous les diables! Vous me demandez ce que j'ai contre votre Herbeau : je vous demande, moi, ce que vous avez contre mon Savenay. Parce qu'il ne vous crible pas de compliments, qu'il ne fait pas la

roue devant votre soleil, qu'il ne roucoule pas autour de vous comme ce gros pigeon d'Aristide, ce jeune homme ne vous plaît pas? J'en suis fâché! il me plaît, à moi, et charbonnier est maître en sa maison.

— Encore une fois, dit Louise les larmes aux yeux, mon ami, vous n'y songez pas; réfléchissez un instant, et vous comprendrez que, lors même que M. Herbeau serait tout aussi déplaisant que vous le prétendez, ce qui n'est pas, il faudrait encore lui conserver ses droits.

— Qu'est-ce à dire? demanda brutalement M. Riquemont.

— Il est des circonstances où nous devons savoir sacrifier nos sympathies ou nos antipathies aux exigences du monde, et de toute façon il serait peu convenable que les assiduités de M. Savenay succédassent ici à celles de M. Herbeau.

— Qu'est-ce à dire, Madame? répéta M. Riquemont d'une voix tonnante.

Louise rougit, se tut; puis enfin, faisant un pénible effort sur sa timidité :

— Je veux dire, mon ami, répondit-elle, que la sollicitude que vous semblez avoir pour ma santé me touche vivement, mais que je désirerais vous voir aussi jaloux du soin de ma réputation. Je veux dire que vous êtes rarement au château, que M. Savenay est jeune, et que le monde est méchant.

— Madame, répliqua M. Riquemont d'un ton sentencieux, la réputation est à la vertu ce que la physionomie est au cœur, et vous savez qu'il y a des physionomies menteuses. Pour ce qui est de la ra-

reté de ma présence au château, j'y suis encore assez souvent pour ne rien perdre de ce qui s'y passe; et quant à la jeunesse de M. Savenay, je conviens avec vous que les vieux sont beaucoup plus commodes.

Là-dessus, M. Riquemont se retira, laissant Louise à sa douleur, à son effroi et à ses réflexions; car les dernières paroles de son mari étaient une énigme pour elle, et vainement elle essaya d'en pénétrer le sens.

CHAPITRE VII.

Décidément, M. Riquemont était jaloux. A partir du jour où il avait surpris le docteur Herbeau aux genoux de Louise, lui baisant les doigts et la comparant à Vénus, ç'avait été chez lui une idée fixe que le docteur Herbeau faisait la cour à Louison. Les gens que les idées visitent rarement se jettent avec avidité sur celles que le hasard leur présente; ils s'y attachent, s'y cramponnent, et s'en dessaisissent difficilement. M. Riquemont avait d'autant mieux accueilli celle-là, qu'elle rôdait depuis longtemps autour de son cœur, et qu'il était déjà, à son insu, familiarisé avec elle. Il avait commencé par en rire; mais ses soupçons, à peine éveillés, s'étaient presque aussitôt changés en certitude. Une fois sur la piste, le fin renard s'était tenu en observation, ne perdant pas de vue Aristide, épiant ses moindres gestes, com-

mentant ses moindres paroles, toujours présent à ses visites; et, bien que de son côté le docteur se tînt prudemment sur ses gardes, chaque visite avait illuminé d'un nouveau trait de lumière l'esprit clairvoyant du rusé châtelain.

Le premier mouvement de M. Riquemont avait été de provoquer Aristide, et de lui passer d'abord son grand sabre à travers le ventre. Mais la prévoyante nature avait pris soin de mitiger la férocité de cette âme par une forte dose d'amour-propre; la crainte de jouer un rôle ridicule lui conseilla d'attendre, de se venger sans éclat et sans bruit. Il savait d'ailleurs à quoi s'en tenir : tout en s'exagérant les coupables intentions d'Aristide, il savait que le mal n'était pas allé loin; et je dois dire, à la honte de cet homme abominable, qu'il puisait ses motifs de sécurité moins dans la vertu que dans la santé de sa femme.

Au point où en étaient les choses, la position pouvait sembler embarrassante. Après l'avoir suffisamment abreuvé d'amertumes et de déboires de tout genre, il s'agissait de trouver un prétexte honnête pour jeter M. Herbeau à la porte. Rien n'était plus simple en apparence ni plus difficile en réalité. Pour rien au monde l'orgueilleux butor n'aurait consenti à s'avouer jaloux du vieux docteur. Reconnaître une pareille rivalité, en convenir vis-à-vis de sa femme, donner à M. Herbeau la satisfaction de croire qu'il avait pu troubler le grand Riquemont dans sa sécurité conjugale, étaient autant d'humiliations auxquelles sa vanité répugnait invinciblement. Il re-

doutait surtout de devenir la fable du pays et de compromettre la belle influence politique qu'il avait conquise dans son département. M. Riquemont jaloux du docteur Herbeau! certes le cas eût été plaisant, et les malins esprits de la Vienne en auraient fait des gorges chaudes. C'était là ce qu'il fallait éviter. Cependant, que résoudre? Obliger, à force de mauvais procédés, l'ennemi à se retirer? M. Riquemont avait tout épuisé, et le docteur ne semblait nullement disposé à déserter la place. Surprendre le coupable en flagrant délit amoureux? Au train dont allaient les choses, l'occasion pouvait ne se présenter jamais, ou du moins se faire longtemps attendre. Après de mûres réflexions, M. Riquemont avait pensé que le parti le plus convenable était de renvoyer l'amant sous le prétexte du médecin. On sait la façon dont il s'y prit auprès de Louise, comment il aborda la question, de quelle sorte il leva la séance. Il s'était bien attendu à quelque résistance; mais il n'avait pas compté sur une telle obstination. Son humeur jalouse s'en irrita et faillit éclater. Il se retira furieux et ne doutant plus que sa femme ne fût complice du perfide.

Le grand air le calma et le ramena à des idées plus saines. Après quelques tours d'allée, il finit par se demander s'il était vraisemblable que Louise se fût laissé prendre avec ses vingt ans aux grâces écloppées d'Aristide. Il est vrai qu'en songeant à l'étrange figure qu'il avait aperçue dans son miroir toutes les fois qu'il s'était fait la barbe, il convenait avec une impitoyable impartialité que la femme qui avait pu se résoudre à épouser un pareil visage pouvait, sans

beaucoup déroger, accueillir favorablement les hommages du vieux docteur. Puis il se rappelait ce qu'il avait entendu conter de l'influence des médecins sur leurs malades. A vrai dire, il ne savait trop que croire, qu'imaginer. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que le docteur Herbeau lui était odieux pour toute espèce de raisons ; qu'il le haïssait pour son esprit, pour ses manières, pour ses opinions, pour sa croix d'honneur, pour sa jument, pour sa culotte courte, pour ses bas de soie, pour sa perruque, pour ses boucles d'argent; que tout en cet homme lui était souverainement antipathique, et qu'enfin il n'avait rien tant à cœur que de se débarrasser de cet hôte incommode. Mais là se reproduisait la difficulté dont nous parlions tout à l'heure. Vis-à-vis de lui-même, M. Riquemont avait bien un prétexte plausible et plus que suffisant; malheureusement ce prétexte, l'orgueil lui commandait de le taire. Vis-à-vis du monde, vis-à-vis de Louise et du docteur Herbeau, il fallait un autre expédient qu'il pût mettre en avant sans aventurer la dignité de son caractère. Congédier l'amant, c'était couronner la victime de myrtes et de roses : une telle disgrâce équivalait au triomphe le plus beau; tandis qu'en congédiant le médecin comme convaincu d'ignorance, M. Riquemont sauvait une défaite à son amour-propre, perdait son rival dans l'esprit public et le couvrait de honte pour la fin de ses jours. Mais à cela Louise avait répondu victorieusement : — Pourquoi vouloir remplacer le docteur Herbeau par le docteur Savenay, puisque le docteur Savenay, appelé en consultation a

rendu un éclatant hommage au talent du docteur Herbeau? — Que répliquer? Le rustre en perdait la tête.

Le lendemain, il se leva de grand matin; après avoir visité ses écuries et ses étables, il fit seller un cheval et partit pour Saint-Léonard. Il mit pied à terre à la porte de M. Savenay. Le jeune homme le reçut avec une grave cordialité, sans contrainte, sans empressement.

— Je viens, lui dit M. Riquemont, déjeuner avec vous et parler d'affaires.

— Je suis tout à vous, Monsieur, répondit le jeune docteur.

On déjeuna; car partout où se trouvait M. Riquemont, on dînait ou on déjeunait. Vers la fin du repas, le châtelain s'accouda sur la table, et après avoir vidé préalablement un grand verre de vin :

— Jeune homme, dit-il, je vais vous entretenir de choses graves.

— Monsieur, je vous écoute, répondit M. Savenay en croisant les bras sur sa poitrine.

M. Riquemont promena lentement sa langue sur ses moustaches rousses et hérissées comme l'enveloppe d'une châtaigne.

— Jeune homme, dit-il enfin, que pensez-vous du docteur Herbeau?

— Je pense, comme vous, Monsieur, répondit M. Savenay, que le docteur Herbeau est l'honneur de cette ville. Je le tiens pour un galant homme; pour un modèle d'urbanité, de grâce et de savoir-vivre; pour un de ces rares esprits, charmants et naïfs,

dont le type s'efface chaque jour et se perdra bientôt parmi nous ; pour un de ces hommes enfin qu'on ne saurait entourer de trop d'estime ni de trop de respect.

— Excusez du peu ! dit M. Riquemont remplissant son verre. Et comme médecin ?

— Comme médecin, Monsieur, répliqua M. Savenay, le docteur Herbeau jouit d'une réputation acquise et justifiée par vingt ans de nobles travaux. Vous avez entendu ma profession de foi, le jour où j'eus l'honneur d'être appelé par vous en consultation au château de Riquemont ; cette profession de foi, je suis prêt, si vous le souhaitez, à la renouveler à cette heure.

— Ah çà ! mon petit, s'écria le châtelain d'un ton familier et goguenard, vous me la donnez belle ! Nous ne sommes point ici en consultation ; gardez ce langage académique pour une occasion meilleure. Le vin est bon, rien ne nous presse ; parlons franchement et à cœur ouvert. Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous pensez du docteur Herbeau ? Vous pensez que c'est une vieille bête.

— J'imagine, Monsieur, que vous voulez parler de Colette, répondit froidement le jeune docteur.

M. Riquemont demeura quelque temps interdit sous le regard glacé de l'amphitryon. Il vida son verre et reprit :

— Voyons, sérieusement, entre nous, pensez-vous ce que vous dites ?

— J'ai pour habitude de penser tout ce que je dis.

— Eh bien, jeune homme, vous êtes dupe ! s'écria M. Riquemont en donnant sur la table un grand coup

de poing qui fit vaciller les flacons. Vous êtes dupe, vous dis-je ! Savez-vous comment le docteur Herbeau, lorsqu'il vous croyait mort, s'est exprimé hier sur votre compte? Savez-vous ce qu'a dit le docteur Herbeau? Monsieur, le savez-vous? Non, vous ne le savez pas, vous ne le saurez jamais, car je n'oserais le redire, je connais trop le respect que l'on doit à votre personne. Il a dit que vous étiez une ganache.

— Soyez sûr, Monsieur, que le docteur Herbeau n'a pas dit cela, affirma M. Savenay avec assurance.

— C'est moi qui l'ai dit, répliqua M. Riquemont un peu troublé, mais pour le lui faire répéter.

— Vous avez eu tort, Monsieur, ajouta le jeune homme en souriant. Rappelez-vous les paroles du Christ : « Vous ne tenterez pas votre Dieu. » Mais brisons là. M. Herbeau me croyait mort, il a pu me juger sévèrement. L'Égypte en faisait autant de ses rois ; j'aurais mauvaise grâce à me plaindre.

— Mais vous ne savez pas tout ce qu'a dit le vieux scélérat ! s'écria le châtelain avec rage. Il s'est réjoui de votre mort.

— Permettez-moi de n'en rien croire.

— Il a prétendu que vous n'étiez pas grand'chose de bon.

— C'est tant pis pour moi.

— Que vous étiez un faiseur d'embarras !

— La chose est possible.

— Un faquin !

— Comme il vous plaira.

— Un espion de la police !

— Cessons, Monsieur, ces enfantillages. Quelle que soit l'opinion que le docteur Herbeau professe à mon égard, elle ne saurait modifier en rien celle que j'ai de son esprit, de son caractère et de son mérite.

M. Riquemont se mordit les lèvres et resta silencieux, déconcerté par ce ferme langage et par cette digne attitude.

— Jeune homme, reprit-il au bout de quelques instants, souffrez que je vous adresse une question qui pourra d'abord vous sembler indiscrète, mais qui vous prouvera le sérieux intérêt que je vous ai voué. Êtes-vous riche ?

— Ma pauvreté ne doit rien à personne, répondit le jeune docteur.

— Vous êtes pauvre ?

— Oui.

— Et vous voulez faire fortune ?

— Non.

— De par tous les diables ! vous êtes fou, Monsieur, s'écria le châtelain avec humeur. Qu'êtes-vous donc venu chercher à Saint-Léonard, et quel but vous proposez-vous ici-bas, si ce n'est l'argent et la fortune ? La fortune, Monsieur ! vous en parlez bien à votre aise. C'est la grande affaire de la vie, c'est la vie, la vie tout entière. Que faire en ce bas monde, si l'on n'y fait fortune ? La fortune ! Ah ! vous n'en voulez pas. Je la garde ; merci !

— Voyons, Monsieur, où voulez-vous en venir ? demanda M. Savenay laissant échapper un geste d'impatience.

— A vous dire, Monsieur, que votre fortune, cette

fortune que vous dédaignez, est entre mes mains, et qu'il dépend de vous de la voir passer dans les vôtres.

— En vérité, je ne vous comprends pas, dit M. Savenay d'un air étonné.

— Vous allez me comprendre. Étranger à Saint-Léonard, vous avez à lutter contre un homme qui, depuis vingt ans, a l'unique privilége de tuer en ce pays ; on est fait à sa manière, et, bien que je vous croie fort habile, vous aurez de la peine à le détrôner. N'oubliez pas son fils qu'il ne va pas manquer d'appeler à son aide pour l'opposer à vos débuts. C'est un niais, il réussira ; vous êtes un garçon d'esprit, votre succès est incertain ; toujours est-il qu'il vous faudra longtemps attendre, combattre tous les jours avec acharnement, gagner pied à pied le terrain. Eh bien, moi, je vous offre l'occasion de rafler sur-le-champ, d'un seul coup, la clientèle du père et du fils. Cela vous va-t-il ?

— De grâce, expliquez-vous, s'écria M. Savenay, qui de l'étonnement arrivait à l'ébahissement.

— Je vais m'expliquer, dit M. Riquemont.

Il but un verre de rhum, passa sa main sur ses moustaches ; puis, élevant la voix et d'un ton solennel :

— Je suis riche, moi, reprit-il. Mon bon ami, tel que vous me voyez, j'ai trente petites mille livres de rente au soleil. Ajoutez-y une influence politique qui s'étend à vingt lieues à la ronde. Je représente le parti libéral dans mon département. Les tyrans me redoutent, les vicaires tremblent à ma vue, les jésuites ont juré ma mort. Je corresponds avec le *Constitutionnel*.

M. Savenay s'inclina.

— C'est ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, poursuivit le châtelain. Je suis roi de la contrée. Je tiens Saint-Léonard comme une pièce de cent sous dans ma main ; j'en puis disposer à ma guise. Cela est si vrai, jeune homme, que, s'il me prenait fantaisie de retirer aujourd'hui la clientèle du château au docteur Herbeau, le docteur Herbeau n'aurait pas demain six pratiques dans la ville et aux environs. Me comprenez-vous maintenant?...

— Pas du tout, dit M. Savenay.

— Comment, ventrebleu ! vous ne comprenez pas que je vous aime et vous veux du bien? s'écria M. Riquemont. Oui, jeune homme, je l'avoue, je vous aime ; tout me plaît en vous. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes opinions. Je vous ai tout de suite aimé, rien qu'en voyant votre cheval. Vous m'intéressez : je sais que vous avez, dans quelque coupe-gorge de la Creuse, une vieille bonne femme de mère qui vous pleure, une jeune fillette de sœur qui, faute de dot, ne peut se marier. Eh bien ! votre vieux Riquemont veut réunir la mère et le fils, donner un mari à la fille. Docteur Savenay, déclarez que votre confrère n'entend rien à la maladie de ma femme : dès aujourd'hui, je congédie le docteur Herbeau, je vous offre la clientèle du château et vous confie la santé de Louison.

Ayant ainsi parlé, M. Riquemont se frotta les mains d'un air triomphant et satisfait.

— Je vous comprends, Monsieur, répondit M. Savenay. Croyez que je suis profondément touché

de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma destinée. Vous me voyez heureux et confus des sentiments affectueux que vous avez daigné m'exprimer. Quant à la position que vous m'offrez, j'apprécie, n'en doutez pas, tout ce qu'elle a pour moi d'honorable et d'avantageux ; mais je ne saurais l'accepter.

— Vous refusez ? s'écria M. Riquemont.

— Je refuse, répliqua M. Savenay.

En cet instant, la conversation fut empêchee par un épouvantable vacarme qui ébranla tout à coup les vitres du jeune docteur. C'était un bruit d'instruments tel que les murs de Jéricho n'en entendirent pas de pareil. S'étant approché du balcon, M. Savenay aperçut sous ses fenêtres un groupe de musiciens qui, aussitôt qu'ils le reconnurent, interrompirent brusquement l'ouverture de la *Caravane* pour attaquer vigoureusement le grand air de triomphe de la *Muette*. Une foule compacte encombrait les boulevards, et quelques cris de : Vive le docteur Savenay ! éclatèrent çà et là dans les rangs. M. Savenay se retira du balcon et demanda d'un air irrité ce que signifiait cette plaisanterie. Son domestique lui répondit que c'était une sérénade que lui donnait la musique de la ville. En effet, la nouvelle du retour du jeune docteur, qu'on avait cru mort, s'étant répandue dans Saint-Léonard, ses partisans avaient décidé qu'on lui donnerait une sérénade en signe de félicitation et de réjouissance, mais, en réalité, à cette seule fin d'humilier le docteur Herbeau.

— Voilà qui m'est souverainement déplaisant, dit M. Savenay visiblement contrarié. Messieurs, ne

sauriez-vous aller faire plus loin votre tapage? ajouta-t-il en se montrant à la fenêtre.

Mais sa voix fut étouffée par l'enthousiasme de la grosse-caisse. L'orchestre se composait de deux trompettes, de quatre violons, d'un tambour et d'une clarinette. Madame Saqui, alors en représentation à Saint-Léonard, ainsi que nous l'avons dit, avait prêté sa grosse-caisse, ses cymbales et deux chapeaux chinois. Parmi les exécutants, on remarquait surtout le gendarme Canon, qui soufflait de toute la force de ses poumons dans une trompette fêlée. Lorsque M. Savenay se montra derechef au balcon, il fut salué par l'air de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

— Allez tous au diable ! cria-t-il en fermant la croisée avec colère.

M. Riquemont ne se sentait pas d'aise.

— J'aime à voir les populations honorer ainsi le vrai mérite, dit-il en rouvrant la fenêtre. Jeune homme, laissez mon cœur, mes yeux et mes oreilles se repaître de ce touchant spectacle et de cette douce harmonie. Bien ! mes amis, bien ! s'écria-t-il en jetant quelques gros sous que se disputèrent deux ou trois petits ramoneurs, en criant : Vive monsieur Savenay ! vive monsieur Riquemont !

— Que diable ! Monsieur, dit le jeune homme, tout cela n'a pas le sens commun ; si cette scène devait se renouveler, je quitterais sur-le-champ Saint-Léonard pour ne plus y rentrer. Je prétends ne point servir de jouet et de prétexte à la sottise des méchants. Pour qui me prend-on ici? Je n'ignore pas

que cette sérénade est un charivari à l'adresse du docteur Herbeau, je tiens à ce qu'on sache que je rougis d'un pareil hommage.

Cependant la musique allait son train. Pour compléter l'affaire, une petite fille vêtue de blanc, blonde et rose comme un chérubin, jambes et bras nus, petits pieds chaussés de brodequins mignons, entra dans la salle à manger et s'avança gentiment vers le jeune docteur, qui reconnut Mlle Atala d'Olibès, la fille de la directrice de la poste aux lettres. Elle tenait d'une main une couronne d'immortelles, et de l'autre un énorme bouquet de dahlias, si gros que c'était le bouquet qui semblait porter la belle enfant. Elle l'offrit à M. Savenay; puis d'une voix fraîche et argentine comme le murmure d'un clair ruisseau, elle gazouilla ce compliment :

Hier, je pleurais votre trépas ;
Mais ce matin, avant l'aurore,
Un dieu me dit : Ne pleure pas,
Monsieur Savenay vit encore.
A ces mots, je cours au jardin
Moissonner les présents de Flore,
Pour les offrir au médecin
Qu'en ces lieux tout le monde honore.
De ces beaux dahlias la fraîcheur
Se flétrira, douleur extrême !
Voici le véritable emblème
Des sentiments de notre cœur.

Et, à ce dernier vers, elle tendit la couronne d'immortelles au jeune docteur.

— C'est charmant ! ravissant ! étourdissant ! s'écria M. Riquemont. Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

— C'est, en effet, très-joli, dit M. Savenay, qui ne put s'empêcher de rire.

— Tiens, mon petit ange, voici de quoi acheter des dragées, ajouta M. Riquemont en lui présentant un gros sou tout souillé de vert-de-gris.

— Est-ce que j'ai besoin de votre argent, gros vilain ? dit Mlle d'Olibès en lui jetant son morceau de cuivre à la tête.

M. Savenay prit l'enfant sur ses genoux, la caressa avec bonté, et la renvoya à sa mère, les poches bourrées de friandises et de biscuits.

Près de se retirer :

— Monsieur, dit-elle, voulez-vous que je vous récite une fable ?

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue...

— Va, mon enfant, va, ta poupée t'attend, dit le jeune homme en la reconduisant par la main jusqu'au bas de l'escalier. Il est impossible, s'écria-t-il en rentrant, de rien voir de plus burlesque ni de plus ridicule que ce qui se passe ici depuis un quart d'heure. J'ai donné ordre qu'on bridât nos chevaux; si vous y consentez, Monsieur, nous irons faire un tour hors de la ville, car, en vérité, la place n'est pas tenable.

— Docteur Savenay, dit M. Riquemont, je veux

bien aller avec vous faire un tour hors de la ville. Votre modestie souffre, je le conçois...

— Ma modestie ! s'écria M. Savenay avec emportement ; ah çà ! Monsieur, êtes-vous complice de tous ces imbéciles, vous moquez-vous de moi ?

— Calmez-vous, jeune homme, reprit le châtelain ; je veux dire seulement que ce qui se passe est plus sérieux que vous ne semblez le croire. Quel que soit le motif qui préside à ces démonstrations, le moment est favorable pour frapper un grand coup. Dites un mot, je congédie le docteur Herbeau, et tout Saint-Léonard est à vous.

— Non, non, mille fois non ! s'écria le jeune homme frappant du pied le parquet, car il était au bout de sa patience : ce mot, je ne le dirai point. Je ne veux pas de la fortune à ce prix ; et, si vous voulez que je vous parle franchement, j'oserai vous avouer, Monsieur, que je vous juge ingrat, car les services du docteur Herbeau méritent une autre récompense que celle que vous leur réservez.

A ces mots, il prit sa cravache, descendit précipitamment l'escalier et sauta sur son cheval, qui l'attendait depuis quelques instants dans la cour. Suivi de M. Riquemont, il passa fièrement devant le bruyant orchestre, sans jeter un regard aux exécutants, qui, en le voyant paraître, avaient entamé, les uns l'ouverture de *Lodoïska*, les autres la marche de *Moïse*.

Une fois hors de Saint-Léonard, le châtelain revint à la charge, mais vainement : M. Savenay fut inflexible, et tous deux se séparèrent à mi-chemin

de Riquemont, médiocrement satisfaits l'un de l'autre.

M. Riquemont s'en retourna, d'autant plus acharné contre le docteur Herbeau, qu'il ne savait comment s'y prendre pour se débarrasser de cet homme. Tout le bien que lui en avait dit le jeune docteur n'avait fait qu'envenimer son humeur irascible et jalouse. On se tromperait, d'ailleurs, si l'on pensait que M. Savenay se fût aliéné en ce jour les bonnes grâces du châtelain. La nature grossière de M. Riquemont n'était pas inaccessible au sentiment du juste et de l'honnête. La noble contenance de notre jeune ami lui avait singulièrement imposé; tout en s'irritant de son refus, le rustre n'avait pu s'empêcher d'en apprécier la délicatesse, d'en admirer le désintéressement. Mais plus son cœur le portait vers le jeune médecin, plus il ressentait d'aversion pour le vieux : M. Savenay, par sa belle conduite, n'avait réussi qu'à porter un dernier coup à son infortuné confrère.

M. Riquemont éprouvait le besoin de rafraîchir son âme brûlante par des émotions douces et patriarcales. Avant de rentrer au château, il s'arrêta dans la prairie où ses chevaux et ses poulains pâturaient en liberté. Ils étaient tous là, ses amours, errant ou mollement étendus sur l'herbe, au soleil, à l'ombre des chênes. A cet aspect, son cœur soulagé se gonfla de satisfaction, son regard rayonna d'orgueil. Il resta longtemps au milieu d'eux, comme un pacha dans son harem, allant de l'un à l'autre, de celui-ci à celui-là, les flattant de la main, leur parlant,

les baisant au front, les examinant des pieds à la tête avec une sollicitude amoureuse. A sa voix bien connue, les poulains familiers accouraient en bondissant, puis s'échappaient brusquement en gambades charmantes ; tandis que, sur son passage, les chevaux, couchés sur le gazon, allongeaient le col et tournaient vers lui leurs grands yeux caressants. Ils avaient tous un nom de son choix. Or, la chose est assez curieuse pour valoir la peine d'être contée. Croirait-on que ce diable d'homme, comme s'il eût voulu fondre en une seule les deux passions qui partageaient sa vie, l'hippomanie et le libéralisme, avait choisi à chacun de ses élèves un parrain parmi les membres de l'opposition ! En un mot, pour baptiser ses chevaux, il s'était servi du tableau de la chambre des députés en guise de calendrier. Chaque animal était nommé suivant son mérite. Aux plus fringants, aux plus ardents, aux plus vigoureux, aux plus aimés enfin, appartenaient les noms les plus formidables de l'extrême gauche. Ceux qui venaient ensuite, d'un sang moins généreux, d'une race moins pure, représentaient les consciences douteuses et les flottantes opinions. Enfin, comme il se trouvait dans le nombre quelques anciens serviteurs, fourbus ou couronnés, dont on tolérait la vieillesse, ceux-là portaient les noms de l'extrême droite. Grâce à cette ingénieuse invention, M. Riquemont en était arrivé à identifier les filleuls avec les parrains, de telle sorte qu'aux jours de visite, en parcourant les rangs de ses élèves, il les apostrophait tous par un nom célébre, distribuant à chacun l'éloge, l'encouragement

ou le blâme, selon que le parrain s'était montré plus ou moins féroce aux dernières séances de la chambre.

— Bien, mon garçon! disait-il à l'un. — Bravo, mon fils! criait-il à l'autre. Vous avez bien mérité du pays! — Toi, mon vieux, tu fléchis, tu baisses? — Toi, là-bas, mon petit, tu me fais l'effet de vouloir tourner casaque! Allons, mes enfants, courage! l'horizon politique se rembrunit. La mère-patrie vous tend les bras et demande que vous brisiez ses fers. — Et vous, vieillards, ajoutait-il en s'adressant aux membres décrépits de la droite, vil troupeau de tyrans et d'esclaves, rangez-vous, faites place à la liberté qui s'avance. — Et, ce disant, il leur administrait par-ci par-là quelques bons coups de cravache, si bien qu'un jour un de ces vieillards, rajeuni par l'outrage, lui détacha dans le ventre une ruade qui vous le mit au lit pour deux mois.

On pense bien que M. Riquemont ne se livrait à ces excentricités qu'en ses jours de gaillarde humeur. Cette fois, il s'abstint de toute démonstration politique. D'ailleurs, étant parti de grand matin, il n'avait pas lu son journal et ne savait à quoi s'en tenir sur les destinées de la France. Après avoir fait la revue de ses élèves, de ses enfants, comme il les appelait, il alla s'asseoir au pied d'un hêtre et laissa errer autour de lui un regard triste et mélancolique. Certes, le pèlerin n'était pas élégiaque, ce n'est pas lui qu'on accusera de promener sa douleur sur les lacs et de confier sa plainte aux échos du rivage. Eh bien, en cet instant, il sentit son cœur de granit

se fondre et près d'éclater. Il se rappela le temps où, libre de toute préoccupation étrangère à ses goûts et à ses instincts, il s'abandonnait exclusivement à la culture de ses terres et à l'éducation de ses poulains: temps heureux où son âme de faune et de centaure ignorait les tourments de la jalousie, ne connaissait d'autres soucis que les variations de l'atmosphère et l'amélioration de la race chevaline ! Il savoura longtemps le miel de ses souvenirs; puis, en repassant dans son esprit les derniers jours qui venaient de s'écouler, en songeant que c'était le docteur Herbeau qui avait empoisonné ce paisible bonheur, sa rage, un instant assoupie, se réveilla plus vive, plus terrible, et le miel des souvenirs se changea en flots d'amertume qu'il jura de faire avaler au perfide Herbeau jusqu'à la dernière goutte. Il se leva avec colère, remonta sur son cheval, et gagna le château d'un air sombre.

Cependant le cœur de Louise était plein d'orages. A l'idée que M. Savenay pouvait remplacer le bon Aristide, la pauvre enfant se mourait d'épouvante. Elle s'était bien interrogée depuis la veille : à force de s'interroger, Louise avait fini par comprendre ce qui se passait en elle, d'où lui venaient ce trouble et cet effroi. Elle s'était avoué qu'elle avait peur d'aimer : elle aimait.

Cette découverte la jeta dans un vrai désespoir. Avant d'être une honnête et charmante femme, Louise avait été une brave et noble fille, chaste et pure autant que belle. Morte à la fleur de l'âge, sa mère ne lui avait laissé que de bons exemples. Son

éducation avait été religieuse. Son aïeule, aimable et pieuse, l'avait élevée saintement dans la solitude. Jamais les mauvais bruits du monde n'étaient parvenus jusqu'à elle. Aucune image décevante n'avait voilé le ciel de ses jeunes années. Aucune lecture malfaisante n'avait inquiété sa joyeuse ignorance. Elle s'était mariée sans se douter de l'amour, sans imaginer qu'il pût exister un autre sentiment que celui qu'elle éprouvait pour son mari, un autre bonheur que l'accomplissement de ses devoirs, convaincue que tous les maris ressemblaient à M. Riquemont, et tous les mariages au sien. Plus tard, la tristesse et l'ennui, l'imagination et les sens s'éveillant ; quelques livres aussi, dérobés aux regards du maître et dévorés en cachette, durant les soirées d'hiver, sous le manteau de la cheminée, tandis que le vent sifflait aux portes et que le grillon chantait dans les fentes de l'âtre, lui avaient bien révélé de vagues horizons, qui ne ressemblaient en rien à ceux qui bornaient la vue du château de Riquemont; mais ces horizons, ces plages inconnues ne lui étaient apparus que flottant au loin dans la brume des rêves, jamais elle n'avait songé qu'elle pût y aborder un jour. Ce nouveau monde que nous cherchons tous, comme Christophe Colomb, patrie mystérieuse vers laquelle nous pousse incessamment le curieux instinct de notre divine nature, elle l'avait entrevu, mais confusément, sans le chercher ailleurs que dans le ciel. Elle croyait sa vie close ici-bas et n'attendait rien sur la terre. Elle s'était sentie dépérir sans connaître le mal qui la consumait. Elle avait vu sa jeunesse pâlir,

sans savoir, d'où soufflait le vent qui la flétrissait avant l'âge.

Lorsque l'amour éclata dans son cœur, lorsque Louise comprit qu'elle aimait, elle fut saisie d'un grand remords, toutes les pieuses voix qui avaient bercé son enfance s'élevèrent pour la maudire. Dans son innocence, elle s'exagérait son crime : elle se jugeait déjà épouse infidèle et parjure. — Pourtant, mon Dieu ! ce n'est pas ma faute, s'écriait-elle avec désespoir. Je ne prévoyais rien, je ne me doutais de rien. Je ne sais pas comment cela s'est fait. Mon Dieu ! ne m'abandonnez pas, je triompherai des coupables pensées qui m'assiégent. — Elle pleurait, se tordait les bras. Quoique faible et n'en pouvant plus, elle s'échappa de sa chambre, de cette chambre que le jeune homme absent remplissait tout entière ; mais elle retrouva partout l'image qu'elle voulait fuir. Partout elle le voyait pâle, défait, sanglant, tel qu'il s'était présenté à elle par une journée d'orage. Partout elle entendait sa voix, grave, affectueuse, parfois tendre. En dépit d'elle-même, elle se racontait, heure par heure, instant par instant, les jours enchantés qu'ils avaient passés ensemble : elle s'enivrait, à son insu, du charme de son repentir.

Le sentiment du devoir l'emporta. Après bien des larmes et des déchirements intérieurs, Louise décida que non-seulement M. Savenay ne pouvait remplacer le docteur Herbeau, mais encore qu'elle ne devait plus le revoir. Elle irait donc noblement à son mari et lui confesserait à genoux le trouble et l'effroi de son cœur, le priant de lui pardonner et de la sauver

d'elle-même. Ce parti pris une fois, elle se sentit plus calme et mieux avec sa conscience.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure pour accomplir sa résolution. Lorsqu'elle fit demander M. Riquemont, son pauvre cœur battait bien fort, ses jambes se dérobaient sous elle. Elle ne savait plus où elle avait pris le courage d'un si hardi dessein. Elle était toute pâle et toute tremblante. On vint lui dire que M. Riquemont était parti de grand matin pour Saint-Léonard, et qu'il ne reviendrait que le soir. A cette nouvelle, la jeune femme se sentit soulagée d'un grand poids. C'était un jour de gagné : peut-être le soir n'arriverait pas.

Le soir arriva vite. Au bruit des pas de M. Riquemont, Louise tressaillit, toute force l'abandonna. M. Riquemont n'entra pas dans la chambre de sa femme et resta dans la salle voisine. Louise, l'ayant vainement appelé, se résigna à l'aller trouver. Il se promenait de long en large, et n'accorda pas la moindre attention à Louise, qui le regardait d'un air inquiet. Elle essaya de lui parler, il répondit en sifflant. La pauvre enfant avait de grosses larmes dans les yeux. M. Riquemont s'était assis, elle alla s'appuyer craintivement sur son épaule ; puis, se laissant glisser furtivement entre ses genoux, elle se prit à le regarder d'un air humble, timide et suppliant, comme une blanche levrette qui demande grâce à son maître. Le maître laissa tomber sur elle un regard superbe et dédaigneux.

— Mon ami, dit-elle enfin d'une mourante voix, j'ai bien réfléchi à ce que vous m'avez proposé hier,

et je vous dois, je me dois à moi-même de vous déclarer encore une fois que cela ne se peut pas. Mon ami, daignez m'écouter.

M. Riquemont s'était levé brutalement. Louise s'attachait à ses genoux.

— J'ai besoin, s'écria-t-elle, de toute votre indulgence.

— Comment! mille millions de tonnerres ! s'écria M. Riquemont éclatant comme une bombe, il est donc écrit là-haut que je n'aurai pas un instant de repos ici-bas ! Comment ! vous allez encore me casser la tête de cette sotte affaire ! Malheur à qui a jeté la discorde dans ma maison ! Je me vengerai, mille diables ! Quant à vous, Madame, rentrez dans votre appartement.

A ces mots, il sortit en brisant les portes.

Louise rentra dans sa chambre et fondit en pleurs. Telle était donc la récompense de ses pieuses intentions ! La noble enfant ne se laissa pas décourager par ce premier échec ; elle ne cherchait pas un prétexte à sa faiblesse, mais un appui, une sauvegarde. Elle imposa silence aux rébellions de son amour-propre offensé, et, moins jalouse de sa dignité que de son salut, elle employa une partie de la nuit à écrire à son mari ce qu'il avait refusé d'entendre. Ce fut une lettre touchante, telle que nul ne saurait l'écrire, adorable dans ses aveux, dictée par un sentiment ingénu, plus charmant, plus méritoire que l'irréprochable vertu. La candeur et l'effroi d'une âme timorée s'y révélaient à chaque ligne. C'était le cri d'une conscience troublée, plus précieuse et plus

respectable que l'austère innocence en sa sécurité.

Le lendemain, après avoir fait remettre par un serviteur cette lettre à M. Riquemont, Louise attendit la réponse avec anxiété. Elle connaissait le caractère emporté de son mari, son humeur atrabilaire, ses susceptibilités étroites. D'ailleurs, elle se sentait coupable vis-à-vis de lui, vis-à-vis d'elle-même ; aussi, pour prix de ses aveux, la mort lui aurait semblé douce. Au bout d'une heure, le pas lourd et pesant de M. Riquemont se fit entendre. L'innocente coupable recommanda son âme à Dieu et s'apprêta à mourir. M. Riquemont parut ; il tenait à la main la lettre de sa femme. Louise baissa la tête et attendit l'arrêt de son juge. Après un long silence, durant lequel il tint Louise palpitante sous son regard :

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria-t-il d'un ton ironique ; vous m'écrivez ! Je vais être obligé d'établir à Riquemont une petite poste pour desservir notre correspondance ! Je suis en effet un mari si terrible, si redoutable ! Vous allez voir que j'interdis à madame la liberté de la parole.

— Mon ami, dit Louise sans lever les yeux, j'ai voulu vous parler hier, et...

— Eh bien, vous en ai-je empêchée ? ai-je refusé de vous entendre ? Vous avez préféré m'écrire : cela flattait vos goûts romanesques.

— Mon ami...

— Vous êtes romanesque, ne vous en défendez pas. Vous avez des prétentions au beau style, voilà longtemps que je m'en aperçois. Avant qu'il soit peu, vous écrirez de petits chefs-d'œuvre. Puis vous pu-

blierez vos mémoires. Voilà qui me plaît chez une femme ! Je prétends, au jour de votre fête, vous faire présent d'une bouteille d'encre et d'un paquet de plumes d'oie.

— Mon ami, dit Louise, avez-vous lu la lettre que je vous ai adressée ?

— Moi ! s'écria M. Riquemont ; halte-là ! je ne veux pas de la liberté de la presse dans mon ménage. J'attendrai, pour lire vos lettres, que vous les écriviez en vers.

Et, parlant ainsi, il mit en pièces le papier qu'il tenait à la main.

— Ainsi, Monsieur, demanda Louise, vous n'avez pas lu cette lettre ?

— Non, Madame, répliqua M. Riquemont, et je réserve le même sort à toutes celles que vous voudrez bien m'adresser. Sachez, d'ailleurs, que quoi que vous puissiez écrire et dire, vous ne changerez rien à mes décisions : ce que Riquemont veut, Dieu le veut.

A ces mots, il se retira tout fier de sa belle équipée.

— Seigneur ! s'écria la jeune femme ; puisque mon mari me repousse et m'abandonne, qui me sauvera, si ce n'est mon vieil ami, le bon Aristide Herbeau ?

Hélas ! jeune imprudente, implorez un autre appui ! car mieux vaudrait à la colombe éperdue se réfugier entre les griffes d'un vautour, mieux vaudrait à la gazelle harcelée par les chiens des chasseurs s'abriter dans la gueule d'un loup affamé.

Aristide Herbeau n'est plus reconnaissable. Ne cherchez plus le bon Aristide : notre héros s'est transfiguré. Ses mouvements sont brusques, son geste est

prompt, sa voix impérieuse, sa parole saccadée, sa démarche belliqueuse ; son regard étincelle, son front est chargé de tempêtes. Ce n'est plus le docteur Herbeau : c'est un lion rugissant, c'est un sanglier blessé. Jeannette se demande ce qu'est devenu son maître ; Adelaïde, son mari. Colette elle-même ne reconnaît plus le poids accoutumé, ses flancs frissonnent sous l'éperon, ses oreilles se dressent avec étonnement aux sifflements aigus de la cravache. Adelaïde, Jeannette et Colette ne savent qu'imaginer. Vainement l'épouse interroge l'époux ; vainement elle s'alarme du long retard de Célestin. Le docteur Herbeau n'est plus époux ni père. Il ne vit, il ne respire que pour la vengeance.

Cependant le jour de la sérénade avait été assez fatal à la maison Herbeau pour qu'il fût permis de s'en inquiéter. On sait que depuis longtemps cette maison tremblait sur sa base, et qu'il ne fallait plus qu'un grand coup de vent pour la jeter à bas. M. Riquemont avait dit vrai : il n'y avait que son patronage apparent qui la retînt encore dans sa ruine et l'empêchât de crouler comme un château de cartes. On s'étonnait avec raison que Célestin ne vînt pas disputer son héritage à l'ambition du nouveau médecin. Déjà des bruits fâcheux, auxquels madame d'Olibès n'était pas étrangère, couraient dans la ville sur le jeune absent. On assurait qu'à cause de sa constitution débile et de sa timidité naturelle qu'il n'avait pu vaincre, Célestin était à jamais perdu pour la science. On ajoutait que c'était par vanité et par orgueil que les parents retardaient son retour. Il est vrai qu'on

prétendait d'autre part que Célestin avait réalisé glorieusement toutes les espérances de sa famille, et qu'il allait bientôt apparaître radieux, comme un jeune guerrier armé de pied en cap, pour venger l'honneur et les intérêts de son père. Malheureusement, les bruits que sème la bienveillance n'éveillent point d'échos et meurent bientôt à la peine, tandis que les autres courent, prospèrent, grossissent, grandissent, choyés, caressés, nourris par la charité publique. Au milieu de toutes ces rumeurs, éclata, comme un obus entre les jambes du docteur Herbeau, le double incident de la mort et de la résurrection du jeune docteur. Depuis quelques jours, on commençait à se moins préoccuper de M. Savenay; cet épisode réveilla dans toutes leurs fureurs les sympathies et la curiosité qui faisaient mine déjà de s'assoupir.

La nouvelle de la mort du jeune étranger avait remué tous les esprits. Nous sommes obligé d'avouer que madame Herbeau ne chercha point à dissimuler la joie qu'elle en éprouvait. Quant au docteur, bien que nous l'ayons vu tomber dans le piége de M. Riquemont, nous devons dire qu'il s'en affligea sincèrement, et qu'il alla même jusqu'à gourmander vertement l'allégresse d'Adelaïde. Il y eut à ce sujet une scène assez vive entre les deux époux. Toujours est-il que, durant quatre jours, M. Savenay avait passé pour mort à Saint-Léonard. Chacun racontait la catastrophe à sa manière. Les uns soutenaient qu'il avait été foudroyé sous un chêne; les autres, que son cheval l'avait jeté sur un tas de pierres; d'autres,

qu'il avait été emporté par une trombe. Enfin, on apprit, à n'en pouvoir douter, que son cadavre venait d'être retrouvé dans la Vienne, près du moulin de Champfleuri. Le fait était attesté par M. Grippard, huissier, qui le tenait du percepteur, lequel se l'était laissé dire par un rat de cave qui le savait d'un cabaretier. Rien n'était plus sûr ni plus authentique. Quatre garçons meuniers devaient, le soir même, rapporter sur un brancard les restes mortels à la ville. Saint-Léonard s'était mis en mesure de rendre quelques honneurs au défunt. On avait fait creuser un grand trou dans le cimetière, et, vers les quatre heures de l'après-midi, les cloches se prirent à se lamenter. Après avoir bien dîné, Saint-Léonard se leva de table et se répandit sur la route de Champfleuri pour voir arriver le cadavre. Mais voilà bien une autre fête ! Le noyé ressuscite ! Au lieu de M. Savenay mort, porté sur un brancard par quatre garçons meuniers, on le vit arriver vivant, sain et sauf, à cheval. Il fendit la foule ébahie au grand trot et ne s'arrêta qu'à sa porte, où l'attendait son enterrement. Qui fut bien désappointé ? Madame Herbeau d'abord, puis les chantres de la paroisse, et un poëte de Saint-Léonard qui avait composé une ode sur le trépas du jeune médecin.

On imagine aisément de quel intérêt romanesque dut se voir entouré l'étranger. On sut bientôt que, tandis qu'on le croyait flottant sur les eaux de la Vienne et pêché sous les roues d'un moulin, il était installé au château de Riquemont, hébergé comme l'ami de la maison. Le lendemain, la sérénade et la

visite du châtelain complétèrent l'ovation commencee la veille. On avait aperçu M. Riquemont jetant des pièces d'or aux musiciens; on avait vu M. Savenay, pour se dérober aux transports de la foule, déserter son logis et s'échapper à travers champs. On s'entretenait aussi des vers charmants composés par madame d'Olibès; il en circulait déjà plusieurs copies dans la ville. Les ennemis du docteur Herbeau allaient partout, les déclamant avec emphase. On racontait que M. Savenay, dans sa reconnaissance, avait fait présent à la petite Atala d'Olibès d'un magnifique bracelet orné de rubis et d'émeraudes. On ne doutait pas qu'il n'épousât très-prochainement la directrice de la poste aux lettres, que les érudits de l'endroit, depuis qu'ils avaient lu ses vers, appelaient la moderne Sapho. Le soir du même jour, on assurait que M. Riquemont avait jeté des billets de 500 francs par la fenêtre, que M. Savenay avait fait cadeau d'une cassette de diamants à mademoiselle d'Olibès, et que les bans de son mariage avec la mère seraient publiés le lendemain.

Disons-le hautement à leur gloire, dans cette circonstance, les amis du docteur Herbeau déployèrent une énergie et firent preuve d'un dévouement bien rares en pareille occurrence. Comprenant que le cas était grave, ils se rendirent en corps à la maison d'Aristide. Aristide était absent. Ils trouvèrent Adelaïde en proie à une violente attaque de nerfs. Le bruit de la sérénade et les nouvelles du dehors l'avaient jetée dans cet état. Elle se tordait sur son lit en poussant des cris perçants, tandis que Jeannette,

aux abois, frappait dans les mains de sa maîtresse et lui versait sur le visage une carafe d'eau glacée. La présence des amis la calma. Ils eurent pour la consoler des paroles bonnes et tendres. Ils cherchèrent à lui démontrer que tout n'était pas perdu, et qu'il ne fallait pas se désespérer pour si peu, convenant toutefois que la situation ne manquait pas de gravité et qu'il était urgent de prendre un parti décisif.

— Que faire, hélas ? dit Adelaïde.

— Rappelez Célestin, s'écrièrent-ils tous à la fois.

Sur ces entrefaites, le docteur Herbeau arriva. Il écouta sans sourciller le récit de cette funeste journée. Lorsqu'il fut question de M. Riquemont et de son attitude malveillante en cette désastreuse affaire, le visage du docteur s'alluma, un sourire fatal passa sur ses lèvres.

— C'est bien ! dit-il d'un air à la fois calme et sombre.

Dès qu'ils eurent achevé cette lamentable épopée :

— Rappelez Célestin ! reprirent les amis en chœur. C'est le seul parti qu'il vous reste à prendre ; c'est la seule digue, le seul rempart que vous puissiez raisonnablement opposer à la faveur près de vous échapper. Rappelez Célestin, vos ennemis s'étonnent eux-mêmes que ce ne soit pas déjà fait. Ils triomphent de vos lenteurs. Qu'attendez-vous ? que M. Savenay ait éclairci votre clientèle et substitué sa puissance à la vôtre ? Il n'est déjà que trop de mal. Rappelez, rappelez Célestin !

— Nous l'avons rappelé, dit Adelaïde ; mais le cruel enfant ne vient pas.

— Il viendra, dit le docteur Herbeau, gardez-vous d'en douter. Il viendra, comme un jeune archange, mettre son pied vainqueur sur la tête de nos ennemis.

— Qu'il vienne donc ! s'écria le chœur des amis.

— Mes amis, dit le docteur Herbeau en élevant la voix et avec une affectueuse dignité, souffrez que je vous remercie de votre présence en ces lieux. Je suis heureux et fier de vous voir réunis autour de moi en ce jour difficile. Un poëte a dit quelque part :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

ce qui signifie, pour ceux qui ne savent pas le latin : — Tant que vous serez heureux, vous aurez beaucoup d'amis ; si votre ciel se couvre, vous serez seul. *Solus eris !* — On voit bien, Messieurs, que le poëte qui a écrit ce distique ne connaissait pas Saint-Léonard. Mon ciel s'est couvert, et vous voilà tous rangés autour de mon malheur comme autour d'un drapeau. Vous êtes de nobles cœurs ! Vous n'ignorez pas que le vent a jeté mon kiosque dans la Vienne, ce kiosque où nous avons passé ensemble de si douces heures en des temps plus heureux. J'élèverai sur l'emplacement un petit temple à l'Amitié...

Un murmure flatteur courut dans les rangs des amis.

— Et chaque année, à pareil jour, poursuivit le bon Aristide avec attendrissement, je l'ornerai des

plus belles fleurs de mon jardin, en reconnaissance de votre généreux dévouement.

A ces mots, on l'entoura de plus près, on lui prit les mains ; quelques-uns même l'embrassèrent avec effusion. Adelaïde pleurait silencieusement dans un coin, et Jeannette, présente à cette scène, sanglotait bruyamment, sans savoir pourquoi.

— Les jours heureux reviendront, reprit le chœur des amis. Étouffez ces sanglots, séchez ces larmes. Il ne sera pas dit qu'un étranger sans renom n'ait eu qu'à paraître à Saint-Léonard pour renverser votre vieille et bonne renommée. Vous triompherez de cette épreuve. Nous avons espoir dans le retour de Célestin. Le bonheur et la prospérité rentreront avec lui sous le toit des Herbeau. Rappelez, rappelez Célestin !

Les amis ne se retirèrent que sur le tard. Le docteur Herbeau voulut qu'on vidât, comme par le passé, quelques cruchons de bière. On s'entretint longuement de Célestin, qu'on appelait l'enfant du miracle. Pour démentir victorieusement les calomnies que les méchants semaient dans la ville, Adelaïde communiqua à l'assemblée plusieurs lettres de ce jeune homme. Lues à haute voix, ces épîtres furent plus d'une fois interrompues par l'enthousiasme des assistants. Tous admirèrent à l'envi la distinction du style, l'élévation des sentiments. Une fois sur ce chapitre, l'orgueilleuse mère raconta avec complaisance les progrès de son fils dans la science et en toutes choses, ses belles relations, ses beaux succès dans le monde. Lord Flamborough ne fut pas oublié; c'était un riche seigneur anglais, établi depuis quel-

ques années à Montpellier, qui avait pris Célestin en grande affection. Adelaïde ne tarissait pas, le docteur se vit obligé de mettre un frein à ses épanchements. Entre neuf et dix heures de la nuit, le chœur des amis se retira en répétant : — Rappelez Célestin !

Resté seul avec sa femme, le docteur Herbeau se mit à marcher avec agitation dans la chambre. Les mains enfoncées dans les poches de sa culotte courte, il faisait crier le parquet sous ses souliers à boucles d'argent. Il ne parlait pas ; seulement, de temps en temps, ses lèvres serrées s'entr'ouvraient pour laisser passer avec une expression de fureur concentrée le nom de M. Riquemont. Adelaïde, qui ne l'avait jamais vu ainsi, l'observait avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Elle voulut l'interroger, il ne répondit pas, et, comme elle insistait, il ne se gêna point pour lui imposer silence. C'était le monde renversé : Aristide maître en sa maison ! Parfois un sourire infernal sillonnait, comme un éclair, son visage assombri : c'est qu'alors il songeait au lendemain, au jour promis à sa vengeance. En effet, mercredi tirait à sa fin ; le jour du rendez-vous était proche.

De son côté, Adelaïde n'attendait pas ce jour avec une moindre impatience. Alarmée de ne point voir arriver son fils, surprise de ne pas même recevoir de réponse à la lettre pressante qu'elle lui avait adressée, se doutant de quelque mystère, madame Herbeau avait pris le parti, à l'insu du docteur, d'écrire de nouveau à Célestin pour demander la raison de son retard et de son silence, lui enjoignant expressément

de répondre courrier par courrier, s'il ne voulait encourir la malédiction maternelle. A ce compte, une lettre de Célestin devait arriver le lendemain, jeudi, à Saint-Léonard, à moins que ce malheureux enfant ne fût mort, ou que madame d'Olibès ne retînt à la poste la correspondance de la maison Herbeau, à moins enfin que Célestin n'arrivât lui-même en personne.

Le couple dormit peu ou point. Aristide se leva avec le soleil ; au lieu de seller Colette et de partir pour les alentours, ainsi qu'il en avait l'habitude, il s'alla promener en pantoufles dans son jardin. Il huma le grand air et lut quelques odes d'Horace.

Sur le coup de dix heures, il déjeuna de grand appétit et but à lui seul une bouteille de vieux vin de Bordeaux. Adelaïde n'en revenait pas de le voir agir de la sorte. Ce fut bien autre chose lorsque, après le déjeuner, elle vit son époux, le docteur Herbeau, procéder à la plus brillante toilette qu'il eût faite de sa vie entière, et cela sans parler, sans mot dire, s'agitant en silence comme un automate. — Que signifie ceci? expliquez-moi cela, disait-elle. — Rien, pas un mot, pas même un regard.

Elle se démenait autour de lui, inquiète, éperdue, comme une poule qui, ayant couvé des œufs de canard, voit ses petits à peine éclos courir et se jeter à l'eau.

La toilette du docteur achevée, Adelaïde ne put s'empêcher d'admirer son époux ainsi façonné. A vrai dire, il paraissait vingt ans. Son visage fraîchement rasé avait la blancheur mate et parfumée d'un

pain de savon à l'amande. Sous la perruque poudrée à frimas, son front rayonnait du suave éclat de la jeunesse ; ses yeux lançaient des jets de flammes ; sous son nez gonflé de projets amoureux, sa bouche demi-souriante s'épanouissait comme une rose. Son costume était on ne peut plus galant : habit noir qu'il portait pour la première fois, rappelant par sa coupe les meilleures traditions du dix-huitième siècle ; cravate blanche, négligemment enroulée ; jabot étincelant ; épingle de diamant brochant sur le tout ; manchettes de batiste tombant à mille plis sur des mains potelées ; gilet de satin noir éblouissant ; culotte et bas de soie de la même couleur, dessinant une jambe juvénile et fine encore en sa mâle vigueur ; souliers à boucles d'argent toutes neuves ; chaîne d'or et breloques chatoyant sur le ventre ; ongles roses, taillés en ogive : pierre fine brillant à l'annulaire de la main droite ; le tout exhalant les senteurs de l'iris et singulièrement relevé par une fière mine, par une grâce tout à fait guerroyante.

— Seigneur Dieu ! où donc allez-vous ? s'écria madame Herbeau stupéfaite.

— Je vais, répondit le docteur, dîner chez le curé de Savigny.

— Vous iriez dîner chez un évêque, répliqua madame Herbeau d'une voix aigre, que vous ne seriez pas mis de la sorte.

— Je vais où il me plaît d'aller, riposta le docteur sans s'émouvoir.

A ces mots, au lieu de cravache, il prit son jonc

à pomme d'or, et gagna le devant de sa porte, où l'attendait Colette sellée et bridée.

— Aristide, dit madame Herbeau de plus en plus émerveillée, il se passe des choses que je ne dois pas savoir.

— Alors, pourquoi m'interroger? répondit Aristide en enfourchant Colette.

Et il partit au pas de sa monture, sans avoir déposé sur le front de son épouse le baiser accoutumé. Après l'avoir longtemps suivi du regard, Adelaïde se frotta les yeux et se demanda si elle était bien éveillée. Au bout d'une heure, le facteur de la poste lui remit un paquet au timbre de Montpellier. A la suscription, madame Herbeau reconnut l'écriture de son fils bien-aimé. Elle brisa le cachet d'une main émue, et trouva sous l'enveloppe trois lettres incluses. La première qu'elle ouvrit était ainsi conçue :

« MA CHÈRE ET TENDRE MÈRE,

« Je suis fort surpris que vous vous étonniez de ne me point voir arriver à Saint-Léonard. J'espère que les deux lettres ci-incluses vous donneront de ma conduite une explication satisfaisante. Je vous réponds à la hâte ; l'heure du courrier me presse et lord Flamborough est là qui m'attend.

« Recevez, ma chère et tendre mère, l'expression de tous mes respects et de mes plus affectueux sentiments.

« CÉLESTIN HERBEAU,

« Docteur-médecin de la Faculté de Montpellier. »

Adelaïde jeta les yeux sur les deux lettres qui accompagnaient celle qu'elle venait de lire.

L'une était l'épître qu'elle avait adressée à son fils, quelques semaines auparavant, pour lui ordonner de partir ; l'autre, celle que le docteur Herbeau avait, le même jour, — le timbre en faisait foi, — écrite à Célestin pour lui enjoindre de rester.

CHAPITRE VIII.

Une fois dans le sentier de Riquemont, lorsqu'il eut perdu de vue le clocher de Saint-Léonard, le docteur Herbeau ne réprima plus les mouvements tumultueux de son cœur ; une joie sauvage et presque farouche éclata dans ses yeux et rayonna sur son visage. Il allait se venger enfin de deux années d'outrages dévorés en silence. Avait-il assez longtemps souffert? l'avait-on assez abreuvé de fiel? avait-on assez abusé de sa résignation et de sa longanimité? Ah ! certes, il était quitte avec sa conscience et pouvait se sentir en paix avec lui-même, il avait largement payé le droit de représailles, il pouvait en user sans crime et sans remords.

Sans remords ! En étiez-vous sûr, ô le plus charmant des docteurs, et n'était-ce pas trop présumer de l'endurcissement de votre âme? Ah ! sans doute, vous étiez justement irrité par le sentiment de l'injure ; mais étiez-vous sûr de ne pas sentir votre haine faiblir et vos rancunes s'apaiser, en songeant à l'aimable victime que vous alliez froidement immoler?

Il s'avançait au trot de Colette, le long de ces haies qui l'avaient vu passer tant de fois inoffensif, ne rapportant que de purs souvenirs ou ne caressant que de chastes espérances, éternelles prémices de l'amour ! Sur ce chemin si souvent parcouru en des intentions meilleures, il n'était pas un arbre, pas un hallier en fleur qui ne fût consacré dans sa poétique mémoire, pas un coin de ce paysage qui ne fût peuplé de l'image saintement adorée, pas un brin de l'herbe qu'il foulait qui ne fût imprégné du virginal parfum de ses pacifiques tendresses. Sans y songer, Aristide avait laissé sa monture ralentir le pas, et déjà, à son insu, le calme de la nature descendait insensiblement dans son âme. Déjà ses traits avaient perdu l'expression féroce qu'ils avaient au départ; on eût dit qu'une main invisible versait goutte à goutte un baume adoucissant sur ses blessures. Comme autrefois, les liserons de neige se penchaient sur les traînes pour le regarder; les oiseaux le saluaient de leurs chants ; les papillons d'azur voltigeaient dans l'air ; les menthes, échauffées par l'ardeur du soleil, répandaient sur son passage leurs exhalaisons enivrantes. Bientôt ses pensées, par degrés détournées de leur cours impétueux, suivirent des pentes moins alpestres, et, ramenées enfin dans leur lit naturel, s'égarèrent en gracieux méandres. Il allait lentement, déroulant dans son esprit la trame immaculée de sa liaison avec la jeune châtelaine, ressaisissant à chaque pas les honnêtes émotions de cet amour plus blanc que les liserons des haies, plus odorant que les menthes qui tapissaient les marges du sentier. Ses visites au château, les re-

gards échangés à la dérobée, les pressions de main furtives, les entretiens voilés, les secrètes intelligences, tout ce riant passé, tous ces pudiques incidents, toute cette amoureuse histoire, bourdonnaient autour de lui comme autour d'une ruche un essaim de blondes abeilles. Cependant les pâtres, en l'apercevant, se découvraient avec respect; les enfants des hameaux voisins lui envoyaient le bonjour accoutumé, et les jeunes filles qui gardaient leurs troupeaux, retenant leurs chiens hargneux qui s'élançaient après Colette, disaient: — Voici le bon docteur Herbeau qui va visiter ses pauvres.

Il passait, touché de ces témoignages d'affection et de déférence, rendant à tous leur salut, non sans adresser à chacun quelques paroles bienveillantes, ni sans demander aux uns et aux autres des nouvelles de la ferme, de la métairie ou de la chaumière. Les pauvres gens de la campagne l'aimaient et le vénéraient, car il avait toujours été bon pour leur pauvreté. Non-seulement il ne leur vendait pas sa science, mais encore il les visitait avec une sollicitude toute spéciale, et sa bourse se vidait volontiers au chevet des indigents. Il allait donc, recueillant çà et là le prix humble, mais précieux, de ses soins et de ses bienfaits, récoltant, pour ainsi dire, sur sa route la dîme de la reconnaissance. Cette popularité à travers champs le vengeait et le consolait de la sottise et de la méchanceté de la ville. Son cœur s'amollissait et ses yeux se mouillaient de larmes. L'image de Louise se mêlait à tous ces naïfs enchantements. Dans les pervenches épanouies sous les buissons, il croyait voir le bleu

regard de l'objet adoré, il entendait sa voix dans le murmure des brises à travers le feuillage ; dans les émanations des plantes, il retrouvait le parfum de ses blonds cheveux, plus fins que les fils de la Vierge qui flottaient sur l'azur du ciel. Mais ce qu'il retrouvait surtout dans son âme attendrie, c'était le sentiment de pieuse adoration qui, depuis deux ans, faisait le charme de ses jours; c'était l'amour profond et vrai qu'il nourrissait pour cette belle enfant depuis qu'il l'avait vue s'appuyer sur lui pour essayer de vivre ou pour achever de s'éteindre.

Ainsi rêvant et cheminant, le docteur approchait du château de Riquemont, déjà il pouvait voir au loin les massifs de verdure sous lesquels se cachait la ferme de Saint-Herblain, quand tout d'un coup, ramené confusément au sentiment de l'heure présente, il s'examina des pieds à la tête, et, reconnaissant la peau de loup ravisseur qu'il avait endossée en partant, il arrêta brusquement Colette et s'apostrophant lui-même avec indignation :

— Où vas-tu, malheureux? s'écria-t-il. Quel démon t'agite et te pousse? Tu vas flétrir la fleur d'amour et de beauté qui, depuis deux ans, embellit ta vie et réjouit ton cœur! Tu vas immoler à ton orgueil ce qu'avait jusqu'ici respecté ta tendresse! Ce n'est pas même la passion qui t'égare, c'est la vanité qui t'emporte. Tu veux te venger, malheureux! mais est-elle coupable des affronts qu'on t'a fait subir, cette adorable enfant dont tu n'as pas craint de méditer la perte? Ne l'as-tu pas vue sans cesse occupée à t'en adoucir l'amertume? Tu veux te venger, et

c'est là la victime que tu désignes à ta fureur ! Pour satisfaire un transport insensé, tu veux ternir la blancheur de cette âme, souiller la pureté de ce lis ! Ingrat ! c'est le lis qui parfume tes jours, c'est l'âme dont le souffle a rajeuni la tienne !

Il avait penché sa tête sur sa poitrine, comme pour cacher sa honte et ses remords.

— C'est donc là, poursuivit-il le cœur plein de confusion et le front couvert de rougeur, c'est donc là ce docteur Herbeau dont on vante l'honneur et la loyauté ! le bon docteur Herbeau, comme ils disent, qui va visiter ses pauvres ! Hommages usurpés ! menteuse renommée ! le bon docteur Herbeau va séduire l'innocence et déshonorer la vertu !

A ces mots, le brave et digne homme n'y tint plus; deux ruisseaux de larmes inondèrent ses joues et soulagèrent un peu sa conscience. Durant ce temps, Colette, d'abord immobile, avait fait volte-face, comme si elle eût deviné les pensées de son maître, et la noble bête regagnait Saint-Léonard d'un pied joyeux et tête haute.

Cependant, ce premier transport apaisé, Aristide sentit bientôt sa haine et sa colère, un instant submergées par les larmes, s'agiter dans son cœur et remonter à la surface. Au souvenir des outrages qu'il avait si longtemps endurés, son sang s'alluma de nouveau, la voix du remords se calma, celle de la vengeance prit encore une fois le dessus. Les plaies de son amour-propre s'étaient rouvertes et saignaient toutes vives. Les mauvais traitements que M. Riquemont lui faisait subir depuis plus de deux ans, les

sarcasmes de cet homme, ses paroles amères, ses procédés indignes, tout ce douloureux poëme, tout ce cruel et long martyre lui revenaient en mémoire. Il s'accusait de faiblesse et de lâcheté; il était las de son innocence, il se disait que son supplice lui semblerait moins dur dès lors qu'il l'aurait mérité.

Ramenant donc Colette du côté de Saint-Herblain, il lui pressa les flancs d'un talon irrité.

Mais, dans cette belle âme, la conscience, un instant étouffée, ne devait pas tarder à reconquérir ses droits. Bientôt l'image de Louise, comme l'étoile des mers qui apaise les tempêtes et rend l'espoir aux matelots, perça une fois encore les nuages qui la voilaient, les éclaircit, les dispersa, et versa dans le cœur orageux d'Aristide ses calmantes et chastes influences. Toutefois, l'orgueil se débattait et ne voulait pas mourir. Les deux principes qui, depuis qu'il existe, se disputent le monde, étaient aux prises et se livraient des combats acharnés sous la perruque du docteur. Irait-il ou n'irait-il pas à ce rendez-vous criminel? — Va! disait le mauvais principe. — Retourne! s'écriait le bon. — Il allait, flottant, indécis, ne sachant que résoudre, passant tour à tour de l'attendrissement à la fureur, se demandant s'il devait épargner ou frapper la victime. L'ange et le démon, que chacun de nous porte en soi, le tiraillaient en sens contraire, l'un par devant, l'autre par derrière, avec un égal acharnement. Le démon l'aiguillonnait et le poussait : l'ange le retenait par les basques de son habit. L'un lui jetait Louise à dévorer, l'autre enveloppait la belle enfant de ses ailes. — Point de pitié! s'écriait Satan.

— Grâce pour elle ! disait l'ange d'une voix suppliante. — Venge-toi de deux années d'outrages ! s'écriait l'esprit infernal. — Ne renie pas en un jour deux années d'abnégation et de vertu ! disait le céleste esprit. — Cueille la palme de ton martyre, s'écriait le diable. — Conserve à ton amour, disait l'ange, sa couronne de roses blanches. — Le bon docteur suait à grosses gouttes et ne savait auquel des deux entendre. Tantôt l'ange terrassait le démon, tantôt le démon terrassait l'ange. Qui triompherait, du ciel ou de l'enfer ? C'est ce que nul n'aurait pu décider.

A la même heure, Louise et M. Riquemont sortaient du château et s'en allaient chacun de son côté : M. Riquemont, escorté de ses chiens, son fusil sur l'épaule, et réfléchissant au moyen d'en finir avec son odieux rival ; Louise, son ombrelle à la main, triste, alarmée, rêveuse, et n'ayant plus d'espoir qu'en son vieil ami, le docteur Herbeau, pour échapper au danger qui la menaçait. Elle prit le sentier de Saint-Herblain, ce même sentier qui l'avait vue, quelques jours auparavant, appuyée sur le bras du jeune docteur, s'enivrant sans défiance de ce bonheur sans nom dont la source lui était alors inconnue. Louise ne put défendre son cœur de ces trop charmants souvenirs. Elle s'arrêtait de loin en loin pour contempler avec mélancolie les sites qu'ils avaient admirés ensemble ; ce n'était pas le soleil qui dorait les coteaux, mais l'image de ce jeune homme. Elle marchait lentement, cherchant sur le gazon les traces mêlées de leurs pas ; toutes les paroles qu'avait laissé tomber Savenay, elle les entendait s'éveiller sur son

passage et chanter, comme les oiseaux, dans les haies. Vainement elle accusait sa mémoire de lâche complaisance, vainement elle s'efforçait de repousser les gracieux fantômes qui venaient se jouer autour d'elle ; pour un qui s'enfuyait, il en accourait mille, et mieux que jamais la pauvre enfant comprenait qu'elle ne devait plus revoir le jeune étranger.

A Saint-Herblain, les gens de la ferme s'informèrent du beau monsieur qui accompagnait leur jeune dame à sa dernière visite. Tous se louaient de son affabilité et de sa bonne grâce. Les enfants s'étaient pris d'affection pour lui, et le plus mutin de la troupe, tout barbouillé de raisiné, dit à Louise que ce mari-là était plus à son gré que l'autre. Madame Riquemont sortit de la ferme pour aller visiter les pauvres familles du village ; elle découvrit qu'à sa dernière venue elle avait eu M. Savenay pour complice de sa bienfaisance. Tout semblait conspirer contre le repos de son âme. Émue, troublée, elle s'échappa du hameau et suivit un sentier bordé de sureaux, par où devait arriver Aristide. Que lui voulait le docteur Herbeau ? Pourquoi ce rendez-vous mystérieux, sollicité avec tant d'insistance ? Sans doute il avait surpris ce qui se passait en elle, cet excellent ami venait pour l'aider de son appui, de son expérience et de ses conseils. Ah ! lui seul, en effet, oui, lui seul pouvait la sauver ! Ainsi, confiante, elle allait à la rencontre du loup-cervier qui s'approchait pour la déchirer.

Que faisait le docteur ? L'heure du rendez-vous était passée. Déjà l'ombre des peupliers commen-

çait à s'allonger sur l'herbe des prés. Aristide ne venait pas. Louise prêta l'oreille aux lointaines rumeurs; au milieu des confuses harmonies de la campagne, hymne éternel de la terre au ciel, elle n'entendit pas le trot inégal de Colette. A quoi pensait le docteur Herbeau? Louise sentait ses forces épuisées par la marche. Plus d'une fois elle avait tenté de s'asseoir sous la haie du sentier; mais par suite du dernier orage, les fossés étaient encore pleins d'eau, et vainement elle cherchait un tertre qui pût offrir un siége à sa fatigue.

A quelque distance de Saint-Herblain, sur le bord du chemin que suivait Louise depuis près d'une heure, était une masure dès longtemps inhabitée. Ouverte à tous les vents, les hirondelles en faisaient une volière durant les beaux jours. Le soleil et la pluie avaient transformé le toit de chaume en un véritable parterre où les joubarbes, les campanules et les giroflées croissaient sur une mousse épaisse. On eût dit un tapis de velours vert broché des plus riches couleurs. Affaissé sous les ans moins encore que sous son propre poids, ce toit chargé de fleurs et de verdure offrait une pente presque insensible. Un noyer voisin étendait au-dessus ses feuilles odorantes. Aux alentours, les arbres fruitiers pliaient, comme aurait pu dire le docteur Herbeau, sous les dons luxuriants de Pomone. Louise, prompte à saisir les poésies de la nature dans leurs révélations les plus humbles et les plus modestes, se prit à regarder cette pauvre cabane oubliée sur la lisière du sentier, comme d'autres regarderaient Saint-Pierre de Rome ou la

colonnade du Louvre; puis, lassitude ou caprice d'enfant, elle eut la fantaisie d'aller chercher sur la toiture le siége et le lit de repos que lui refusait le chemin. Une échelle, qui servait probablement à la ferme prochaine pour grimper dans les pruniers et dans les pommiers, était appuyée contre le mur et permettait une facile ascension. En moins de quelques secondes, Louise se vit assise sur un coussin de mousse, au milieu des violiers et des campanules qui agitaient, comme pour la saluer, leurs clochettes roses et bleues: toute joyeuse et toute fière de sa conquête, car deux années de souffrance et d'ennui n'avaient pu flétrir entièrement en elle les grâces de la jeunesse, et, même au milieu des récentes préoccupations, il suffisait d'un rayon de soleil, d'une fleur, d'un nuage flottant dans l'air, pour égayer et pour distraire cette aimable et bonne nature.

Tout n'était autour d'elle que lumière, fraîcheur et parfum. Elle se tenait à demi couchée, mollement accoudée sur la mousse, sa tête reposant sur sa main, ses petits pieds, chastement voilés, dépassant à peine le bord de la toiture. Au bout de quelques instants, une volée de pigeons vint s'abattre auprès d'elle. C'étaient les pigeons de son colombier. Bien que ces oiseaux soient naturellement très-sauvages, Louise était parvenue à les apprivoiser, et sa présence les attirait, au lieu de les effaroucher. Ils se groupèrent aux angles du toit, et, après avoir fait la toilette de leur plumage, se mirent à roucouler et à se becqueter. En même temps une compagnie de poules et de poulettes picorait au pied de l'échelle, sous la sur-

veillance inquiète d'un coq amoureux et superbe. Le soleil déclinait à l'horizon; on respirait de toutes parts la senteur des foins nouvellement coupés; on entendait au loin les chants des pâtres, lents et tristes comme tous les chants primitifs.

Mais que faisait donc le docteur Herbeau? à quoi donc pensait le docteur Herbeau? Il accourait, le bon docteur, bourrelé de remords, la conscience aux abois, plus humble, plus abattu que nous ne l'avons vu fier et conquérant au départ. Tandis que l'ange et le démon se disputaient son faible cœur, il avait, lui, le docteur Herbeau, fini par envisager la question sous son point de vue véritable. Qu'adviendrait-il, s'il lâchait la bride à la passion de Louise, s'il brisait le dernier lien qui l'attachait à ses devoirs? Certes, la vengeance avait son charme; mais qu'amers en seraient les fruits! D'une part M. Riquemont, de l'autre Adelaïde: deux jalousies déjà sur le qui-vive, il n'en pouvait douter, et qui n'attendaient peut-être qu'une occasion pour éclater. S'il avait eu tant de peine à cacher un amour innocent, comment s'y prendrait-il pour cacher un amour criminel? comment échapperait-il au châtiment d'un double adultère? Que deviendrait Louise? que deviendrait-il lui-même? Deux ménages à jamais divisés, quatre existences à jamais flétries! Quel exemple pour Célestin! quel scandale pour Saint-Léonard!

Ces réflexions avaient singulièrement modifié les coupables desseins d'Aristide. Il ne savait plus et se demandait avec effroi où il avait pris l'incroyable audace d'implorer une si dangereuse faveur. Il fut

tenté de rebrousser chemin ; mais la galanterie française, qu'il représentait en sa personne, lui imposait la loi rigoureuse de ne pas manquer à cet entretien qu'il avait sollicité lui-même. Ici, difficulté nouvelle : comment suppléer aux intentions qu'il avait emportées au départ? quel prétexte trouver auprès de Louise pour justifier cette solennelle entrevue? comment éluder le crime? que mettre à la place du bonheur? que dire enfin? que faire? qu'imaginer?

Il allait, front baissé, au pas languissant de sa bête, quand tout coup à il s'entendit appeler par une voix qui descendait du ciel : il leva la tête et resta le nez en l'air, dans une muette contemplation.

— Il y a place pour vous, dit Louise.

— Quelle folie ! certes, vous voulez rire, répondit Aristide Herbeau.

Louise voulait rire en effet. La cruelle enfant se promettait un malin plaisir de voir son vieux docteur, en bas de soie et en culotte courte, monter à l'échelle et venir se percher sur le toit. La nonchalante se trouvait bien d'ailleurs et n'était pas pressée de descendre.

— Venez donc, reprit-elle ; vous ne sauriez croire comme on est bien ici. Nous aurons un coucher de soleil magnifique, et nous pourrons causer à l'aise, sans crainte d'être surpris. Vous chercheriez en vain un lieu plus solitaire, un endroit plus propice.

Le docteur Herbeau n'était que médiocrement tenté de se rendre à l'invitation de la jeune femme.

— Imprudente enfant, s'écria-t-il, vous êtes sous un mortel ombrage. Ignorez-vous qu'Hippocrate re-

commande aux voyageurs de ne jamais s'asseoir à l'ombre des noyers? L'ombre du noyer est funeste.

— Allons! dit Louise en l'attirant du geste et du regard.

— Je n'en ferai rien, je vous jure.

— Vous n'êtes pas galant, dit-elle.

Ce reproche alla droit au cœur d'Aristide. Et puis il regardait Louise, et Louise était charmante sur son trône de mousse et de fleurs. Le docteur la contemplait avec amour, il ne pouvait surtout détacher ses yeux de deux petits pieds qui, sous la robe que lutinait la brise, semblaient lui sourire et l'agacer.

— Eh bien, vous ne venez pas? dit madame Riquemont. Ah! si vous m'aimiez, vous seriez déjà près de moi.

Aristide hésitait.

— Louise, s'écria-t-il, vous compromettez étrangement la dignité de mon caractère!

— Quand vous m'avez demandé un rendez-vous, dit Louise, ai-je craint, moi, de me compromettre? car c'est un rendez-vous, docteur, ajouta-t-elle en souriant.

Aristide regardait toujours les deux petits pieds qui le fascinaient : de temps en temps la brise indiscrète, qui jouait follement dans les plis de la robe de Louise, dévoilait à demi les trésors d'une jambe charmante, que pressait coquettement un brodequin de coutil gris. Cependant les pigeons piétinaient et roucoulaient amoureusement; au bas du mur le coq faisait merveilles; l'air embrasé par le soleil était

chargé de parfums irritants, et le docteur sentait se réveiller en lui on ne saurait trop dire quelles velléités de vengeance.

Il mit pied à terre, attacha Colette par la bride à un anneau de fer scellé dans le mur de la maisonnette ; puis, après s'être assuré que l'échelle était d'aplomb et solide, il monta gravement, et prit place à côté de Louise. Les oiseaux roucouleurs, qui s'étaient enfuis à son aspect, revinrent presque aussitôt à la voix aimée de leur belle maîtresse.

— Voyons, êtes-vous donc si mal ici ? dit-elle en s'appuyant affectueusement sur son épaule.

Le docteur était au supplice. Il étouffait et ne savait que faire de son ventre. Le bord de la toiture lui coupait les jarrets ; ses jambes pendaient le long du mur, et, en moins d'un instant, il crut sentir dans ses souliers à boucles d'argent toute une fourmilière lui grimpant de la plante des pieds aux mollets. Le soleil, qui baissait, lui envoyait obliquement tous ses rayons en plein visage. Colette, au bas de l'échelle, n'était guère plus à l'aise que son maître ; les mouches l'incommodaient à un point inimaginable ; elle s'agitait, hennissait, reniflait, secouait ses harnais à rompre sangles et courroies, et donnait de droite et de gauche des ruades à lancer un homme au quatrième ciel.

— N'est-ce pas que nous sommes bien ? demanda madame Riquemont.

— Divinement bien, répondit en soupirant le pauvre docteur. Je crains seulement que l'ombrage de ce noyer...

— Et quel beau spectacle nous prépare le coucher du soleil ! ajouta-t-elle en l'interrompant.

— Un spectacle éblouissant, dit le docteur clignant des yeux.

— Avouez, docteur, que j'ai eu là une heureuse idée !

— Une idée merveilleuse; mais Hippocrate dit avec raison...

— Et que vous n'êtes pas fâché d'être venu vous asseoir près de moi?

— Vous m'en voyez ravi, Louise, et n'était l'ombrage de ce noyer...

— Ce n'est pourtant pas sans peine que vous vous êtes décidé ! dit-elle en lui portant aux lèvres sa petite main à baiser.

Les gaietés de madame Riquemont étaient pareilles aux dernières lueurs d'un foyer presque éteint, vives, imprévues, passagères. Le souvenir de M. Savenay, la prévision du danger qui pesait sur elle, toutes les préoccupations du moment, tout le trouble enfin de son âme, se réveillèrent brusquement et répandirent un nuage de tristesse sur son visage, un instant égayé. Comme elle ne doutait pas que le docteur Herbeau n'eût pénétré ce qui se passait dans son cœur, ni qu'il ne fût venu tout exprès pour la secourir et la conseiller, elle attendait, confuse et tremblante, qu'il abordât le premier un sujet qu'elle n'osait elle-même entamer ; tandis que le docteur, qui ne savait quel motif assigner au rendez-vous qu'il avait obtenu, gardait de son côté un silence morne et embarrassé.

Ils restèrent longtemps ainsi, les yeux baissés, n'osant se regarder l'un l'autre. Louise pensa que son vieil ami se taisait par délicatesse, dans l'attente d'une confidence qui l'autorisât à offrir l'appui de son expérience et le secours de sa sagesse. Elle fit donc effort sur elle-même, et d'une voix émue, sans lever les yeux :

— Je comprends votre silence, dit-elle enfin ; je sais quel sujet vous amène.

A ces mots, le docteur rougit, pâlit et se troubla.

— Oui, reprit-elle, il n'est pas besoin d'explication entre nous ; épargnez-moi la honte d'un aveu désormais inutile. Écoutez... mais dites-moi d'abord si je puis compter sur vous ?

Et comme le docteur, terrifié par ce préambule, ne répondait pas :

— Dites-moi, s'écria-t-elle avec fermeté et cette fois le regardant en face, dites-moi si vous m'aimez véritablement, sérieusement, courageusement : si vous m'aimez enfin !

— De la prudence ! Louise, de la prudence ! s'écria le docteur d'une voix éperdue.

— Vous ne répondez pas, dit-elle.

— Je vous aime, balbutia le bon Aristide ; mais, malheureuse enfant, songez à tous les ménagements que nous avons à prendre et à garder.

— Soyez tranquille, poursuivit la jeune femme ; si vous m'aimez comme vous l'assurez, et comme il m'est doux de le croire, je ne crains rien, je suis sauvée. Écoutez donc : vous savez l'histoire de mon cœur ; sachez ce qui se passe dans celui de M. Rique-

mont. Mon mari ne vous affectionne pas, c'est tout simple ; peut-être avez-vous remarqué qu'en ces derniers temps sa haine contre vous n'a fait que croître et redoubler. Avant-hier, après votre départ, il est entré dans ma chambre, et m'a signifié qu'il ne voulait plus de votre présence au château. Que vous dirai-je? En un mot, il exige que vous cédiez la place à votre rival, et que M. Savenay devienne mon médecin.

— Tout est perdu ! s'écria le docteur Herbeau, plus blanc que la poudre de sa perruque, plus tremblant que les feuilles que le vent du soir agitait sur sa tête.

— Rien n'est perdu si vous m'aimez, dit Louise résolûment. Je ne veux pas, entendez-vous bien, docteur? je ne veux pas qu'on me sépare de vous ; je n'accepterai jamais d'autres soins que les vôtres. Puisque M. Riquemont refuse de m'entendre, je saurai résister à ses aveugles exigences. Si ce n'est mon droit, c'est mon devoir ; c'est mon devoir vis-à-vis de lui, vis-à-vis de moi-même, et aussi vis-à-vis de vous, cher et tendre ami, qui me prodiguez depuis deux ans les trésors de votre sollicitude.

Le docteur ne comprit qu'une chose, c'est qu'il allait se trouver pris entre l'amour de Louise et la jalousie de M. Riquemont comme entre deux plaques de fer rouge.

— Le cas est grave, mon enfant, répliqua-t-il ; M. Riquemont est votre maître, vous lui devez obéissance.

— J'aurai Dieu et mon cœur pour m'absoudre, dit

Louise avec entraînement. J'ai compté sur vous pour me soutenir ; vous ne m'abandonnerez pas. Quoi que M. Riquemont puisse faire, vous resterez auprès de moi. Je mets solennellement entre vos mains mon existence et mon bonheur ; en acceptez-vous le dépôt, vous sentez-vous le courage de le garder et de le défendre?

— Tout est perdu ! répéta le docteur consterné.

— Ah ! s'écria Louise en pleurant, je savais bien que vous ne m'aimiez pas ! Tout me repousse, tout me trahit, tout m'abandonne. Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Le docteur allait protester de son amour et de sa tendresse, quand soudain il crut apercevoir à travers champs, au-dessus des haies, la tête de M. Riquemont, qui semblait se diriger de leur côté. Il est aisé d'imaginer ce qu'il dut éprouver à cette douce apparition : il aurait vu avec moins de terreur s'ouvrir sous ses pieds la gueule d'un crocodile, il aurait senti avec moins d'épouvante un serpent à sonnettes se glisser dans la poche de son habit.

— Louise, dit-il en avançant un pied vers l'échelle, nous reparlerons de cette affaire.

— Quoi ! vous partez? s'écria-t-elle. Ainsi, telle est l'assistance que vous êtes venu m'offrir ! En vérité, ce n'était pas la peine de nous déranger l'un et l'autre. Allez, vous n'êtes qu'un ingrat !

Le docteur n'existait plus que dans le point noir et mobile qu'il venait d'apercevoir au loin, et sur lequel il avait rivé son regard, sa vie tout entière. Il s'était flatté d'abord de l'espoir que ses yeux l'avaient abusé ;

mais le point fatal se rapprochait de plus en plus. Aristide ne s'était pas trompé : c'était l'ogre.

Il se précipita vers l'échelle ; mais, ô contre-temps ! ô désastre ! ô amère dérision du sort ! ô fatalité sans exemple ! comme il allait poser son pied sur le premier échelon, Colette, que dévorait un essaim de mouches assassines, lâcha une ruade, dirigée et lancée de telle sorte, qu'elle envoya sauter l'échelle à vingt pas. Louise partit d'un franc éclat de rire. Ce qui se passa en cet instant dans l'esprit du docteur Herbeau, c'est ce que tous peuvent concevoir, ce que nul ne saurait exprimer. Il demeura comme frappé de la foudre, regardant tour à tour d'un œil hébété l'échelle qui gisait à terre et la tête de Méduse qui s'avançait au-dessus des haies.

— Mais, au nom de Dieu, qu'avez-vous? s'écria Louise, qui ne comprenait rien à ce grand effroi.

— Ce que j'ai? répondit le docteur les yeux hagards et la face livide ; vous-même, qu'avez-vous donc, grand Dieu ! que vous ne voyiez pas là-bas votre mari qui s'avance !

— Vous vous trompez, docteur, ce n'est pas lui, dit la jeune femme.

— C'est lui, c'est lui, vous dis-je ! s'écria le docteur en se frappant le front.

— En effet, reprit Louise regardant avec attention, je reconnais ses chiens, je vois briller sur son épaule le fusil qu'il avait en partant.

A ces mots, le docteur sentit une sueur froide couvrir son visage ; il fit un mouvement pour se jeter à bas du toit, mais madame Riquemont le retint, et

la crainte de se casser une jambe ou deux l'arrêta.

— Voyons, mon ami, dit Louise, calmez-vous. Je comprends ce que cette position peut avoir pour vous de désagréable, mais vous n'avez pas sujet de vous affecter de la sorte ; il ne s'agit plus à présent que de faire bonne contenance.

— Au nom du ciel ! qu'êtes-vous venue faire sur ce toit ? s'écria-t-il avec désespoir.

— Remettez-vous, mon ami ; soyez sûr que vous vous alarmez au delà de toute raison. D'abord, il est possible que M. Riquemont ne nous aperçoive pas ; ensuite, s'il nous aperçoit, eh bien ! nous en serons quittes pour essuyer la bordée de sa belle humeur ; ce ne sera pas la première fois.

— Mais, Louise, qu'êtes-vous venue faire sur ce toit ? répéta le docteur avec une anxiété croissante.

— Vraiment, mon ami, dit Louise en souriant, si mon mari vous surprend dans cet état, je ne sais trop ce qu'il n'imaginera pas.

Comme elle disait, M. Riquemont, le fusil sur l'épaule, escorté de toute sa meute, déboucha dans le sentier des sureaux, et se dirigea du côté de la maison.

— Décidément, dit Louise, voici l'orage qui s'approche.

— Ah ! maudit toit ! s'écria le docteur.

— Du courage, dit Louise.

— Mais, ventre-saint-gris ! s'écria-t-il encore, quelle idée avez-vous eue de me faire monter sur ce toit ?

M. Riquemont s'avançait au pas de charge, mais tête basse, le front incliné sous les pensées qui l'obsédaient, si bien qu'on pouvait raisonnablement es-

pérer qu'il s'éloignerait sans rien voir. En effet, il allait dépasser la chaumière; déjà le docteur Herbeau respirait plus à l'aise et se croyait sauvé, quand, par malheur, les chiens aboyèrent après Colette. M. Riquemont tourna la tête, et reconnut le noble animal; il leva les yeux, et aperçut nos deux coupables juchés l'un près de l'autre. Louise ne put s'empêcher de rire en voyant l'étrange mine que firent le docteur et le châtelain. Aristide ne riait pas, et volontiers il aurait donné sa part de bonheur dans l'éternité pour que la toiture sur laquelle il était perché s'abîmât à cent pieds sous terre. Il se tenait immobile, silencieux et blême, tandis que M. Riquemont, appuyé sur le canon de son fusil, le regardait avec une expression de visage indéfinissable. Louise riait à gosier déployé.

Eh! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

s'écria M. Riquemont en ôtant sa casquette,

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

A ces mots, le docteur ne se sentit pas d'épouvante. Il ôta machinalement son chapeau et rendit au châtelain son salut.

— Ah! çà, Monsieur, dit celui-ci d'un ton sévère, que diable faites-vous là?

— Mon ami, dit Louise qui continuait de rire comme une enfant, je vous conterai la chose; mais

veuillez d'abord relever l'échelle et la mettre contre le mur. Si vous n'étiez venu par aventure, nous courions risque de passer la nuit sur ce toit.

Au milieu de son trouble, de sa confusion et de son effroi, le docteur Herbeau ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aplomb, le sang-froid, la présence d'esprit de Louise. Il allait même jusqu'à s'en affliger intérieurement; il reconnaissait avec tristesse cette vérité, vieille comme le monde, qu'il n'est pas d'Agnès que l'amour ne change aussitôt en Rosine.

M. Riquemont se prêta d'assez bonne grâce au désir de sa femme. Il releva l'échelle et l'appliqua contre le mur; puis, reculant de quelques pas, il arma son fusil et se tint prêt à mettre en joue, comme un chasseur dont le chien vient de tomber en arrêt.

— Allons, Monsieur, je vous attends, dit-il en regardant le docteur Herbeau.

L'infortuné docteur pensa sérieusement que son heure suprême avait sonné et que c'en était fait de lui : de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front; et le jabot de sa chemise, répondant aux battements de son cœur, ressemblait à un éventail agité par une main légère.

— J'espère, Monsieur, dit-il enfin, que vous n'avez pas l'intention de recourir à un lâche assassinat?

— De par tous les diables ! descendrez-vous, Monsieur? s'écria le châtelain avec impatience.

Aristide se mit à descendre; il n'était pas au milieu de l'échelle, quand M. Riquemont le coucha en joue et lâcha la détente. Au bruit de l'explosion,

Louise jeta un cri, les pigeons s'envolèrent, Colette tressaillit, toute la meute s'élança en aboyant, et le docteur glissa, comme un sac, jusqu'à terre. Il chancela, s'appuya contre le mur et porta la main à sa poitrine, tandis que le rustre arrachait de la gueule d'un de ses chiens le pigeon qu'il venait d'abattre.

— Vous êtes cruel ! s'écria Louise avec chagrin. Vous savez que j'aime ces oiseaux.

— Moi aussi, je les aime... à la crapaudine, répliqua le brutal en fourrant le pigeon dans sa poche.

Pendant que Louise descendait à son tour, il s'approcha du docteur et lui dit à voix basse :

— Monsieur, vous allez nous suivre. Vous dinerez avec nous, il le faut; j'ai à vous parler. Offrez votre bras à madame...

Ces paroles furent dites d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Ils prirent tous trois le chemin du château, Louise appuyée sur le bras du docteur, M. Riquemont en avant, Colette fermant la marche, tous les chiens gambadant autour du cortége. Louise, bien qu'elle ne fût pas dans le secret des préoccupations de ses deux compagnons, était redevenue triste et silencieuse, car elle comprenait que ce nouvel épisode ne ferait qu'irriter l'humeur de son mari et l'encouragerait dans ses projets contre le docteur. Quant à celui-ci, il allait, soutenu par elle plutôt qu'il ne la soutenait, sur les pas du farouche Riquemont, dont le fusil, incliné sur l'épaule, semblait avoir au bout du canon un œil de cyclope qui le menaçait. Ils arrivèrent ainsi au logis sans avoir échangé une pa-

rôle. De loin en loin, la jeune femme pressait doucement le bras de son vieil ami, comme pour le plaindre et le consoler.

Le dîner fut médiocrement gai. Assise auprès du docteur, Louise ressemblait à la coupe, attribut d'Esculape, qu'entoure un serpent de ses anneaux entrelacés, et dans laquelle il plonge sa tête symbolique. Assis en face, M. Riquemont les tenait tous deux sous son regard d'épervier.

— Il paraît, Monsieur, dit-il au docteur, que vous exercez la médecine à la comme les chats font l'amour, sur les toits. Le procédé est nouveau, ce me semble, car je ne sache pas que votre maître Hippocrate en ait jamais parlé.

M. Herbeau essaya de sourire. Louise raconta comment s'était passée la chose ; M. Riquemont ne répondit pas.

— Savez-vous, Monsieur, que vous êtes superbe? reprit-il en lui versant à boire. Je ne vous avais jamais vu dans un si galant équipage. Vous avez l'air d'un croque-mort. Vous aimez le noir : vous en avez le droit.

— Monsieur... murmura le docteur d'un air suppliant.

— Ne vous emportez pas, que diable! Toujours vif comme un petit salpêtre. A propos, docteur, quel âge avez-vous?

A cette question insidieuse, le docteur rougit et balbutia.

— Papa, quel âge avez-vous? répéta l'impitoyable Riquemont.

— Monsieur, dit enfin Aristide, au mois de juillet de l'an passé, j'ai dû compter quarante-neuf ans.

— En ce cas, Monsieur, répliqua le bourreau, comme nous sommes au mois de juillet de l'année courante, tout bien calculé, vous avez, sauf erreur, vos petits cinquante ans. C'est un bel âge pour marier ses enfants, ajouta-t-il en versant du vin dans son verre. Il serait difficile d'ailleurs de trouver un vieillard mieux conservé que vous. Vous avouez cinquante ans, mais vous n'en portez pas soixante. La perruque vous sied à ravir. Dans quelque vingt ans d'ici, je vous demanderai l'adresse de votre coiffeur.

Et, parlant de la sorte, il passait complaisamment sa main dans son épaisse et brune crinière.

— Pas vrai, Louison, que la perruque sied bien à papa Herbeau?

— Mon ami, dit Louise, ces plaisanteries sont pour le moins de mauvais goût et n'ont pas même, dans votre bouche, le mérite de la nouveauté. Vous n'avez déjà que trop abusé de la patience de M. Herbeau, de son indulgence et de sa bonté.

— Je ne plaisante pas, mille diables! Je vous le dis sérieusement, docteur : voilà une trentaine d'années, je ne vous aurais pas confié volontiers ma femme.

Le docteur une fois encore essaya d'un pâle sourire.

— Dans votre temps, Monsieur, reprit le féroce animal, vous avez dû avoir bien des succès auprès du beau sexe. Vous étiez un gaillard ; je suis sûr que vous avez fait avaler à la maman Herbeau moins

d'anguilles que de couleuvres. On se souvient de vos prouesses à Saint-Léonard. Vous étiez la terreur des époux. Mais vous ne mangez pas, Monsieur? Mais, papa, vous ne buvez pas? Vous êtes blanc comme un âne de moulin, et vous tremblez comme un moineau qui sèche ses plumes au soleil.

Louise, qui souffrait visiblement de la grossièreté de son mari et de la position d'Aristide, se leva de table avant le dessert et se retira dans sa chambre, non sans avoir jeté à son cher et pauvre docteur un regard de tendresse compatissante.

— On étouffe ici, s'écria le docteur Herbeau. Baptiste, mon ami, ouvrez, je vous prie, la fenêtre.

Baptiste regarda le docteur d'un air ébahi : depuis le commencement du repas, la fenêtre était toute grande ouverte.

Le repas achevé, M. Riquemont se leva et présenta au docteur Herbeau son chapeau avec son jonc à pomme d'or.

— Si vous le voulez bien, Monsieur, nous irons respirer l'air du soir dans l'allée du parc. La soirée est belle, l'exercice nous fera du bien.

Pour le coup, le docteur ne douta plus que sa dernière heure ne fût proche. Il prit sa canne, son chapeau, et suivit machinalement le châtelain.

Une fois dans la grande allée, M. Riquemont, pour prolonger son plaisir, pour savourer à longs traits sa vengeance, commença par entretenir le docteur de choses indifférentes. Il lui soumit plusieurs questions d'agriculture : il parla de la rentrée des foins, de l'espoir des regains, d'améliorations à tenter dans

l'entretien des prairies artificielles. Il lui demanda tranquillement son avis sur le meilleur mode à suivre pour engraisser les bestiaux, à cette fin de balancer au marché de Poissy la prééminence des produits normands. C'était là son unique ambition, disait-il. Le docteur Herbeau n'en revenait pas et se croyait sauvé encore une fois, lorsque, après avoir joui tout à l'aise de l'anxiété de sa victime :

— Monsieur, dit gravement M. Riquemont, vous m'avez conté l'autre jour l'histoire d'un jeune docteur de Montpellier ; cette histoire m'a vivement intéressé, et, pour vous rendre le plaisir que je vous dois, je prétends, à mon tour, vous conter l'histoire d'un vieux docteur de ma connaissance. Cette histoire est courte et vous amusera, je l'espère. Ce vieux docteur, ainsi que votre jeune docteur, était ignorant comme une carpe. Vous avez dit comme une carpe, je crois. C'est d'ailleurs là seule ressemblance qui ait jamais existé entre votre docteur et le mien. Le mien était fort laid ; toutefois à sa laideur il joignait les prétentions du vôtre. Appelé auprès d'une femme jeune, belle et souffrante, il se vit accueilli par le mari avec une confiance dont il abusa. Le mari s'en aperçut et prit le parti d'en rire. Seulement, un soir qu'ils avaient dîné ensemble, chez le mari bien entendu, car chez le docteur on ne dînait guère, l'amphitryon entraîna son convive dans une allée qui servait d'avenue à sa maison. La maison de ce mari était située comme la mienne, et l'allée dont je vous parle était pareille à celle-ci. C'était, comme aujourd'hui, par une belle soirée d'été ; mon docteur et mon mari cheminaient

lentement, côte à côte, ainsi que nous faisons tous deux... Cette histoire vous ennuie peut-être ?

— Au contraire, répondit d'une voix éteinte le défaillant et malheureux Herbeau.

— Vous m'en voyez charmé. Mon mari et mon docteur cheminaient donc lentement entre deux haies de charmilles, par une belle soirée d'été. Le mari regardait le docteur absolument comme je vous regarde en cet instant. Le docteur était silencieux comme vous et quelque peu troublé, j'imagine, car il se doutait de quelque méchante affaire. Arrivés au bout de l'avenue, le mari, sans mot dire, ouvrit la porte à deux battants, ainsi que je fais à cette heure, et le docteur aperçut, sellé, bridé et harnaché, son cheval, qu'il croyait encore dans les écuries de son hôte.

Aux pâles lueurs du crépuscule, le docteur Herbeau reconnut, en dehors du parc, Colette attachée par la bride à un arbre.

— Je pense, Monsieur, s'écria M. Riquemont en croisant ses bras sur sa poitrine, qu'il est inutile de vous conter le dénoûment de mon histoire : vous le devinez sans peine.

Sûr de son malheur, le docteur Herbeau reprit enfin toute la dignité de son caractère. A son tour il pouvait se venger, et d'une façon sanglante ; il pouvait réhabiliter d'un seul mot ses cinquante ans si indignement outragés : il ne songea qu'au salut de Louise.

— Monsieur, dit-il avec assurance, ma vie est entre vos mains, vous pouvez en disposer à votre

gré; je n'attends ni grâce ni merci; l'unique faveur que je demande, c'est qu'il me soit permis d'espérer que vous épargnerez votre épouse. J'en atteste le ciel! madame Riquemont est innocente.

— Je le sais, Monsieur, je le sais, répliqua le châtelain; vous me diriez le contraire que je ne vous croirais pas, mon brave homme. Quant à votre vie, je n'en ai que faire, merci! Seulement, retenez bien ceci : tout le pays saura demain que vous avez perdu la clientèle du château de Riquemont; dans votre intérêt, Monsieur, dans l'intérêt de vos oreilles, je vous conseille de veiller à ce que le pays et ma femme surtout ignorent toujours le vrai motif de votre renvoi; car, j'en atteste le ciel à mon tour, si je dois être ridicule, je ne le serai pas à demi.

A ces mots, il ferma la grille et s'éloigna en sifflant, tandis que le docteur Herbeau, pareil au premier homme chassé de l'Éden par l'ange au glaive flamboyant, regardait pour la dernière fois, d'un air consterné et d'un œil plein de larmes, les célestes ombrages d'où il était à jamais exilé : mais Ève suivait les pas de notre premier père, et tous deux du moins avaient mordu dans la même pomme.

Il faudrait une langue qui s'écrivît avec des larmes et se parlât avec des sanglots, pour pouvoir raconter en quel état le docteur Herbeau retourna à Saint-Léonard. Vers le soir, le ciel s'était voilé de nuages; il faisait une nuit sans lune et sans étoiles, moins sombre toutefois que le cœur du docteur Herbeau. Quelle journée! quel dénoûment à de si charmantes amours! Aristide s'arrêta devant sa porte, et,

s'étant laissé glisser jusqu'à terre, il entra pâle et défait dans sa maison. Aussitôt qu'elle l'aperçut, Adélaïde faillit se précipiter sur lui; mais se contenant d'abord :

— Vous venez de dîner chez le curé de Savigny? dit-elle avec un calme apparent.

— Sans doute, répliqua négligemment le docteur.

Après un silence durant lequel la lionne rugit intérieurement :

— Comprenez-vous rien, reprit-elle, au retard de l'arrivée de Célestin?

— Rien, assurément, répondit le docteur d'un air distrait.

— Il est fâcheux pour vous, dit l'épouse grinçant des dents, que le curé de Savigny ait dîné aujourd'hui même chez le curé de Saint-Léonard : deux heures après votre départ, vous avez reçu sa visite. Quant à l'arrivée de notre fils, la lettre que voici vous en expliquera peut-être le retard.

A ces mots, elle lui porta sous le nez le billet de contre-ordre qu'il avait lui-même écrit à son héritier.

Ainsi commença l'orage le plus violent, le plus terrible qui eût éclaté jusqu'alors sous le toit des deux époux. Mais qu'importait au docteur Herbeau? que lui importaient désormais toutes choses? Il demeura impassible et ne se donna pas même la peine de répondre aux emportements de sa femme. Au bout de deux petites heures, force fut bien à la mégère d'adoucir l'éclat de sa voix. La foudre s'éteignit dans les larmes. L'ouragan apaisé, le docteur se leva

gravement et sonna Jeannette. La grosse fille s'étant présentée :

— Notre fils Célestin, dit-il à haute voix en s'adressant à madame Herbeau, sera de retour avant une semaine accomplie. Que tout s'apprête pour sa réception. Dès demain, je m'occuperai d'acheter un cheval qui lui fasse honneur. Vous, Jeannette, suspendez en lieu sûr et convenable ma selle et ma bride, et que Colette, soignée comme par le passé, achève en paix ses jours dans mon écurie; vous la mettrez seulement à la demi-ration d'avoine. Aux malades qui m'enverront chercher, vous ferez répondre qu'à partir d'aujourd'hui le docteur Herbeau n'exerce plus la médecine, et qu'il a déposé sa clientèle entre les mains de son fils, Célestin Herbeau, docteur-médecin de la faculté de Montpellier.

M. Herbeau se retira ensuite dans le salon, et s'y enferma pour le reste de la nuit. Là, seul et libre, le bon docteur cacha sa tête entre ses mains et répandit des larmes abondantes. Le sacrifice était consommé! En moins d'un jour, il avait perdu deux couronnes. Pour ne pas compromettre madame Riquemont, il venait d'abdiquer sa clientèle. Plus grand que son illustre homonyme de l'antiquité grecque, Aristide prévenait en même temps l'injustice de ses concitoyens et se condamnait lui-même à l'ostracisme. Ah! ce n'était point là ce qui faisait couler ses larmes! Ce dernier sacrifice, il l'avait accompli avec une sombre joie; c'était une immolation de lui-même qu'il offrait avec bonheur au souvenir de la jeune beauté qu'il avait tant aimée, qu'il devait

aimer jusqu'à son heure dernière : heureux de renoncer à la science, dès lors qu'il ne pouvait plus l'exercer en vue d'une santé chérie ! Non, ce qu'il pleurait, c'était Louise; c'était le doux rayon qui dorait son automne, la voix qui chantait dans son cœur, la source qui coulait sous ses gazons flétris et conservait à leurs racines un reste de fraîcheur et de vie. Il pleurait aussi sur la destinée de cette enfant, qu'il avait brisée peut-être. Il tremblait enfin qu'égarée par la passion, elle n'embrassât quelque résolution funeste. Il se rappelait avec terreur qu'un jour cette jeune imprudente n'avait parlé de rien moins que de s'échapper du domicile conjugal et de venir le surprendre à Saint-Léonard. Aujourd'hui même, sur le toit fatal, toit à jamais maudit ! Louise n'avait-elle pas fait un appel formel à l'amour du docteur? n'avait-elle pas, pour preuve de cet amour, demandé qu'il entrât avec elle en rébellion ouverte contre l'autorité de son mari? A toutes ces questions, il sentait redoubler ses angoisses. Ce fut une cruelle nuit. Vers le matin, pour compléter son œuvre, il écrivit à madame Riquemont une lettre ainsi conçue :

« MADAME,

« Des raisons de haute convenance, que le monde doit ignorer, me font une loi de renoncer à l'exercice de mon art. Les dégoûts de tout genre dont je me suis vu abreuvé en ces derniers temps suffiraient d'ailleurs pour expliquer et justifier au besoin la détermination que je viens de prendre. Dans l'exil

volontaire que je m'impose, il me reste cette pensée consolante, que mon dévouement ne saurait vous être suspect, et qu'en cherchant les motifs qui m'ont commandé, vous ne sauriez me soupçonner d'ingratitude ou d'indifférence. Vous vous direz, Madame, qu'il a fallu des motifs bien impérieux et bien légitimes pour que j'aie cru devoir confier à des mains étrangères le soin de votre personne, et me déshériter d'une tâche qui me rendait heureux et fier. Croyez, ah! croyez bien que du fond de la retraite où je vais tristement achever de vieillir, ma sollicitude vous accompagnera sans cesse; croyez que mon cœur continuera de veiller sur vous, et que le jour où j'apprendrai que vous avez retrouvé la santé sera jour de fête dans ma solitude.

« Recevez, Madame, avec mes adieux, l'expression de tous les hommages.

« ARISTIDE HERBEAU. »

On imagine sans peine ce que cette lettre dut coûter au docteur Herbeau, tout ce qu'il lui fallut étouffer pour s'en tenir à cet adieu froid et compassé. Vingt fois, en écrivant ces lignes, il sentit son cœur près de se fondre en flots de tendresse; vingt fois il refoula les épanchements de son cœur. Cependant, quoi que nous ayons dit plus haut, le sacrifice n'était pas consommé : il lui restait à boire la lie de son calice.

Vers le milieu du jour qui suivit cette nuit désastreuse, on put voir à Saint-Léonard un spec-

tacle digne d'une éternelle pitié. Le docteur Herbeau sortit à pied de sa maison, pâle, abattu, se soutenant à peine, mais, dans son affaissement, plein de noblesse et de dignité. Il gagna la demeure de son rival et pria le domestique de M. Savenay de l'annoncer à son maître. Le jeune homme s'empressa d'aller le recevoir au bas de l'escalier, et l'introduisit dans sa chambre avec révérence. Après l'avoir fait asseoir :

— Monsieur, lui dit-il, quel que soit le sujet qui me procure l'avantage de votre visite, souffrez d'abord que je vous en exprime ma reconnaissance : c'est le plus grand honneur qu'il me fût permis d'espérer.

Le docteur Herbeau demeura quelques instants silencieux : il ne pouvait s'empêcher de penser avec quelque amertume que tous ses malheurs dataient de l'arrivée de ce jeune homme à Saint-Léonard.

— Monsieur, dit-il enfin, je me fais vieux. Unique médecin en ce pays, j'ai dû mener durant vingt-cinq ans une vie active et laborieuse. C'est un rude ministère que le nôtre ; jeune homme, vous le saurez plus tard. Que nous en revient-il la plupart du temps ? L'ingratitude est le couronnement inévitable de toute existence vouée au bien public. Puissiez-vous, au bout de votre carrière, rencontrer moins d'épines que je n'en ai trouvé à la fin de la mienne !

— Quelle qu'en doive être la récompense, puisse-je, monsieur, répliqua Savenay, fournir une carrière aussi noble, aussi belle, aussi bien remplie que la vôtre !

— Je ne vous cache pas, poursuivit le docteur

Herbeau, que depuis longtemps je me sentais succomber à la tâche; voilà longtemps que j'aurais en effet succombé, si le sentiment de mes devoirs ne m'eût imposé l'obligation de rester debout à mon poste. J'y suis resté, Monsieur; si je l'avais abandonné, que seraient devenus mes pauvres malades? J'étais seul alors; trop jeune encore pour me suppléer, mon fils Célestin n'avait pas achevé son cours. Dieu merci! je n'aurai point failli à mes concitoyens; durant les vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler, personne en ce pays n'est mort ou n'a vécu sans mon assistance. Puisque je peux désormais, sans trahir la cause de l'humanité, me décharger sur vous et sur mon fils du pesant fardeau qui m'accable, je rentre dès à présent dans le repos et vous laisse à tous deux le soin de vous partager mes labeurs.

— J'espère, Monsieur, se hâta de répondre M. Savenay, que vous ne persisterez pas dans cette résolution. Vous êtes dans la force de l'âge; le pays ne saurait se passer de vos soins, de vos talents, de votre expérience.

— Le pays, monsieur, répliqua tristement le docteur Herbeau, s'inquiète peu de ses vieux serviteurs. Depuis Athènes jusqu'à Saint-Léonard, toujours et partout le peuple est le même, oublieux, inconstant, ingrat. Mon parti est pris irrévocablement. Dans peu de jours, mon fils Célestin m'aura succédé. Je souhaite que vous viviez fraternellement, sans haine et sans rivalité : Célestin est doux, timide, point avantageux; il vous plaira.

— Croyez, Monsieur, dit le jeune homme, que je serai heureux de me lier d'amitié avec monsieur votre fils : je ne négligerai rien pour me rendre digne de sa bienveillance.

— Cela vous sera bien facile. Vous le verrez, c'est un agneau. Mais souffrez, Monsieur, que j'arrive au véritable but de ma visite.

M. Savenay redoubla d'attention.

Après quelques instants de recueillement :

— Hier encore, reprit le docteur Herbeau d'une voix émue, j'avais dans ma clientèle une personne qui me sera éternellement chère. Cette personne, vous la connaissez ; je veux parler de madame Riquemont. C'est un ange. Pour des motifs que je dois taire, je désire que Célestin n'entretienne avec le château aucun genre de relations. Mon fils est d'ailleurs, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, une nature timide, délicate, ombrageuse : M. Riquemont l'effaroucherait infailliblement. C'est donc à vous, Monsieur, qu'il appartient d'achever l'œuvre de guérison que j'ai commencée voilà deux années. C'est entre vos mains que je dépose cet inestimable trésor. Je vous le confie. Jeune homme, j'appelle sur cette jeune tête votre sollicitude la plus constante et la plus assidue. Veillez sur elle sans cesse, à toute heure ; nulle créature ici-bas n'est plus digne de vos soins et de vos hommages.

— J'accepte avec orgueil et reconnaissance la tâche que vous voulez bien me transmettre, répondit M. Savenay. Votre confiance me touche et m'honore ; je m'efforcerai de la mériter, et peut-être y réussirai-je,

si vous daignez, Monsieur, m'aider de vos conseils et m'éclairer de vos lumières.

— Vous trouverez sur ces feuillets, dit M. Herbeau en tirant de sa poche quelques papiers qu'il remit au jeune docteur, l'analyse du traitement que j'ai fait suivre à notre chère souffrante. C'est, ainsi que vous l'avez reconnu vous-même le jour où j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois, l'application directe des théories que je développai devant vous sur les maladies chroniques en général. J'y ai joint, sur le tempérament du sujet en particulier, quelques réflexions qui pourront ne pas vous être tout à fait inutiles. Toutes les fois, d'ailleurs, qu'il vous plaira de vous adresser à ma vieille expérience, vous me trouverez prêt à vous communiquer mon sentiment en toutes choses.

A ces mots, le docteur Herbeau se leva.

— Adieu, Monsieur, dit-il au jeune docteur. Vous avez servi de prétexte à la malveillance de mes ennemis, je suis convaincu que vous en avez plus souffert que moi, et je vous prie de me pardonner, ajouta-t-il avec bonté en tendant sa main au jeune homme.

M. Savenay, tout ému, tout attendri, s'empara de cette main avec effusion et la pressa respectueusement entre les siennes.

Ce dernier devoir accompli, le docteur Herbeau tourna sa pensée vers son fils, depuis deux ans trop négligé peut-être ! De retour au logis, il se mit aussitôt à son bureau, et il écrivit à Célestin la lettre que voici :

« MON CHER FILS,

« L'heure est venue de tenir vos promesses et de réaliser les espérances que votre mère et moi avons placées sur votre tête. Mon cœur m'assure que vous reconnaîtrez dignement notre amour et nos sacrifices : vous ne serez pas au-dessous de la position qui vous est réservée. Je vous attends, mon fils, pour remettre publiquement ma clientèle entre vos mains. Je vous appelle pour me succéder. Hâtez-vous, car chaque jour qui s'écoule compromet vos intérêts et ceux de votre famille. Les temps sont bien changés, Célestin ! Il ne s'agit plus de vous asseoir paisiblement dans mon héritage et de régner sans rivaux sur le pays. Vous trouverez établi à Saint-Léonard un jeune docteur de la faculté de Paris, qui vous disputera avec acharnement la succession de votre père. Vous saurez défendre vos droits. Que ce titre de docteur de la faculté de Paris ne vous intimide pas ! Rappelez-vous, mon fils, que l'académie de médecine de Montpellier est illustre entre toutes, et que ses titres de noblesse sont les premiers inscrits sur le livre d'or de la science. Vous ne démentirez pas la renommée de cette glorieuse école ; vous ajouterez un rayon de plus à cet astre resplendissant. Vous êtes bien jeune encore pour la tâche que je vous destine, mais j'ose croire que vous la remplirez avec honneur. Vous serez l'orgueil et la joie de notre vieillesse. Revenez avec confiance, et que la prévision des luttes que vous aurez à soutenir ne trouble point la

sérénité de votre âme. Soyez fort. Je vous ai vu partir enfant, que je retrouve en vous un homme, l'homme à la fois élégant et sérieux que vos lettres m'ont permis d'entrevoir. Unissant, par un rare privilége, aux grâces de la jeunesse l'expérience de l'âge mûr, vous marcherez d'un pas sûr et ferme dans la voie qui vous est ouverte. Depuis quelques années, mon cher fils, il s'accomplit autour de nous un mouvement fatal, qui, s'il n'est comprimé, conduira nécessairement la France à sa perte. Vous vous garderez du danger des idées révolutionnaires; la gloire de tracer un sillon parallèle à celui qu'a tracé votre père suffira, sans doute, à vos honnêtes ambitions. En politique, fidèle à vos princes; inaccessible, en littérature, aux doctrines insensées que le goût et la raison réprouvent; soumis, en médecine, à la tradition des grands maîtres, vous pratiquerez en toutes choses le culte et la religion du passé. Vous aurez toujours présent à l'esprit cet axiome qui résume à lui seul ma vie tout entière: *Melius est sistere gradum quàm progredi per tenebras.*

« Nous vous attendrons jeudi prochain, par la voiture de Limoges. Ce sera pour votre mère et pour moi, mon cher fils, un bien heureux jour, un jour trois fois béni. Nos cœurs sont altérés de votre présence. Vous trouverez ci-inclus une traite qui vous permettra de subvenir aux exigences du départ. Désirant réunir quelques amis pour fêter le jour de votre arrivée, votre mère vous conseille de vous reposer à Limoges et d'y faire un peu de toilette.

« Priez lord Flamborough d'agréer nos hommages,

et croyez, notre cher enfant, à l'impatience que nous avons de vous presser tendrement dans nos bras.

« A. HERBEAU. »

Le docteur fit jeter par Jeannette cette lettre à la poste. Celle qu'il avait écrite à Louise fut confiée au garde champêtre de Riquemont, qui venait tous les jours à Saint-Léonard chercher les journaux de son maître.

Louise ignorait absolument ce qui s'était passé la veille. Comme M. Riquemont n'avait plus reparlé de remplacer le docteur Herbeau, et qu'au contraire il semblait avoir renoncé à lui donner un successeur, elle avait retrouvé un peu de calme et de sécurité. La veille, après avoir mis le docteur à la porte, M. Riquemont était entré dans la chambre de sa femme. — Décidément, avait-il dit, papa Herbeau est un bon diable; il prend bien la plaisanterie. Je l'affectionne au fond, et ne saurais me passer de lui. Puisqu'il te plaît, nous le garderons. Tu comprends bien que je tiens par-dessus tout à t'être agréable. D'ailleurs, tout bien calculé, je me soucie médiocrement de ce petit Savenay. Tu avais raison l'autre soir, papa Herbeau est plus convenable. C'est un brave homme. Il m'amuse, et, s'il ne revenait plus au château, je sens qu'il me manquerait quelque chose. Va donc pour le docteur Herbeau ! Je ne suis pas jaloux, moi. J'aime tout ce que tu aimes, et tes sympathies font les miennes. Je ne sais pas quelle lubie m'avait p ssé, l'autre jour, par la tête ! Tu ne m'en veux plus, n'est-ce

pas? On a ses mauvais moments, mais on adore sa petite Louison.

Louise avait remercié son mari de ses bonnes dispositions; mais, par une contradiction que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, le bonheur qu'elle en ressentit fut moins près de la joie que de la tristesse. Le lendemain, dans l'après-midi, elle reçut, en présence de son mari, la lettre du docteur Herbeau. M. Riquemont rôdait depuis le matin autour d'elle, inquiet de ne rien voir arriver, curieux de savoir comment le vieux docteur se tirerait de l'impasse où il l'avait acculé. La jeune femme ouvrit la lettre, et, après l'avoir lue :

— Vous triomphez! Monsieur, s'écria-t-elle les yeux remplis de larmes; vous en êtes venu à vos fins. Vous avez si bien fait, que M. Herbeau m'abandonne. Quelle patience, quel dévouement n'a-t-il pas fallu pour résister si longtemps à vos indignes procédés !

M. Riquemont avait relevé la lettre échappée des mains de sa femme.

— Comment, mille diable ! s'écria-t-il, le docteur Herbeau quitte les affaires ! le docteur Herbeau abandonne ses amis ! Il trahit l'amitié, le docteur Herbeau ! Mais c'est infâme, cela ! mais c'est impossible ! Je ne le souffrirai pas ; j'irai plutôt me jeter à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je lui demanderai excuse à mains jointes. Baptiste, qu'on selle un cheval ! Rassure-toi, Louison ; la résolution du docteur Herbeau ne tiendra pas contre mes prières. Je m'engage à te le ramener aujourd'hui même ; sois

tranquille, je te le rendrai. Mais, ventrebleu, il fallait donc me dire qu'il était susceptible à ce point ! Pouvais-je m'en douter, moi ? Je riais, je plaisantais, je folâtrais. Tu verras qu'il se sera piqué de ce que j'ai dit hier soir à propos de sa perruque. Tu conviendras aussi que c'est être par trop difficile à vivre.

— Allez, dit Louise en pleurant, vous avez été abominable. Quand je songe à la façon dont vous avez reconnu l'affection et les soins que m'a prodigués cet excellent homme, j'ai honte, je rougis pour vous et pour moi-même. Mon pauvre vieil ami, toujours si bon, si tendre, si dévoué, un esprit si charmant, un caractère si doux, une humeur si facile ! Je n'avais que lui, vous me l'avez ôté.

— Je répète que je te le rendrai. Baptiste, mes éperons, ma cravache ! Je lui croyais un meilleur caractère. Je te promets, puisqu'il en est ainsi, de m'observer à l'avenir. Je prétends désormais faire assaut avec lui de politesse et de belles manières. On est campagnard, mais au besoin on sait son monde.

Ce disant, il avait, pour ajuster ses éperons, appuyé tour à tour ses pieds malhonnêtes sur le bras du fauteuil où sa femme était assise. Cette opération achevée, il s'élança, la cravache au poing, et partit au galop pour ne s'arrêter qu'à la porte de M. Savenay.

— Eh bien! jeune homme, vous savez la nouvelle? s'écria-t-il en se frottant les mains. Le docteur Herbeau se retire des affaires. Il donne sa démission et se fait justice lui-même. Riquemont ne pouvait vous échapper.

— En effet, Monsieur, dit le jeune docteur, je viens d'apprendre par M. Herbeau lui-même la nouvelle que vous m'apportez. C'est une grande perte pour la science et pour le pays.

— Allons donc ! allons donc ! s'écria M. Riquemont en faisant siffler sa cravache. Quoi qu'il en soit, la clientèle du château vous revient de droit; à moins que vous ne désiriez la mort de ma femme, vous ne sauriez lui refuser vos soins. Il s'agit de savoir, jeune homme, si vous voulez la mort de Louison ?

— Je connais mes devoirs et saurai les remplir, répondit gravement M. Savenay.

— Ce qui veut dire ?...

— Que je m'efforcerai, Monsieur, de remplacer le docteur Herbeau auprès de madame Riquemont.

— A la bonne heure donc ! s'écria le châtelain; mais, mille diables ! ce n'aura pas été sans peine.

Là-dessus, il s'en retourna joyeux et triomphant; et certes il pouvait être fier de la façon dont il avait mené cette aventure. Grâce à sa perspicacité, grâce à son active intelligence, il avait, en moins de vingt-quatre heures, accompli toute une révolution. Il s'était vengé sans éclat et sans bruit, au delà de ses espérances. Il avait, en moins d'un jour, ruiné un odieux rival dans ses prétentions et dans sa fortune, et, du même coup, installé dans sa maison un médecin qu'il aimait et auquel il voulait du bien.

De retour au château, il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil, en poussant des exclamations lamentables.

— Qu'est-ce donc? demanda Louise avec inquiétude.

M. Riquemont se tordait, se roulait, se frappait le front et ne répondait pas.

— Louison, s'écria-t-il enfin, tu vois ton époux au désespoir. J'en ferai une maladie. Tout ce que j'ai pu dire a été inutile. J'ai prié, supplié : absolument comme si j'avais chanté ! Le docteur Herbeau est inflexible, une barre de fer ! Il a de la médecine par-dessus la tête, et ne veut plus entendre parler de malades. Au reste, il est bon que tu saches que je ne suis pour rien dans sa détermination. Il a coupé court à mes excuses, en m'assurant que je l'avais hier beaucoup diverti. Il dit qu'il est dégoûté de son métier et qu'il a besoin de repos. Cela se conçoit. Colette a le trot dur, et si tu l'avais eue pendant vingt-cinq ans entre les jambes, tu serais de l'avis du papa Herbeau, tu éprouverais un vif désir de t'étendre dans ta bergère et d'y passer le reste de tes jours. Il faut que ce brave homme se repose. Voilà longtemps qu'il tire à sa fin. J'ai voulu te l'amener : il a pour jamais renoncé au monde. Il te présente ses civilités. Nous nous sommes embrassés en nous quittant. Je pleurais, moi ; oui, j'en conviens, je pleurais comme une vieille bête. On a beau être fort, la nature ne perd jamais ses droits. Sur le pas de sa porte, je lui ai demandé ce que nous lui devions pour deux années de visites et de soins ; mais là-dessus le docteur Herbeau n'a rien voulu écouter, et, voyant que j'insistais, il m'a fermé la porte au nez. Il peut être sûr, par exemple, de recevoir le premier

lièvre qui se trouvera au bout de mon fusil, et si je puis y joindre quelques cailles, quelques perdreaux, je te jure, Louison, que je le ferai de grand cœur. Un bienfait n'est jamais perdu.

— Que vais-je devenir, moi ? s'écria Louise avec épouvante.

— Ce que tu vas devenir, Louison? c'est tout simple. N'ayant pu fléchir le docteur Herbeau, je suis allé chez le docteur Savenay...

Louise tressaillit à ce nom.

— Mais, mon ami, s'écria-t-elle, je vous ai dit que je ne pouvais, que je ne devais pas...

— Allons-nous recommencer? interrompit M. Riquemont avec colère. Comment, ventrebleu ! je me donne un mal d'enfer pour vous trouver un médecin, je crève des chevaux, j'use le pavé de Saint-Léonard; je vais de l'un à l'autre, du docteur Herbeau au docteur Savenay ; je néglige mes poulains, et vous n'êtes pas contente ! Vous attendez peut-être que M. Chomel ou M. Gendrin vienne de Paris s'établir à Riquemont tout exprès pour soigner vos gastrites? A votre aise ! Vivez, mourez, cela vous regarde; pour moi, je ne m'en mêle plus.

Il sortit. Demeurée seule, Louise s'agenouilla au pied de son lit. La pauvre enfant ne comprenait qu'une chose à la comédie qui venait de se jouer autour d'elle, c'est qu'elle restait sans appui, sans défense, et qu'en perdant le docteur Herbeau elle perdait son dernier refuge. Elle joignit les mains, et les yeux pleins de larmes :

— Mon Dieu, secourez-moi ! dit-elle.

CHAPITRE IX.

La nouvelle de l'abdication du docteur Herbeau en faveur de son fils s'était, en moins d'un jour, répandue dans Saint-Léonard. On en parlait diversement. Les uns approuvaient le docteur; les autres le blâmaient hautement. On cherchait les motifs de cette détermination soudaine. On savait déjà que le château de Riquemont venait d'échoir au docteur Savenay. La ville entière était aux abois. On se préoccupait surtout du prochain retour du jeune Célestin. On se demandait si la gloire et la puissance de la maison Herbeau refleuriraient dans ce jeune homme, si le vieux docteur, ainsi que l'avait dit Adélaïde, renaîtrait comme le phénix de ses cendres. Les avis étaient partagés. La politique, qui s'envenimait fort à cette époque, mêlait son fiel et son venin à toutes les discussions qui s'entamaient à ce sujet. Le parti libéral tenait pour le docteur Savenay, qui ne se doutait pas d'un si grand honneur; le parti monarchique, pour le docteur Herbeau, qui le représentait. Les uns prétendaient que les Herbeau étaient une dynastie usée, avec laquelle on devait une bonne fois en finir; les autres, qu'il n'en était rien, et que les destinées du pays reposaient sur cette famille. Ainsi placées sur ce terrain brûlant, les discussions ne tardaient pas à prendre un caractère d'acharnement difficile à décrire. Chacun personnifiant dans le docteur Herbeau ses haines ou ses sympathies politiques, on en arri-

vait bientôt à se traiter les uns les autres de tyrans et de sans-culottes, de jésuites et de buveurs de sang. Durant la semaine qui précéda l'arrivée de Célestin, on put voir chaque jour des groupes furieux parcourir en tous sens la ville. Comme autrefois à Florence, entre Guelfes et Gibelins, on s'insultait dans les rues de Saint-Léonard, sur la place et sur les boulevards; chaque soir les cafés, transformés en clubs, continuaient les discordes et les querelles de la journée.

Sourd au bruit qui se faisait autour de son nom, le docteur Herbeau vivait retiré dans sa maison et ne recevait que ses amis les plus chers. Vainement quelques fièvres, quelques érysipèles, courtisans du malheur, vinrent le solliciter : il refusa leurs hommages et les pria d'attendre le retour de son fils. Il était triste et grave. Chose étrange ! ce noble et doux visage, que les années avaient à peine sillonné du bout de leurs ailes, se flétrit en moins de quelques jours. Ses yeux s'éteignirent, ses joues se plissèrent, son front se chargea de rides. Ainsi l'hiver succède brusquement à l'été de la Saint-Martin ; ainsi la nature, un instant rajeunie par les derniers baisers du soleil, s'affaisse en une nuit, se dépouille et s'endort. Toutefois, de même que l'hiver a ses floraisons mystérieuses, le bon Aristide cachait sous ses ennuis une pensée jeune et charmante : Louise habitait en lui comme une perle au fond d'une coupe amère.

Le lendemain de son abdication, il avait reçu par un messager du château une petite boîte qu'accompagnait la lettre suivante :

« Non, je ne vous accuserai jamais d'ingratitude ou d'indifférence. J'ignore les motifs qui vous ont pu décider; il faut qu'en effet ils soient aussi impérieux que vous le dites, puisque, sachant ce qui se passe dans mon cœur, vous avez cru devoir m'abandonner et me retirer mon unique appui. Laissez-moi vous dire, cependant, que vous avez été cruel. Oui, vous avez été cruel pour l'enfant qui vous aime et que vous aimiez. Fallait-il me délaisser ainsi, ne pouviez-vous attendre un peu? Il me semble que cela vous était facile. Et puis, pourquoi me quitter de la sorte? Pourquoi ne vous ai-je pas vu avant notre séparation? Ne dois-je donc plus vous revoir? Tout cela est bien étrange : ma tendresse en souffre et ma raison s'y perd. Ami, quoi qu'il en soit, je me rappellerai toujours avec bonheur et reconnaissance ces deux tristes années qui viennent de s'écouler; si désormais vous ne devez être pour moi qu'un souvenir, croyez que ce souvenir me sera éternellement cher.

« Adieu. Je renonce à vous exprimer ma gratitude autrement que par mes larmes, dont vous reconnaîtrez la trace. Acceptez, pour l'amour de moi, ces objets qui ne peuvent avoir d'autre prix que celui que vous daignerez vous-même y attacher.

« LOUISE. »

La boîte renfermait une magnifique tabatière de platine russe, qui avait appartenu à madame de Marsanges. Dans la tabatière se trouvait une petite miniature d'un fini merveilleux, richement montée en

épingle, et représentant les traits de Louise quelques années avant son mariage. A cet aspect, le docteur s'était sauvé dans son jardin, et là il avait arrosé de pleurs et de baisers la lettre et le portrait de Louise.

Ce dernier incident d'une liaison brisée ne put toutefois détourner la pensée du docteur de l'avenir de Célestin. Il s'accusait, non sans quelque raison, d'avoir trop négligé cet aimable enfant dans son cœur. A l'idée qu'il allait revoir son fils, le presser dans ses bras, revivre en lui une nouvelle vie, son âme ne pouvait se défendre de palpiter d'aise et de joie. Il revenait à des sentiments plus calmes et à des tendresses meilleures. Il avait fait acheter par un de ses amis un petit cheval de bonne mine, qui mangeait déjà au râtelier de Colette. Il avait transporté lui-même et mis en ordre dans la chambre de Célestin les livres de sa bibliothèque. De son côté, Adélaïde, tout entière au bonheur de retrouver du même coup son époux et son fils, avait fait trêve à sa passion jalouse, et s'occupait uniquement à préparer la fête du retour. Elle avait décidé que, pour célébrer ce beau jour, les Herbeau donneraient un grand repas à leurs amis et partisans. Le docteur, qui n'avait pas le cœur aux réjouissances, s'y était opposé d'abord; mais Adélaïde avait tenu bon, disant que, si l'on avait tué le veau gras au retour de l'enfant prodigue, il était juste qu'on en fît au moins autant au retour de l'enfant vertueux, honneur et gloire de sa famille. D'ailleurs c'était le moyen de montrer tout d'abord Célestin au pays, de remettre publiquement entre ses

mains la clientèle de son père. Le docteur s'était rendu à cette dernière raison. On ne pouvait, en effet, pour écraser la calomnie, se trop hâter de mettre en évidence l'esprit, la grâce, la noble assurance de ce jeune homme, que Saint-Léonard se rappelait avoir connu simple, timide et rougissant comme une vierge. Madame Herbeau avait juré qu'en ce jour les ennemis de sa maison crèveraient de honte et de dépit. Déjà, de tous les coins des départements d'alentour, les produits les plus fins et les plus exquis affluaient dans les buffets et dans la cuisine du docteur. Limoges envoyait ses pâtes d'abricots, Tours ses pruneaux, Niort ses carpes d'angélique, la Creuse ses truites saumonnées. Déjà on avait tiré des armoires et des bahuts tout ce luxe de linge, d'argenterie et de vaisselle, que la province n'expose à l'air que dans les grandes solennités. Jeannette, du matin au soir, frottait les meubles et le carreau. C'était un remue-ménage infernal; madame Herbeau avait la tête à tout. Les lettres d'invitation étaient expédiées; pour ajouter au lustre de la fête, le docteur venait, à l'instigation de son épouse, d'en adresser une à madame K..., femme poëte de Limoges, qui avait autrefois échangé quelques petits vers avec Célestin, du temps que ce jeune homme courtisait les muses et s'abreuvait des eaux du Permesse. Ce n'est pas que madame Herbeau affectionnât les bas-bleus en général et madame K... en particulier; mais, nourrissant de vieilles rancunes contre la directrice de la poste aux lettres, elle n'avait rien imaginé de mieux pour faire enrager madame d'Olibès, qui, depuis les

vers qu'elle avait adressés à M. Savenay, tenait à Saint-Léonard le sceptre poétique.

On pense bien qu'il n'était bruit dans la ville que des apprêts de ce festin, près duquel le repas des noces de Gamache ne devait plus être qu'une collation frugale. Tous les soirs, on calculait dans chaque maison ce que madame Herbeau avait acheté le matin au marché. Les libéraux accusaient le docteur d'accaparer les vivres et d'affamer les pauvres; les républicains criaient aux prodigalités de Lucullus, aux gloutonneries de Trimalcion, aux orgies de Tibère à Caprée.

Enfin il brilla sur le monde et sur Saint-Léonard, ce jour si impatiemment attendu, qui devait ramener le jeune Rodrigue sous le toit de son père; jour trois fois béni, ainsi qu'avait dit Aristide, qui allait rendre aux deux époux, après cinq ans de séparation, l'unique gage de leur tendresse! Le matin, aux premières lueurs de l'aube, réveillés tous deux par le sentiment de leur bonheur, ils s'embrassèrent l'un l'autre avec attendrissement. A cette heure solennelle, le docteur Herbeau dépouilla le jeune homme, il ne fu plus qu'époux et père. Ils se levèrent dans la joie de leur cœur, et remercièrent Dieu, qui leur avait permis de vivre jusqu'à cet heureux jour. Jeannette, qui partageait l'allégresse de ses maîtres, vint les embrasser en pleurant et en sanglotant, à ce point que M. et Mme Herbeau ne pouvaient rien y comprendre. — Jeannette, mon enfant, dit le docteur avec bonté, comment donc serez-vous le jour de mon enterrement? A ces mots, la pauvre jeune fille jeta

des cris aigus, voulut s'arracher les cheveux, et l'on eut bien de la peine à la calmer.

On avait reçu, l'avant-veille, une lettre de Célestin, quelques mots seulement par lesquels il annonçait son retour pour le jour indiqué. Deux voitures faisaient le service de Limoges à Saint-Léonard ; l'une arrivait à huit heures du matin, l'autre à quatre heures de l'après-midi. Celle du matin avait déposé Madame K.... à la porte du docteur Herbeau ; on n'attendit plus Célestin que par la diligence du soir. Madame K... fut accueillie par les deux époux avec les sentiments de respect et d'admiration dus à son beau talent : c'était une grande femme sur le retour, qui avait le nez rouge.

Dès quatre heures, les conviés commencèrent à se présenter. C'était, à vrai dire, l'élite de la société du pays : les autorités, le clergé, la noblesse. En moins de quelques instants, le salon du docteur Herbeau fut rempli par les personnages les plus éminents de Saint-Léonard et des environs : hommes de choix, femmes élégantes, jeunes filles au cœur palpitant à l'approche de Célestin. Le docteur faisait les honneurs de sa maison avec sa grâce accoutumée ; Adélaïde veillait aux soins de la fête. Célestin était le sujet de toutes les conversations : seulement, dans un angle du salon, un groupe de lettrés, que présidait madame K..., s'entretenait vivement de beaux-arts et de poésie. On s'y raillait finement des essais de l'école moderne, et madame K... récitait de temps en temps quelques vers de sa façon qui excitaient le plus vif enthousiasme. Il n'y avait qu'une voix au-

tour d'elle pour la comparer à Corinne improvisant au cap de Misène.

— Vous me flattez, disait-elle en rougissant; Corinne habite en ces murs : vous m'offrez un encens qui ne m'appartient pas : vous volez l'autel de madame d'Olibès.

A ces mots, on se récriait. Qu'était-ce après tout que madame d'Olibès ! un esprit lyrique sans doute, mais gâté, mais perdu par l'influence des doctrines nouvelles ; on n'en voulait pas d'autres preuves que les vers adressés à M. Savenay. Ces vers, on les récitait en les dénigrant; on en faisait ressortir avec malignité les tendances romantique; on les perçait un à un avec l'aiguille du sarcasme. On effeuillait comme une rose, aux pieds de la Corinne de Limoges, la couronne poétique de la Sapho de Saint-Léonard.

Il était près de cinq heures, la voiture n'arrivait pas. Déjà l'anxiété se peignait sur le visage du docteur. A cinq heures et demie, rien encore ! Tous les estomacs criaient la faim ; on se regardait, on s'interrogeait ; madame Herbeau était aux champs ; les sauces brûlaient sur les fourneaux, les rôtis desséchaient à la broche. Enfin on entendit un roulement sourd, et, au bout de quelques minutes, la diligence de Limoges s'arrêta devant la maison. Tous les invités sa ruèrent aux fenêtres, tandis que les deux époux se précipitaient vers la porte. Tous les pères et toutes les mères comprennent ce qui dut se passer en cet instant dans ces deux cœurs, qui n'en faisaient qu'un à cette heure.

Une foule d'oisifs, qui guettaient l'arrivée de la voiture, se pressèrent avidement autour des roues et des chevaux. M. et Mme Herbeau se tenaient, pâles de joie, sur le pas de leur porte; derrière eux, Jeannette pleurait comme une fontaine. Des grappes de têtes curieuses pendaient de toutes les croisées du voisinage.

Deux voyageurs descendirent à reculons de l'impériale de la diligence. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, le premier jeta un bout de cigare qu'il tenait entre ses dents, et s'élançant vers madame Herbeau :

— Ma tendre mère! s'écria-t-il en la serrant entre ses bras.

Il la tint longtemps embrassée; puis, se tournant vers le docteur, dont les yeux étaient mouillés de larmes :

— Mon père! s'écria-t-il.

Et de ses bras entrelacés il l'étouffait sur sa large poitrine.

Durant quelques instants, on n'entendit que ces paroles, entrecoupées de baisers : Mon père! ma mère! mon cher fils! mon enfant bien-aimé!

Spectateur de cette scène attendrissante, un étranger, long et mince, cheveux blond ardent, collier de barbe rouge autour du visage, nez pointu, œil vitreux, se tenait muet, impassible et grave, derrière Célestin.

— Mon père et ma mère, dit enfin le jeune homme en se retournant, permettez que je vous présente mon noble ami, lord Flamborough, qui a bien voulu se

décider à venir passer quelques semaines avec nous.

— C'est le plus grand honneur qu'aura reçu notre maison, répondirent à la fois Adélaïde et le docteur.

Lord Flamborough s'inclina sans desserrer les lèvres, sans qu'un imperceptible sourire dérangeât l'immobilité de ses traits.

Cependant, l'ivresse des premiers transports dissipée, les deux époux examinaient Célestin d'un air inquiet, et, se regardant l'un l'autre avec stupeur, semblaient se demander si c'était bien là leur enfant. C'est que les cinq années qui venaient de s'écouler l'avaient bien changé! Jeannette, aussitôt qu'elle l'avait aperçu, s'était enfuie dans la cuisine, en refusant de le reconnaître. C'est qu'il était méconnaissable en effet! Ange aux cheveux dorés, jeune ange rêveur qu'on voyait jadis, à travers les saules bleuâtres, errer sur les bords de la Vienne, ange aux yeux d'azur, qu'êtes-vous devenu? Ses cheveux blonds et fins, qu'aimait autrefois à soulever la brise, ont bruni et tombent en touffes incultes sur son col et sur ses épaules. Son visage, autrefois blanc comme le camélia et velouté comme la pêche, est enseveli presque tout entier sous une barbe épaisse, panachée et relevée en éventail. L'azur de ses yeux s'est terni; son front, qu'on aurait pris autrefois pour une lame d'ivoire, ressemble à une feuille de parchemin jauni par le temps. Qu'est devenue cette taille frêle et flexible qu'un coup de vent ployait comme un roseau? Qu'a-t-il fait de ces mains fines et délicates qu'aurait enviées une duchesse et qui rendaient jalouses les

vierges de Saint-Léonard? On a vu partir le jeune et bel Hylas, et l'on voit revenir Hercule. Son costume n'est pas moins étrange : pantalon collant; bottes montant jusqu'à mi-jambe, à la façon des étudiants allemands; gilet à larges revers, qui rappelle les modes d'une époque sanglante; habit exagéré; chapeau de feutre gris, à poil ras, se terminant en pain de sucre. Lord Flamborough porte un pantalon de nankin trop court, que tire et retient sur la botte une courroie en forme de sous-pied; habit étriqué; gilet faisant des efforts inouïs pour arriver jusqu'à la ceinture, et mourant, comme Léandre, avant d'avoir touché le rivage.

Ces observations avaient lieu dans la chambre de Célestin, où l'on avait conduit tout d'abord les deux jeunes gens. A peine entré dans cet asile :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

s'écria Célestin; et, vidant ses poches, il déposa sur le marbre de la cheminée une pierre à fusil, quelques morceaux de sucre, un briquet, deux gros sous et un étui de bois. Les deux époux l'observaient avec l'étonnement du petit Chaperon rouge qui trouve un loup couché dans le lit de sa mère-grand.—Mon Dieu! mon fils, que vous avez une longue barbe ! — Mon Dieu ! Célestin, que vous voici étrangement vêtu ! — Mon Dieu ! mon enfant, que vous êtes donc changé !

Célestin souriait dans sa barbe.

— Tout change, répondit-il; si quelques siècles suffisent à renouveler la face du monde, doit-on s'étonner que quelques années aient pu changer la mienne ?

Puis il ajouta :

— Croyez, mes chers parents, que mon cœur est resté le même.

Et Célestin pressa de rechef M. et Mme Herbeau dans ses bras.

— Cher fils, dit Adélaïde qui ne revenait pas de sa stupéfaction, je croyais vous avoir prié de faire un peu de toilette à Limoges.

— Tudieu, ma tendre mère ! répliqua le jeune homme à son tour étonné, espériez-vous que j'arriverais déguisé en empereur romain ? Il me semble pourtant que je suis assez présentable, ajouta-t-il en passant ses pouces dans les entournures de son gilet.

Durant ce colloque, le docteur Herbeau examinait d'un air distrait les objets que son fils avait déposés sur le marbre de la cheminée. Il prit l'étui de bois et l'ouvrit, pensant y trouver quelque instrument de chirurgie ; il n'en tira qu'une horrible pipe culottée.

— Vous fumez, mon fils ! s'écria-t-il avec douleur.

— Quoi ! mon fils, vous fumez ! répéta la tendre mère consternée.

— Autres temps, autres mœurs, dit Célestin sans s'émouvoir. Mais, chère mère, peut-être serait-il convenable d'offrir quelques rafraîchissements à lord Flamborough ? N'ayant rien pris depuis le dernier relais, nous viderions volontiers un petit verre de vieux rhum.

— Ah ! mon fils, s'écria madame Herbeau en rete-

nant ses pleurs, vous ne buviez autrefois que de l'eau sucrée.

A ces mots, s'étant retirée, non sans jeter un regard de défiance sur lord Flamborough qui se tenait droit, immobile, et n'avait point encore laissé tomber une parole, Adelaïde se réfugia dans la cuisine, où le docteur Herbeau ne tarda pas à la rejoindre. Là, les deux époux se regardèrent l'un l'autre en silence sans oser se communiquer leurs pensées. Enfin les larmes de madame Herbeau s'ouvrirent un passage, et le bon docteur y mêla les siennes. Jeannette soutenait qu'ils étaient dupes d'un intrigant, que ce n'était point là M. Célestin, et qu'on avait changé leur fils à l'École de médecine. Ce fut, cette fois, Aristide qui releva la confiance de son épouse. A l'entendre, il n'était pas temps de se désespérer, on ne devait pas se hâter de juger Célestin sur les apparences. Certes, au premier coup d'œil, la forme était rude et l'écorce grossière ; mais sous ces ronces, sous ces épines se cachait sans doute un puits de science. Il était sage et prudent d'attendre. D'ailleurs, Célestin n'affectait peut-être ces manières hardies, ces façons cavalières, que pour échapper aux reproches qu'on lui avait si souvent adressés à propos de sa timidité. Peut-être n'était-ce qu'un jeu ; peut-être enfin le désir de prouver qu'il était entièrement débarrassé du malheureux défaut de son jeune âge l'entraînait, à son insu, dans un excès contraire. Prompte à s'abuser, comme toutes les mères, Adelaïde convenait qu'Aristide pouvait avoir raison ; mais ce qu'il y avait d'affreux, c'était cette société qu'ils avaient réunie pour assister

au triomphe de leur orgueil, et qu'ils allaient rendre témoin de la ruine de leurs espérances.

— Et puis, ajoutait madame Herbeau, qu'est-ce que ce monstre d'Anglais qui nous arrive sans crier gare ? Est-ce donc là ce lord Flamborough dont Célestin nous a tant parlé ?

Il s'agissait, vis-à-vis des invités, de faire, comme on dit communément, contre mauvaise fortune bon cœur. Le docteur Herbeau rentra dans le salon, et, le sourire sur les lèvres, il annonça d'abord que lord Flamborough avait daigné accompagner son fils. A ce nom bien connu, un murmure de flatteuse approbation circula dans l'assemblée. — Ces deux messieurs, ajouta le docteur, prient ces dames de vouloir bien les excuser s'ils osent se présenter en habits de voyage. Un peu de toilette devant entraîner beaucoup de temps, lord Flamborough et Célestin ont pensé qu'il était plus convenable de mettre votre indulgence que vos estomacs à l'épreuve.

De nouveaux murmures, gages de bienveillance, coururent dans les rangs.

— Ah çà, demanda M. X... en se penchant à l'oreille de son voisin, est-ce que, par hasard, Célestin et lord Flamborough seraient les deux Chinois qui viennent de descendre de l'impériale de la diligence ?

— Nous allons bien voir, répondit le voisin.

En cet instant, la porte du salon s'ouvrit à deux battants, Célestin et lord Flamborough entrèrent de front, présentés par madame Herbeau qui les conduisait chacun par la main.

Il y eut dans l'assemblée un mouvement de consternation qu'il n'est pas donné à la parole humaine d'exprimer. Les femmes frissonnèrent d'horreur à la vue de la barbe de Célestin ; les jeunes filles se demandèrent avec confusion si c'était bien là le gracieux compagnon de leur enfance ; les hommes échangèrent à la dérobée des regards significatifs. Toutefois, après un instant de silence et d'hésitation, qui dut sembler un siècle à chaque assistant, on entoura le jeune docteur. Chacun s'empressa de lui faire fête ; ce ne fut, durant quelques minutes, que reconnaissances, accolades et poignées de main. Lord Flamborough eut sa part de ce bon accueil ; mais il fut impossible de lui arracher une parole ni même un sourire. Pour couper court aux impressions fâcheuses, madame Herbeau se hâta de faire annoncer que le dîner attendait les convives.

Ayant pris le bras de lord Flamborough pour passer dans la salle à manger :

— Il paraît, milord, dit Adelaïde en lui indiquant une place auprès d'elle, il paraît que vous vous plaisez beaucoup à Montpellier ?

— Je m'ennuie partout, répondit froidement l'Anglais.

Célestin avait offert son bras à Corinne.

— J'espère, Monsieur, lui dit-elle, que la science ne vous a pas brouillé avec les neufs sœurs, et que vous faites toujours des *verses* ?

— En médecine, nous disons des vers, répondit Célestin en se mettant à table.

Il n'entre ni dans nos goûts ni dans nos idées de

donner le menu du dîner, de compter les plats, d'analyser les sauces, d'énumérer les cristaux et de décrire les fourchettes : ces sortes de nomenclatures sont fort à la mode, mais reviennent de droit aux maîtres d'hôtel et aux commissaires priseurs. Nous nous contenterons d'affirmer que la salle à manger du docteur Herbeau offrait un spectacle à ravir tous les sens; si l'on veut bien se figurer, rangé autour d'une table magnifiquement servie, tout ce que Saint-Léonard et les environs possédaient de plus marquant dans les arts, dans l'aristocratie et dans les hautes fonctions publiques ; si l'on se représente ces graves personnages émaillés de femmes élégantes et de blanches jeunes filles, semées çà et là comme des roses et des pâquerettes dans une guirlande de fleurs sombres ; enfin, si l'on ajoute à ce tableau déjà magnifique les verres étincelants à la lueur des bougies, les porcelaines du cru, et, à chaque bout de la nappe, deux vases de fleurs artificielles dans l'un desquels se voyait, sous verre, un bouquet d'oranger, gage de virginité, que madame Herbeau ne pouvait regarder sans rougir, on ne s'étonnera pas qu'il soit encore question dans le pays de ce somptueux festin, qui finit, hélas ! aussi misérablement que celui de Balthazar.

Ainsi qu'il arrive toujours, les convives furent d'abord silencieux. A table il en est de la conversation comme à la guerre d'une bataille. Longtemps les deux armées s'observent, puis on échange de çà de là quelques coups de fusil : bientôt les coups deviennent plus fréquents ; le canon tonne enfin, et la

mêlée devient générale. C'est là du moins ce qu'on put observer au dîner du docteur Herbeau. On n'entendit d'abord que le bruit des fourchettes et des assiettes; on regardait en dessous Célestin et lord Flamborough, qui dévoraient à qui mieux mieux. Puis, quelques mots spirituels du bon docteur partirent de loin en loin, comme des fusées: les esprits s'animèrent, on riposta de droite et de gauche; des causeries s'établirent sur tous les points, et vers la fin du premier service la conversation ressemblait au bouquet d'un feu d'artifice où soleils, fusées, bombes, pétards et feux de Bengale tournent, éclatent, jaillissent et ruissellent de toute part et tout à la fois. On parlait de tout et de quelques choses encore. Littérature, poésie, politique, toutes les affaires du jour, toutes les questions *palpitantes d'actualité* furent mises sur le tapis, ou plutôt sur la nappe. Célestin se montra d'abord plein de réserve et de convenance: plus d'une fois un murmure flatteur accueillit ses discours; plus d'une fois Adelaïde et le docteur tressaillirent d'orgueil et de joie. Cependant les deux époux remarquaient avec effroi que leur fils buvait outre mesure. Quant à lord Flamborough, il buvait, mangeait, sans s'inquiéter de rien, suppléant, comme la plupart de ses compatriotes, l'esprit par le silence, l'élégance par la gravité, la distinction par l'impassibilité.

Célestin commença par écouter patiemment ce qui se disait autour de lui; mais échauffé bientôt par les vins de son père, moins encore que par les opinions tant soit peu surannées qu'il entendait émettre

à sa barbe, il se prit à lâcher quelques hérésies qui glacèrent l'assemblée d'épouvante et firent bondir le docteur Herbeau sur sa chaise. Poussé à bout par madame K..., qui l'avait imprudemment engagé dans une discussion littéraire, Célestin décapita sans respect toutes les gloires du dix-septième et du dix-huitième siècle. Pas un autel ne fut respecté, pas un dieu ne resta debout sur son piédestal. Il déclara qu'il tenait Corneille pour un buveur de cidre, Racine pour un faquin, et que l'heure était enfin venue de renouveler le Parnasse. — C'est dans le peuple, s'écria-t-il, dans le peuple et non ailleurs qu'est l'avenir de la poésie. Avec les rois s'en vont les vieilles muses. L'Hélicon, c'est la patrie; Apollon, c'est la liberté.

— Les rois s'en vont ! s'écria-t-on de toutes parts avec indignation.

— La patrie ! s'écria l'un.

— La liberté ! s'écria l'autre.

— Qu'est-ce que cela? demanda un troisième.

— Que parlez-vous de vieilles muses ? dit madame K..., rouge de colère; sachez, Monsieur, que les muses ne vieillissent pas.

— Au contraire, elles rajeunissent, répliqua Célestin la regardant d'un air effronté.

Ce fut un tohu-bohu épouvantable; le désastre ne devait pas en rester là. Il était impossible qu'une question littéraire ainsi posée n'empiétât pas presque aussitôt sur le terrain de la politique. Nous devons à Célestin la justice de reconnaître qu'il fit des efforts surhumains pour se vaincre et se dominer. Contenu par les regards que ne cessaient

d'attacher sur lui son père et sa mère, longtemps il essuya, sans broncher, le feu de ses adversaires, se contentant de vider, de remplir et de vider son verre; mais à la fin, exaspéré et n'en pouvant plus, las de voir égorger sans pitié ses opinions et ses principes, las de voir égorger ses frères, il oublia toute retenue, et, le vin aidant à la chose, il éclata tout d'un coup comme un canon chargé à mitraille.

Les femmes cachèrent leurs têtes entre leurs mains; le docteur Herbeau chancela; Adelaïde faillit s'évanouir; le curé de Saint-Léonard, regardant Célestin avec douleur, pleura l'enfant religieux et timide qui, le jour de sa première communion, avait édifié toute la paroisse par son recueillement et sa pieuse attitude. Célestin allait toujours; vainement on murmurait autour de lui; vainement le docteur le rappelait à l'ordre; vainement madame Herbeau lui lançait des regards à le percer de part en part et à le clouer contre la muraille : il allait, ainsi qu'un cheval échappé, à travers dix-huit siècles, saccageant la monarchie comme il avait fait du Parnasse : Henri IV, François Ier et Louis XIV allèrent rejoindre Racine et Corneille dans le panier aux chiffons. Il démontra, clair comme le jour, que c'était fini de la royauté et qu'une aurore nouvelle allait se lever sur le monde. Le docteur Herbeau suait sang et eau; Adelaïde adressait sous la table des coups de pied aux jambes de son fils; de toutes parts on criait à Marat et à Robespierre. Lui cependant, il allait toujours, ne s'interrompant que pour vider son verre, et reprenant aussitôt l'exposé de ses

doctrines, l'œil en feu, le poil hérissé, la bouche écumante. Il flétrit le gouvernement de l'étranger, déchira les traités de 1815, et porta plusieurs toasts au renversement de la tyrannie, à l'expulsion des jésuites et au triomphe de la jeune France.

— Il est gentil, Célestin ! dit M. X... à M. de B..., son voisin, vieux gentillâtre limousin, qui avait émigré en 89, et n'était rentré en France qu'avec ses maîtres légitimes.

M. de B..., qui avait écouté Célestin sans mot dire, se leva froidement de table et demanda sa canne et son chapeau ; on était à peine au dessert.

— Eh quoi ! s'écrièrent à la fois M. et Mme Herbeau, monsieur le chevalier se retire ?

— Je fais comme les rois, dit le chevalier en souriant ; il est tard, les chemins sont mauvais, je ne voudrais pas inquiéter ma maison. Recevez mes compliments, docteur, ajouta-t-il en offrant sa main à Aristide, votre fils est charmant ; Célestin a tenu toutes ses promesses.

A ces mots, il salua poliment, et s'esquiva sans laisser aux deux époux le temps d'exprimer leurs regrets et leur étonnement.

— Il suffit de la voix d'un homme libre, s'écria Célestin, pour mettre en fuite les esclaves.

— Vous êtes beaucoup trop libre, mon fils, répliqua le docteur Herbeau, qui étouffait de honte et de colère, et se sentait près d'éclater.

Au même instant, le curé de Saint-Léonard, demanda son chapeau à Jeannette.

— Et vous aussi, Monsieur le curé ! s'écrièrent les deux époux.

— Je vais où m'appelle mon ministère, répondit le vieux pasteur.

Et il se retira, après avoir jeté sur Célestin un regard rempli de tristesse.

— C'est une ouaille égarée, dit-il au docteur qui l'avait accompagné jusqu'à la porte; avec le secours de Dieu, nous le ramènerons au bercail.

En rentrant dans la salle du festin, le bon Aristide avait les yeux pleins de larmes; Adelaïde pleurait dans son assiette. Les convives souffraient visiblement; un sentiment de gêne et d'embarras se trahissait sur tous les visages. Célestin avait fait trêve à son éloquence : un morne silence, un silence de plomb, plus terrible, plus fatal que l'orage qu'avait soulevé le jeune démagogue, pesait sur l'assemblée tout entière; lord Flamborough seul continuait de manger d'un appétit imperturbable.

Le départ presque simultané du curé de Saint-Léonard et du chevalier de B... avait un peu dégrisé Célestin, qui venait enfin de comprendre qu'il s'était laissé entraîner trop loin. Il fut frappé de l'attitude douloureuse de son père, qui, pareil au roi de Thulé, buvait ses larmes dans son verre. Les regards de madame Herbeau achevèrent de le ramener à des idées plus calmes. Il essaya donc de réparer le mal autant que faire se pouvait. Il sut ranimer la conversation éteinte; il s'entretint gravement de poésie avec madame K..., d'administration avec le percepteur; il rappela aux jeunes vierges les souvenirs de leur en-

fance ; il eut plus d'un mot gracieux pour les mères. Puis il parla de Montpellier, de ses études, de son long exil; il dit la joie qu'il éprouvait de son retour dans la patrie et dans sa famille. Bien qu'il lui échappât encore des paroles qui éclataient comme des grenades aux nez des convives, Célestin parvint, sinon à effacer entièrement, du moins à adoucir les impressions malveillantes qu'il avait fait naître. On respirait plus librement; on l'écoutait avec un certain charme ; un peu de confiance et de sérénité rentrait dans l'âme des deux époux. On était en plein dessert ; les flacons circulaient; le vin de Champagne disposait merveilleusement tous les cœurs à la bienveillance; les yeux s'animaient, les fronts s'illuminaient; un sourire de béatitude s'épanouissait sur toutes les bouches; la mousse pétillait dans les cristaux et l'esprit dans tous les discours. Lord Flamborough lui-même avait parlé ; il avait daigné se plaindre de ce que le vin de Champagne n'était pas frappé de glace.

Le docteur Herbeau pensa que le moment était propice pour adresser à l'assemblée une petite allocution qu'il avait préparée depuis plusieurs jours; il sollicita gracieusement l'attention des convives, et lorsqu'il les vit silencieux, recueillis, comme suspendus à ses lèvres ;

— Mes amis, mes concitoyens, dit-il en élevant la voix, près de rentrer dans le repos et de remettre les soins de ma clientèle entre les mains de mon fils, j'éprouve, à cette heure solennelle, le besoin de vous remercier des honorables sympathies que vous m'a-

vez témoignées durant ma longue carrière. (Mouvement dans l'assemblée.) Les sentiments d'estime et d'affection dont vous m'avez entouré m'ont récompensé bien au delà de mes faibles mérites ; et s'il m'est permis d'espérer que quelques regrets m'accompagneront dans ma retraite, j'aurai touché le but le plus cher de mes ambitions. (Murmures d'assentiment.) Il est cependant, Messieurs, un autre prix que j'ose solliciter de votre justice et de votre bonté. (Redoublement d'attention.) Si vous ne pensez pas que, durant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, j'aie démérité du pays, si vous croyez au contraire que la vie du docteur Herbeau n'a pas été tout à fait inutile, vous reporterez sur le fils les sentiments de haute bienveillance dont vous avez honoré le père ; vous ne dépouillerez pas Célestin de son plus précieux héritage. (Silence, hésitation : l'orateur se trouble.) Célestin est jeune, Messieurs, reprit le bon docteur ; comme tous les jeunes gens, il a subi la contagion des idées nouvelles ; mais quelques mois de séjour à Saint-Léonard l'auront bientôt ramené à des opinions plus saines. Je me porte garant de son avenir, je réponds de lui devant Dieu et devant les hommes. Mon fils, votre père n'a jamais failli à sa parole : voudrez-vous le rendre parjure ? (Approbation dans l'assemblée ; Célestin caresse sa barbe.) J'en ai la conviction, Messieurs, mon fils se montrera digne de votre confiance et de vos suffrages. Un séjour de cinq ans à Montpellier l'a mis à même de faire, en médecine, des études sérieuses. Mes conseils ne lui manqueront pas ; il s'appuiera sur ma vieille expérience ; je dirigerai

sa jeunesse et lui rappellerai chaque jour les devoirs de son ministère : heureux et fier de le voir continuer mon œuvre et ajouter quelques bienfaits à ceux que j'ai rendus peut-être ! (Attendrissement général.)

Après quelques instants d'agitation, le maire de Saint-Léonard se leva, et s'exprima en ces termes, au milieu d'un religieux silence :

— Notre digne ami, nos cœurs tout entiers vous suivront dans votre retraite. Vous avez été, pendant vingt-cinq ans, le dieu sauveur de notre ville et de nos campagnes. Votre probité, vos talents, votre esprit, votre caractère et votre amour du bien public, laisseront parmi nous des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. Vos concitoyens vous expriment ici, par ma voix, leur reconnaissance. (Émotion universelle; le bon docteur essuie ses yeux.) Que votre fils suive l'exemple de vos vertus et de vos mérites, que Célestin nous rende son père : à ce titre, il ne trouvera parmi nous qu'estime, appui et bienveillance. (Applaudissements.)

Le maire s'étant assis, Célestin se leva à son tour et prit la parole. Lord Flamborough s'était endormi.

« MESSIEURS ET CHERS CONCITOYENS,

« Je ne chercherai pas à vous exprimer le bonheur que je ressens à me voir au milieu de vous. Pour comprendre ma joie, il faudrait être dans le secret de ce que j'ai souffert durant les cinq années d'exil que je viens d'endurer. La patrie n'est pas un vain mot; lorsque j'ai aperçu de loin le clocher de Saint-

Léonard, mon cœur s'est troublé, mes yeux se sont mouillés de douces larmes. (Mouvement.) Je suis profondément touché de l'accueil flatteur que j'ai reçu de vous; qu'il me soit permis de le dire, je crois l'avoir déjà mérité. (Marques d'étonnement.) Oui, répéta Célestin avec une noble assurance, je crois l'avoir déjà mérité par les études opiniâtres auxquelles je me suis livré durant de longues années, à cette unique fin de vous apporter les bienfaits de mes découvertes. C'est pour vous, pour vous seuls, que j'ai pâli dans le travail, pour vous que j'ai brûlé mon sang dans les veilles. Pendant cinq ans, Messieurs, privé des baisers de ma mère, j'ai fouillé chaque jour, chaque nuit, à toute heure, le grand mystère de la science ; mes plus belles années s'y sont consumées; mais à force de plonger dans l'abîme, une fois j'en suis sorti vainqueur. (Murmures d'approbation ; triomphe des deux époux.) J'ai cru m'apercevoir, Messieurs, poursuivit Célestin, que les opinions politiques et littéraires que j'ai professées devant vous n'avaient pas entièrement conquis votre suffrage. Demandez ma vie, prenez ma tête; quant au sacrifice de mes opinions, jamais! Laissez-moi vous dire, d'ailleurs, que vous ne sauriez désormais les proscrire sans une horrible ingratitude, car ce sont elles qui m'ont poussé dans les voies nouvelles de la science ; c'est à elles que je dois et que vous devez la découverte que je vous apporte. (Écoutez! écoutez!) Tout se tient, Messieurs ; les arts, la littérature, la science et la politique sont unis par des liens invisibles qu'on ne saurait briser sans arrêter la marche progressive de

l'humanité. La politique, les arts, la science et la poésie, grand quadrige humanitaire, marchent ensemble et du même pas. Je sais des gens qui ne consentent à avancer d'un pied qu'à la condition de reculer de l'autre; des gens qui concilient le culte du passé avec la religion de l'avenir, poussent au char de la main gauche et le retiennent de la droite, accouplent les institutions d'un peuple libre avec une littérature de tyrans et d'esclaves, et posent effrontément le bonnet de la liberté sur la perruque académique. Moi, Messieurs, plus conséquent avec mes principes, je suis allé de la réforme politique à la réforme littéraire, et de là, passant à la science, je me suis convaincu qu'elle devait, elle aussi, subir l'éternelle loi du progrès qui régit le monde, et sortir de l'ornière où elle se crottait depuis quelques milliers de siècles. (Marques de vive curiosité; Adelaïde frissonne; le docteur avale un verre d'eau.) Jusqu'à présent, Messieurs, on s'était imaginé qu'Hippocrate, ce roi de la routine, avait établi la science médicale sur des bases impérissables. Hier encore, on croyait que Galien, Avicenne, Bœrhaave, Stahl, Bordeu, Pinel, Broussais, Bichat, Andral et tous les prétendus savants qui ont étudié l'organisation de l'homme et l'action des corps de la nature sur cette organisation, on croyait, dis-je, que ces illustres empiriques avaient trouvé quelques vérités lumineuses, et légué à leurs successeurs quelques observations utiles. Profonde erreur qui n'a fait que trop de victimes! Nous sommes deux ou trois qui venons de découvrir que toutes les formules et tous les aphorismes stéréotypés jusqu'ici par ces

maîtres ignorants ou menteurs sont autant de bévues et d'impostures qui doivent à jamais disparaître du livre profané de la science. Que l'humanité entonne donc des chants d'allégresse en signe de délivrance! La vieille médecine, ce Minotaure qui a dévoré plus d'existences que toutes les pestes d'Orient; cette vieille empoisonneuse, cette vieille buveuse de sang, l'allopathie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'allopathie est morte, et l'homœopathie vient de naître! »

Exprime qui pourra l'effet que produisit cette profession de foi sur les convives en général et sur le docteur Herbeau en particulier. Pour nous, nous devons renoncer à la tâche. Les convives, qui venaient d'entendre pour la première fois les mots d'allopathie et d'homœopathie, ne comprenant rien à la chose, se regardaient d'un air étonné; mais le docteur Herbeau, qui savait qu'une réforme nouvelle venait de surgir du fond de l'Allemagne et menaçait d'envahir la France, que dut-il éprouver, grand Dieu! en apprenant que son fils était le Mélanchthon du Luther de la médecine? C'est ce que nul ne saurait dire. Il voulut se lever, il retomba sur son siége; il voulut parler, la parole mourut sur ses lèvres. Il resta sans voix, sans mouvement; il était foudroyé.

— La vieille médecine, Messieurs, poursuivit Célestin, s'appliquait à rechercher et à écarter les causes des maladies. *Tolle causam!* s'écriait-elle, et, pour détruire les causes du mal, elle procédait d'après cet axiome: *Contraria contrariis curantur.* D'après ce principe, plus meurtrier, plus funeste que les boulets

ramés et les fusées à la Congrève, elle combattait les irritations par les calmants, les inflammations par les saignées, raisonnant comme un homme qui, voyant sa maison brûler, s'aviserait de jeter de l'eau sur la flamme. Nous autres, nous avons changé tout cela; nous disons : *Similia similibus.* Nous irritons les irritations, nous enflammons les inflammations; pour le guérir, nous doublons le mal du même; nous le poussons à bout, nous l'aiguillonnons, nous l'exaspérons.

— Décidément, dit M. X.... à son voisin, le jeune drôle se moque de ses concitoyens.

— Malheureux ! s'écria le docteur Herbeau, chez qui l'indignation venait enfin de s'ouvrir un passage, il ne vous reste plus qu'à abjurer la religion de vos pères !

— Cela viendra, répondit Célestin avec calme. Il en est de la religion de nos pères comme de leur politique, de leur littérature et de leur médecine : elle a fait son temps. Je l'ai dit, tout se tient, tout va du même pas. Le christianisme ne suffit plus aux besoins des sociétés modernes; le ciel de Jéhovah est aussi délabré que l'Olympe. Nous y remédierons. Je sais de source certaine que des dieux nouveaux se préparent.

Ce fut le coup de grâce. Madame Herbeau poussa un cri de douleur et d'effroi; le docteur se frappa le front avec désespoir ; l'assemblée se leva en tumulte; lord Flamborough se réveilla. Les hommes cherchaient leurs cannes et leurs chapeaux; les femmes demandaient leurs châles et leurs socques.

— Je supplie l'honorable société, s'écria Célestin,

de vouloir bien ne pas se retirer avant d'avoir écouté l'exposé de notre admirable système. La vieille médecine, Messieurs, s'était imaginé que les médicaments produisaient d'autant plus d'effet, qu'on les administrait à plus fortes doses. Il n'en est rien. Nous autres, nous avons découvert qu'un remède agit d'autant plus sûrement, qu'il est pris en fraction plus minime et plus exiguë. Nous avons inventé les doses infinitésimales; nous avons créé la médicamentation microscopique. Si nous pouvions parvenir à fractionner au-dessous de zéro, l'homœopathie ne laisserait plus rien à désirer: nous y parviendrons, je l'espère. Notre *posologie* est quelque chose de si merveilleusement simple, que j'avais d'abord refusé d'y croire; mais mon illustre maître m'ayant donné sa parole d'honneur que tout cela était parfaitement exact, la foi est descendue dans mon cœur. Quoi de plus simple, ô mes concitoyens! quoi de plus merveilleux en effet! ajouta Célestin en tirant de sa poche une boîte d'acajou qu'il ouvrit, et dans laquelle étaient rangés, comme des cartouches dans une giberne, des tubes de verre presque imperceptibles. Avez-vous une brancho-pleuro-pneumonie? une hépatite? une splénite? Mon père, avec ses vieilles idées, vous criblerait de coups de lancette et de piqûres de sangsues. Moi, je vous fais avaler un de ces globules, si petit, si ténu, que vous ne le verriez pas à la loupe. Cela fait, si le principe vital triomphe, vous ne mourez pas, et vous gardez tout votre sang, qui est de la chair coulante, comme l'a dit Bordeu, dont je fais d'ailleurs peu de cas. L'homœopathie, Messieurs,

n'a jamais versé et ne versera jamais une goutte de sang. Nous saignons en dedans, nous autres.

Tout ce que disait Célestin semblait si surprenant, que les convives, près de se retirer, s'étaient arrêtés pour l'entendre. Les deux époux consternés se demandaient si ce n'était pas un rêve.

— Avez-vous une forte migraine? poursuivit le jeune drôle ; je prends un petit tube renfermant une dilution à un décillionième de grain d'extrait de n'importe quoi ; je vous le fais flairer, puis j'en mets une gouttelette invisible dans trois cent cinquante pintes d'eau ; vous en buvez modérément, et, si le principe vital l'emporte sur le principe morbifique, vous n'avez plus mal à la tête. Mon père, lui, vous aurait appliqué une ventouse scarifiée à la nuque, ou vous aurait brûlé les mollets avec des bains sinapisés.

Convaincus que Célestin les prenait pour des niais et qu'il se moquait, ne sachant d'ailleurs quelle contenance tenir vis-à-vis de la douleur des deux époux, les amis commencèrent à se glisser furtivement par la porte entr'ouverte. En cet instant, la voiture de Limoges vint à passer ; madame K... salua ses hôtes, et courut se blottir dans la rotonde.

— Messieurs, continua Célestin, il y a en homœopathie des choses vraiment extraordinaires et qui tiennent tout à fait du prodige. Ainsi, quelques coups de pilon donnés à une substance médicamenteuse suffisent pour ajouter à sa puissance d'action. Une once d'extrait de quinquina jeté à la source de la Vienne en rendrait les eaux merveilleusement propices à guérir, durant cinq années, toutes les fièvres du département,

le frottement de ces eaux sur les cailloux de leur lit et contre les rochers de leurs rivages devant donner au médicament une force incalculable. Malheureusement, ô mes concitoyens, une pareille expérience ne saurait être tentée sans danger; car les remèdes homœopathiques donnent nécessairement la maladie qu'ils sont destinés à guérir, et une semblable dilution, faite à la source de la Vienne, procurerait, en un seul jour, une fièvre de tous les diables à tous les riverains qui s'aviseraient d'en boire.

L'orateur s'aperçut, au bout de sa tirade, que tout le monde était parti et qu'il n'avait plus pour auditeurs que son père et lord Flamborough : Adelaïde s'était enfuie dans la cuisine pour pleurer tout à son aise. Le docteur Herbeau tenait son visage caché entre ses mains; lord Flamborough bâillait démesurément; Célestin se mit tranquillement à charger sa pipe.

— Est-ce que nous n'allons pas nous coucher? demanda l'Anglais au jeune homme.

— Je crois, répondit celui-ci, que nous n'avons rien de mieux à faire. Vous le voyez, milord, ajouta-t-il en se levant; je ne vous avais pas trompé : la table est bonne, mes parents sont de braves gens, les habitants de Saint-Léonard affables et pleins d'esprit; j'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Le plum-pudding manquait, répondit sévèrement le lord, les viandes étaient trop cuites, on avait oublié de chauffer le vin de Bordeaux et de glacer le vin de Champagne.

— A l'avenir, j'y veillerai, milord, répliqua respectueusement Célestin.

A ces mots, il alluma son brûle-gueule, offrit le bras à son hôte, et tous deux allèrent se reposer des fatigues de leur voyage.

Quand le docteur Herbeau sortit de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé, et que, relevant la tête, il se vit tout seul devant cette table en désordre, dans cette salle à manger déserte, il refusa d'abord de croire à son malheur, il pensa qu'il était le jouet de quelque hallucination infernale. Le retour d'Adelaïde éplorée ne lui laissa bientôt plus de doute ni d'espoir. Ils passèrent une partie de la nuit à mêler l'amertume de leurs réflexions. Ils avaient enfin le secret de ces histoires de loups que Célestin absent racontait sans cesse! Ils comprenaient quel intérêt leur fils avait à les éloigner l'un et l'autre du théâtre de son inconduite; ils comprenaient tout à cette heure.

— Ah! je le disais bien, s'écria le docteur avec désespoir; je disais bien qu'il n'y avait pas de loups entre Castaro et Langogne!

Dès le même soir, tout Saint-Léonard fut instruit de ce qui venait de se passer sous le toit des Herbeau; les cafés ne fermèrent qu'à dix heures et demie; jusqu'à minuit des groupes de curieux stationnèrent sur la place et sur les boulevards.

S'étant endormi vers le matin, le docteur Herbeau rêva que son fils s'était fait médecin homœopathe : songe affreux qui devait, au réveil, se trouver une réalité!

CHAPITRE X.

Il en est des familles comme des empires : elles ont leur phase ascendante, leur point culminant, leur époque de décadence. Ainsi, nous avons vu la maison Herbeau au faîte de la gloire et de la prospérité; nous l'avons vue, en moins de quelques mois, ébranlée dans sa base, se pencher sur l'abîme; nous venons de voir Célestin l'y précipiter à jamais. Oui, c'en est fait de la maison Herbeau ! Il ne nous reste plus qu'à suivre le bon docteur jusqu'à sa tombe, où le pousse, avant l'âge, la main terrible qui s'est appesantie sur sa tête. Mais, hélas ! qu'il est loin encore d'avoir épuisé le calice de ses douleurs !

Le lendemain du fatal dîner, comme Célestin et lord Flamborough dormaient encore, le docteur Herbeau vit entrer dans son salon M. Grippard, huissier, dont il avait traité autrefois la femelle et les petits. Aristide, en l'apercevant, pensa qu'il venait réclamer pour quelqu'un des siens les secours de la médecine. Sans lui laisser le temps de s'exprimer :

— Monsieur Grippard, dit-il aussitôt, je ne puis rien pour vous ni pour personne. Vous devez savoir que j'ai renoncé à l'exercice de mon art. Madame Herbeau serait malade, qu'à défaut de mon fils je ferais appeler le docteur Savenay.

— Monsieur, veuillez m'écouter, répondit humblement l'honnête Grippard.

— Je n'écouterai rien, je ne veux rien entendre,

s'écria le docteur Herbeau. Vos prières seraient inutiles. Adressez-vous au docteur Savenay, ou bien à mon fils si vous avez foi dans l'homœopathie.

— Monsieur, je vous supplie...

— Je vous dis, monsieur Grippard, que je laisserais mourir mon meilleur ami plutôt que de signer une ordonnance à son chevet. Vous n'obtiendrez rien de moi, pas même une consultation.

— Dieu merci ! ma femme et mes enfants se portent bien, dit M. Grippard en tirant plusieurs liasses de papiers de ses poches.

— Si vous êtes malade, répliqua le docteur Herbeau, allez vous faire guérir ailleurs.

— Mais, Monsieur, si vous daigniez m'accorder quelques minutes d'attention...

— Ah çà ! Monsieur, vous y mettez une insistance qui passe toute mesure ; vous abusez de ma patience, et si vous m'y contraignez...

— Monsieur, s'écria maître Grippard élevant la voix, je suis dans l'exercice de mes fonctions.

A ces mots, M. Herbeau recula de trois pas, comme s'il venait d'apercevoir un crapaud sur le seuil de sa porte.

— Qu'est-ce à dire, Monsieur? demanda-t-il avec fierté.

— C'est-à-dire, Monsieur, répliqua Grippard d'un ton patelin, que je viens de recevoir par le courrier d'aujourd'hui quelques petits effets protestés que m'adresse un de mes confrères de Montpellier, en me chargeant d'en recouvrer le montant, tant en principal qu'intérêts et frais, jusqu'à parfait payement de

la somme. Ces effets ont été souscrits par M. Célestin Herbeau, au profit de tailleurs, maîtres d'hôtel, cafetiers et autres commerçants de la susdite ville.

— Monsieur, dit le docteur Herbeau, que cet horrible grimoire, qu'il entendait pour la première fois, glaçait jusque dans la moelle des os, je ne réponds pas des dettes de mon fils. Célestin a toujours eu de quoi subvenir à ses besoins ; ses parents ne l'ont laissé manquer de rien, ses folies ne me regardent pas.

— Je le sais, mon cher monsieur Herbeau, je le sais, reprit Grippard d'un air attendri ; mais la chose est plus grave que vous ne le pensez peut-être, et, avant d'agir rigoureusement, j'ai cru devoir, pour éviter un esclandre dans le pays, m'adresser tout d'abord à vous ; car, outre le respect qui vous est dû en général, je vous dois en mon particulier beaucoup de gratitude, tant en mon nom qu'en celui de mes enfants et de mon épouse. Je n'ai pas oublié combien vous avez été bon pour les Grippard.

— De quoi donc s'agit-il, Monsieur ? demanda le docteur effrayé.

— Vous n'ignorez pas ce que c'est que les jeunes gens, mon bon monsieur Herbeau ; c'est jeune, c'est gentil, ça ne calcule pas. Ajoutez que Montpellier est un petit Paris. Les femmes y sont bien séduisantes ! Vous devez en savoir quelque chose.

— Monsieur, de quoi s'agit-il ? répéta le docteur avec un geste d'impatience.

— De six prises de corps, mon cher monsieur Herbeau, répondit Grippard d'un ton doucereux. Les jugements sont définitifs, les arrêts exécutoires. J'au-

rais pu remettre les pièces à qui de droit, mais je n'ai pas voulu procéder sans avoir usé auparavant de tous les moyens de conciliation qu'autorise mon ministère, et que m'impose la reconnaissance.

—Voyons, Monsieur, dit le docteur Herbeau dont le cœur était un abîme sans fond d'indulgence et de miséricorde; à combien se monte la somme des effets souscrits par mon fils ?

— Une misère, mon cher monsieur Herbeau, une misère, répondit Grippard en souriant. Six petits effets de 150 fr. chacun, 900 fr. en tout. Il est bien des pères qui seraient heureux d'en être quittes à si bon compte.

Parlant ainsi, il remit au docteur Herbeau six petits effets de commerce paraphés par l'enregistrement, sur chacun desquels Aristide reconnut la signature de son fils. Le docteur ouvrit son secrétaire, prit deux billets de 500 fr. et les tendit à Grippard en disant : — Payez-vous là-dessus, Monsieur, et rendez-moi.

— Pardon, Monsieur, pardon, dit Grippard avec un doux sourire : nous avons les frais et les intérêts.

— Eh bien ? demanda le docteur.

— Il faut bien, mon bon monsieur Herbeau, que les pauvres huissiers gagnent leur pauvre vie ? Il faut bien qu'ils nourrissent leur pauvre femme et leurs pauvres enfants ! Les temps sont bien durs, mon cher monsieur Herbeau !

— Au nom du ciel, Monsieur, finissons ! s'écria le docteur en frappant du pied le parquet.

— Eh bien, Monsieur, répondit Grippard, tant en

principal qu'intérêts et frais, c'est 3,333 fr. 75 c. que vous avez à me remettre.

— Vous vous moquez, Monsieur !

— 900 fr. en principal, calcula Grippard ; intérêts et frais, 2,433 fr. 75 c. : cela donne au total, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, 3,333 fr. 75 c.; sauf erreur, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Mais c'est affreux, cela ! mais savez-vous, Monsieur, que c'est infâme ! s'écria le docteur Herbeau, qui, ayant toujours suivi la ligne inflexible de l'ordre et du devoir, n'avait jamais soupçonné qu'il existât de pareilles misères.

— Permettez, Monsieur, permettez, dit Grippard en dépliant l'énorme liasse de papiers qu'il avait entre les mains. Remarquez qu'on a joué sur chaque billet de monsieur votre fils ce que nous appelons la grande symphonie à grand orchestre : pas un instrument n'a fait défaut. Voici la partition : elle est au complet, rien n'y manque ; vous pouvez vous en assurer vous-même. Il paraît que lorsqu'il s'en mêle, M. Célestin fait bien les choses. C'est un des plus beaux cas qui se soient présentés jusqu'ici. D'abord, les effets étant souscrits sur papier libre, nous avons l'amende du timbre, une bagatelle. Le timbre est un brave homme: pour 3 sous qu'on lui vole, il réclame 30 fr. Puis, comme s'il en pleuvait, en veux-tu, en voilà, sauve qui peut ! protêts, dénonciations, assignations, jugements, coûts de jugements, significations, oppositions déboutés d'opposition ; commandements, saisies, oppositions, déboutés d'opposition, procès-verbaux de carence, prises de corps, envois de pièces, ports

de lettres, frais d'enregistrement et de déplacement, courses, démarches, intérêts du capital, etc. Tout cela, mon bon M. Herbeau, pour 2,433 fr. 75 c. : entre nous, c'est pour rien. Voyez quel beau papier, et au coin de chaque feuillet quelles gentilles petites images ! Tenez, voici Mercure avec son caducée ; au-dessous, la Justice avec son glaive et sa balance. Comme c'est gracieux ! comme ça se détache ! ne dirait-on pas des camées antiques ? Dans des médaillons, on pourrait croire que ça vient de Pompéies ou d'Herculanum.

Tandis que M. Grippard parlait de la sorte, le docteur Herbeau parcourait du pouce et de l'œil ces papiers immondes, dont l'aspect seul est un outrage, dont le contact est une flétrissure, où chaque mot est comme une marque infamante appliquée par la main du bourreau. Jetant loin de lui ces obscénités fiscales avec un sentiment de dégoût mêlé de colère :

— Savez-vous bien, Monsieur, s'écria-t-il, que c'est un brigandage abominable, et que je m'en plaindrai aux tribunaux ? Il est impossible que la loi sanctionne des abus si criants. 2,400 francs de frais ? C'est un vol, Monsieur, c'est un vol infâme !

— Je vous assure, mon cher monsieur Herbeau, répondit Grippard, qu'on vous a traité en ami. Il n'y a rien à dire. J'aurais eu cette affaire entre les mains, qu'en bonne conscience je n'aurais pu vous ménager davantage. J'ai bien examiné les pièces, j'affirme qu'elles sont en règle. C'est au plus bas prix, au prix coûtant. Les tribunaux condamneraient monsieur votre fils ; vous n'y gagneriez qu'un peu de scandale.

Au reste, mon bon monsieur Herbeau, on ne vous met pas le pistolet sur la gorge, on vous donnera du temps : les huissiers ne sont pas des Turcs. Payez d'abord les frais et les intérêts, et prenez à votre aise quinze jours pour acquitter le reste.

— Je ne payerai rien, s'écria le docteur irrité ; faites jeter mon fils en prison, et qu'il s'en tire par l'homœopathie !

Ce n'était pas le compte de Grippard, qui aimait mieux appréhender les écus du père que la barbe du fils.

— Ah ! Monsieur, dit-il en portant son mouchoir à ses yeux, quelle horrible condition est la mienne ! N'avez-vous sauvé mon aîné de la rougeole et mon dernier de la coqueluche que pour me réduire plus tard à l'affreuse nécessité de faire traîner dans les cachots de Saint-Léonard le fils de mon respectable bienfaiteur ? Maudit soit le jour où feu mon père, Étienne Grippard, m'a transmis son étude ! Je ne devais pas être huissier, Monsieur, j'avais reçu de ma mère un cœur trop tendre, une âme trop sensible. J'étais né pour être avoué. Monsieur, prenez pitié de ma peine. Songez, Monsieur, que vous allez ruiner à jamais l'avenir de M. Célestin, et qu'il vous sera impossible de l'établir dans la contrée. Vous le savez, mon bienfaiteur, la province a des idées bizarres. Il suffit qu'un jeune homme ait subi d'un seul coup six contraintes par corps pour que les familles ne le voient pas d'un bon œil et lui donnent difficilement leur fille. Voudrez-vous, pour 900 misérables francs, fermer irrévocablement à M. Célestin le temple de l'hyménée ?

Le docteur Herbeau n'avait pas attendu les réflexions de Grippard pour entrevoir les funestes résultats qu'aurait cette affaire en suivant son cours. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de l'avenir de Célestin, déjà trop compromis, hélas ! Il s'agissait de sauver l'honneur de son nom. Ayant donc de nouveau ouvert son secrétaire, où se trouvaient heureusement quelques fonds disponibles, Aristide vida quatre gros sacs d'écus, fruits de ses honnêtes labeurs, qu'il s'occupa d'aligner en piles de 100 francs sur la table. Sur ces entrefaites, Célestin entra enveloppé dans une robe de chambre de son père ; il avait sur sa tête un bonnet à la Louis XI, de velours noir crasseux, à fleurs de soie fanées, brodées sans doute par quelque chère main ; aux pieds, des pantoufles de velours violet à la poulaine. Au fond de sa barbe brillait, comme un ver luisant dans un buisson, le fourneau d'un petit brûle-gueule embrasé, d'où s'échappaient des flots de fumée.

— Vous arrivez à propos, Monsieur, dit le docteur Herbeau d'un ton sévère.

Célestin reconnut maître Grippard ; en voyant les armoiries du fisc et les écus que comptait son père, il se douta sur-le-champ de quelle affaire il retournait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il aussitôt ; mon tendre père aurait-il la prétention de payer les dettes de son fils ? Je ne le souffrirai pas. Que maître Grippard saute par la fenêtre, s'il ne préfère sortir par où il est entré !

— Silence, mon fils ! répliqua le docteur Herbeau

avec une indignation contenue. Le nom que vous portez ne vous appartient pas : c'est le nom, c'est l'honneur de votre père que vous avez laissé protester. Ignorez-vous, Monsieur, ce que c'est qu'un nom ? c'est le drapeau de la famille. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il s'adressant à Grippard qui tremblait de tous ses membres sous le regard de Célestin, vous et vos confrères, vous remplissez un ministère odieux. Il est triste à penser que vous avez la loi pour complice. Vous et les vôtres, vous avez fait du glaive de la justice, que vous me montriez tout à l'heure, un couteau d'égorgeurs, et de la balance une bourse de suppôts avides où s'engloutissent les deniers de vos victimes. Prenez cet argent que j'ai gagné à la sueur de mon front, et ne souillez pas plus longtemps de votre présence cette maison, vierge jusqu'à ce jour de semblables outrages.

A ces mots, Grippard empocha, sans se le faire répéter, les écus du docteur Herbeau, et se glissa, comme un reptile, vers la porte. Célestin l'attendait au passage. — Grippard, mon ami, dit-il en lui frappant sur l'épaule, le jour de la vengeance approche. Il approche, le saint jour où dégorgeront les sangsues et les vampires qui ont sucé le sang du peuple. Regardez bien cette place, Grippard ! c'est la place des *Récollets*. Plus d'une tête est destinée à tomber sur cette place : la première qui tombera, vous ne la relèverez pas.

Là-dessus, l'honnête huissier prit ses jambes à son cou, et s'enfuit comme s'il avait eu tous les démons de l'enfer à ses trousses.

Nous devons renoncer à raconter en détail le trouble et le désordre que Célestin continua de jeter sous le toit de ses parents. Ce fut, chaque jour, dans ses mœurs, dans ses habitudes, quelque découverte affligeante, chaque jour quelque nouvel épisode aussi déplorable que celui qui signala le lendemain de son arrivée. Un matin, ayant enfourché le cheval que lui avait acheté son père, il le fit galoper de telle sorte, que la pauvre bête rentra fourbue à l'écurie et fut trouvée, le lendemain, sans vie, sur la paille. Le docteur Herbeau acquit bientôt la certitude que son fils n'avait rien fait à Montpellier que hanter les estaminets, boire, fumer, et se perdre de dettes. Il n'était guère de courrier qui n'apportât au logis quelques épîtres au sujet des sommes dues par Célestin ; entre autres, un débitant de tabac réclamait sept cent vingt-sept francs pour fourniture de cigares. Célestin remplissait la maison de son père des éclats de sa voix et de la fumée de sa pipe. Ni les prières de sa mère ni les sollicitations de son père n'avaient pu le décider à se faire émonder le visage. Il jurait, crachait du matin au soir, passait la moitié des journées au billard, et ne rentrait au gîte que pour désespérer sa famille par son appétit, par ses manières, par ses opinions et par son langage. Il s'était observé d'abord ; mais, au bout de quelques semaines, il avait lâché la bride à tous ses mauvais instincts. C'était Riquemont à domicile, Riquemont doublé de lord Flamborough !

Les jours suivaient les jours, les semaines se succédaient, le jeune lord ne bougeait pas ; il semblait

avoir pris racine à Saint-Léonard. Voici quel était le genre de vie qu'il avait adopté dès le lendemain de son installation, et duquel il ne s'était pas une seule fois départi. Il se levait à six heures du matin, avalait une grande tasse de café à la crème, puis allait, jusqu'à l'heure du déjeuner, pêcher à la ligne sur les bords de la Vienne. A l'heure du déjeuner, il rentrait ponctuellement, saluait froidement les deux époux, serrait la main de Célestin et se mettait à table. Il mangeait en silence, vidait gravement sa bouteille de vin de Bordeaux, ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait; le repas terminé, il retournait à sa ligne et à ses poissons. Il revenait à l'heure du dîner, mangeait, buvait, sans s'inquiéter de ce qui se disait autour de lui; le dîner achevé, il se levait de table et allait se promener seul sur les boulevards, où l'insultaient les petits drôles de la ville, jusqu'à l'heure de son coucher. Il serait impossible de citer une vie plus régulière et plus uniforme. Jeannette l'avait pris en horreur, Adelaïde en haine sourde; le docteur le portait sur ses épaules. Célestin était le seul qui le traitât avec déférence : il l'appelait son noble ami et milord gros comme le bras. Tout Saint-Léonard en faisait des gorges chaudes. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, les petits polissons couraient après lui dans les rues, criant à l'Anglais et lui jetant des pierres. Les grisettes lui riaient au nez, les passants le montraient au doigt. On pouvait raisonnablement espérer que lord Flamborough ne séjournerait pas longtemps dans une cité à ce point inhospitalière,

et qu'il se hâterait de retourner à Montpellier. Loin de là : deux mois avaient passé sur son arrivée, il n'était pas plus question de son départ qu'au premier jour. Déjà plus d'une fois M. et Mme Herbeau s'étaient efforcés de lui insinuer qu'ils avaient de lui pardessus la tête, et qu'il abusait quelque peu de l'hospitalité de leur maison : lord Flamborough s'était montré sourd ou rebelle à toutes les insinuations. Jeannette le malmenait fort : milord ne semblait pas s'en apercevoir. On avait fini par ne lui épargner ni les regards équivoques, ni les accueils glacés, ni les procédés malveillants : les balles bondissaient ou s'aplatissaient sur sa peau d'hippopotame.

Avant de recourir à des moyens extrêmes qui répugnaient à sa délicatesse, le docteur Herbeau eut l'idée de faire donner congé par son fils à cet hôte opiniâtre. Il s'adressa donc directement à Célestin ; mais à peine Célestin eut-il compris où son père voulait en venir, qu'il jeta les hauts cris et repoussa vertement la mission qu'on osait lui offrir.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, c'est ainsi que vous reconnaissez l'honneur qu'a daigné nous faire mon noble ami ! Tel est le prix que vous réservez aux bontés qu'il a prodiguées durant cinq ans à votre fils exilé du foyer paternel ! Et c'est moi que vous chargez du soin de le mettre à la porte ! On veut que je chasse lord Flamborough ! on veut que je lui donne congé comme à un locataire qui ne paye pas son loyer ! O mon noble ami !... N'y comptez pas, mon père. Quand même je pourrais oublier les devoirs

de la reconnaissance, je n'oublierai jamais ceux que l'hospitalité nous impose. Lord Flamborough est notre hôte : tout ici lui appartient. Quoi ! voudriez-vous qu'on pût dire un jour que le toit du docteur Herbeau fut moins hospitalier que la tente de l'Arabe ou la hutte du Mohican ? Notre hôte, mon père ! vous êtes-vous jamais demandé ce que c'est que notre hôte ? En tout temps et partout, vous voyez l'hospitalité en honneur. Interrogez les peuplades les plus sauvages : les anthropophages eux-mêmes vous répondront que congédier son hôte, c'est mettre le bon Dieu à la porte de sa maison.

— Mais, mon fils, dit le bon docteur que la noblesse de ces sentiments avait attendri malgré lui, outre qu'il est un hôte peu agréable, lord Flamborough rend les devoirs de l'hospitalité très-rudes et très-onéreux. Il boit, il mange outre mesure ; c'est à la fois un gouffre et une éponge.

— Lord Flamborough ! s'écria Célestin ; mais vous n'y songez pas, mon père, c'est un chameau pour la sobriété ; il vivrait au besoin d'eau claire et de pois chiches. Seulement, il croirait faillir lui-même aux devoirs de l'hospitalité, s'il ne faisait honneur à la vôtre.

— Ainsi, dit le bon docteur, c'est pour me faire honneur que lord Flamborough boit tous les matins à son déjeuner une bouteille de mon vieux bordeaux ?

— Oui, sans doute, mon père, répondit Célestin.

— Mais enfin, dites-moi, mon fils, quel intérêt que je ne puis deviner, quel charme que je ne puis comprendre, attache lord Flamborough aux pavés de

Saint-Léonard ? Ce ne saurait être seulement l'amitié qu'il vous porte. Vous n'avez ni les mêmes goûts ni les mêmes habitudes. Vous êtes rarement ensemble. Expliquez-moi...

— Rien n'est plus simple, répliqua Célestin. Lord Flamborough, en m'accompagnant, avait l'intention de ne rester que quelques heures parmi nous. Il voulait vous voir, être témoin de notre bonheur, et repartir presque aussitôt pour Montpellier, dont le climat lui est salutaire. Qu'est-il arrivé ? ce qui devait arriver, mon père. Lord Flamborough a des goûts paisibles : il aime le seuil domestique, les mœurs patriarcales, les conversations intimes. Dieu lui a fait un cœur avide des joies du foyer. Orphelin depuis plus de dix ans, il traînait dans l'ennui sa jeunesse solitaire, quand son amitié pour moi le pousse à Saint-Léonard. Qu'y trouve-t-il ? une famille des temps bibliques ; votre esprit l'enchante, la bonté de ma mère le ravit. Il n'était venu que pour quelques jours, voilà qu'il s'oublie plusieurs mois. Lord Flamborough a des dehors froids et austères, mais vous ne savez pas quels trésors de sensibilité se cachent sous ces glaciales apparences. C'est un brasier sous six pieds de neige. Je voudrais que vous pussiez l'entendre, lorsqu'il vient, le soir, me trouver dans ma chambre, et qu'assis comme un frère au chevet de mon lit, il épanche son âme dans la mienne. Hier encore, il me disait : — Madame Herbeau ressemble à ma mère ; oui, ce sont les yeux de lady Flamborough, c'est la même démarche, la même dignité à la fois grave et bienveillante. J'aime madame Herbeau ; mais votre

père ! ajoutait-il avec une ineffable tendresse, je crois, Célestin, que je préfère votre père. Quel esprit ! quelle grâce ! quelle élégance de manières ! Vous êtes heureux, mon jeune ami : vous avez un intérieur adorable. C'est là, c'est parmi vous que je voudrais achever mes jours. — Ainsi parlait lord Flamborough ; et tel est, oui, tel est, mon père, le charme que vous ne pouviez comprendre ni définir.

Tout cela avait été dit avec tant de chaleur et de bonne foi, que le docteur Herbeau, ne sachant plus qu'imaginer, se résignait à attendre quelques jours encore. Mais les jours s'écoulaient, et lord Flamborough tenait bon. Moins patiente que son époux, madame Herbeau ayant enfin déclaré qu'elle était décidée à faire porter la valise de l'Anglais à la diligence, le docteur, qui répugnait à ces procédés peu chevaleresques, prit sur lui de congédier son hôte aussi galamment que possible.

Un matin donc, qu'après avoir vidé sa tasse de café le jeune lord s'apprêtait à sortir pour aller jeter son hameçon dans les eaux de la Vienne, le docteur Herbeau, qui, de son côté, s'était levé avec l'aube, lui manifesta le désir de l'accompagner. Lord Flamborough s'inclina en silence, et tous deux gagnèrent le sentier qui mène au rivage. Il faisait une fraîche matinée, une de ces brumeuses matinées d'automne où la terre sent le vin. Dès qu'ils eurent gagné les traînes qu'avait dépouillées le vent d'octobre :

— Milord, dit le docteur Herbeau en montrant de la main les coteaux submergés par la brume, les arbres effeuillés et toute la nature prise déjà des

premiers frissons de l'agonie; milord, voici l'hiver, saison fatale aux constitutions débiles qui ont besoin des tièdes brises du Midi. C'est l'époque où les oiseaux frileux émigrent : déjà les hirondelles nous ont quittés. C'est l'heure où nos malades, pour échapper aux influences du Nord, vont chercher la santé sous des cieux indulgents.

Lord Flamborough ne répondit pas.

— Faible comme vous êtes, poursuivit le docteur Herbeau, poitrine délicate, organisation souffreteuse, je conçois, milord, que vous ayez choisi pour résidence la ville de Montpellier. C'est le doux ciel de l'Italie ; c'est presque la terre où les orangers fleurissent. Il y règne un printemps éternel. Vous avez agi prudemment, milord, en vous établissant dans ce paradis de la France. La température de votre patrie vous eût été mortelle; je crois même que vous n'auriez pas longtemps résisté au climat de nos provinces du centre. L'hiver est très-âpre à Saint-Léonard; nous nous ressentons du voisinage de la Creuse.

Lord Flamborough regarda le docteur d'un air presque étonné.

— Je ne suis pas faible, répondit-il froidement; ma poitrine n'est pas délicate, mon organisation n'est pas souffreteuse. J'ai passé deux hivers à Saint-Pétersbourg; j'ai voyagé dans la Norwége; je suis allé au Spitzberg; j'ai vécu chez les Esquimaux et chez les Lapons; je n'ai jamais été malade, et je vous tuerais d'un coup de poing.

Le docteur Herbeau demeura quelques instants abasourdi.

— Il paraît toutefois, milord, que Montpellier a su fixer votre humeur voyageuse; c'est là que sont vos affections, c'est là que vous avez dressé votre tente.

— Je m'ennuie partout et n'ai d'affections nulle part, répliqua lord Flamborough.

— Ah ! milord, s'écria le docteur Herbeau, permettez-moi de croire que vous aimez mon fils et que Saint-Léonard a su vous plaire : comment expliquer autrement votre long séjour dans ma maison ?

— Je n'aime pas votre fils, répondit gravement lord Flamborough ; je n'aime que la pêche à la ligne. Saint-Léonard est la plus sotte ville que j'aie jamais rencontrée sur mon chemin. Votre rivière est comme la mer de Gênes, *mare senza pesce,* elle n'a pas de poissons. Quant à votre maison, on y vit fort mal.

— Pourquoi diable y restez-vous? demanda le docteur poussé à bout par cette rare impertinence.

— Vous êtes bien curieux, répliqua tranquillement l'Anglais.

— Ah ça ! Monsieur, s'écria le docteur qui ne se contenait plus, prenez-vous ma maison pour une auberge?

— Pour une auberge détestable, répondit le lord sans s'émouvoir.

— Monsieur !... s'écria le docteur Herbeau, rouge comme une pivoine.

— J'ai beaucoup voyagé, poursuivit paisiblement lord Flamborough. Je connnais les *locande* del'Italie, les tavernes anglaises, les kermesses allemandes, les cabarets de la France, les *ventas*, les *fondas* et les *posadas* de l'Espagne. J'ai visité les Calabres et la Si-

cile. Mais je déclare n'avoir rencontré en aucun pays civilisé une guinguette aussi misérable que la vôtre.

— Vous partirez, Monsieur! balbutia le docteur d'une voix qu'étouffait la colère.

— Quand vous voudrez, riposta Flamborough avec un imperturbable sang-froid.

— Vous partirez aujourd'hui même!

— C'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

— Vous ne remettrez pas les pieds dans ma maison!

A ces mots, lord Flamborough appuya sur l'épaule du docteur Herbeau une main blanche et froide comme la main du commandeur, et, de ses lèvres de marbre, il laissa tomber ces terribles paroles sous lesquelles le docteur resta pâle et anéanti :

— Vous avez donc, Monsieur, six mille francs dans votre poche?

Voyant que le docteur ne répondait pas :

— Tenez, Monsieur, ajouta-t-il, j'avais promis de me taire : mais vous me nourrissez si mal; je suis l'objet de tant de malveillance, tant de la part de madame Herbeau que de celle de vos compatriotes; votre rivière est si peu poissonneuse; je joue d'ailleurs vis-à-vis de vous un si singulier rôle, que votre fils me pardonnera, je l'espère, d'avoir enfin rompu le silence. En bonne conscience, la place et la table, la rivière et les habitants, ne sont plus tenables.

— Expliquez-vous, milord, dit le docteur Herbeau, qui s'attendit à voir la foudre éclater sur sa tête.

— Je serai bref, reprit lord Flamborough. Durant

les deux premières années de son séjour à Montpellier, j'ai obligé votre fils d'un prêt de 6,000 francs. Il avait surpris ma reconnaissance en vaccinant avec succès quatre petits chiens de chasse auxquels je m'intéressais vivement. Je dois convenir, d'ailleurs, que Célestin me plaisait; je ne saurais dire pourquoi, car ce n'a jamais été qu'un vaurien. Toujours est-il que je lui prêtai 6,000 francs. Dès lors il me fut impossible de lui arracher un schelling. A l'heure de son départ, je déclarai qu'il ne quitterait pas Montpellier sans avoir acquitté sa dette. Il lui restait à peine de quoi payer les frais de son voyage. Pour le tirer d'embarras et ne pas vous priver plus longtemps du bonheur de revoir cet enfant adoré, j'imaginai d'aller m'établir chez vous à raison de cinq francs par jour. Célestin m'avait assuré que votre cuisine était confortable, que vous étiez de braves gens, et que la Vienne regorgeait de tanches et de goujons. J'eus la niaiserie d'ajouter foi à ses paroles; nous partîmes ensemble. Vous savez quelles furent mes déceptions. Vous m'avez nourri d'avanies et de mauvais beefsteaks; votre thé n'a jamais été qu'une horrible décoction de plantes vulnéraires, votre café qu'une affreuse tisane de chicorée. Votre vin de Bordeaux ne vaut pas le diable. Les enfants de la ville m'ont insulté dans les rues; depuis deux mois que je pêche huit heures par jour dans votre rivière, je n'ai pas vu deux ablettes frétiller au bout de ma ligne. Je suis aussi las de vous tous que vous l'êtes de ma personne. Votre visage m'agrée peu, celui de votre femme encore moins. Vos matelas sont durs; les rats m'empê-

chent de dormir. Vous souhaitez mon départ, je le désire autant que vous; seulement, j'en jure par les destinées de l'Angleterre, je ne viderai pas les lieux sans être rentré dans mon argent. Je suis chez vous depuis deux mois, à raison de cent sous par jour : c'est 300 francs que vous m'avez remboursés en comestibles avariés. Comptez-moi 5,700 francs, et je pars sans vous dire adieu; sinon, dussé-je crever à votre régime, dussé-je, comme le lierre, mourir où je m'attache, je reste encore chez vous trente-neuf mois.

A ces mots, lord Flamborough jeta sa ligne dans la Vienne. Le docteur Herbeau se tenait immobile, sans force contre ce nouveau coup. Il regardait couler d'un air stupide l'eau de la rivière, il écoutait d'une oreille distraite les dernières feuilles que le vent abattait autour de lui. Il demeura longtemps ainsi, plongé dans une méditation douloureuse.

Au bout de dix minutes :

— Vous le voyez, Monsieur, dit lord Flamborough avec un sombre découragement, ça ne mord pas ! C'est tous les jours la même chose.

Ces paroles tirèrent le docteur Herbeau de l'abîme de sa rêverie. Sans répondre à lord Flamborough, qui ne tourna même pas la tête pour le voir s'éloigner, il se dirigea vers la ville d'un pas affaissé, que pressaient toutefois l'indignation et la colère. Du bout de la place des *Récollets*, il aperçut Célestin qui fumait sa pipe du matin sur le seuil paternel. Il courut à lui, le saisit par le collet de son habit, et l'entraîna dans le salon.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as donc juré de ruiner ta famille? Tu veux donc réduire ton père et ta mère à la mendicité?

Il ne put en dire davantage : une main de fer lui serrait la gorge, sa voix étranglée expira sur ses lèvres. Au cri qu'il avait poussé, madame Herbeau et Jeannette accoururent.

— Viens, ma femme, venez, Jeannette, dit le bon docteur après avoir repris haleine, quittons tous trois cette maison maudite, allons tendre la main aux portes. Nous sommes ruinés, ma pauvre femme; c'est fait de nous, ma chère fille! Il ne nous reste plus qu'à mendier dans les rues de Saint-Léonard, avec un bissac sur le dos. Le malheureux que voici a porté sous ce toit la misère et le déshonneur!

Célestin n'avait rien compris d'abord à cette scène de désolation; mais illuminé par une clarté soudaine :

— Ah! mille millions de tonnerres! s'écria-t-il en brisant sa pipe, il n'y a plus d'amis; ce drôle de Flamborough a parlé!

Jeannette, éplorée, tournait autour du docteur et d'Adelaïde, qui mêlaient leurs imprécations et leur désespoir.

— Mon bon maître, ma bonne maîtresse! disait l'excellente fille en leur baisant les mains, soyez sûrs que ce n'est là ni M. Flambeau-Rouge ni M. Célestin, mais deux bandits, deux filous, Cartouche et Mandrin, qui s'entendent pour vous mettre au pillage. Ah! tas de gueux! ajouta-t-elle en montrant le poing au jeune homœopathe.

— Ah ! traître ! ah ! Judas ! ah ! vil délateur ! murmurait Célestin en marchant de long en large, les mains dans ses poches. A qui se fier désormais ? dans quelle âme épancher son cœur ? J'aurais dû m'en douter. Perfide Albion, c'est là de tes coups ! Je te reconnais là, patrie de Pitt et de Hudson Lowe, nid de serpents au milieu des flots !

— Malheureux ! s'écria le docteur Herbeau s'arrachant des bras d'Adelaïde qui cherchait vainement à le retenir ; malheureux ! répéta-t-il en étendant vers son fils ses deux mains convulsives : je te donne ma malédiction !

— Calmez-vous, mon père, dit Célestin, sur qui la malédiction paternelle venait de produire l'effet d'un moxa sur le tronc d'un chêne. Que diable, aussi ! il faut être juste : vous avez voulu que votre fils fréquentât le monde élégant et figurât convenablement à l'école des belles manières. Aviez-vous espéré qu'avec 1,500 francs de pension je deviendrais la fleur des pois de Montpellier ? La fleur des pois est une fleur qui demande beaucoup d'entretien et veut être arrosée sans cesse. Et puis, de quoi s'agit-il ? d'une pitoyable somme de 6,000 francs. Quand nous avons là 30,000 livres de rente assurées, ajouta-t-il en tirant de la poche de son habit sa petite pharmacie homœopathique, qui ne le quittait jamais ; quand chacun de ces globules nous représente dans l'avenir un capital de 20,000 francs, est-il raisonnable de crier à la ruine et de se lamenter pour de semblables vétilles ?

Tant d'aplomb, tant d'impudence clouèrent le

docteur Herbeau sur son siége et le réduisirent au silence. Cependant l'heure du déjeuner approchait; c'était l'heure où l'Anglais revenait de la pêche. Aristide ne voulut pas que cet abominable étranger eût le droit de s'asseoir encore une fois à sa table. Il avait quelques fonds placés à Montpellier; il se mit à son bureau et tira sur son banquier une lettre de change de 6,000 livres à l'ordre de lord Flamborough. Au même instant, celui-ci entra dans le salon.

— Tenez, Monsieur, nous sommes quittes, dit le docteur Herbeau en lui tendant la traite qu'il venait de souscrire.

Lord Flamborough prit le billet, et, après en avoir étudié attentivement la forme et la teneur :

— A raison de cinq francs par jour, répliqua-t-il, je vous suis redevable là-dessus de 300 livres.

— Non, Monsieur, non! s'écria le docteur Herbeau; quoi que vous ayez pu croire, notre maison n'est point une auberge.

Célestin fredonna entre ses dents :

Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais.

— Puisque vous l'exigez, ajouta lord Flamborough, je garderai ces 300 francs à titre de dommages et intérêts.

Et il sortit pour aller préparer sa valise.

— Vous m'en rendrez raison, Flamborough, dit Célestin en l'arrêtant au pied de l'escalier.

— A l'épée, répondit froidement l'Anglais, j'ai tué,

à Palerme, trois officiers du roi de Naples. A Paris, j'ai touché Lozès. Je connais la garde sicilienne et vous embrocherais comme un becfigue. Je suis passé maître dans l'art de boxer : à Londres, j'ai crevé un œil au professeur de lord Byron. Au pistolet, je mouche à vingt pas une chandelle. Je vous laisse le choix des armes.

— Que le diable t'emporte ! s'écria Célestin tournant sur ses talons.

Une heure après, à défaut du diable, la voiture de Saint-Léonard à Limoges emportait lord Flamborough et sa fortune.

Le docteur Herbeau passa le reste de la journée à réfléchir sur la situation présente et à se concerter avec Adelaïde sur le parti qu'ils avaient à prendre vis-à-vis de Célestin. Deux mois avaient suffi pour perdre, à Saint-Léonard, ce jeune homme de réputation. Maître Grippard ne s'était pas fait scrupule de semer l'épisode des six prises de corps dans tous les carrefours. L'histoire de lord Flamborough ne tarderait pas à se répandre. On savait déjà que Célestin était criblé de dettes. Madame d'Olibès racontait qu'il arrivait tous les jours, à l'adresse de M. Herbeau, des lettres de forme équivoque et d'aspect malhonnête, exhalant un haut fumet de créancier. On n'ignorait pas que le désordre habitait sous le toit des Herbeau, sous ce toit autrefois si calme et si paisible, que troublait seulement de temps à autre la jalousie d'Adelaïde. Grippard contait à qui voulait l'entendre que Célestin l'avait menacé de lui faire couper la tête. A ce propos, des bruits étranges circulaient ; on affirmait

tout bas qu'il s'était vanté de relever un jour, sur la place des *Récollets*, l'échafaud de 93 ; les gendarmes, qui poursuivaient le docteur Herbeau dans sa race, avaient agité la question de savoir s'ils ne lui mettraient pas au collet leurs larges mains gantées de peau de daim. Par une fatalité sans exemple, Célestin avait contre lui tous les partis, toutes les opinions : les royalistes le tenaient pour un louveteau altéré de sang; les libéraux, pour un jésuite coiffé du bonnet phrygien. On ne voulait de lui dans aucun camp ; on se le renvoyait de part et d'autre comme la navette d'un tisserand, comme un volant sur des raquettes. Il était lié, d'ailleurs, avec tous les mauvais sujets de la ville. Il hantait les estaminets, s'enivrait de vin chaud épicé de canelle; il montait sur les tables pour proclamer la mort des tyrans, le triomphe de l'homœopathie et le règne de l'égalité. On devait s'attendre chaque jour à voir le parquet lancer contre lui un mandat d'arrestation. Cependant tous les clients du docteur Herbeau passaient au docteur Savenay ; Célestin avait beau exhiber ses globules et prêcher son système, il ne trouvait pas une victime à sacrifier sur les autels du moderne Esculape. Certes, nous sommes loin de ce timide et beau jeune homme dont nous avons si longtemps caressé l'image. Jamais plus riantes illusions ne furent plus cruellement déçues; jamais plus belles fleurs n'amenèrent des fruits plus amers. Eh bien, malgré tous ces désenchantements, nous pouvons affirmer, nous qui le connaissons, que c'était au fond un bon diable, fils indigne sans doute de ce charmant vieillard que nous nommons Aristide

Herbeau, mais doué de plus de sens qu'on ne le pourrait croire. A l'heure où nous écrivons ce triste récit, Célestin a renoncé depuis longtemps à l'homœopathie, à la longue barbe, aux bottes collantes et à tous les travers du jeune âge. Il vient d'épouser la fille aînée de maître Grippard, et tient à Saint-Léonard une boutique de pharmacie. Garde national zélé, bon père, bon époux, bon citoyen, dévoué à l'ordre de choses, il voudrait pouvoir administrer des pilules d'acide prussique à tous les perturbateurs de la tranquillité du royaume. Il hait les républicains, abomine les communistes, voue aux dieux infernaux Saint-Simon, Fourier et Robert Owen. Il est d'avis que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Rentré dans le giron de la belle littérature, on peut chaque matin, durant les beaux jours, le voir, en casquette de loutre, à sa porte, se délectant à la lecture du feuilleton quotidien; tandis que sa femme, accorte et gentille, distribue gracieusement à la pratique ses drogues enveloppées dans le numéro de la veille.

Revenons au docteur Herbeau.

Le jour même du départ de lord Flamborough, après s'être consulté avec son épouse, Aristide avait écrit à son vieil ami, M. Pistolet, célèbre pharmacien de Limoges : le lendemain, il recevait une réponse conforme à ses désirs, telle, en un mot, qu'il l'avait sollicitée. Il fit appeler son fils, et lorsque Célestin fut en présence de son père :

— Monsieur, dit le docteur Herbeau avec une dignité sévère qui imposa tout d'abord au jeune gars,

vous nous avez indignement trompés, vous vous êtes joué cruellement de notre crédulité et de notre aveugle tendresse. Vous êtes un mauvais fils, la honte et le désespoir de deux cœurs qui se plaisaient à vous appeler leur orgueil et leur joie. Vous deviez être la gloire de nos vieux jours, vous en êtes le déshonneur. Puisse Dieu vous pardonner ! puisse aussi vous être douce et consolante la pensée que vous aurez abrégé la vieillesse de votre père !

A ces mots, Célestin, véritablement ému, ôta son bonnet de velours qu'il avait d'abord gardé sur sa tête.

— Ne m'interrompez pas, poursuivit le docteur. Assez longtemps vous avez mystifié notre amour, il convient de mettre un terme à cette triste comédie ; vous nous avez fait une douleur assez grande pour que vous la respectiez désormais. Écoutez-moi, Monsieur ; c'est de vous qu'il s'agit à cette heure. Vous êtes pauvre. J'ose le dire avec une noble fierté, j'ai fait, durant ma longue carrière, plus de bien que je n'en ai reçu ; ma clientèle était la seule fortune qu'il vous fût permis d'espérer : incapable de la recueillir, vous l'avez laissée passer en des mains étrangères. Quant à l'héritage qui vous attend après ma mort, croyez-moi, vos désordres l'ont réduit à très-peu de chose. Indigne d'exercer le grand art de la médecine, qu'allez-vous devenir? quel parti prétendez-vous prendre ? à moins que vous n'ayez espéré que je nourrirais complaisamment votre paresse et votre inconduite.

Célestin baissa les yeux et ne répondit pas.

— Vous êtes jeune, Monsieur ; vous pouvez encore réédifier votre destinée, moins brillante sans doute que ne l'avait rêvée votre orgueil : la déchéance de vos ambitions sera votre châtiment sur la terre. Vous partirez aujourd'hui même pour Limoges. A ma sollicitation, mon digne ami, M. Pistolet, que vous connaissez, consent à vous prendre pour élève apothicaire.

— Apothicaire, jamais ! s'écria Célestin, qui sentit, à cette injonction, tout son sang lui monter au visage. Douanier, gendarme, huissier même, si vous l'exigez ; mais apothicaire !...

— Monsieur, répliqua le docteur Herbeau, attendez, pour dénigrer ce titre cher à l'humanité souffrante, que vous soyez digne de le porter.

— Jamais ! répéta Célestin.

— Vous partirez ce soir, dit le docteur avec fermeté.

Et, levant la séance, il abandonna son fils à ses méditations.

Notre jeune homœopathe commença par se frapper le front, par arracher quelques mèches de ses longs cheveux, jurant qu'il ne mettrait jamais les pieds dans le laboratoire de M. Pistolet. La réflexion le calma. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il n'avait obtenu qu'un médiocre succès à Saint-Léonard, qu'il s'était joué outrageusement de sa famille, et qu'avec ses globules pour toute ressource il courait grand risque de mourir de faim. Nous devons dire aussi que le langage du docteur Herbeau avait produit sur lui une assez vive impression. D'une autre part, il se trouvait avoir sur

les bras deux ou trois méchantes affaires qui devaient se vider au premier jour ; il était brave, mais il n'aimait pas à se battre. Enfin, en y songeant bien, il en vint à se dire qu'il n'y avait pas de pharmacien à Saint-Léonard : c'était une place à prendre. Toutefois, s'il arriva à la résignation, ce ne fut pas par des pentes faciles. Longtemps il hésita, il se cabra longtemps sous la volonté de son père. Lorsque le sacrifice fut accompli dans son cœur, il tira de sa poche sa boîte homœopathique, et la regardant avec tristesse :

— O mon maître ! s'écria-t-il, que diras-tu en apprenant que ton plus fervent disciple s'est vu réduit à se faire garçon apothicaire chez un pharmacien allopathe ?

Le même jour, comblé des malédictions de sa famille et de l'animadversion de ses concitoyens, il partit à neuf heures du soir, comme il était venu, sur l'impériale de la diligence, pour aller piler de la rhubarbe dans la patrie de madame K... et de M. de Pourceaugnac.

CHAPITRE XI.

Ce n'est que lorsqu'il est passé qu'on peut évaluer les dégâts causés par l'orage. Ainsi, ce ne fut qu'après le départ de leur fils que les deux époux purent apprécier nettement leur désastre et leur désespoir. Célestin présent, l'ivresse de la douleur, l'étourdisse-

ment, la consternation, la stupeur, ne leur avaient pas permis de mesurer l'étendue de leur infortune; lorsque, après deux mois de cet horrible cauchemar, ils se réveillèrent seuls, dans cette maison que Célestin venait de dévaster comme une trombe, lorsqu'ils comprirent enfin que ces deux mois n'étaient pas un rêve, mais une sombre réalité, ce fut un terrible réveil, et ce dut être un spectacle digne d'une pitié profonde, que ces deux vieillards mêlant silencieusement leurs larmes sur les débris de leur bonheur, sur les ruines de leurs espérances.

De même que les orages du ciel ne s'éloignent pas tout d'un coup, et que, longtemps après que l'horizon s'est éclairci, partent encore de loin en loin des éclairs et des coups de foudre, de même la tempête que Célestin avait amassée sur le toit paternel gronda longtemps après sa fureur apaisée. Longtemps encore des tonnerres lancés de Montpellier, sous forme de lettres de change, vinrent de loin en loin éclater dans le salon du docteur Herbeau.

Écrions-nous avec le Roi-prophète : Que les gloires de la terre sont vaines et périssables ! Voilà quelques mois à peine, le docteur Herbeau s'épanouissait au faîte des félicités humaines. Tout lui souriait. L'aisance et le bien-être affluaient à son foyer. Des amis empressés égayaient sa fortune. Il s'endormait dans la confiance et s'éveillait dans la joie de sa destinée. Une étoile invisible illuminait son front : dans son cœur fleurissait une mystérieuse violette. Ainsi qu'il suffit de quelques coups de hache pour mettre le cèdre au niveau de l'hysope, il

a suffi de quelques jours pour abattre tant de prospérités. Hélas ! combien est rapide et facile à descendre la pente du bonheur, si lente et si rude à gravir !

Ce n'est déjà plus la haine qui veille à sa porte, mais le silence et la solitude. Le docteur Herbeau n'a plus même d'ennemis. Les gendarmes lui ont pardonné ; maître Grippard seul vient de temps en temps lui présenter quelques autographes de son fils. L'indifférence pèse sur son nom, l'oubli l'enveloppe de son froid linceul. Il assiste vivant à sa mort. Tout ce pays qu'il a soigné durant vingt-cinq ans ne s'inquiète pas de savoir si le docteur Herbeau existe encore. Les cercles, qu'il a si longtemps charmés par sa grâce et par son esprit, ne remarquent plus son absence. Il a filé comme une étoile, sans laisser de vide au ciel. Bientôt Saint-Léonard se demande race que c'était qu'Aristide Herbeau. Il se déciderait à reprendre le cours de ses visites, qu'il ne trouverait pas un malade qui le fît appeler, sinon les pauvres qui l'aimaient, et qui seuls ont gardé sa mémoire. Sa maison est morne, sa table silencieuse, son foyer désert. Ses amis, comprenant que son malheur est sans ressources, se sont retirés de lui : les amis sont pareils aux feuilles des arbres, ils tombent au vent de l'adversité comme les feuilles au souffle de l'hiver. Cependant le bon docteur a tenu sa promesse. Sur l'emplacement de son kiosque s'élève un petit temple grec ; sur le fronton, on lit : A l'amitié. Chef-d'œuvre d'architecture ! Tout s'y trouve, colonnade, feuillage d'acanthe, intérieur élégant et simple : il n'y manque que des amis.

Le règne du docteur Herbeau est passé ; celui du docteur Savenay commence. Que dis-je ! il est déjà dans l'éclat de sa gloire. Il n'est bruit à la ville et aux alentours que de la guérison merveilleuse de la jeune dame Riquemont. En moins d'un an, M. Savenay a rendu la santé à cette charmante femme, que tout le pays croyait perdue à jamais. Ce n'est de toutes parts qu'un cantique de louanges en l'honneur du savant médecin qui vient d'accomplir cette cure miraculeuse. Toutes les mères le convoitent ainsi qu'elles faisaient autrefois de Célestin. Il en est qui, pour l'attirer, ordonnent à leurs filles d'être malades. Toutes les vierges rougissent à son nom, baissent les yeux à son aspect. Madame d'Olibès l'accable de vers et de fleurs des quatre saisons. Comme la farouche Hippolyte, M. Savenay est inaccessible à toutes les agaceries, insensible à toutes les prévenances ; tous les traits s'émoussent sur son cœur de Scythe. Madame d'Olibès prétend qu'une Amazone de la Thrace l'a nourri de son lait sauvage, sur les bords du Thermodon. Il n'en est rien. M. Savenay a pris avec lui sa vieille mère, excellente femme, née, tout simplement, voilà quelque soixante années, à Saint-Léonard, sur les bords de la Vienne : heureuse de pouvoir achever ses jours sous le coin de ciel qui l'a vue naître, près de son fils qui l'entoure de tous les témoignages de la plus adorable tendresse. Un confrère de M. Savenay, de la Faculté de Paris, le jeune docteur Lombard, déjà cher à la science presque autant qu'à ses amis, est venu dernièrement s'établir dans la même ville. Il a épousé mademoiselle

Savenay, honnête et belle fille de vingt ans à laquelle il a su plaire, que le bonheur et l'amour ont guérie, comme le soleil guérit les fleurs qui souffraient à l'ombre. Tout ce monde se mêle peu à la province, vit heureux, travaille et s'aime. Déjà le jeune ménage a fait présent à Savenay, pour le jour de sa fête, d'une jolie petite nièce, blanche et rose comme sa mère.

Pendant ce temps, Célestin accomplit ses destinées. Il se réhabilite par l'ordre et le travail. Il expie courageusement les égarements de sa jeunesse. Célestin a trouvé son maître. M. Pistolet est un apothicaire de la vieille roche. A peine a-t-il vu notre jeune ami, qu'il a fait aussitôt appeler un barbier du voisinage pour faucher ce luxe incongru de barbe épaisse et de longs cheveux. Vainement Célestin s'est débattu. Deux jeunes Purgon en herbe vous l'ont empoigné, vous l'ont scellé sur une chaise : Figaro a promené sur cette tête inculte et sur ce visage feuillu les branches de ses ciseaux et la lame de son rasoir. La moisson achevée, on a passé un tablier de toile verte autour du corps de l'homœopathe, on lui a mis un pilon entre les mains, et on l'a placé tout d'abord devant un mortier de marbre. Le jour même de son arrivée, il a pilé durant dix heures consécutives. Le soir, il s'est délassé à rouler dans de la poussière de réglisse les pilules qu'il avait préparées le matin; ainsi des jours suivants. On ne saurait croire quelle influence a le pilon sur ce caractère indomptable. Il semble que Célestin ait mis dans le même mortier tous ses défauts, tous ses vices, tous ses travers, et qu'il les

pile, les écrase et les réduit en poudre inerte. Déjà, vous ne reconnaîtriez plus l'étudiant de Montpellier. Quelle n'est pas sa confusion en voyant, un jour, entrer dans la pharmacie de son patron madame K...., qui recule elle-même d'étonnement en reconnaissant le nourrisson des muses, occupé à préparer une potion suivant l'ordonnance! Se remettant aussitôt, Corinne, qui avait à se venger, le salua de ces trois vers d'un poëte, qu'un poëte venait tout récemment de découvrir et de donner à la France :

Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant !

Aiguillonné par l'amour-propre, Célestin faillit répondre une impertinence; mais il montra bien, par un silence respectueux, quelles victoires éclatantes il savait déjà remporter sur lui-même.

Cependant le docteur Herbeau offrait à ses concitoyens, qui ne paraissaient pas s'en soucier le moins du monde, le plus beau spectacle qui se puisse voir, celui d'un homme aux prises avec l'adversité et ne se laissant point abattre: grave, résigné, plus fort que le destin, plus grand que son malheur.

Il n'en fut pas de même d'Adelaïde. Son caractère, qui n'était pas déjà de miel rosat, acheva de s'aigrir; son humeur jalouse, ne pouvant s'attaquer au présent, tant la conduite de son époux était d'un juste et d'un sage, se prit à remuer les cendres du passé, et trouva le moyen d'en faire jaillir de vives étincelles.

Un jour, en fourrageant les tiroirs d'Aristide, elle découvrit le portrait de Louise avec la lettre d'envoi. Dès lors le docteur Herbeau dut se résigner à se voir lacéré journellement par les vipères de la jalousie. Il n'opposa qu'un dédaigneux silence aux fureurs de sa vieille lionne; mais la discorde veillait sous son toit et la tristesse dans son cœur. Sa femme l'avait pressé inutilement de reprendre le cours de ses visites; il persista dans son abdication, préférant un noble repos aux soucis d'une agitation vaine. Il ne se plaignait pas. Parfois seulement, en se promenant dans son jardin, il s'écriait avec amertume : Ingrate, ô ingrate patrie ! Les arts, les lettres, la poésie latine, occupaient ses heures oisives. Il sortait rarement; de temps à autre, il allait seul et rêveur sur les bords de la Vienne; jamais on ne le rencontrait dans le sentier qui mène de Saint-Léonard à Riquemont.

Malgré le coup de pied qu'elle avait donné dans l'échelle, il avait conservé pour Colette une tendresse véritable. Chaque matin il la visitait, lui adressait de douces paroles, et ne la quittait jamais sans avoir caressé son poil gris. Colette avait assisté à la dernière bataille de son maître; il avait, lui aussi, son cheval blanc de Waterloo.

Le sort n'est pas toujours de fer. Le ciel, dans sa clémence, daigna ravir Adelaïde à la terre. Bien qu'elle l'eût abreuvé de fiel durant sa vie entière, le docteur Herbeau la pleura sincèrement. D'or ou de fer, de chanvre ou de soie, l'habitude est un lien qu'on ne rompt pas impunément. Aristide pleura sa femme après l'avoir perdue, comme le prisonnier

de Chillon regretta son cachot après avoir recouvré la liberté. Il continua de vivre seul avec son cher Horace, qui lui du moins, ne l'avait pas abandonné. *Eheu ! Posthume, Posthume,* s'écriait-il souvent, *fugaces labuntur anni.*

Les années fuyaient en effet. Jeannette était restée fidèle à son vieux maître. Vainement le bon docteur l'avait engagée à chercher une condition meilleure ; elle déclara qu'elle ne sortirait de la maison qu'avec le cercueil du docteur Herbeau. Il est à remarquer qu'elle s'est toujours refusée à reconnaître Célestin, et qu'aujourd'hui même, qu'il a coupé sa barbe et qu'il édifie tout Saint-Léonard par sa conduite et par ses vertus, Jeannette soutient plus haut que jamais que ce n'est point le fils de son ancien maître, mais un vil intrigant qui, pour se faire apothicaire, a volé le nom du docteur Herbeau. Lorsqu'elle rencontre Célestin dans la rue, elle ne se gêne pas pour l'invectiver ; car Jeannette est forte en gueule comme les servantes de Molière, et jamais elle ne passe devant la boutique du jeune pharmacien sans y jeter un regard de travers et quelque parole outrageante.

Le docteur Herbeau recevait de temps à autre des lettres de son digne ami, M. Pistolet, toutes à la louange de Célestin. Ce jeune homme marchait à pas de géant dans la carrière nouvelle qu'il s'était ouverte ; sa conduite devenait de jour en jour plus exemplaire, et son patron ne doutait pas qu'il ne prît place un jour parmi les apothicaires les plus distingués du royaume. Tout en le rassurant sur l'avenir de son

fils, ces bulletins ne consolaient que bien médiocrement l'orgueil du docteur Herbeau, qui ne pouvait s'empêcher de souffrir à la pensée que son nom figurerait un jour sur l'enseigne d'un pharmacien de Saint-Léonard.

Comme le Roi-prophète que nous citions tout à l'heure, Aristide était devenu pareil au pélican des déserts et au hibou qui n'habite que les lieux solitaires. Frappé dans sa race, délaissé de ses amis, trahi, oublié, abandonné de tous, le docteur Herbeau finit par se réfugier dans la pensée de madame Riquemont. Il se replia tout entier sur ce souvenir toujours jeune, toujours enchanté. Il lui arrivait souvent de s'oublier des heures entières, dans le temple de l'Amitié, à relire les lettres, à baiser le portrait de Louise, à respirer les fleurs desséchées qu'il rapportait autrefois de Riquemont, et qu'il avait religieusement conservées. Il se plaisait à remonter le courant des jours écoulés, à retrouver sur le rivage les poétiques incidents qui l'avaient si longtemps charmé. Il achevait d'une voix mélancolique et tendre ce grand duo de l'amour qu'il avait chanté durant deux ans et plus, sans se douter qu'il le chantait à lui tout seul. Nature naïve et vraiment aimable qu'on ne saurait s'empêcher d'aimer, dans une époque de cœurs blasés et d'âmes appauvries avant l'âge, où l'on voit la jeunesse elle-même, se targuant de son impuissance, désespérer hautement de la jeunesse et de l'amour !

Il avait goût à la solitude; s'il en souffrait parfois, c'est qu'il lui eût été doux d'entendre de loin en loin le nom de son enfant bien-aimée. La santé de Louise l'in-

quiétait. Jeannette lui avait bien rapporté qu'on disait madame Riquemont entièrement rétablie ; mais ces bruits qui venaient du dehors ne suffisaient pas à rassurer sa sollicitude. Un soir, quand les ombres de la nuit eurent enveloppé Saint-Léonard, le docteur sortit furtivement de sa maison, et, se glissant le long des murs, gagna, par des rues détournées, le logis de M. Savenay. Il refusa d'entrer, et fit avertir le jeune docteur qu'il l'attendait à la porte. C'était par une soirée d'hiver ; M. Savenay causait au coin du feu avec sa vieille mère. Il se hâta d'accourir, et supplia M. Herbeau de venir prendre place au foyer. Le vieillard s'en défendit.

— N'insistez pas, dit-il tristement ; voilà bien longtemps que je ne suis plus de ce monde, et que ma place est vide même au foyer de mes amis. Mais je n'ai pas voulu mourir sans entendre parler une fois encore de la jeune beauté que je vous confiai jadis. Jeune homme, dois-je croire ce qu'on m'a rapporté? Est-il vrai que la science ait triomphé de la nature ? Est-il vrai que cette belle enfant ait recouvré la santé ? Puis-je quitter la vie, rassuré sur cette chère tête ?

— Rien n'est plus vrai, Monsieur, répondit Henri Savenay. Madame Riquemont brille à cette heure de tout l'éclat de la jeunesse.

— Béni soit Dieu et béni soyez-vous, jeune homme! s'écria le vieux docteur en prenant avec attendrissement les mains de M. Savenay.

— C'est vous, Monsieur, qu'il faut bénir, répliqua modestement le jeune homme, en serrant avec res-

pect la main de son vénérable confrère. C'est à vous, à vous seul, après Dieu, que revient la gloire de cette guérison. Pour moi, Monsieur, je n'ai d'autre mérite que d'avoir suivi religieusement le traitement que vous aviez commencé et que vous avez daigné m'indiquer. Je n'ai pas fait autre chose que recueillir le prix de vos soins.

— Ainsi, Monsieur, c'est mon système qui l'a guérie ? s'écria le bon docteur, avec un sentiment d'orgueil bien permis et bien légitime.

— Oui, Monsieur, repartit Savenay, et je dois dire comme Alexandre, en parlant du roi son père, que vous ne m'avez laissé rien à faire.

— C'est mon système ! répéta le docteur Herbeau, qui ne se sentait pas de joie. Ah ! jeune homme, c'est mon dernier triomphe, c'est mon triomphe le plus doux. J'en étais sûr, Monsieur, j'étais sûr qu'avec les antiphlogistiques nous aurions raison de cette cruelle maladie. Chère enfant ! Et vous dites, jeune homme, qu'elle rayonne à présent de tous les dons de la santé et de la jeunesse ? Dieu soit béni d'abord, puis la science qui l'a sauvée !

— C'est sur vous, Monsieur, sur vous seul, ajouta M. Savenay, que madame Riquemont reporte sa reconnaissance : c'est vous qu'elle remercie chaque jour, à toute heure...

— Elle parle de moi ?...

— Sans cesse. Pourrait-il en être autrement ? Hier encore, dans l'allée du parc, madame Riquemont me confiait qu'elle n'attendait qu'un jour de soleil

pour s'échapper à cheval et aller vous visiter à Saint-Léonard.

— Qu'elle s'en garde bien ! s'écria le docteur avec effroi, — car ç'avait été là sa crainte incessante, et même à cette heure qu'Adelaïde n'était plus, il redoutait pour Louise et pour lui-même les représailles de M. Riquemont. — Dites-lui, Monsieur, dites à cette enfant, reprit-il d'une voix plus calme, que je suis touché de son aimable souvenir, mais que son vieil ami en a désormais fini avec le monde, et qu'il s'est condamné à une solitude éternelle.

A ces mots, il salua M. Savenay, et s'en retourna tout fier et tout joyeux.

— Jeannette, s'écria-t-il en rentrant, on ne vous avait pas trompée, ma fille : il est bien vrai que madame Riquemont est entièrement rétablie. C'est votre maître qui a fait ce miracle ! Je veux vider ce soir un vieux flacon pour fêter la confirmation de cette heureuse nouvelle.

Jeannette, tout heureuse elle-même de voir son bon maître ainsi dispos, s'empressa de courir à la cave ; et le docteur Herbeau, attablé jusqu'à près de minuit avec son cher poëte de Tibur, traduisit dans son cœur Lydie par Louise, dans son verre Falerne par Saint-Émilion.

Ce fut là son dernier bonheur, le dernier rayon qui dora le soir de sa vie. Un jour, il trouva Colette étendue sur sa litière. Il l'appela vainement : pour la première fois, la noble bête ne répondit pas. Elle était morte de décrépitude. Une grosse larme tomba sur sa crinière : ce fut son oraison funèbre.

La mort de Colette fut pour Aristide un sinistre présage. Depuis longtemps il était souffrant et chétif; bientôt il déclina visiblement. Il ne sortait plus de sa chambre, son jardin était négligé; les ronces croissaient dans les plates-bandes; les mauvaises herbes étouffaient les fleurs; le gazon poussait dans les allées. Le docteur Herbeau vivait étranger à toutes choses. Vieux fidèle pourtant, il avait dévotement continué son abonnement à la *Quotidienne ;* mais, depuis plusieurs mois, il n'en avait pas ouvert un numéro : plein de confiance dans les destinées de la royauté, il ne songeait pas à s'enquérir de ses nouvelles.

Un dernier coup lui était réservé, le plus terrible peut-être de tous ceux qui l'avaient frappé jusqu'alors.

Un matin qu'il déjeunait tristement auprès de sa croisée ouverte, — c'était par un beau jour d'été, — il entendit une grande rumeur, pareille au bruit de la marée montante. Il n'y donna d'abord qu'une médiocre attention; mais bientôt, des cris étranges étant parvenus jusqu'à lui, le docteur Herbeau se mit à sa fenêtre, et demeura glacé d'épouvante devant le spectacle invraisemblable qui s'offrait à ses yeux. Toutes les maisons de Saint-Léonard étaient pavoisées de drapeaux tricolores. Un drapeau tricolore flottait sur le clocher de l'église ; la mairie avait un drapeau tricolore; on voyait un drapeau tricolore sur la caserne des gendarmes. Une foule bruyante encombrait la place des *Récollets*. Deux douzaines d'honnêtes bourgeois, armés de fusils sans chien, de gibernes sans cartouches et de

sabres sans lame, se livraient à des évolutions guerrières au milieu des clameurs enthousiastes des assistants. Le tambour battait; les cloches sonnaient; un canon enrhumé toussait. Au bout de quelques instants, M. Riquemont déboucha sur la place, aux acclamations de l'assemblée. Il tenait d'une main la bride de son cheval, et de l'autre un immense drapeau tricolore; derrière lui marchaient au pas de charge une trentaine de paysans armés de faux, de pioches et de bâtons. Après avoir fait ranger sa troupe sur deux rangs, M. Riquemont prononça un discours qui fut plus d'une fois interrompu par les cris de : *Vive la charte! vive la liberté de la presse! vive l'École polytechnique! vive la garde nationale! vive M. Riquemont! vive Paris! vive Saint-Léonrd! à bas les ministres!* Le discours achevé, les deux troupes réunies exécutèrent de brillantes manœuvres; après quoi la foule, exaltée par ces belliqueuses images, se dirigea vers la maison du receveur des contributions pour brûler les registres.

Or, le docteur Herbeau se tenait toujours à sa fenêtre, la seule de la ville qui ne fût point pavoisée; il se tenait debout, l'œil hagard et les bras ballants, ne pouvant imaginer ce que tout cela voulait dire. En défilant devant sa porte, la sainte canaille, furieuse de ne pas voir de drapeau tricolore aux croisées, et se souvenant d'ailleurs des opinions du maître du logis, se mit bientôt à insulter ce vieillard inoffensif. Puis, des cris passa galamment aux pierres, on lui brisa tous ses carreaux de vitre, et on ne parlait de rien moins que de saccager sa maison, sous le pré-

texte de s'assurer que M. de Polignac ne s'y trouvait pas, quand heureusement la garde nationale mit fin à tout ce désordre.

C'était la révolution de juillet qui venait de s'accomplir à Saint-Léonard.

Quand le docteur Herbeau sut à quoi s'en tenir, lorsqu'il sut, à n'en pouvoir douter, qu'une tempête de trois jours venait de fracasser le vieux trône de France et de jeter toute une dynastie dans l'exil, il arracha le ruban rouge qui brillait à sa boutonnière, et, courbant la tête, il se plaignit au ciel qui l'avait laissé vivre assez longtemps pour être témoin d'un si grand désastre. Son cœur, ses regrets et ses vœux accompagnèrent pieusement les augustes proscrits sur la terre étrangère.

Il ne lui restait plus qu'à mourir. Le docteur Herbeau ne tarda pas, en effet, à se sentir mortellement atteint. Instruits de sa maladie, les deux jeunes docteurs se présentèrent pour lui offrir leurs soins; il les fit remercier par Jeannette, et refusa de les recevoir. La fin de toutes choses ne l'effrayait pas. Il souriait doucement à la mort qu'il voyait s'approcher. Toutefois, un vieux remords troublait la sérénité de ses derniers jours. Ne voulant pas quitter la vie sans s'être réconcilié avec ceux qu'il avait offensés, il fit, un matin, appeler à son chevet le gendarme Canon, qui, grâce à son intelligence et à la belle conduite qu'il avait tenue durant les trois glorieuses journées, était passé brigadier après vingt-cinq ans de service. A la sollicitation de Jeannette, Canon s'empressa d'accourir. L'ayant fait asseoir près de son lit, le moribond,

après s'être accusé d'avoir autrefois refusé ses soins au respectable corps de la gendarmerie royale, pria le brigadier de lui pardonner à cette heure suprême, tant en son nom qu'en celui de ses camarades. Le bon docteur s'exprima d'une façon si humble et si touchante, que Canon, ne pouvant retenir ses larmes, demanda à M. Herbeau la permission de l'embrasser, ce qui lui fut accordé de grand cœur. Il se retira tout ému, non sans avoir promis solennellement au docteur d'assister, lui et ses camarades, à son enterrement, de le conduire jusqu'au champ des morts et de ne le quitter que lorsqu'il serait à six pieds sous terre.

Après s'être humilié devant les hommes, le bon docteur demanda au repentir le pardon de fautes plus graves. Il s'accusa devant Dieu des égarements où l'avait jeté l'amour. Il s'accusa d'avoir troublé un jeune cœur et trop justifié peut-être la jalousie d'Adelaïde. Tout entier désormais au salut de son âme, il acheva d'éteindre avec les larmes de la pénitence les cendres encore brûlantes d'une ardeur criminelle. Résolu d'en finir avec les vanités de ce monde, craignant d'ailleurs de laisser après lui des traces qui pourraient compromettre l'honneur et le repos de Louise, il fit apporter près de son lit un réchaud embrasé; puis, il tira de dessous son oreiller un paquet de lettres liées entre elles par un ruban rose, — c'étaient, pour la plupart, des invitations à dîner, assaisonnées coquettement de tendres bonjours et de caresses innocentes, — et, après les avoir baisées une dernière fois, après en avoir respiré le parfum, ce

doux parfum, ce parfum enivrant qui s'exhale des lettres aimées, il les livra une à une aux flammes. Lutinées par les brises d'avril que laissait entrer la fenêtre ouverte, les feuilles consumées, après avoir voltigé dans la chambre, gagnèrent les plaines de l'air ; le vieillard les suivit longtemps d'un regard mélancolique; il les vit flotter, s'élever, disparaître dans l'azur du ciel, où son âme, qu'à vrai dire elles emportaient tout entière, ne devait pas tarder à les suivre. Il brûla du même coup, à la même flamme, les fleurs qu'il avait rapportées, durant les jours heureux, du château de Riquemont : il ne voulut pas qu'aucun de ces chers souvenirs pût être profané après sa mort.

Bien qu'il sentît sa fin prochaine, il refusa de faire appeler son fils. Il ne souffrait pas, il s'éteignait. Des pensées austères occupèrent ses derniers jours. Les poëtes profanes s'étaient vus exilés de son chevet; il ne lisait plus que des livres pieux qui lui enseignaient à mourir. Il avait pardonné dans son cœur à Célestin, à lord Flamborough, à M. Riquemont, aux huissiers, à l'homœopathie, à tous ceux enfin qui l'avaient abreuvé d'amertume. Détachée des passions de la terre, son âme était prête à comparaître devant le souverain juge.

Un soir de mai, comme le soleil, près de se coucher, inondait de lumière les prairies qu'arrose la Vienne, le bon docteur se fit porter dans un fauteuil près de sa fenêtre. Il voulait dire un dernier adieu à cette belle nature qu'il aimait. C'était une soirée enchantée. Les coteaux nageaient dans la vapeur en-

flammée du couchant. La rivière roulait des flots d'or que voilait, sans les cacher, un rideau de feuilles naissantes. L'air était chargé des senteurs embaumées de l'aubépine. La ville se taisait comme pour écouter les bruits de la campagne ; les tintements de l'*Angelus* se mêlaient seulement aux harmonies de la nature.

Le docteur Herbeau avait plongé ses regards dans la vallée que sillonnait le sentier de Riquemont. Il se tenait depuis une heure immobile et recueilli, bercé par les mélodies du soir qui lui arrivaient comme un écho lointain de son bonheur évanoui, quand il tressaillit soudain; ses yeux éteints s'animèrent ; la pâleur de ses joues s'alluma ; un dernier éclair de jeunesse et d'amour illumina son front livide. Dans le sentier qui blanchissait à travers la verdure, il venait d'apercevoir une jeune amazone glissant le long des haies, sur un coursier rapide, les cheveux épars, en corsage blanc, comme un lis emporté par la brise.

Quand le soleil eut disparu derrière les collines, Jeannette, qui redoutait pour son maître la fraîcheur des soirées sereines, entra dans la chambre et s'approcha du docteur Herbeau. Il n'avait pas changé d'attitude : la tête appuyée sur le dos du fauteuil, les yeux tournés vers le château de Riquemont. Il ne répondit pas à la voix de sa servante ; Jeannette lui prit une main, cette main était glacée. La bonne fille s'agenouilla auprès du fauteuil et pleura ; le docteur Herbeau était mort.

A quelques jours de là, madame Riquemont et son

mariée promenaient ensemble dans l'allée de leur garenne. Louise avait recouvré depuis longtemps tous les trésors de la santé. Sa démarche était souple et légère. La vie brillait dans son regard : son frais visage rayonnait du pur éclat de la jeunesse. Ses blonds cheveux ruisselaient le long de ses joues en flots de boucles luxuriantes. Jeune reine du printemps en fleurs, il y avait autour d'elle comme une atmosphère de bonheur; on eût dit que le soleil la contemplait avec amour.

Le galop d'un cheval se fit entendre, M. Savenay parut à la grille du parc. Il mit pied à terre et s'avança vers les deux promeneurs. Un voile de tristesse était étendu sur sa figure. Après avoir salué madame Riquemont avec respect et serré cordialement la main du campagnard :

— Je vous apporte une fâcheuse nouvelle, dit-il d'un ton pénétré.

— Quoi donc, mon Dieu ! s'écria Louise.

— Qu'y a-t-il ? demanda le châtelain.

— Vous n'ignorez pas, repartit le jeune docteur, que M. Herbeau était souffrant depuis quelques mois, Eh bien !...

— Eh bien? dit Louise avec inquiétude.

— Eh bien, Madame, le docteur Herbeau a trouvé le mot de la grande énigme que cherche vainement la science. Le docteur Herbeau n'est plus : nous l'avons conduit avant-hier à sa demeure dernière.

Deux larmes roulèrent sur les joues de Louise.

— Pauvre vieil ami ! dit-elle.

— Ah ! il est mort ! s'écria M. Riquemont en se frot-

tant les mains ; cela prouve qu'il y a une justice au ciel. Papa Herbeau doit se trouver au cimetière en pays de connaissances.

— Mon ami, dit Louise, vous avez assez tourmenté la vie de cet excellent homme ; vous devriez au moins ménager sa mémoire.

— Allons donc ! s'écria le châtelain. Un cafard ! un carliste ! un sot qui m'a ruiné en frais de tout genre, et qui n'a pu faire en deux ans ce que mon ami Savenay a fait en dix mois ! Et puis, docteur, croiriez-vous que ce vieux diable était amoureux de ma femme ?

— En vérité ? répondit Savenay.

— Quelle folie ! dit Louise en rougissant.

— Oui, oui, oui, répéta M. Riquemont, en appuyant sur chaque mot ; le docteur Herbeau était amoureux de ma femme. Maintenant qu'il est mort, convenez, docteur Savenay, que le vieux mécréant n'a jamais rien compris à la maladie de Louison.

— Monsieur, répondit le jeune homme, le temps est magnifique, et, si vous le voulez, nous irons visiter vos poulains.

FIN.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

LIC
PART
no circums
om the Buildi